

JENNIFER PROBST

Kinnections

Le pouvoir de la séduction

J'AI LU POUR elle

LOVE *ADDICTION*

JENNIFER
PROBST

KINNECTIONS – 3

Le pouvoir de la séduction

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Éléonore Kempler



PROBST Jennifer

Le pouvoir de la séduction

Kinnections – 3

Collection : Love Addiction
Maison d'édition : J'ai lu

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Éléonore Kempler

© Jennifer Probst, 2015
Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2017
Dépôt légal : Novembre 2017

ISBN numérique : 9782290117262
ISBN du pdf web : 9782290117286

Le livre a été imprimé sous les références :
ISBN : 9782290117255

Composition numérique réalisée par Facompo

Présentation de l'éditeur :
La vie de Geneviève MacKenzie a toujours été réglée comme du papier à musique : interne à l'hôpital, elle s'apprête à épouser son collègue chirurgien-chef. Mais cet avenir tracé au bistouri finit pourtant par lui donner le vertige. Le jour J, elle panique et prend la fuite par la fenêtre de l'église. Tel un ange tombé du ciel, la voilà qui atterrit littéralement dans les bras de son meilleur ami, Wolfe ! Afin qu'elle fasse le point sur sa vie, ce dernier l'emmène passer quelques jours loin de tout. Or, un diagnostic inattendu se dessine… Geneviève éprouverait-elle des sentiments à l'égard de son séduisant sauveur ? Une échappée belle inattendue…

Biographie de l'auteur :
Jennifer Probst est une auteure reconnue pour ses romances contemporaines. Ses livres ont été traduits dans une douzaine de langues et vendus à plus d'un million d'exemplaires.

Couverture : © kiuikson / Shutterstock

© Jennifer Probst, 2015

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2017

Du même auteur aux Éditions J'ai lu

Semi-poche

LIAISON À DURÉE DÉTERMINÉE
PETIT ARRANGEMENT PRIVÉ

KINNECTIONS
1 – LE JEU DE LA TENTATION
N° 11891
2 – LES LOIS DE L'ATTRACTION
N° 11999

« Le monde brise chacun d'entre nous, mais après, certains deviennent plus forts là où leurs cassures se trouvent. »

Ernest HEMINGWAY

« Quand l'amour grandit en toi, la beauté fait de même, car l'amour est la beauté de l'âme. »

SAINT AUGUSTIN

Ce livre est dédié à tous mes amis d'écriture rencontrés en chemin et trop nombreux pour être cités. Merci de m'avoir inspirée par vos paroles, de m'avoir fait rire, de m'avoir apporté votre soutien et rappelé que je ne suis pas folle. Je suis seulement écrivain.
Et à tous mes lecteurs qui se sont sentis brisés mais ont continué d'aller de l'avant. Pour tous ceux qui cherchent la beauté en ce monde… Elle est déjà en vous.

Remerciements

Tant de gens à remercier… et si peu de place !

Un gros câlin et un grand merci à mon éditrice préférée, Lauren McKenna. Tu avais raison de retarder le livre de Wolfe, l'attente en valait vraiment la peine !

Merci à mon agent, Kevan Lyon, pour son travail acharné.

Merci à mon père de m'avoir rappelé qu'il fallait écrire sur ce que je connais, et de m'avoir suggéré de déplacer l'intrigue à l'hippodrome de Saratoga, un des meilleurs endroits au monde. Notre sortie annuelle aux paris hippiques est l'un de mes souvenirs préférés, et j'espère que celles-ci se poursuivront longtemps. Je t'aime.

Des câlins virtuels à mes amies auteurs et à mes copines de conférence. Une acclamation spéciale à mes sœurs de bus du Belles on Wheels Tour : Christina Lauren, Kristen Proby, Kresley Cole, S.C. Stephens, Alice Clayton, Kyra Davis, Emma Chase, Katy Evans, ainsi que nos géniales attachées de presse, Kristin et Jules. En bref, je me suis fait des amies pour la vie et je me suis sacrément amusée ce faisant !

À ma Clique Probst – l'équipe qui déboîte. Merci pour les séances de réflexion et votre accompagnement pendant ce trajet. Je vous adore tous.

À ma famille, qui nous supporte, moi et mes dates limites interminables – je promets que je ferai la cuisine la semaine prochaine ! Juré !

Et enfin, à mes lecteurs. Vous êtes ma raison d'écrire. Merci de lire mes romans.

1

Il fallait qu'elle sorte de là.

Geneviève MacKenzie se plia en deux et tenta d'inspirer une grande bouffée d'air. Le voile fragile et délicat lui effleura le visage comme une dizaine de doigts cherchant à la chatouiller. La panique lui nouait les tripes, si bien qu'elle arracha la dentelle ornée de perles, posa les mains sur ses genoux et pria pour retrouver ses esprits.

Elle se mariait. Tout de suite. D'ici cinq minutes. Sa famille se tenait de l'autre côté de la porte, enthousiaste et papotant en attendant qu'elle émerge dans toute sa gloire immaculée. David posait à l'entrée de l'église dans sa jaquette, flanqué du prêtre et de son témoin. Elle se représenta ses beaux cheveux dorés et ébouriffés, son sourire irrésistible et ses iris verts pétillants. Parfait, comme d'habitude. Pendant qu'on l'habillait, une livraison était arrivée à la maison. Deux douzaines de roses blanches à peine teintées de rose en leur centre. La carte disait : « Je suis impatient que tu sois enfin mienne. »

Les membres de son cortège avaient soupiré de plaisir. Sa jumelle, Isabella, avait levé les yeux au ciel et avait fait mine de s'étrangler. Les autres l'avaient discrètement fait taire pendant que chacun retenait son souffle, espérant qu'elle demeurerait gérable au moins jusqu'à la fin de la cérémonie. La relation entre les deux sœurs avait été chaotique, si bien que le simple fait qu'Izzy se donne la peine d'enfiler sa robe de demoiselle d'honneur était un miracle. La meilleure amie de Gen, Kate, se hâta de mettre les roses dans l'eau avant de les déposer, droites et fières, au centre de la table à manger, au beau milieu d'un groupe de femmes gloussantes. Sa sœur Alexa taquina son mari parce qu'elle n'avait rien reçu le jour de ses noces, ce qui arracha à Nick une série de grognements, et à son père des lamentations sur la façon dont la télé-réalité avait donné de fausses idées aux femmes en matière de romantisme.

Gen ne cessait de sourire, murmurait les réponses appropriées et serrait la carte dans ses mains. Puis elle se précipita aux toilettes, s'efforçant

désespérément de ne pas vomir.

Ce n'était pas la meilleure réaction pour une future mariée. Bien entendu, elle mit cela sur le compte de la nervosité, ignora sa nausée et s'installa dans la longue limousine. Elle hochait la tête et réagissait aux bla-bla de ses compagnons. Tandis que la limousine avalait les kilomètres et se ruait vers l'église, son cerveau cochait les derniers détails, s'inquiétant de savoir si elle avait raté quelque chose. David haïssait le désordre sous toutes ses formes et, avec près de trois cents invités, c'était un événement suffisamment important pour garantir la présence de la presse et de quelques invités triés sur le volet. Elle avait souhaité faire appel à une organisatrice de mariage, mais David avait insisté pour garder l'affaire intime et personnelle. Bien entendu, elle s'était rangée à son avis ; ce serait agréable de dire qu'ils avaient tout fait eux-mêmes plutôt que de s'appuyer sur une personne étrangère. L'épuisement s'insinuait jusque dans ses os, mais Gen le repoussa. Oui, elle avait absolument tout fait, vérifiant et revérifiant sans cesse chaque détail au cours des derniers jours.

Depuis les robes de demoiselles d'honneur taillées dans une soie abricot si légère que le tissu scintillait jusqu'aux magnifiques orchidées nouées par un ruban, le cortège de la mariée était à couper le souffle. Le lieu avait été presque impossible à réserver sans les bons contacts à peine un an à l'avance. Le château de Tarrytown se targuait d'avoir des jardins époustouflants, une architecture élancée avec des plafonds voûtés et une salle de banquet capable de rivaliser avec Buckingham Palace et de proposer de la cuisine française. Bien sûr, elle aurait préféré se marier au *Mohonk Mountain House*, près de chez ses parents, dans une atmosphère plus détendue et amusante, mais au moins David avait accepté la cérémonie religieuse. Et elle avait remporté la dispute en insistant pour qu'Izzy assiste à la noce. David ne l'appréciait peut-être pas, mais Gen avait tenu bon, et à présent sa famille au grand complet se trouvait à ses côtés.

La limousine s'arrêta. Elle baissa la tête pour esquiver les flashs des photographes, et Kate l'aida lorsque son immense traîne brodée de perles s'épancha sur le trottoir. La robe Vera Wang était ridiculement chère et lui rappelait quelqu'un d'autre, mais les princesses et les mariées étaient taillées dans ces étoffes. De la dentelle, du tulle, des diamants et des perles. Dommage qu'elle n'arrive pas à respirer.

Elle tint le coup dans la sacristie alors que sa mère se mettait à pleurer, lissait son voile et lui disait qu'elle n'avait jamais été aussi fière. Alexa rayonnait de joie et Lily, sa ravissante nièce, ressemblait à une princesse de conte de fées avec son panier de pétales et sa minirobe de bal assortie à celle de la mariée. Son autre nièce, Taylor, resplendissait dans sa tenue de cortège d'un délicat rose pâle, identique à celui du cœur des roses. Gina, sa belle-sœur, lui fit un clin d'œil et

annonça que la fiancée avait besoin d'un moment de solitude avant d'avancer jusqu'à l'autel. Gen faillit tituber de soulagement, et la porte se referma enfin. Un silence béni emplit la pièce.

Tout était parfait, comme il se devait.

Parfait. Tout comme David l'avait toujours souhaité.

Gen se mit à haleter et essaya de se reprendre. Les murmures et le son de l'orgue lui parvenaient au travers de la porte. Elle trébucha jusqu'à la fenêtre ornée d'un magnifique motif de Vierge à l'Enfant et tira sur la poignée. Coincée. L'évanouissement la menaçait. Merdum, il lui fallait de l'air, tout de suite. Elle referma ses doigts aux ongles manucurés autour de l'espagnolette et tira frénétiquement. La lumière explosa du diamant blanc qui pesait à son annulaire. Finalement, la fenêtre s'entrebâilla de quelques centimètres et elle pencha la tête vers l'ouverture, inspirant de l'air chaud. Pourquoi, oh pourquoi fallait-il qu'elle attende maintenant pour se mettre à complètement flipper ? Tout le stress du mariage avait peut-être fini par l'atteindre. Elle allait ouvrir la porte, marcher jusqu'à l'autel la tête haute et prononcer ses vœux. Elle aimait David. Qui ne l'aimerait pas ? Il la traitait comme une reine, lui répétait chaque jour quelle importance elle avait à ses yeux et la poussait à s'améliorer. Sans cesse s'améliorer. Ils seraient le couple phare envié de leur époque – des chirurgiens sauvant des vies, assistant à des galas de charité et changeant le monde. Ils étaient fous amoureux.

Je suis impatient que tu sois enfin mienne.

Un frisson lui parcourut l'échine. Elle contempla le solitaire de trois carats sans défaut qui brillait à son doigt. Un symbole de propriété. Une fois qu'elle se serait engagée, ce serait pour toujours. Il ne la laisserait jamais partir.

Fuis.

La voix intérieure qu'elle avait si longtemps étouffée par peur de représailles monta de ses tripes et hurla ce dernier mot. Gen se cramponna au rebord de la fenêtre. Ridicule. Elle ne pouvait pas fuir.

Si ? Les gens ne faisaient ça que dans les films. En outre, elle ne pouvait pas infliger une chose pareille à David.

Fuis.

Les deux dernières années passées avec David lui avaient appris à faire le tri dans ses émotions violentes et à se connecter au noyau rationnel qui se cachait au cœur de chaque personne. Son fiancé méprisait le désordre, les coups de tête et les décisions prises sous le coup de l'émotion. Il n'avait cessé de faire référence à la mort et la destruction jusqu'à ce qu'elle parvienne enfin à réduire au silence cette voix folle qui avait autrefois chanté librement, certes un peu faux, mais toujours avec joie. Gen s'était dit qu'elle l'avait repoussée si

violemment, grâce à sa peur et à sa détermination, qu'elle ne l'entendrait plus jamais. Mais bien évidemment, vu sa chance pourrie, celle-ci avait choisi ce moment entre tous pour réaffirmer son indépendance et sa mauvaise éducation.

Fuis avant qu'il ne soit trop tard.

Son cerveau se mit à tourner à toute vitesse. Il ne restait guère de temps. Une fois que sa famille rentrerait, ce serait terminé. Ils la calmeraient, mettraient cela sur le compte de la nervosité du mariage et l'escorteraient jusqu'à l'autel. Elle épouserait David, et elle ne serait plus jamais la même.

Ce qui serait une bonne chose, non ? Elle désirait un mariage. Pour toujours. L'engagement. Avec David.

Gen jeta un regard en arrière à la porte fermée. L'action qu'elle effectuerait dans les prochaines secondes la placerait sur une trajectoire qui affecterait le reste de sa vie. Elle n'avait pas le temps de passer en revue les tenants et les aboutissants, les avantages et les inconvénients, ni de remplir un tableau statistique bien net. Au lieu de quoi, elle puisa dans ses tripes qui lui avaient bien servi lorsqu'elle s'était trouvée face à un enfant ensanglanté sur sa table d'opération ; des décisions de vie ou de mort que même David ne pouvait l'empêcher de prendre parce qu'elles constituaient le centre de son âme. Une future chirurgienne. Une femme. Une survivante.

Fuis.

Gen ne perdit pas une seconde de plus.

Inspirant brusquement, le cœur battant, elle fit jouer les charnières encore et encore jusqu'à ce qu'elles refusent de bouger d'un pouce de plus. La fenêtre était à demi ouverte. Le regard plein de jugement du petit Jésus la contemplait. Elle en était capable. Pour la première fois, faire la taille d'un hobbit était avantageux. Gen hissa le haut de son corps par la fenêtre, se pencha en avant et se tortilla vers la liberté.

2

Wolfe s'alluma une cigarette et jeta un regard coupable alentour. Mince, ce vice le tuait à chaque fois. Sawyer se mettrait en rogne et Julietta lui lancerait ce coup d'œil déçu qu'elle faisait si bien. Mais ils se trouvaient toujours en Italie, à des milliers de kilomètres, et n'en sauraient jamais rien. Ils n'étaient peut-être pas légalement ses beaux-parents, mais ils l'avaient sauvé, lui avaient donné une nouvelle vie et il les aimait comme s'ils étaient de son sang. Une seule cigarette, puis il balancerait le reste du paquet.

La fumée envahit ses poumons et apaisa immédiatement ses nerfs. De toute façon, personne ne le verrait ; la cérémonie était sur le point de débuter. Il devrait se trouver en bonne place avec le reste de la famille de Gen, un grand sourire aux lèvres tandis qu'il observait sa meilleure amie s'engager pour la vie avec un enfoiré. Et il le ferait. D'ici quelques minutes. Pour l'instant, il voulait un peu de silence et une clope avant de tenir jusqu'à la fin de la soirée en faisant semblant d'être extatique.

La culpabilité le tenaillait. Il n'était qu'un abruti. Après tout, David Riscetti était parfait pour Gen, et presque à la hauteur pour l'épouser. Ce n'était pas la faute de ce type si Wolfe n'arrivait pas à se débarrasser de l'impression tenace que quelque chose clochait. Régulièrement, Wolfe le surprenait à contempler la jeune femme avec une grande fierté possessive, comme s'il évaluait un cheval de course plutôt qu'une femme capable et indépendante. Et la façon dont il lui donnait des ordres le hérissait également. Mais Gen n'avait jamais mentionné que cela ne lui plaisait pas, et n'avait que des choses aimables à dire de lui. Merde, elle l'aimait assez pour se passer la corde au cou, alors qui était-il pour juger ? Wolfe ne savait rien de la vie de couple.

S'il creusait plus profondément et jouait au psy, il était probablement agacé que Gen l'ait remplacé. Pendant presque cinq ans, ils avaient traîné ensemble dans les bars, regardé des films et fait ces trucs entre meilleurs amis. Toute femme sur terre désirait de l'argent, des faveurs ou du sexe de sa part. Sauf Gen.

Mince, dès l'instant où ils s'étaient rencontrés, quelque chose avait collé entre eux. Elle était aussi authentique et terre à terre que Julietta et les autres femmes de sa famille d'adoption. Ils s'étaient appréciés dès le départ, et quand est-ce qu'un truc pareil arrive ?

Bien entendu, David avait tout de suite vu leur relation d'un mauvais œil et, au cours de l'année écoulée, Gen avait trouvé de plus en plus de prétextes pour ne pas le voir afin d'apaiser son fiancé.

Peu importait. Il devait s'en remettre.

Wolfe retint un soupir geignard. Les cloches de l'église sonnèrent une fois. Puis deux. Les limousines étaient garées le long du trottoir et quelques reporters s'attardaient sur les marches. Il fallait croire que le chirurgien était un gros poisson pour les journaux, car personne d'autre n'attirait une telle faune. Il recula de quelques pas, guère d'humeur à saluer les derniers arrivants. Le virage de la chaussée et les arcades ombragées le protégeaient des regards indiscrets. Il profita de la fin de sa cigarette, tira sur les pans de sa jaquette et s'efforça de ne pas érafler la semelle polie de ses chaussures de ville. Même après avoir travaillé dans l'univers de l'entreprise et du mannequinat, il mourait toujours d'envie d'enfiler ses vêtements de sport et, en costume, se sentait toujours comme un intrus dans sa propre peau. Idem en sous-vêtements de créateur qui coûtaient davantage qu'un salaire annuel de base. Qui l'eût cru ? Un jour en train de lutter pour manger et dormir au chaud. Le suivant au sommet de la liste des futurs millionnaires de *Fortune*, et le tout à vingt-six ans, bordel.

Il ravala les pensées violentes qui menaçaient de le submerger et reprit ses esprits. C'était le mariage de Gen et il devait être là pour elle. Pas être en train de fumer comme un crétin à s'apitoyer sur son sort. Wolfe écrasa son mégot sous son talon, tira sur ses manches et se retourna.

— Nom de Dieu.

Sous le choc, il observa la scène devant lui.

La mariée était étalée par terre, les quatre fers en l'air. Le nuage de dentelle et de dizaines de bijoux ornés de perles flottait autour d'elle comme une nuée glorieuse. Son cœur s'arrêta, eut des ratés puis se remit en marche. Seigneur, elle était magnifique. Gen avait toujours été une femme attirante à tous les égards, mais à présent elle semblait aussi délicate qu'une poupée au sommet d'une pièce montée. Elle avait dû arracher son voile car son chignon élaboré pendait mollement d'un côté, et des épingles en sortaient. L'humidité faisait apparaître ses boucles, et déjà celles-ci revenaient à l'état sauvage, refusant qu'on les dompte. Des yeux bleus perçants, soulignés de khôl et scintillant d'ombre à paupières, lui lancèrent un regard furieux. Elle ne se maquillait jamais. Mais aujourd'hui, ces splendides iris marine dominaient son visage en forme de cœur

avec un air sensuel et sexy qu'il avait rarement remarqué chez elle. Des talons aiguilles de douze centimètres ornés de strass apparaissaient sous sa robe à jupon. Wolfe aperçut brièvement des jarretières de dentelle blanche et des jambes musclées et pulpeuses avant qu'elle rabatte sa jupe et murmure dans un souffle :

— Est-ce que tu fumes le jour de mon mariage ? Tu m'as dit que tu avais arrêté. Julietta va te tuer.

Il surmonta sa stupeur et se demanda s'il s'agissait d'une hallucination.

— Pas si tu gardes le silence.

Elle renifla.

— Dans tes rêves. Je refuse que tu meures d'un cancer des poumons. Ne reste pas planté là, aide-moi à me relever. J'arrive tout juste à bouger là-dedans.

Alors elle redevint Gen, tout simplement. Sa meilleure amie, une emmerdeuse notoire, et la personne la plus précieuse au monde à ses yeux.

Wolfe agit vite et la souleva.

— Est-ce que ça va ? Est-ce que tu es tombée par la fenêtre ?

Elle reprit son équilibre sur ces talons ridicules et agita la main.

— Oui, ça va. Mes hanches se sont coincées mais je m'en suis sortie.

Elle épousseta la robe immaculée comme si sauter par la fenêtre d'une église était tout à fait normal. Mince, quelle femme.

— Euh, ma puce ? Est-ce que tu nous fais le coup de la mariée qui s'enfuit ? Ou est-ce que tu voulais juste t'assurer que les issues de secours fonctionnent ?

Son attitude courageuse s'évanouit. Elle leva le menton, la lèvre inférieure tremblante.

— Je suis dans la merde. Est-ce que tu peux m'aider ?

Il garda un visage serein même si ses paumes devenaient moites. Il s'était passé un truc grave mais, pour l'instant, elle avait besoin de lui.

— On largue le marié ?

— Ouais.

Wolfe décida de la jouer « grande aventure ».

— Génial. Je te couvre. Balance les pompes.

Elle ôta d'un coup de pied les talons aiguilles.

— Est-ce que les journalistes sont dehors ?

— T'inquiète, ce sera du gâteau. Mais il faut qu'on se bouge tout de suite. Prends ma main.

Elle glissa sa menotte dans sa paume et la serra. Wolfe se jura que même s'il devait affronter une horde de talibans, il l'emmènerait en lieu sûr. La discussion, ce serait pour plus tard.

— Ma voiture est garée au bout de la rue, donc on est tranquilles. Suis-moi.

Il la guida vers le perron de derrière, passa derrière le presbytère et manœuvra entre des buissons fleuris parfaitement alignés. Elle s'arrêta en route, grimaçant à cause du paillis et des graviers.

— Ouille.

— Quelle gonzesse. Attends, tu es trop lente.

Wolfe la souleva dans ses bras dans un tourbillon de satin et de dentelle et passa entre des saules pleureurs.

— Je n'arrive pas à croire que tu te sois garé aussi loin. Ça veut dire que tu étais en retard. Quel meilleur ami tu fais.

— Réjouis-toi de mon retard. Je suis en train de te sauver les fesses.

Elle grommela. Il accéléra le pas, sentant que le chaos et l'effondrement total n'étaient pas loin. S'il ne l'exfiltrait pas dans les temps et si quelqu'un les surprenait en train de s'enfuir, ce serait un gros merdier. Il se pencha pour esquiver une branche basse, traversa le jardin d'une maison de style Cape Cod située derrière l'église et tourna brusquement à droite. Elle demeurait silencieuse, et Wolfe était prêt à parier qu'il lui restait deux minutes avant qu'elle prenne conscience de son coup de tête insensé et annonce qu'elle voulait faire demi-tour.

Mais si quelque chose l'avait fait fuir, c'était trop important pour qu'on l'ignore. Plutôt mourir que de la ramener.

Enfin, il aperçut sa Mercedes décapotable. Il sortit les clés de sa poche, coupa l'alarme et déverrouilla la portière.

— Grimpe.

Encore un tremblement de la lèvre.

— Wolfe, peut-être que je me trompe. Je devrais peut-être y retourner.

— Est-ce que tu as envie de l'épouser, Gen ? Tout au fond de toi, là où c'est important ?

Elle se mordit la lèvre. La honte, la peur et l'humiliation marquaient ses traits. Sa voix se fêla en prononçant le mot :

— Non.

Il opina du chef et la poussa calmement sur le siège.

— Alors tu prends la bonne décision et on trouvera une solution. Je te le jure.

Elle déglutit, lui rendit son signe de tête et se glissa dans la voiture.

Wolfe ne perdit pas de temps. Il enclencha le moteur et effectua un demi-tour en trois temps, prenant la route en sens inverse et s'éloignant en vitesse de l'église comme s'il s'agissait d'un sanctuaire diabolique où leurs âmes étaient en péril.

Quand ils atteignirent la route et que nul ne parut les suivre, il jeta un coup d'œil à sa compagne. Celle-ci s'était affaissée sur le siège, les cheveux pendant sur la nuque, son gracieux profil taillé dans la pierre. Elle regardait par la vitre comme si elle observait sa vie se désagréger derrière elle. Et en un sens, c'était le cas.

Sachant ce dont elle avait le plus besoin à ce moment-là, Wolfe alluma l'autoradio et la musique des Guns N' Roses se mit à hurler, dure, puissante et brute. Il ne dit rien.

Et se contenta de rouler.

3

Wolfe arrêta la voiture sur le parking du supermarché et coupa le moteur. Il la dévisagea avec insistance, mais elle était trop épuisée pour sourire. Après tout, elle n'avait jamais dû dissimuler ses véritables sentiments avec lui. Et à cet instant précis, elle était sur le point de péter totalement les plombs si elle ne s'extirpait pas de sa robe de mariée.

— Reste ici, je reviens tout de suite. Tu veux un soda ? De l'eau ?

Gen opina.

— De l'eau, ce serait pas mal.

— Garde les portières verrouillées. Les vitres sont teintées, personne ne devrait t'apercevoir.

Elle cligna des yeux, tentant de se concentrer sur les restes calcinés qui composaient désormais sa vie.

— J'ai laissé mon téléphone. Il faut que je leur dise que je vais bien.

— On va s'en occuper. Reste tranquille une minute, d'accord ?

Elle hocha de nouveau la tête et l'observa pénétrer dans le supermarché. Il récolta quelques regards des midinettes qui traînaient sur le parking. Wolfe attirait toujours l'attention, mais en queue-de-pie il était à tomber. Avec son corps immense et musclé et son tatouage stylé, il avait un air de « mauvais garçon qui veut qu'on l'apprivoise ». Il était si différent de David, avec sa beauté angélique et son charme facile.

David.

L'horreur de ce qu'elle venait de faire l'écrasa. Elle s'était enfuie et l'avait abandonné à l'autel. L'homme qu'elle affirmait aimer. Son patron et le chef de l'unité de chirurgie au sein de laquelle toute sa carrière se déroulait. Toutes ses affaires avaient été amenées chez lui, ils avaient les billets pour leur lune de miel aux Bermudes. Ses parents étaient sans doute en train de sangloter, humiliés, furieux contre elle. C'était Izzy qui créait les tensions généralement, pas elle.

Gen était la gentille fille, la fille intelligente. Celle qui jamais, au grand jamais, ne causait le moindre souci.

Qu'allait-elle faire ? Comment pourrait-elle retrouver sa vie d'avant ?

Des pensées et des images assaillaient son esprit comme des abeilles en colère se préparant à attaquer. Elle appuya les doigts sur ses tempes et se demanda si elle allait mourir d'une explosion du cerveau.

La portière s'ouvrit. Wolfe lui jeta deux sacs plastique et une bouteille d'eau.

— Tiens, commence par boire. Tu as l'air d'être en panique totale.

Elle avala quelques gorgées puis se tourna vers lui en attendant les instructions suivantes. Il esquissa un sourire doux et s'agenouilla à côté de la voiture. Sans un mot, il passa les mains dans ses boucles châtaines et en tira les épingles une à une. Puis il lui frotta le cuir chevelu, glissant les doigts dans ses mèches jusqu'à ce qu'aucun nœud ne les arrête. Gen examina ses traits familiers tandis qu'il s'occupait d'elle. Une mâchoire volontaire et carrée. Une pilosité faciale qui formait un bouc sexy sur son menton et au-dessus de sa bouche. Des yeux d'un bleu perçant qui brûlaient comme un laser, coupant court aux conneries des gens et aux apparences sociales sans la moindre excuse. Son crâne était généralement rasé de près, mais il s'était mis à laisser pousser ses cheveux, si bien que des boucles brunes adoucissaient un tout petit peu son visage. Le tatouage de serpent remontait dans son cou comme pour l'étrangler. Le dessin la fascinait toujours. Simplement encré de noir, l'impressionnant reptile débutait bas sur la poitrine, remontait le long de son bras et sur une épaule et finissait juste en dessous de son oreille. Presque comme si la créature lui chuchotait constamment quelque chose. Wolfe était un drogué de sport, si bien que les muscles sous ses vêtements étaient durs et implacables, depuis ses abdos en tablettes de chocolat jusqu'à ses biceps épais. Le regard de Gen descendit jusqu'aux poignets, où les deux bracelets en cuir identiques étaient dévoilés par ses manches de chemise relevées. Il avait rendu ces accessoires célèbres dans ses campagnes de pub pour des sous-vêtements. De nombreux jeunes hommes avaient suivi son exemple jusqu'à ce que les poignets de force deviennent la grande mode.

C'était drôle, dès leur rencontre, ils avaient été voués à devenir amis. Leur conversation à cœur ouvert avait planté le décor pour l'avenir, sans rien de cette tension sexuelle douteuse ou du badinage. Rien qu'un bon pote du sexe opposé qui était tout pour elle. Kate était sa meilleure amie fille, et Wolfe l'équivalent masculin.

Celui-ci glissa la main derrière elle et défit la rangée de boutons en nacre le long de son dos. Il désigna les sacs.

— Enfile ces vêtements.

Elle sortit le short en jean, le tee-shirt et les tongs.

— Ça ne me va pas, l'orange.

Les lèvres du jeune homme frémirent.

— Il n'y avait pas beaucoup de choix en soldes. Tout le reste était taille XL.

— Désolée. Jouer les mariées en cavale me rend un peu chiante.

Gen se déplaça vers la banquette arrière et ôta sa robe. Un air pur et parfumé lui emplit les poumons lorsque le tissu serré lâcha prise, et elle se défit vivement de ses jarretières et de ses bas, enfilant à la va-vite les vêtements confortables et arrachant les étiquettes. Elle récupéra un petit paquet d'élastiques dans le sac et ramassa d'un geste ses mèches en queue-de-cheval. Puis elle sortit.

Wolfe hocha la tête.

— Bien. Je nous ai pris des casse-croûte pour la route, alors sers-toi quand tu veux.

Gen jeta un coup d'œil dans l'autre sac qui contenait tout le nécessaire pour un véritable road trip. Des barres chocolatées, des chips et du saucisson.

— Ce sont des boules coco ? Je ne pensais pas qu'on en fabriquait encore.

— Moi non plus. J'ai eu de la chance.

— Où est-ce qu'on va ?

— On va se poser au chalet de Sawyer, sur le lac, pour quelques jours. Seulement le temps que la situation se tasse et que tu retrouves tes esprits.

La panique revint au galop et lui attaqua les nerfs.

— Il faut que j'appelle ma famille.

— C'est déjà fait. J'ai envoyé un message à Alexa et Kate. C'étaient elles que tu voulais contacter, non ?

Elle s'entoura de ses bras et serra fort, se balançant d'avant en arrière.

— Oui. Que leur as-tu dit ?

— Que tu étais désolée de t'être enfuie mais que tu ne pouvais pas épouser David. Que tu avais besoin de retomber sur tes pattes et que tu les tiendrais au courant. Que tu allais bien et qu'il ne fallait pas essayer de te joindre pour l'instant.

— Qu'en est-il de la réception ? Où les gens vont-ils aller ? Et la presse ?

Le timbre de Wolfe résonnait d'un ordre puissant qui vibrait d'intensité.

— Alexa et Kate font des étincelles ensemble. Elles vont s'en occuper. Pour l'instant, tu dois me laisser gérer la situation.

Le soulagement lui détendit les muscles. Oui. Pendant un petit moment, Wolfe s'occuperait de tout. Elle allait se retirer, prendre des décisions et arranger le bordel qu'elle avait créé. Mais pas tout de suite.

— Merci.

— Pas de problème. En route.

Ils remontèrent dans la voiture et roulèrent. La Mercedes avalait les kilomètres pendant qu'ils s'éloignaient de Verily, dans l'État de New York, empruntaient l'autoroute et se dirigeaient vers le nord. La musique était forte, le vent sifflait dans ses cheveux et le paysage défilait dans un flou réconfortant. Elle grignota une barre chocolatée Hershey's tandis que Wolfe avalait des chips et sirotait son soda.

Gen ferma les yeux et fit comme si elle partait en week-end. Au cours de l'année passée, chaque fois qu'elle avait essayé de retrouver son ami, David lui en avait fait voir de toutes les couleurs. La pression et la culpabilité étaient devenues de trop. Son fiancé lui rappelait le peu de temps qu'ils passaient ensemble compte tenu de leurs horaires de travail démentiels, et le fait que ses petites escapades avec Wolfe créaient une brèche dans leur couple.

Elle se considérait comme une femme forte, courageuse, aux idées arrêtées. Pourtant, quand David consacrait son charme et sa détermination pour faire valoir son point de vue, c'était comme une nouvelle Bérézina. La défaite. Alors, elle avait commencé à se chercher des excuses. Elle détestait mentir, mais David la récompensait en redoublant de gentillesse et d'attention, lui répétant encore et encore à quel point ils seraient bien ensemble si seulement elle se donnait du mal. Elle avait oublié le bonheur de ne pas se soucier de dire un truc idiot, ou de ne pas être assez spirituelle ou sexy. Avec Wolfe, il n'y avait qu'un silence confortable, sans besoin de combler le vide par une discussion intelligente.

Les arbres se firent plus denses et le paysage plus rural lorsqu'ils prirent la sortie et se dirigèrent vers Saratoga Springs. Ils traversèrent la ville pittoresque avec ses boutiques, ses espaces verts bien entretenus et ses trottoirs, lui rappelant Verily, et poursuivirent leur route. Nine Inch Nails résonnait dans les haut-parleurs, en contradiction directe avec le calme boisé, pendant qu'ils tournaient sur une route secondaire, puis une autre. Le gravier crissa sous les pneus et des fleurs aux couleurs incroyables défilèrent devant les vitres, jaillissant des buissons et des arbres. Wolfe effectua un virage serré à droite et remonta un sentier escarpé qui grimpait toujours plus haut jusqu'à ce qu'il éteigne le moteur.

— On y est.

Gen inspira brusquement. La cabane rustique en rondins avait du caractère et une chaleur qui l'accueillit immédiatement. Environnée de broussailles, avec deux fauteuils à bascule sur le large porche et des dômes gravés sur l'embrasure de la porte comme si un maître ébéniste l'avait créée. De larges fenêtres flanquaient chaque côté, et des pavés menaient à un jardin luxuriant derrière, avant de partir dans différentes directions. L'un des chemins menait à une fosse à feu, l'autre à un petit belvédère. Les bruits des oiseaux, des sauterelles et des abeilles encombraient l'air et prirent le relais de la musique. L'atmosphère était

musquée et épaisse dans la chaleur de l'après-midi estival, et l'odeur de la terre et des fleurs lui emplissait les narines.

Oui. Ce serait bien, ici. Elle comprendrait tout et remettrait de l'ordre dans sa vie.

— C'est magnifique, chuchota-t-elle. Pourquoi est-ce que Sawyer ne la met pas en location pendant l'été ?

— En général, c'est ce qu'il fait, mais il a laissé ce mois-ci vide. Le chalet est conçu pour l'intimité mais se trouve à proximité de Fish Creek. Il m'a dit que si je voulais quitter la ville pour pêcher, faire une pause, l'endroit était à ma disposition.

— Qui aurait cru que tu aurais besoin d'abriter une mariée en cavale complètement folle ?

Il ne sourit pas. Pour la première fois depuis leur départ, une lueur d'inquiétude brillait dans ses yeux. Il avait des mots sur le bout de la langue mais elle n'avait pas envie de les entendre, ne le pouvait pas, aussi sortit-elle de la voiture avant que le déni ne puisse plus être son meilleur ami. Il demeura immobile quelques instants mais finit par la suivre.

Gen entra dans la cabane. Une magnifique lumière jouait sur le parquet en pin et les plafonds hauts aux poutres épaisses. Une cheminée de pierre occupait l'un des murs principaux, un tapis rouge sombre devant. Elle déambula, notant le matériel de pêche sophistiqué, les photos de nature et l'atmosphère chaleureuse et rustique. La cuisine était un rêve de chef, toute en appareils en acier inoxydable, avec un évier double et des comptoirs en granit d'un marron chocolat sombre.

— Je n'aurais jamais cru que Sawyer était un grand pêcheur, observa-t-elle.

Wolfe émit un ricanement.

— Il ne l'est pas. Il nous a traînés ici l'an dernier, décidé à montrer à Julietta les mérites de la vie rurale. Il s'est vanté de lui pêcher une tonne de poissons et de les lui cuisiner le soir même. Disons juste que, heureusement, les livraisons de pizzas existent.

Elle éclata de rire.

— Ouille. Enfin, il est milliardaire à la tête d'une chaîne d'hôtels. Il ne peut pas être doué pour tout.

— Tu pourras lui dire ça. Il regarde désormais ces fichues émissions de pêche sur Discovery Channel et pense qu'il va se racheter. Dommage que Julietta refuse de revenir. C'est une citadine dans l'âme.

Gen se remémora sa rencontre avec Julietta et Sawyer quand ils se trouvaient en ville. Ils vivaient à Milan et avaient accueilli Wolfe au sein de leur famille lorsque ce dernier avait dix-neuf ans. Le couple incarnait tout ce qu'elle avait

toujours désiré. Ils dirigeaient une chaîne de boulangeries et d'hôtels au succès mondial, allaient parfaitement bien ensemble et étaient fous amoureux. Exactement ce qu'elle avait espéré avoir avec David.

Elle repoussa fermement cette idée.

— Les chambres sont à l'étage, reprit Wolfe. Je vais aller en ville faire des provisions et trouver des fringues.

— Combien de temps allons-nous rester ici ?

Il l'observa. C'était étrange, il avait un visage dur, fait de lignes sévères et de traits sculptés. Ses lèvres semblaient toujours un peu retroussées, comme s'il n'avait jamais dépassé l'adolescent narquois qu'il avait été autrefois. Mais derrière cette façade se trouvait un puits de gentillesse qui l'avait toujours intriguée.

— Quand dois-tu revenir à l'hôpital ?

Le rappel à sa vraie vie la fit sursauter.

— Dans une bonne semaine. On a pris une semaine de congé pour notre lune de miel.

Le terme lui donnait toujours légèrement la nausée.

— Alors nous avons le temps. On verra au jour le jour. As-tu besoin que je te prenne quelque chose en particulier ?

Elle secoua la tête.

— Non, je te fais confiance.

Les mots s'ancrèrent plus profondément et il avança d'un pas.

— Tu veux venir avec moi ?

Elle se força à sourire.

— Je vais me reposer. La journée a été longue. On se verra plus tard.

Il fronça les sourcils et elle faillit éclater de rire devant son expression de Papa Ours. Mais il finit par opiner et retourna vers la porte. Les jambes de Gen se mirent à trembler sous le coup d'une brusque peur de se retrouver seule. Pathétique. Elle ne se rappelait pas la dernière fois qu'il n'y avait eu personne alentour, une tâche à achever, une date butoir à tenir. Au cours de l'année écoulée, la roue de hamster était la seule chose qui avait un sens. Même le sommeil ne durait jamais plus de quelques heures, toujours interrompu par des rêves de listes et de tâches interminables. Son esprit ne lui appartenait plus, pas plus que son âme.

Elle emprunta le couloir jusqu'à la salle de bains, alluma la lumière et contempla le miroir.

La femme qui lui rendit son regard était méconnaissable. Des cheveux bruns remontés en queue-de-cheval. Des traces de maquillage. Des cernes sous les yeux. Des lèvres pleines, des pommettes hautes. Elle avait encore perdu du

poids, si bien que le tee-shirt orange vif était un peu ample au niveau des épaules.

Gen procéda à un examen plus minutieux. Ses yeux d'habitude bleu vif étaient… vides. L'étincelle avait disparu et le reflet ne lui renvoyait qu'une lueur fade. Quand était-ce arrivé ? Elle avait toujours été déterminée mais globalement heureuse. Bien sûr, elle avait endossé trop de responsabilités, mais l'univers semblait être un endroit vaste et intéressant, et elle avait eu envie de combler les vides. C'était peut-être égocentrique, mais les chirurgiens étaient censés avoir un peu le complexe de Dieu. Elle brûlait d'aider, de rendre service et de guérir. Elle désirait ardemment la connaissance, les expériences et l'émerveillement. Mais ces douze derniers mois, elle n'avait éprouvé qu'une peur handicapante. La certitude qu'elle ne suffisait à personne. Ni au monde. Ni à David. Ni même à elle.

Gen se détourna du miroir.

Wolfe roulait pied au plancher, résolu à revenir très vite à la cabane. Il avait eu du mal à la laisser seule, mais il comprenait qu'elle devait digérer tout ça. Ils avaient été sur la route la majeure partie de la journée, et il était prêt à parier qu'elle faisait comme si rien n'était jamais arrivé. Parce que lorsqu'elle prendrait conscience de la réalité, cela n'allait pas être beau à voir.

L'émotion lui nouait la poitrine. Mince, il ne l'avait jamais vue dans cet état. Quand il lui avait demandé de but en blanc si elle souhaitait épouser David, la peur à l'état pur était passée sur son visage. Que lui avait donc fait cet enfoiré ? Les répercussions allaient être dantesques. Outre le fait que sa famille très soudée adorait son fiancé, elle venait de foutre en l'air sa carrière puisque celui-ci était son patron. Gen avait horreur d'aller à l'encontre du système, en particulier de sa famille. Mais Wolfe l'aiderait à surmonter la situation. On en tirait toujours la même leçon : rien n'avait d'importance hormis protéger son âme. Dieu savait qu'il avait vécu la même chose. Il avait tout quitté et plongé dans les pièges infernaux. Et cela en valait quand même la peine.

Les frémissements douloureux du passé tentèrent d'envahir sa conscience, mais il les renferma. Il devait se concentrer sur Gen et lui donner ce dont elle avait besoin. Wolfe fit ses courses en quatrième vitesse, achetant quelques vêtements et sous-vêtements de rechange, un maillot de bain, un pack d'eau et quelques provisions de base. Il n'y avait pas beaucoup de choix mais la petite ville était parfaite pour se planquer quelques jours. La plupart des gens venaient ici pour pratiquer des activités de loisir, se rendre au célèbre hippodrome de Saratoga ou visiter le musée du baseball à Cooperstown, juste à côté.

Il balança les sacs dans la voiture et chercha son téléphone dans sa poche. Oui, c'était la merde. Son répondeur était encombré de messages, d'Alexa, de Kate, d'Izzy et de la mère de Gen. Il réfléchit à l'idée de mettre cette dernière au courant. Non, elle n'était pas encore prête à affronter les conséquences. Abandonner son fiancé à l'autel laissait tout un tas de détails en plan. Il allait lui gagner du temps.

Wolfe passa en revue les différents messages et envoya rapidement des nouvelles qui ne trahissaient rien. Alexa s'était précipitée pour soutenir sa sœur, et il savait qu'il pouvait compter sur elle pour apaiser la famille. Rien de la part de David pour l'instant. Que se passait-il réellement entre eux en coulisses ? Faisait-il du mal à Gen ? Pourquoi aurait-elle l'air si effrayée de l'homme qu'elle était sur le point d'épouser ? Ou avait-elle seulement peur de lui faire du mal ?

Il arriva au message suivant et secoua la tête. Kate était la pire. Meilleure amie de Gen, c'était une dure à cuire quand il s'agissait de la protéger. Il étouffa un rire à ses mots menaçants.

Si tu ne me dis pas où tu la planques, je vais te botter le cul. Elle a besoin de moi.

Il tapa sa réponse :

Elle a besoin de temps, mon cul est tout à toi. Accorde-lui une journée. Je m'occupe d'elle.

Le téléphone se mit à hurler. Ah, merde. Il le contempla un moment, mais les meilleures copines étaient toujours flippantes. Il se dit que Kate trouverait un moyen de les trouver avant la fin de la nuit, alors il décrocha.

— Comment va-t-elle ? Je viens la chercher.

Il conserva un ton poli mais ferme.

— Pas encore. Il faut que tu m'accordes du temps. Elle vient de fuir son mariage et doit s'éclaircir les idées. Je te demande un coup de main, Kate. Aide-moi à lui laisser de l'espace.

Un silence furieux vibra à l'autre bout du fil.

— Que se passe-t-il réellement ? J'ignorais totalement qu'elle allait faire un truc pareil. Je veux dire, je m'inquiétais pour elle et je savais qu'elle était stressée, mais cela ne lui ressemble pas. Est-ce qu'elle t'a dit pourquoi ?

— Non. Mais je vais le découvrir. C'est la merde, là-bas ?

Un reniflement lui parvint aux oreilles.

— Tu n'imagines même pas. C'est le chaos et j'essaie de faire entendre raison à tout le monde. David semble désespéré et s'est enfermé dans la chambre

avec le père de Gen et son témoin. La presse a senti le scoop et a déboulé à l'église. La mère de Gen a cru que sa fille avait été enlevée, insistant sur le fait que jamais elle ne s'enfuirait. Comment diable a-t-elle fini avec toi ?

Wolfe inspira lentement.

— Elle s'est échappée par la fenêtre et je me trouvais là. Écoute, Kate, il y a quelque chose de plus gros, bien plus gros qu'une simple angoisse du mariage. Je crois qu'elle a peur de ce fils de pute.

— Quoi ? Oh mon Dieu, est-ce qu'il l'a frappée ou un truc du genre ?

— J'en sais rien. Accorde-moi quelques jours pour découvrir l'histoire et la laisser retomber sur ses pieds. S'il te plaît.

Il attendit. Il savait que Kate était entêtée, loyale et aimait Gen comme sa propre sœur. Elle était aussi extrêmement intuitive.

— D'accord. Continue à me tenir au courant par SMS. Je parlerai avec sa famille et leur dirai qu'elle fait profil bas et leur expliquera tout plus tard. Et je garderai un œil sur David. Je découvrirai peut-être le vrai problème.

— Merci.

Il remit son portable dans sa poche et monta dans la voiture. Quelque chose ne collait pas, mais il allait découvrir quoi. Pendant ce temps, il resterait près de Gen pendant quelques jours. Purity – la chaîne d'hôtels qu'il aidait Sawyer à diriger – se portait bien, il passerait donc un coup de fil à l'un de ses assistants pour se tenir au courant. Il ne se souvenait pas de la dernière fois qu'il avait pris une journée de congé, encore moins un week-end entier. Cela leur ferait du bien à tous les deux. Un peu d'air frais pour recharger les batteries et revenir à la réalité.

Wolfe regagna le chalet.

4

Geneviève se redressa lorsque la voiture se gara dans l'allée. Un brouillard fantomatique flottait autour d'elle, un peu comme si elle était coincée entre la terre et un plan plus élevé. Elle espérait qu'il serait beaucoup plus élevé, vu que la culpabilité catholique héritée de sa mère s'insinuait dans son âme. Mais l'engourdissement ne la dérangeait pas. Cela valait bien mieux que la crise de panique qui rôdait aux limites de sa santé mentale.

Plus de miroirs. Occupe-toi. Ne réfléchis pas.

Ses trois nouvelles règles de survie.

Elle bondit du porche et aida Wolfe à rentrer les sacs.

— Ça va ?

Son regard acéré passa en revue chaque partie d'elle comme si, au cours de l'heure où il l'avait laissée seule, elle avait grandi de plusieurs centimètres, dépassé son statut de hobbit d'un mètre cinquante. Il l'écarta gentiment et ramassa les derniers paquets, ne la laissant porter que le pain.

— Bien. Tu sais que je suis capable de soulever un patient de cent cinquante kilos, hein ?

— Dans ce cas, prends ça.

Il lui donna les œufs.

— Je ne voudrais pas que tu perdes ta forme physique.

Leurs plaisanteries habituelles lui apaisèrent les nerfs tandis qu'elle le suivait à l'intérieur et posait les sacs sur le plan de travail.

— Veux-tu que je fasse à manger ? proposa-t-elle.

Il haussa un sourcil.

— Tu as faim ?

Entre le régime à base de sucreries et sa nervosité, elle doutait fort que la moindre nourriture reste dans son estomac.

— Non. Mais je vais te préparer quelque chose.

Il eut un petit rire et sortit deux packs de six bières d'été.

— Et si on se soûlait, plutôt ?

Elle obéit à une impulsion et se jeta dans ses bras pour avoir un câlin. David aurait insisté pour prendre soin de sa santé, voyant d'un mauvais œil la consommation d'alcool et surveillant attentivement ce qu'elle mangeait. L'absence de règles lui manquait. Wolfe lui manquait.

Des muscles durs et une puissance brute se refermèrent autour d'elle. Sa tête se posa à mi-hauteur de son torse, mais il l'étreignait avec une tendresse qui fit naître une étrange envie lui nouant la gorge. Choyée sans être possédée. Pourquoi n'avait-elle jamais remarqué la différence ? L'odeur du coton et du savon lui emplit les narines, propre et pure. Elle inspira pour savourer le moment, avant de s'écarter.

— Hé.

Il lui tira les cheveux.

— Si j'avais su que tu serais aussi sympa avec moi, je t'aurais toujours offert de l'alcool.

Elle renifla.

— Je suis toujours sympa avec toi.

Wolfe décapsula la bouteille et la lui tendit. Le liquide glacé glissa dans sa gorge et lui réchauffa le ventre. Le léger goût de citron s'attarda sur sa langue.

— Non, tu as un sens de l'humour pourri. Tu aimes me torturer. Tu te rappelles la fois où tu as essayé de me caser avec ta copine Molly ?

Un gloussement faillit lui échapper mais elle le retint face à son air accusateur.

— J'essayais de te trouver une copine sympa.

— Je suppose que la société actuelle considère une dominatrice comme « sympa », hein ? Elle avait apporté son fouet, et d'autres accessoires flippants qui m'ont fait sauter le dessert. Et je ne saute jamais le dessert.

Gen se mordit la langue et tenta de conserver son sérieux.

— J'ignorais que c'était à ce point, je te le jure. Elle est infirmière en réanimation néonatale et se plaignait de ne jamais rencontrer un mec cool. Elle disait qu'elle aimait les trucs un peu pervers, pas la totale dans les donjons.

Il poussa un soupir, prit une bière et ouvrit un sachet de bretzels.

— Est-ce que j'ai une tête à être soumis ? Ou à prendre mon pied attaché au lit avec une clé anglaise au niveau des couilles ? C'était pas drôle, Gen.

Elle reprit une gorgée.

— Tu m'as dit que tu aimais le sexe audacieux. J'essayais seulement de t'aider.

— Audacieux, pas défiant la mort. Comment te sentirais-tu si je te branchais avec un type qui t'ordonne de te mettre à genoux pour le servir ?

Le souvenir revint à toute vitesse et avec violence. Une autre dispute. David se plaignant qu'elle ne faisait pas passer ses besoins en premier et qu'elle était devenue paresseuse au lit. Il l'avait donc empoignée par les cheveux, forcée à s'agenouiller, avait déboutonné son pantalon et attendu.

Elle avait entendu dire que ces jeux étaient amusants et épiçaient le quotidien. Mais elle s'était seulement sentie mal à l'aise et abusée. La façon dont il évaluait ses compétences, la réprimandant parce qu'elle ne faisait pas comme il fallait jusqu'à ce qu'elle se détourne, tentant de ne pas s'étouffer alors qu'il la félicitait enfin, lui caressant la tête comme à un animal de concours qui avait enfin compris correctement un ordre. Lui répétant sans cesse qu'il l'aimait, l'adorait et voulait que leur couple soit parfait.

Gen se détourna brusquement, fermant les yeux et repoussant l'image. Non, pas maintenant. La situation avait-elle été si terrible ? Pourquoi ne lui avait-elle pas dit d'aller se faire foutre avant de le jeter dehors ? Qu'est-ce qui clochait chez elle ?

— Gen ?

Elle frissonna et parla d'un ton léger :

— Désolée. Comme dirait Dug dans *Là-haut* : « Écureuil. » J'ai perdu le fil. On dirait que c'est ma nouvelle devise ces derniers temps.

Il l'observa en silence, puis hocha la tête.

— Je préfère choisir ma propre devise dans *Le Monde de Nemo*.

— Qui est… ?

Son regard la brûla avec une évidente signification plus profonde.

— « Nage droit devant toi. »

Ses muscles se détendirent et elle parvint à sourire.

— C'est le film préféré de Lily.

— Le mien aussi. Juste devant *Avengers*.

Elle plissa le nez.

— Pas possible. J'ai toujours cru que tu aimais les films de mafieux. Tu n'as pas l'air du genre à aimer les superhéros.

Il haussa ses larges épaules.

— Il n'y a rien de mal à espérer que les gentils vont redresser les torts.

Quelque chose passa sur son visage, une ombre de souvenir au sujet duquel elle mourait d'envie de le questionner, mais qui disparut trop tôt.

— Prends des bretzels, ça te calmera l'estomac. Je vais me changer en vitesse. Je reviens de suite.

Elle grignota quelques biscuits et s'assit dans le salon pour l'attendre. Le léger vrombissement du ventilateur au plafond l'apaisait. Elle s'installa sur l'un des coussins rebondis du canapé avec sa bière. Il revint vêtu d'un simple maillot

de bain bleu marine, d'un tee-shirt et de sandales et s'assit face à elle. La scène lui rappela des retrouvailles informelles entre bons amis. Malheureusement, c'était beaucoup plus que cela. Elle resserra les doigts sur le goulot.

— As-tu parlé à ma famille ?

Il l'évalua de ses yeux aux paupières lourdes, mais son ton était détendu.

— J'ai discuté avec Kate et lui ai dit qu'on allait faire profil bas quelques jours. Elle va s'occuper de la situation de ce côté-là jusqu'à ce que tu sois prête.

— Est-ce que David t'a contacté ?

— Pas encore.

Elle réfléchit à sa réponse pendant un moment et se mordilla la lèvre. Toujours à vif, ses tripes se nouaient de peur et de confusion, comme si elle avait débarqué chez le magicien d'Oz et n'arrivait pas encore à comprendre les choses.

— Tu ne m'as pas demandé pourquoi.

— Pas besoin.

Gen l'observa, tentant de creuser sous la surface de calme. Il devait mourir de curiosité mais ne l'avait pas questionnée une seule fois.

— Et tu ne veux pas savoir ?

Il la surprit en esquissant un sourire.

— Merde, bien sûr que si. Tu es ma meilleure amie et je ne soupçonnais pas un instant que tu avais des difficultés. Mais tu n'es pas prête. Quand tu voudras parler, je serai là. Pour l'instant, tu as besoin d'alcool et de distraction. Viens, sortons.

Il la prit par la main et la força à se lever.

— Où ça ? On ne peut pas prendre la voiture en buvant.

— Il y a un sentier qui mène au lac derrière la cabane.

Il prit les bières et deux serviettes, puis se dirigea vers la porte. Le soleil lui picota la peau, mais lorsqu'ils atteignirent les arbres, les ombres les protégèrent des rayons brûlants. L'odeur musquée de la terre et du bois pourri montait à ses narines et elle se fraya un chemin avec ses tongs entre la mousse et les cailloux jusqu'à ce que le sentier s'ouvre.

Ils marchaient en silence. Les oiseaux chantaient, les arbres les observaient et les insectes planaient, se posant de temps à autre pour une rapide piqûre. Du bois craqua sous ses pieds et une étrange légèreté se répandit dans son corps. Comment pouvait-elle éprouver cela alors qu'elle se trouvait à l'église quelques heures plus tôt, sur le point d'épouser David ? Pourquoi le moment présent lui semblait-il plus réel que les six derniers mois ? Elle devait le comprendre, car la réponse était la raison de sa fuite.

Malheureusement, la vérité paraissait pour l'instant plus dangereuse que le déni.

— Nous y sommes.

Le lac avait plutôt l'air d'un bassin qui se viderait au bout du trajet, avec un ponton penché qui semblait sur le point de s'écrouler et environné d'herbe des marais. Gen l'observa et se demanda si des alligators monstrueux allaient l'attraper comme dans *Lake Placid* si elle mettait un orteil dans l'eau. Elle posa les mains sur les hanches.

— Tu veux me tuer ou quoi ? On me paierait que je refuserais d'entrer là-dedans.

Il renifla.

— Poule mouillée. C'est sans danger. J'ai surpris Sawyer et Julietta ici en plein bain de minuit. Je me suis senti aveugle pendant une semaine.

Elle éclata de rire.

— Je me souviens avoir surpris Nick et Alexa en train de folâtrer dans le dressing de mes parents à l'occasion d'une visite. Je ne pouvais même pas les regarder, et encore moins avaler le dîner dominical. Ç'a anéanti mon appétit.

Wolfe posa les bières, ôta ses sandales et marcha sur le ponton délabré.

— Saratoga Lake fait environ dix kilomètres de long mais se rétrécit au niveau de Fish Creek. On est tout au bout. Sawyer voulait de l'intimité davantage que des loisirs. C'est un paradis isolé et tu te plains. C'est bien mieux qu'une jolie piscine chlorée.

— Parle pour toi, mon pote, rétorqua Gen.

Wolfe se débarrassa de son tee-shirt et dévoila des pectoraux parfaitement définis et des abdos en béton. Le tatouage de serpent élaboré se tordait comme de la fumée et débutait du côté droit de son ventre, remontait sur son torse, s'enroulait autour du biceps et s'arrêtait juste sous l'oreille. Elle le voyait rarement dénudé, sauf s'il s'agissait d'une publicité pour un créateur quelconque, mais la largeur et le détail du tatouage le rendaient vivant. Il garda ses poignets de force. Gen savait qu'il ne les retirait jamais. Jamais. Elle aurait parié qu'il se douchait et dormait même avec. Tout d'abord, elle avait cru qu'il s'agissait d'une mode bizarre, mais au fil des ans elle s'y était habituée, comme si les bracelets faisaient partie de lui. Et elle n'avait jamais posé de questions.

Elle se remémora leur première rencontre, quand elle avait vingt ans. Un dîner en famille chez Alexa. Max et Michael – les époux des deux meilleures amies d'Alexa, Carina et Maggie – avaient amené Wolfe et l'avaient présenté à tout le monde.

Elle avait été immédiatement fascinée. Depuis son tatouage à son crâne rasé, ses différents piercings et sa musculature impressionnante, son aura avait aspiré

tout l'air de la pièce et l'avait réduite au silence. Il avait l'air clairement mal à l'aise, la bouche pincée en un magnifique rictus, comme s'il était prêt à balancer un « allez vous faire foutre » à tout le monde. Mais il était demeuré poliment immobile, passant les gens en revue, jusqu'à ce que leurs regards se croisent.

Une étrange connexion s'était établie entre eux. Comme s'ils s'étaient déjà rencontrés et qu'ils refaisaient connaissance.

Elle ignorait totalement pourquoi. C'était Izzy la fauteuse de troubles qui le passait en revue comme une croqueuse d'hommes affamée. Leur père avait sourcillé et paraissait sur le point de livrer bataille. Alexa discutait sans s'arrêter et s'efforçait d'apaiser la tension tandis que Maggie, sa meilleure amie et tante honoraire, parlait avec fierté de la carrière de mannequin et de l'intelligence du jeune homme.

Gen s'était approchée et lui avait tendu la main en souriant.

— Bienvenue parmi nous, Wolfe. Je m'appelle Gen.

Il s'arrêta. Pendant une longue seconde interminable, elle s'était demandé s'il allait la rembarrer. Au lieu de quoi, sa paume avait serré la sienne, tiède, forte et sûre.

— Ravie de te rencontrer.

Tout ce qu'elle savait de lui c'est qu'il avait autrefois été sans-abri avant de vivre à Milan avec Sawyer et Julietta, et résidait désormais à New York chez Max et Carina. Il suivait aussi des cours de management à l'université de New York. Vu qu'ils fréquentaient le même établissement, on les avait assis côte à côte au dîner.

Ils avaient noué une franche camaraderie. Étrangement, elle comprenait qu'il conservait des secrets si profonds et si noirs qu'ils ne seraient peut-être jamais révélés. Mais elle s'en moquait. Elle sentait dans ses tripes qu'il avait plus d'honneur que la plupart des hommes de son âge.

Après le repas, ils s'étaient retrouvés seuls, à discuter dehors. Elle lui avait posé un tas de questions, cherchant à le connaître, mais il ne lui avait fourni que des réponses monosyllabiques. La tension le crispait, et elle s'aperçut qu'il se montrait de plus en plus distant. Des fragments de leur conversation repassèrent dans sa mémoire.

— Tu n'aimes pas parler de toi ? s'enquit-elle avec curiosité.

Cet homme, que sa jumelle avait déclaré extrêmement baisable, semblait être bien davantage que son crâne rasé, son tatouage et ses bracelets en cuir. Des secrets dansaient dans ses yeux. Elle sentait également que ceux-ci étaient douloureux. Peut-être était-ce une autre raison pour laquelle il n'aimait pas parler ?

— Non, rétorqua-t-il. Je ne parle pas du passé. Seulement d'aujourd'hui.

Sa réponse la fascina. Un lien profond se nouait entre eux, comme s'ils s'étaient connus dans une autre vie, à une autre époque et ne faisaient que reprendre là où ils s'étaient interrompus.

— Alors je ne te poserai plus de questions. On sera juste amis.

L'envie et le soupçon se mêlaient dans ses magnifiques iris bleus.

— Amis ? Je suis prêt à parier qu'un jour tu me demanderas quelque chose. Ou que tu te foutras en rogne contre moi parce que je ne dis rien. Les filles font ça.

Elle sourit. Elle n'était pas comme la majorité des filles.

— Croix de bois, croix de fer, alors. On ne discutera pas de notre passé, à moins que tu le souhaites. Pas de questions.

Elle aimait l'idée d'avoir une ardoise vierge avec cet homme. Quelqu'un qui ne la jugeait pas sur ses précédents actes ou accomplissements mais l'acceptait comme la femme qu'elle était à cet instant précis.

Il plissa le front.

— Croix de bois, croix de fer ?

Elle poussa un soupir impatient.

— Tu as une meilleure façon de faire ? Un serment est un serment.

Il tendit la main d'un air hésitant. Ils accrochèrent leurs petits doigts. De l'énergie à l'état pur afflua entre eux, mais c'était comme une vibration agréable et étourdissante qui lui réchauffait le ventre.

— Croix de bois, croix de fer, grommela-t-il.

— Croix de bois, croix de fer, répéta-t-elle.

Puis le meilleur arriva. Pour la première fois depuis leur rencontre, il lui sourit. Le cœur de Gen se souleva et s'emplit, et elle sut qu'elle serait toujours heureuse en présence de ce sourire. Enfin, elle avait un type à qui raconter ses secrets et avec qui elle pouvait être en sécurité, rire et simplement profiter de l'instant présent.

Des années plus tard, Izzy la rendait toujours dingue en lui demandant pourquoi elle ne se le tapait pas. Même Kate, Kennedy et Arilyn – ses plus proches amies – s'étonnaient à voix haute qu'ils n'aient jamais couché ensemble. Gen avait remarqué l'attirance, mais elle était capable d'avoir une vision des choses plus large. Wolfe ne pouvait pas rester en couple. Il adorait le sexe et la taquinait en lui fournissant des détails de ses meilleures aventures tandis qu'elle grommelait et se couvrait le visage en hurlant : « Je ne veux pas savoir ! » Mais ce n'était qu'une question physique. Quand il s'agissait d'engagement émotionnel, il prenait congé, et Gen s'était rendu compte que ce qu'ils

partageaient était bien plus profond et significatif qu'un coup tiré vite fait, bien fait.

Elle l'observa dans son caleçon de bain bleu marine et se demanda pourquoi leur relation était si facile depuis le départ. Peut-être parce qu'elle le laissait être qui il voulait et avait écarté la menace des questions rigoureuses. Ils étaient capables de s'accepter mutuellement selon leurs propres conditions. Peut-être parce qu'elle le laissait lui montrer qui il était à présent sans attendre de savoir qui il avait été. Et elle aurait parié que cela avait été très, très mauvais.

Il prit la pose à l'extrémité du ponton dans toute sa gloire masculine et haussa un sourcil. Son estomac fit un bond, puis se calma. Elle y était habituée et n'avait jamais analysé cette sensation. Wolfe était un homme attirant et elle aurait dû être morte pour n'éprouver aucune réaction physique. Il était facile de se débarrasser de l'attirance occasionnelle quand elle songeait à la perte de leur amitié.

— Tu viens ?

— Non.

— Je croyais que tu avais grandi à la campagne. Allez, Gen. Je déteste quand tu te comportes comme une fille.

Elle lui tira la langue et prit une autre bière. Puis elle posa ses fesses sur un gros rocher et allongea les jambes.

— Je *suis* une fille, espèce d'idiot. Il y a des bestioles, des poissons et plein d'autres trucs là-dedans. Hors de question.

— Tu me déçois.

Il s'apprêta à plonger quand le démon intérieur de la jeune femme revint à la vie après des mois d'absence.

— Attention à l'araignée qui grimpe sur ta jambe.

— Quoi ?!

Il sauta d'un pied sur l'autre, esquissant une danse maladroite, frottant ses jambes dans une parodie de comédie. Puis il bascula dans l'eau.

Elle rit si fort qu'elle crut qu'elle s'était fêlé une côte, notamment quand il refit surface et cracha de l'eau par la bouche.

— Oh, c'était impayable, hoqueta-t-elle.

Sa peur des araignées l'avait toujours charmée. Il était grand et méchant et n'évitait rien, hormis les créatures à huit pattes. Cela lui rappelait Indiana Jones et les serpents.

— Je suis désolée, j'ai pas pu m'en empêcher.

Il étrécit les yeux.

— Tu sais que la vengeance est un plat qui se mange froid, hein ?

Gen avala une goulée d'air.

— J'ai abandonné mon fiancé à l'autel. C'est sans doute assez pour la journée ?

Il poussa un grognement.

— Peut-être. Peut-être pas.

Il plongea d'un mouvement fluide et effectua quelques longueurs. Elle se cala en arrière et se délecta sans culpabilité de la vue. Des muscles élancés fendaient l'eau avec grâce et rapidité. Une abeille tourna paresseusement, bourdonna puis plongea vers une fleur violette. Le ciel bleu vif lui rappelait les iris de Wolfe.

— Comment ça va à l'hôpital ?

— Bien.

Elle reprit une gorgée et songea à David. Apparemment, tous les chemins menaient à son fiancé. Ex-fiancé. Vu qu'il dirigeait le service de chirurgie et qu'elle était sous ses ordres, sa carrière était peut-être également menacée.

— Chargé.

— Cela fait longtemps que tu ne t'es pas éclatée dans ton boulot, non ?

Elle rejeta la tête en arrière. Une flambée de colère monta.

— C'est davantage qu'un boulot. C'est toute ma vie. L'université, l'école de médecine, l'internat. Les jours, les nuits, les week-ends. Je n'ai jamais failli, jamais remis en question, jamais perdu mon but de vue. Cela fait longtemps que j'ai cessé de me demander si cela me plaisait. Je le vis, c'est tout.

Il poursuivit ses longueurs comme s'il n'avait pas le moindre souci. Et il n'en avait pas. C'était elle qui venait de faire voler sa vie en éclats et de se tirer.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

Elle cligna des paupières.

— « Pourquoi » ? C'est quoi ça, comme question ? Parce que si tu veux devenir un chirurgien reconnu, il faut travailler si dur qu'il ne reste que des morceaux de toi. Seulement alors tu peux les recoller lentement.

Il flottait d'un air d'apparente béatitude.

— Ça n'a pas de sens à mes yeux. Si je n'aimais pas travailler pour Purity, je partirais. Je ferais autre chose. Tu t'es déjà dit que tu étais tellement obsédée par le trophée que tu ne t'es jamais arrêtée pour te demander si tu aimais faire ça ?

Elle s'étrangla avec sa bière, le goût amer de l'indignation en bouche. Comment osait-il remettre en question ses motivations ? Elle travaillait pour réussir dans la médecine depuis qu'elle avait prodigué les premiers soins à ses poupées. Quand son frère, Lance, avait annoncé son intention d'étudier la médecine, elle avait été agacée qu'il lui pique son idée de carrière. L'ambition, le travail et l'accomplissement de ses buts, cela avait un sens. Travailler pour sauver une vie humaine et faire tout son possible pour atteindre la grandeur la

rendaient digne. Pourtant, son meilleur ami traitait tout cela comme un petit boulot, choisi au hasard d'un tas de postes comme si cela n'avait aucune signification.

— Mon trophée, c'est sauver des vies. Le tien, c'est un agréable moment passé loin de chez toi.

Elle détestait sa mauvaise humeur, mais les gestes de Wolfe ne perdirent pas leur fluidité.

— Ouille. Nous avons un spa et une chapelle. Cela compense sans doute l'aspect superficiel.

— Pourquoi est-ce que tu essaies de me foutre en rogne ? C'est l'œuvre de ma vie. On n'abandonne pas quelque chose simplement parce que c'est trop dur ou parce que ça ne vous plaît plus.

— Est-ce que tu as déjà abandonné quelque chose que tu n'appréciais pas ?

La question la déstabilisa. Elle descendit une demi-bière, avant d'en prendre une autre, qu'elle décapsula.

— Ouais, la gym. Je n'ai aucune coordination. Maman rêvait d'une médaille olympique. Je suis tombée de la poutre une fois et j'ai pleuré pendant une heure. Alors j'ai abandonné.

— Tu as souffert pendant combien de cours ?

Gen sourcilla.

— Eh bien, j'ai fini le semestre, bien entendu. Puis je ne me suis jamais réinscrite.

— Tu as déjà interrompu ta lecture en plein milieu d'un livre parce qu'il ne te plaisait pas ?

Elle frissonna d'horreur.

— Tu te moques de moi ? Si je le commence, je le finis. Je ne sais pas comment les gens font pour dormir sans connaître la fin.

— Et si tu commandes quelque chose au restaurant et que tu détestes ? Est-ce que tu le renvoies en cuisine ?

— Si c'est convenablement cuisiné et que je n'aime simplement pas le goût ? Bien sûr que non. Je finis l'assiette ; c'est ma faute si j'ai choisi ça.

— Hum, intéressant.

Elle lança un regard noir à ses omoplates, tandis qu'il passait de la planche à un dos crawlé régulier.

— Qu'est-ce qui est intéressant ? Et c'est quoi ton truc avec ces questions débiles ?

— Tu prends tes choix au sérieux.

Gen leva le menton.

— Bien entendu. Les choix impliquent des conséquences. Ne pas aller au bout est une forme d'échec.

— Ou alors, c'est peut-être juste une bonne vieille erreur qu'il faut réparer. Il n'est pas nécessaire de suivre chaque chemin. Parfois, il est plus intelligent de quitter la route et de rentrer chez soi.

Ses paroles la brûlèrent, l'avalant tout entière jusqu'à ce qu'elle se mette à trembler de frustration et de rage.

— Cela signifie l'échec.

— Non. Simplement une mauvaise direction.

Sa voix douce la tailladait comme des graviers. Elle tremblait presque de fureur. Lorsque son père les avait abandonnés, elle avait décidé de tout faire comme il fallait et de ne jamais créer d'ennuis. Elle avait tenu bon – et leur père était rentré. Sa famille, autrefois brisée, avait guéri. Bien se comporter, c'était payant. Suivre les règles engendrait des récompenses. Wolfe ne savait pas de quoi il parlait. Elle sauta du rocher, posa sa bière et marcha jusqu'à l'extrémité du ponton. Elle tendit l'index.

— Qui es-tu pour me balancer tout ce bla-bla de psy ? Tu es tout aussi déterminé que moi dans le travail. Tu as horreur de l'échec, de la paresse et de la médiocrité.

Son rire se répercuta dans le silence boisé. Le soleil commençait à décliner lentement derrière la colline. Les arbres oscillaient et projetaient des ombres dansantes.

— En effet. Tu as l'air en colère.

— Je *suis* en colère !

Il la rejoignit à la nage et se redressa.

— En colère à quel point ? s'enquit-il d'une voix traînante.

Elle grogna.

— Vraiment en colère.

— C'est ce que je pensais. Il vaut mieux te rafraîchir les idées.

Elle n'avait pas la moindre chance. D'un mouvement gracieux, il jaillit de l'eau comme une espèce de créature marine monstrueuse, l'attrapa et l'attira à lui. Ses hurlements furent interrompus par le contact de l'eau tiède qui se refermait sur elle. Elle toucha le fond et ses pieds effleurèrent la mousse avant qu'elle remonte à la surface d'un coup de talon. L'immense sourire sur le visage de Wolfe fit apparaître une promesse dans son esprit.

La vengeance.

Oh, elle serait douce.

— Tu es fier de toi ? demanda-t-elle en secouant la tête comme un chien mouillé pour écarter les cheveux de son visage.

— Plus ou moins. La situation devenait bien trop sérieuse.

Son affirmation scandaleuse la fit rire. Il n'était pas du genre à la laisser ruminer, même le jour de son mariage avorté. Wolfe sentait quand elle avait besoin de bouillonner, de déprimer ou d'être poussée. Pour l'instant, tant d'émotions se mêlaient comme une mer agitée qu'elle ignorait sur quoi se concentrer. L'eau l'aidait à se changer les idées.

Gen tendit les jambes, marchant dans l'eau.

— Beuurk, c'est tout mou et gluant au fond. Dieu seul sait ce qu'il y a là-dedans.

— Tu as peur de quelques poissons ?

Elle pinça les lèvres.

— Ne viens pas te planquer dans ma chambre cette nuit.

Il arqua un sourcil. Il nageait autour d'elle comme un requin encerclant sa proie.

— C'est une proposition ? J'ignorais totalement que tu convoitais mon corps.

Elle renifla et faillit s'étouffer.

— Oh oui, ce sera romantique. Toi, moi, et la grosse araignée poilue que je vais mettre dans ton lit.

La bonne humeur disparut de son visage.

— Ne joue pas à ça avec moi.

Elle s'esclaffa et lui tira la langue.

— Je parie qu'il y en a plein par ici. Tu as déjà vu une araignée des bois ?

Elle fit mine de frissonner.

— Poilue, avec de grosses pattes et super rapide, si bien qu'on ne peut pas les attraper.

Il tenta de rire, mais elle distinguait la pâleur de ses traits. Mince, c'était trop drôle.

— Tu sais ce qu'il y a avec les araignées ? demanda-t-il.

— Quoi ?

— Des grenouilles. Des tas et des tas de grenouilles vertes. Comme Kermit.

L'horreur s'empara d'elle.

— Je te l'avais dit sous le sceau du secret, murmura-t-elle.

Un frémissement d'horreur lui parcourut l'échine à cette idée.

— Tu es un être humain atroce et malfaisant.

— Si je découvre une araignée dans mon lit, tu te réveilleras devant un portrait de Kermit.

— Enfoiré. J'étais ivre quand je te l'ai avoué. Les informations communiquées en état d'ivresse devraient être sacrées – tu as enfreint une règle

fondamentale.

Elle avait autrefois fait un rêve qui la hantait encore, et avait été assez stupide pour se confier à Wolfe après trop de bières. Elle s'était réveillée d'un cauchemar abominable où des têtes de Kermit la Grenouille l'attaquaient. Au lieu d'un gentil sourire, elles avaient des dents ensanglantées et l'avaient poursuivie comme un banc de piranhas. Depuis, elle était incapable de regarder le moindre film des Muppets.

— Œil pour œil… rétorqua-t-il avant de plonger sous l'eau.

Gen le regarda nager, appréciant la puissance brute et la grâce de son corps et de ses muscles souples. Une sensibilité la parcourut, mais elle était devenue experte à l'ignorer.

Wolfe avait besoin de bien davantage qu'un coup rapide ou une autre liaison. Il lui fallait une amie. Elle le connaissait mieux que quiconque et avait reçu en don la vérité de son âme. Coucher ensemble était le chemin assuré vers le désastre, les peines de cœur et la perte de l'une de ses relations les plus importantes.

Non, merci.

Ce qu'il lui offrait était suffisant. Aucune attente, seulement l'acceptation, le respect et l'amour.

Très différent de David.

Cette idée lui fit l'effet d'un uppercut et, l'espace d'un instant, elle lutta pour respirer. Elle avait fait une chose terrible et elle allait le payer. Wolfe se trompait. Les erreurs gâchaient des vies et, en n'allant pas jusqu'au bout, elle avait laissé tout le monde tomber.

Non. Tu t'es protégée. Tu sais pourquoi.

La voix intérieure chuchotait furtivement, comme si elle en savait bien plus et était impatiente de tout déballer. Mais Gen ne voulait pas l'écouter.

Elle nagea jusqu'au ponton et remonta dessus, attrapant sa bière. Son but de se soûler pour oublier était la seule chose qui la faisait tenir à cet instant. Le ciel soit loué pour la Sam Adams.

Wolfe refit surface, sortit de l'eau et se servit une bière. Disposant rapidement les serviettes sur le ponton délabré, il s'allongea sur le dos, la bouteille posée sur le ventre, et contempla le ciel. Avec un soupir, elle l'imita, leurs épaules se frôlant, séchant grâce à la brise chaude, observant les premières étoiles surgir des nuages. L'alcool ajoutait à la scène un flou agréable qui arrondissait les angles.

— Je devrais être dans un avion pour les Bermudes, énonça-t-elle.

— Tu es mieux ici. Le sable rose, c'est surfait.

— Le gâteau était à la noix de coco avec un glaçage au chocolat. Sur cinq étages.

— Je t'ai acheté des boules de coco. Il y en a dedans.

Elle esquissa un sourire.

— C'est vrai. Mon négligé coûtait cinq cents dollars de pure soie. Maggie me l'a rapporté d'Europe.

— Eh bien, c'est de la stupidité. Tu l'aurais porté deux minutes avant qu'on te l'arrache. J'ai jamais compris ces conneries de sous-vêtements hors de prix.

— Tu les as portés pour de la pub et tu t'es fait un million de dollars.

Maggie avait fait de Wolfe la superstar des boxers de créateur, qu'il exhibait sur des panneaux d'affichage et des pages de magazines à la place des slips blancs. Il posait selon un angle de côté délicieux en ne portant qu'un simple boxer noir, bras croisés sur la poitrine, une expression maussade sur le visage. Il était le type sexy et rebelle incarné. Le slogan disait : « Que les slips aillent se faire f… – portez ce qui est agréable. »

Les États-Unis avaient fait disparaître le mot vulgaire. L'Europe avait adoré. Il était devenu une légende, un millionnaire, et le mannequin le plus demandé du milieu.

Il avait arrêté au bout d'un an pour aller à l'université obtenir son diplôme de management et diriger Purity. Les femmes continuaient de le traquer, mais il ne lançait jamais sa célébrité à la tête de quelqu'un et, vu qu'il se laissait pousser les cheveux et dissimulait généralement son tatouage avec des manches longues, beaucoup ne le reconnaissaient pas.

— Ça m'a emmerdé un moment, mais jamais je n'achèterais de boxers hors de prix. Qui les verrait ?

Un rire franc s'échappa des lèvres de Gen. Il était si différent. David adorait tout ce qui portait la bonne étiquette, et critiquait constamment sa garde-robe et sa lingerie ennuyeuses.

— D'accord. Mais le sexe ? Les lunes de miel sont connues pour fournir du soleil, de l'alcool et du sexe à profusion. Je ne m'enverrai sans doute pas en l'air avant un an. Voire davantage.

— Tu as de la bière, le soleil vient de se coucher, nous sommes au bord d'un lac et je suis là. Si tu es en manque, je coucherai avec toi.

Cela lui valut un coup de poing qui lui fit davantage mal à elle qu'à lui.

— Ah, merci. T'es un vrai pote.

— On appelle ça un pote pour baiser. Tu sais, des grands amis qui ne veulent pas foutre en l'air leur relation et qui se contentent de coucher de temps à autre.

— J'ai horreur de ce terme – c'est tellement cru. J'ai vu tous ces films, et ils finissent tous de la même manière. L'un des deux tombe amoureux, la relation

explose, puis quelqu'un professe son amour inconditionnel et ils finissent en couple.

— D'où le terme « film », Gen. C'est de la fiction.

— Certains films se fondent sur la réalité. Peut-être que ceux-là aussi.

Elle sentit plus qu'elle ne le vit lever les yeux au ciel.

— En dehors de quelques films de guerre, aucune comédie romantique ne se fonde sur la réalité.

Elle se tourna vers lui, prit appui sur son coude et le dévisagea. Ce défi éveillait son sens de la compétition. Ils avaient tous les deux cet étrange besoin de gagner et pouvaient passer des heures à débattre de détails ridicules sur des informations ineptes.

— *Marley et moi*.

— Oh, pour l'amour de Dieu. Je retire la guerre, les animaux et les films historiques du lot.

— Combien dois-je en nommer ?

— Deux, c'est bien.

— Qu'est-ce que je gagne ?

— Je te protégerai de Kermit.

— Très drôle. Il faudra que tu me dises un secret que tu n'as jamais raconté à personne. Je me fiche de ce dont il s'agit.

Elle ignorait pourquoi cette demande avait jailli de sa bouche. Gen attendit qu'il l'envoie paître et faillit revenir sur ses propos mais quelque chose la fit taire. Sans doute parce qu'elle n'avait rien à quoi se raccrocher, depuis que sa vie avait explosé autour d'elle. Un secret pour un autre. Quelque chose pour lui donner l'impression qu'elle n'était pas si seule. Pas si… brisée.

Arilyn aurait été fière de sa capacité à s'auto-diagnostiquer. Thérapeute de l'agence matrimoniale Kinnections, elle assistait les clients sur l'attention dans le couple et les aidait à briser les barrières qui risquaient de les bloquer dans leur cheminement vers le bonheur. Bien entendu, savoir qu'elle avait des soucis émotionnels parce qu'elle s'était enfuie le jour de son mariage ne lui donnait toujours pas l'impression d'avoir décroché un bon point.

— Wolfe, oublie ça, je…

— Entendu.

Waouh. Elle ne l'avait pas vu venir. Bien entendu, à présent, elle devait trouver deux films tirés d'une histoire vraie qui incorporaient une sorte de relation amoureuse. Pas étonnant qu'il ait accepté.

— Laisse-moi réfléchir une minute.

Il glissa les bras sous sa tête et lui adressa un sourire arrogant.

— Prends tout le temps dont tu as besoin.

Une idée jaillit dans son esprit.

— *Titanic* !

Elle rayonnait de fierté.

— Bip. C'est un fait historique. Disqualifié.

Elle en fut bouche bée.

— Oh, allez ! L'histoire d'amour est distincte du naufrage !

— Tu as accepté les règles. Pas de fait historique. Essaie encore.

Grommelant dans sa barbe, elle finit sa bière et se remua les méninges. Mince, c'était fichu pour *Shakespeare in Love*. Existait-il un film sans fondement historique ?

— *Un homme d'exception* ! Et n'essaie pas de me sortir l'argument de l'événement historique. Ça compte.

Il demeura silencieux un moment. Elle savait qu'il cherchait les failles, aussi se prépara-t-elle à une argumentation serrée.

— Bien, je te l'accorde. Ce n'est pas un mauvais film.

— Ouais ! Plus qu'un. Oh, oh, *La Mélodie du bonheur* !

— Bip.

— C'est vrai et c'est une histoire d'amour.

— Hum, voyons voir. Seconde Guerre mondiale. Invasion allemande. Randonnée dans les montagnes pour échapper au régime d'Hitler. C'est de l'histoire, ma puce. Disqualifié.

— Je savais que tu avais vu ce film et avais menti à ce sujet.

— Julietta m'a forcé à le regarder et je me suis étouffé tout du long.

Elle fit la moue, but encore et s'aperçut qu'elle ne connaissait pas tant de fins heureuses que cela. Pas étonnant, puisqu'elles étaient toutes fausses.

— On abandonne ?

— Non.

Il s'esclaffa.

— C'est déprimant, non ?

Quelques minutes plus tard, elle se rendit compte qu'elle avait gagné.

— Prépare-toi à cracher le morceau.

— Qu'est-ce que tu as ?

— *Je te promets*.

Gen effectua une petite danse de la victoire, se sentant plus triomphante et compétente qu'elle ne l'avait été depuis un moment.

— J'ai gagné, j'ai gagné, j'ai gagné.

Il sourcilla.

— C'est quoi ça, *Je te promets* ?

— Tu n'en as jamais entendu parler ? Channing Tatum, mon lapin. Rachel McAdams devient amnésique après un accident, a oublié son mari et il doit faire en sorte qu'elle retombe amoureuse de lui comme s'il était un étranger. C'est génial.

— Impossible que ce soit inspiré de faits réels. Bip.

Elle se redressa.

— Non, pas de bip. Regarde sur ton téléphone… Tu l'as apporté ?

Il tendit la main vers la serviette, attrapa son portable et débuta sa recherche. Une expression dégoûtée lui apprit qu'il avait trouvé.

— C'est le truc le plus débile que j'ai jamais lu. Une amnésie au milieu d'une histoire d'amour ?

Elle renifla.

— C'était très romantique et crédible.

— Tatum est très surévalué.

— T'es jaloux ?

Il se rassit et avala une longue gorgée. Si elle était honnête, elle aurait dit que Wolfe battait Tatum les yeux fermés, mais elle aurait préféré mourir que le reconnaître. Inutile de lui donner une tête plus grosse qu'il n'avait déjà. Mais mince, il sentait bon. Le propre. Une odeur de pin, d'eau et de coton, avec juste un soupçon de sueur masculine pour attirer l'attention d'une femme. Dieu merci, elle ne le voyait pas sous cet angle-là. Il lui avait toujours rappelé Adam Levine, de toute façon. Les tatouages, l'angoisse existentielle du mauvais garçon et une belle âme : tout cela formait un mélange délectable.

— Ce type sait à peine jouer la comédie, alors il retire ses fringues pour compenser.

Elle explosa de rire.

— Que tu dis.

Son image se dédoubla. Les criquets émettaient une musique grinçante et tout, autour d'elle, s'adoucit et s'aviva. Oh oui. Une quatrième bière et elle serait mûre. Non, c'était la cinquième, pas vrai ? Ses nerfs se calmaient et, d'un seul coup, elle n'eut plus peur. Ainsi, elle était une mariée en cavale ? Elle avait largué devant l'autel la meilleure chose qui lui soit jamais arrivée ? Elle lui avait brisé le cœur et lui faisait endurer une humiliation interminable ?

On s'en fout.

— Tu te sens mieux ?

Il l'observa tandis qu'elle ouvrait sa nouvelle bière et se laissait tomber par terre. Le ciel tournoyait.

— Oui. Les absents ont toujours tort avec la bière.

— Je crois que tu les mérites. C'est juste que je ne voudrais pas que tu sois malade.

Elle gloussa.

— Tu te rappelles cette fois-là à *Mugs* où ils ont tenté de proposer du karaoké et qu'après avoir trop bu on est montés sur le bar pour chanter *I Got You Babe* ?

Le rire de Wolfe était contagieux et lui fit l'effet d'une caresse dans les oreilles.

— C'était compromettant. Si quelqu'un avait mis ça en ligne sur YouTube, ce serait devenu viral. Adieu, carrière respectable dans l'hôtellerie. Adieu, internat de chirurgie.

— David détestait que je boive. Il disait que cela impactait sur son image et celle de l'hôpital. Il répétait que je deviendrais alcoolique comme mon père.

Il se raidit à côté d'elle, avant de se détendre peu à peu.

— Tu n'es pas une grande buveuse, Gen. Crois-moi, j'en ai fréquenté. Tu as eu des passe-temps sans danger avant de débuter ton internat. On était plus jeunes à l'époque. Tu ne ferais jamais rien qui mette en péril ta réputation ou ta carrière.

— Peut-être. Mais parfois…

Elle s'interrompit, trop horrifiée pour achever. Énoncer cette pensée à voix haute risquait de la rendre réelle.

— Parfois quoi ?

Elle avait l'intention de s'en débarrasser. Mais l'univers flottait au-dessus d'elle, sous elle, et elle était à l'abri.

— Parfois j'aurais voulu me faire pincer. Je fantasmais sur la possibilité que David me largue et que je me fasse jeter de la fac de médecine. Je mourais d'envie de créer un énorme scandale qui ne me laisserait pas le choix.

L'émotion lui noua la gorge.

— J'ai obtenu ce que je voulais. Et je me déteste pour ça.

La honte de ne pas être aussi forte et farouche qu'elle l'avait toujours cru lui donnait la nausée. David avait raison. Il l'avait traitée de faible, dégoûté par son incapacité à communiquer et à faire ce qu'il fallait. Chaque jour, il la pressait de s'améliorer, mais elle échouait encore et encore, jusqu'à ce qu'elle finisse par s'enfuir comme une lâche le jour de son mariage.

— Ma mère était une droguée.

Gen inspira brusquement. Il parlait doucement vers le ciel comme si, en lâchant les mots dans la nuit, ils seraient emportés dans un endroit merveilleux qui ne pourrait plus lui faire de mal. Elle demeura silencieuse, attendant la suite.

— Elle aurait fait n'importe quoi pour se défoncer. En général, cela impliquait de nous affamer tous les deux pour se piquer, ou se prostituer pour un trip rapide. Je me rappelle qu'une fois, quand j'avais environ sept ans, je suis rentré de l'école et je l'ai entendue baiser dans la pièce du fond. J'y étais déjà habitué, alors je me suis mis à chercher un truc à manger et j'ai découvert des vieux Cheerios dans le placard. Quand je suis allé prendre un bol, j'ai découvert sa réserve. Un sachet de poudre blanche noué par un lien tordu. J'étais fasciné. Je veux dire, j'avais l'habitude de la voir défoncée, mais elle cachait toujours bien la drogue. On aurait dit du sucre glace, comme ce que j'aurais mis sur des gaufres si j'en avais eu.

Le cœur de Gen battait si fort qu'elle entendait à peine ses mots.

— Je l'ai sorti, je l'ai ouvert et je me suis rendu compte que je pouvais en consommer, moi aussi. Je serais plus heureux. Je serais plus proche d'elle – comme des collègues. Elle était heureuse quand elle planait, me faisait des câlins, parfois chantait et dansait, et je m'imaginais que cela pouvait toujours être ainsi. J'ai mis les doigts dedans, les ai frottés au sachet avant de les porter à mon nez. Je désirais tellement cette coke que j'en tremblais. Je voulais partir très loin, comme elle, ne plus avoir aussi peur et ne plus tout le temps manquer d'affection.

Il poussa un soupir. Elle ne pipa mot, se contentant d'attendre.

— Je n'en ai pas eu l'occasion. Ils sont sortis de la chambre et, quand ils m'ont vu avec le sac, son client m'a battu comme plâtre. Je n'ai jamais retrouvé sa réserve. Je suppose qu'elle craignait d'en avoir moins si je devenais accro.

Elle avait mal à l'intérieur. La honte la submergeait. En dépit de son passé, ses parents l'aimaient et s'étaient réunis. Sa famille était la partie la plus importante de sa vie. Quel genre de personne serait-elle devenue si elle n'avait pas eu ce filet de sécurité ? Personne à qui se fier, sur qui se reposer ou pour l'aimer de façon inconditionnelle ?

Gen savait que la compassion pouvait donner la nausée à Wolfe. Mais il ne méritait de toute façon pas de pitié ; il était trop fort pour ça. Elle s'assura que sa voix ne vacillait pas une seule fois.

— Putain de merde. Désolée, Wolfe, mais je hais ta mère.

Un gloussement surpris échappa au jeune homme.

— Ouais, moi aussi.

— Au moins, tu n'as pas pris la drogue.

— Je pense que je l'aurais fait. Et c'est un truc que je n'ai jamais oublié. Ce n'est pas la force de volonté qui m'a sauvé. Seulement une coïncidence.

Elle aurait voulu lui rétorquer que c'était des conneries, mais sentait venir la dispute. Gen laissa les propos de son compagnon s'élever dans le ciel avec le

reste. Il n'était pas prêt pour une discussion à cœur ouvert, mais c'était la première fois qu'il partageait une information sur son passé. Si ce n'était qu'un petit fragment, elle se demandait si elle pourrait encaisser toute l'histoire.

— Dommage. J'espérais un secret génial à base de sexe. Comme m'annoncer que tu étais vraiment branché par les dominatrices.

— Encore du sexe, hein ?

— Ça doit être l'alcool.

Elle termina sa cinquième ou sixième bière, et se délecta de la chaleur qui lui parcourait les veines. Ce faux bonheur se muerait bientôt en déprime, mais elle s'en fichait pour l'instant. Cela faisait trop longtemps qu'elle n'avait pas lâché prise et fait quelque chose d'irréfléchi.

— David disait que j'étais nulle au lit.

Cette fois-ci, il se retourna. Ses yeux bleu vif la transpercèrent et il contracta la mâchoire.

— David était un enfoiré et c'est pour cette raison que tu es partie. Tu n'es pas nulle au lit.

Elle fut prise d'un rire frénétique.

— Comment le sais-tu ? Nous n'avons jamais couché ensemble. C'est sans doute vrai. Je vis trop dans ma tête, j'attends toujours de voir si je suis assez douée jusqu'à ce que simuler l'orgasme soit devenu un art.

La fureur imprégnait ses propos.

— Laisse-moi répéter. C'était un enfoiré, et il était à chier au pieu s'il t'a poussée à simuler. Il t'a embrouillé la tête, ma puce. Ne le laisse pas l'emporter.

Elle agita la main et s'efforça de ne pas se remettre à glousser. Oh oui, elle était soûle. Ce n'était déjà pas drôle à la base, mais à présent cela lui semblait plus ou moins foireux de ne pas enflammer les draps avec sa fiancée.

— C'est bon. Je ne suis pas du genre sexy, tu sais ? Je suis trop sage. Chiante. Il disait même que m'embrasser ressemblait à faire l'amour en position du missionnaire tous les soirs. Mais je sais qu'il n'avait pas l'intention de me blesser. Il s'efforçait simplement de me rendre meilleure, alors j'ai acheté des livres, mais ça ne marchait toujours pas très bien.

Il serra les dents. Elle était fascinée par la rage à nu qui transparaissait sur ses traits, la façon dont son corps était crispé comme s'il était sur le point d'exploser à la manière d'un super-héros teigneux.

— Je vais le buter.

Elle faillit éclater de rire, mais il paraissait un brin trop sérieux. Gen sourcilla et tendit la main. Elle eut de la chance et toucha la première silhouette, qui était réelle, et non le double qui dansait devant ses yeux. Du bout des doigts, elle caressa sa mâchoire ombrée de barbe pour essayer de le calmer. Mince,

autrefois elle était capable d'enfiler cinq bières dans une soirée. C'était peut-être parce qu'elle n'avait rien dans l'estomac et que la journée avait été sacrément chargée. Pourquoi avait-il l'air si en rogne, déjà ? Ah oui, parce qu'elle était nulle pour embrasser et qu'il allait buter David.

— C'est pas sa faute. Il n'a jamais voulu me blesser, il me le répétait tout le temps. Je l'y forçais plus ou moins parce que j'écoutais pas.

— Tu crois vraiment ces conneries, Gen ?

— Ça ira. Je vais dégoter un vibro ou un truc du genre, peut-être prendre des cours. La mère de Kate est thérapeute sexuelle, tu sais. Elle pourra sans doute m'aider.

Il lui prit la main et la serra fort.

— Je vais le découper en morceaux. Tu es douée pour le sexe. Tu es douée pour embrasser. Tu m'écoutes ?

Elle hocha vigoureusement la tête. Oooh, génial. Trois visages, à présent. Il était si agréable à regarder qu'elle aurait pu le contempler toute la journée. Bien mieux que les vilains Kermit.

— Hum-hum. Tu es un bon copain. Mais c'est ma faute. Tu ignores ma nullité.

— Merde.

Le juron jaillit de sa bouche sexy. Son souffle tiède lui caressa la joue. Elle détestait quand il se mettait en boule.

— Tu ferais mieux de t'en souvenir demain.

— Hein ?

D'un seul coup, il se trouva au-dessus d'elle, la pressant contre le sol, le bassin niché contre le sien. Oh, waouh. Sa chaleur corporelle la brûlait au travers de ses vêtements mouillés et ses jambes nues s'ouvrirent automatiquement dans un désir primaire de capituler. Il plaça les mains de chaque côté de sa tête et approcha la bouche. Que faisait-il ? Son odeur délicieuse lui montait aux narines, et elle glissa les mains pour lui agripper les hanches, sa peau humide lisse et musclée sous ses doigts.

Un nouveau juron lui échappa. Il paraissait grognon et déchiré tandis qu'il la dévisageait, à quelques centimètres de sa bouche, et Gen cligna des yeux à plusieurs reprises car la tête de Wolfe semblait flotter. Son corps hurlait de le sentir davantage, s'il vous plaît, rien qu'un peu, et il murmura :

— Je vais te prouver que tu es douée pour embrasser, d'accord ?

Et il s'empara de sa bouche.

Elle gémit, littéralement, à la sensation incroyable de ces lèvres douces et lisses couvrant les siennes avec une grâce experte et une chaleur brûlante qui fit battre son cœur plus fort. Oh, les visions gorgées d'alcool étaient si délicieuses !

Wolfe, son meilleur ami et confident, l'embrassait, et c'était trop bon pour être vrai, alors c'était forcément une espèce de mirage psychédélique dû à un excès de bière.

Son esprit tourbillonnait, tentant de comprendre la chose, mais abandonna.

Son corps se rua en avant et prit le contrôle.

Bassin levé, les ongles plantés dans le bas de son dos, elle s'abandonna aux sensations qui se répercutaient dans son intimité et se répandaient comme du feu dans ses veines. Il l'embrassa un moment, jusqu'à ce qu'elle se liquéfie sous lui, puis il lui écarta les lèvres de sa langue et se glissa à l'intérieur.

Elle ouvrit la bouche et l'imita, affolée par son goût et son essence. La langue de Wolfe s'insinuait, caressait et explorait, s'emparant d'elle. Elle gémit et se tendit pour en avoir davantage. Seigneur, elle en voulait plus, le goût d'agrume citronné et de désir masculin l'entraînait vers le fond. Entre ses cuisses, il se mit à bander et elle lui mordilla la lèvre inférieure, l'aspirant doucement, puis il marmonna une obscénité, déflorant sa bouche comme si elle était une vierge demandant qu'on la ravisse, la prenne et la baise.

Le temps s'arrêta. C'était trop court, c'était infini, c'était tout. Elle avait des vertiges, ses seins devenaient douloureux et tendus, et elle était si mouillée qu'il aurait pu se glisser entre ses jambes et la pénétrer sans une protestation. Elle émit un bruit de gorge quand il s'écarta lentement, la sensation humide et glissante de sa langue sur la sienne lui accordant un dernier passage.

Elle papillota. La chaleur torride, la fureur et le désir se mêlaient dans ses prunelles bleues. Elle se sentait dévorée vivante, à vif, si bien que Gen se mit à trembler lorsque les solides fondations qui la soutenaient bougèrent et se fissurèrent.

— Est-ce que tu m'écoutes, Gen ?

Elle était incapable de parler mais réussit à hocher la tête.

— Tu es incroyablement douée pour embrasser. J'aurais pu te baiser ici et j'aurais été le mec le plus heureux de la terre. Il faut qu'un type soit mort pour ne pas te désirer. David n'est qu'une pauvre merde. Compris ?

Elle déglutit. Opina encore.

— Bien.

Il s'écarta d'elle et elle faillit crier d'avoir perdu sa chaleur et la pression de son corps. Le ciel s'ouvrit et l'avala tout entière alors qu'un profond épuisement s'abattait sur elle tout à coup. Excitée, exténuée, les émotions à vif, elle lui prit la main pour ne pas perdre le contact physique, et il entremêla ses doigts aux siens avant de se rallonger sur le ponton. Lentement, elle se détendit, sa présence lui apportant un profond réconfort et autre chose… Quelque chose qu'elle refusait d'examiner.

Gen s'abandonna et laissa l'obscurité l'emporter. Mais avant, elle le dit :

— Je t'aime, Wolfe.

Puis elle glissa dans le sommeil. Sa réponse flotta dans l'air suffocant au milieu des crissements des criquets.

— Moi aussi, ma puce.

5

Il avait commis une énorme erreur.

Wolfe garda la main fermement serrée dans la sienne pendant qu'elle dormait. Les paroles de Gen s'insinuaient sous sa peau et se nichaient dans ses muscles, ses veines, son cœur. Bien entendu, il savait ce qu'elle voulait dire par là. Elle l'aimait en tant qu'ami, protecteur, parce que c'était lui qui l'avait sauvée d'une erreur de toute une vie. Néanmoins, il n'avait répondu à ces mots que deux fois dans son existence : une à Sawyer, l'autre à Julietta.

Jamais à une femme qui n'appartenait pas à sa famille.

Mais il le pensait. Il l'aimait sincèrement. Elle était plus précieuse que n'importe quelle autre copine, et il espérait qu'il n'avait pas tout foutu en l'air entre eux en ajoutant un désir sexuel qui démangeait toujours son pénis. Cet amour était plus profond et plus pur que toutes les conneries de son passé. Combien de femmes avaient prononcé ces mots alors qu'il savait que ce n'était qu'une histoire de sexe et d'excitation de la rencontre ? Elles ignoraient tout de lui. Ce n'était pas leur faute. Il s'ouvrait rarement et se contentait de rester à la surface d'une relation physique, avec un peu de compagnie et quelques éclats de rire en bonus.

Wolfe inspira à pleins poumons pour se dégager l'esprit. À quand remontait la dernière fois qu'il avait agi de manière impulsive ? Jamais. Les coups de tête n'avaient aucune place dans sa vie personnelle ni professionnelle. Bien entendu, ce n'était peut-être qu'une illusion de contrôle, mais elle fonctionnait pour lui. Il avait visité assez de cabinets de psy pour savoir comment contourner les blocages et les problèmes mentaux qu'un individu bousillé créait pour survivre. Il avait horreur des thérapies mais il y était allé pour Sawyer, parce qu'il refusait que son beau-père honoraire se demande s'il aurait pu faire davantage. Sawyer l'avait sauvé – tant au sens propre que figuré. Il avait une vie qu'il voulait vivre parce que cet homme auquel il avait fait les poches s'était assez soucié de lui pour essayer de changer les choses.

Wolfe secoua la tête alors que le passé remontait. Il vivait dans la rue et s'était mis à planquer devant les grands hôtels de luxe comme le Waldorf pour trouver des pigeons. Voler les uniformes et faire mine de se fondre dans la masse était facile, mais il avait choisi la mauvaise cible. Sawyer était débrouillard et ultra riche, et il l'avait traîné à la direction.

Le jeune homme se remémora sa peur panique lorsqu'il s'était rendu compte qu'il irait en prison. Au lieu de quoi, Sawyer lui avait proposé un marché. En travaillant pour lui, il éviterait la taule. Le juge avait accepté. La nuit avant que son bienfaiteur vienne le chercher, Wolfe se rendit compte qu'il était terrifié. Il ne voulait pas d'une occasion d'avoir une vraie vie qu'il allait finir par gâcher. Il refusait de se fier à quiconque, alors il s'était dépêché de se faire tatouer, avait arboré une coupe de cheveux qui ressemblait à une bizarre imitation de Johnny Depp et s'était fait percer le visage de toutes les façons possibles.

Lorsque Sawyer était venu le prendre, Wolfe s'était attendu à ce qu'il mette le holà à leur accord.

Mais il ne l'avait pas fait. Il l'avait emmené en Italie et lui avait donné une chance d'apprendre comment fonctionnait l'hôtellerie. Sawyer avait bâti Purity, la chaîne d'hôtels de luxe, en commençant à Milan, et Wolfe avait tout appris depuis la base. Mais l'homme lui avait donné bien plus qu'un travail et une sécurité. Il l'avait accueilli dans sa vie et dans son cœur. Quand Sawyer avait fini par rencontrer Julietta et tomber amoureux d'elle, tous deux l'avaient accueilli et ils avaient créé une famille ensemble.

Lorsque son bienfaiteur lui avait demandé de suivre des cours à l'université pour qu'il puisse diriger la branche new-yorkaise de Purity, Wolfe avait accepté. Le reste de la famille Conte s'était bien occupé de lui pendant sa scolarité, comme une famille d'adoption. Qui aurait cru qu'il rencontrerait la troisième personne la plus importante de sa vie lors d'un repas de famille ? Gen l'avait traité en égal dès le départ. Elle s'intéressait à l'homme qu'il était en train de devenir, pas à la créature torturée et sombre qu'il avait incarnée par le passé. Leur amitié s'était épanouie à l'université et n'avait fait que se renforcer.

Gen laissa échapper un grognement du fond de la gorge, et ses pensées revinrent à ce baiser. Il avait seulement eu l'intention de lui prouver quelque chose avant d'aller tabasser son ex-fiancé. Au lieu de quoi, il avait été aspiré, oubliant qu'il s'agissait d'une leçon, oubliant qu'il y avait entre eux plus qu'une relation physique. Son instinct s'était manifesté, ainsi que la testostérone, et il avait été incapable de se concentrer sur autre chose que la douceur de son corps sous lui et son délicieux parfum qui l'enivrait toujours à demi. Qui d'autre sentait les fleurs des champs et le savon ? Il était habitué aux parfums exotiques conçus pour séduire. Au lieu de quoi, sa simplicité imprégnait son baiser, une

réaction honnête venue des tripes qui l'avait grisé davantage qu'une playmate ou une mannequin. Son souffle haché, sa poitrine ronde, la facilité avec laquelle elle avait écarté les jambes pour l'accueillir comme si sa place était en elle.

Wolfe serra les dents et lutta pour retrouver le contrôle. Cela ne pouvait pas se reproduire. Il ferait comme s'ils avaient été tous les deux ivres, à bout de nerfs et pris de folie. Mince, il n'en reparlerait jamais. Peut-être n'en aurait-elle aucun souvenir. Il ne se pardonnerait jamais si le moindre aspect de leur relation devenait bizarre à cause de ce baiser.

Il passa la langue sur sa lèvre inférieure et sentit le goût de la jeune femme. Il ferma les yeux et imprima au fer rouge ce souvenir dans son cerveau pour le conserver. Pour ces atroces nuits solitaires où il lui fallait de la beauté pour l'aider à surmonter les heures d'obscurité.

Une fois sa respiration redevenue régulière, Wolfe glissa la main hors de celle de Gen et se leva. Elle sourcilla dans son sommeil et se tourna un peu, comme pour l'atteindre. Il laissa les bouteilles dehors, se disant qu'il nettoierait le lendemain matin, et la souleva avec facilité dans ses bras. Elle incarnait le parfait concentré de douceur féminine, et sa tête se nicha contre son torse avec une confiance absolue.

Il sentit son estomac se nouer mais parvint à la porter jusqu'à la cabane, y entrer, la mettre au lit avec précaution et à lui remonter les couvertures jusqu'au menton. Il déposa un baiser chaste sur son front. Ses lèvres rose pâle remontèrent en frémissant dans un demi-sourire ensommeillé.

Il ne comprenait pas comment quelqu'un pourrait vouloir lui faire du mal. Wolfe se jura de connaître le fin mot de cette histoire et de découvrir ce qui s'était réellement passé. Forcément une maltraitance quelconque. Elle avait bien caché ses secrets. Presque aussi bien que lui.

Il ferma la porte, ôta ses vêtements et s'allongea sur le matelas. Son corps vibrait d'un reste d'énergie et d'excitation sexuelle, mais les événements de la journée finirent par réclamer leur dû.

Le sommeil s'empara de lui, un compagnon désagréable et capricieux auquel il ne se fiait pas.

Vincent Soldano haïssait sa mère.

Malheureusement, il l'aimait aussi, en avait peur et aurait fait quasiment n'importe quoi pour un sourire ou un mot gentil. Il avait rapidement appris quand il pouvait l'embêter et quand il devait se tenir à distance. La poudre blanche était le roi, le père et la sainteté incarnée. Il pouvait supporter cette substance semblable à du sucre, les aiguilles… Même les gifles ou les hurlements occasionnels.

C'était des hommes qu'il avait peur.

Il se dirigea à petits pas vers la porte d'entrée, sa main déjà moite posée sur la poignée cassée. La maison était à peine un abri, rien que quelques murs, un toit qui fuyait et d'innombrables mauvaises herbes qui envahissaient l'asphalte brisé dehors. Deux fenêtres étaient condamnées. Ils vivaient rue du Bonheur, dans une impasse. Lorsqu'il avait appris à lire, il s'était dit que c'était de bon augure. Puis il avait rapidement compris qu'il s'agissait d'une mauvaise blague de la part de Dieu.

Vincent entra dans la maison. La pièce était vide. Le soulagement lui dénoua les muscles, aussi se dépêcha-t-il. Qui savait de combien de temps il disposait avant que les étrangers débarquent et que le bruit commence ? Il posa son unique livre sur la table pliante et se mit à fouiller le réfrigérateur et les placards pour trouver de quoi manger. La porte de la chambre de maman demeurait étroitement fermée.

Il écarta les cafards qui se carapatèrent de l'évier, avala un verre d'eau et découvrit une vieille barre de céréales aux pépites de chocolat. Bingo. Il la mangea lentement à table, dégustant chaque bouchée en parcourant son livre de maths. Il ratait beaucoup l'école, mais quand il arrivait à y aller, il trouvait cela facile. Surtout ce qui avait trait aux chiffres. Il se contentait de regarder une page et de fermer les yeux, puis il était capable de tout réciter de mémoire. Il balançait ses jambes maigres en prenant note d'essayer de se laver ce soir, lorsqu'il entendit un grincement.

Il se figea et leva la tête.

L'homme lui rendit son regard avec un drôle de sourire sur le visage.

— Salut petit gars. Je t'ai pas entendu rentrer.

La peur l'étrangla. Il ignorait pourquoi. Il s'était juste rendu compte quelques années plus tôt que les hommes étaient mauvais et qu'ils voulaient faire des choses qui lui faisaient mal au ventre. Il essaya de toutes ses forces d'avoir l'air méchant, mais il se dit qu'il ne s'en était pas bien tiré lorsque le sourire de l'homme s'élargit et que celui-ci s'approcha de quelques pas.

— Où est maman ?

Le type avait des cheveux raides, lissés en arrière, qui paraissaient gras dans les rares rayons de soleil qui se déversaient par les fenêtres brisées. Il était grand, portait un jean et un tee-shirt, et avait des yeux qui lui rappelaient un requin. Comme dans Les Dents de la mer. *Grisâtres, plats et plus ou moins cruels.*

— Elle est partie au magasin, elle va bientôt rentrer. Tu aimes l'école ?

Vincent se raidit mais fit semblant de ne pas être effrayé.

— Ça va.

— Je parie que t'es un gamin intelligent. Mais y a une meilleure façon de se faire de l'argent. Je suis sûr que ça te plairait.

Une alarme résonna dans son esprit. Il leva la tête et évalua la distance de la table à la porte.

— J'ai pas besoin de fric.

L'homme éclata d'un rire dépourvu d'humour.

— Tu comptes sur ta pauvre maman pour s'occuper de toi, hein ? C'est pas très viril. Il serait peut-être temps de lui donner un coup de main.

Il se lécha les lèvres et avança encore d'un pas.

— Je peux t'aider.

Il se prépara à courir. Il s'était déjà trouvé dans cette situation et, Dieu merci, il était rapide. Il savait quand et où se cacher. Dehors, dans les bois, il avait mis de côté une vieille couverture et de l'eau pour se planquer en cas de besoin. La porte de son placard se verrouillait et la plupart des visiteurs ne voulaient pas prendre la peine de défoncer la porte.

Il serra les poings et se mit debout, prêt à décamper.

La porte s'ouvrit. Sa mère entra en titubant, un sourire joyeux aux lèvres. Son nez était bleu et rose à cause de son dernier saignement. Elle portait une jupe courte ornée de fraises et un débardeur, et ses os pointaient à des endroits bizarres lorsqu'elle se déplaçait. Il se rappela à quel point il aimait ses cheveux quand il était petit. Ils étaient longs, noirs et soyeux, et il enfouissait le visage dedans pour inspirer, ce qui la faisait glousser et l'appeler « mon étoile ». À présent les mèches étaient mal coupées autour de son crâne.

— Salut mon chéri.

Vincent se détendit. Elle était normale aujourd'hui… pour le moment.

— Salut maman.

— Tu as fait la connaissance de Johnny ?

Il hocha la tête. L'homme du nom de Johnny se força à éclater d'un rire faux et s'empara du sac de courses qu'elle portait, se dirigeant vers le petit plan de travail couvert de linoléum.

— Ouais, on avait une discussion entre hommes.

— C'est sympa. J'ai trouvé du poulet en promotion, mon chéri. Je vais te le préparer comme tu aimes.

Vincent se leva.

— Merci. Je vais travailler un peu.

— D'ac, ne t'éloigne pas, ce sera bientôt prêt.

Il se dirigea vers le grand placard qui lui tenait lieu de chambre et, pour la énième fois, se mit à souhaiter être ce foutu Harry Potter pour être un vrai

sorcier. Il aurait aimé pouvoir s'échapper de l'enfer de sa vie et se sentir protégé. Rien qu'un court instant.

Au lieu de quoi, Vincent s'efforça de ne pas songer au visage de l'homme et d'ignorer l'impression que sa chance commençait à disparaître.

Il avait dix ans.

6

Geneviève ouvrit les yeux.

Argh. Battant des cils raidis de larmes, elle poussa un grognement et se retourna avec précaution. Son estomac se mit à gargouiller d'un vide qui exigeait des protéines, et elle avait l'impression que sa tête était une boule de bowling qui aurait renversé des centaines d'épingles. Que s'était-il passé ? Où était David ?

Le souvenir la fit se redresser douloureusement. Ce n'était pas un cauchemar. C'était vraiment arrivé. Elle avait abandonné David à l'autel le jour de leur mariage devant des centaines de personnes. Elle était foutue. Sa vie était finie. Elle allait mourir.

Les émotions s'abattirent sur son corps comme une mauvaise grippe, déclenchant de petits frissons et des convulsions. Pourquoi se lever ? Elle allait rester ici sous les couvertures jusqu'à ce qu'on découvre son squelette pourrissant. Alors tout le monde déclarerait qu'elle était de toute façon instable mentalement, et que David avait échappé à une vie de douleurs. Personne ne se rappellerait plus jamais d'elle. À part ses sœurs. Et ses parents. Oh, et ses amies. Mais c'était tout.

La porte grinça. Gen refusa de lever la tête. Inutile alors qu'elle avait l'intention de se suicider en ne quittant pas le lit. En plus, elle avait mal au crâne.

— Ma puce ? Il est presque 11 heures. Il faut que tu manges un truc.

Elle marmonna dans son oreiller.

— Gna t'en.

Des pas. Son odeur dans ses narines, un mélange propre de savon, de café et de soleil.

— Je ne vais nulle part. Et je ne vais pas non plus te laisser pioncer toute la journée. Allez, j'ai prévu un truc mais tu dois d'abord manger de la vraie nourriture, pas des boules de coco. Et la douche est obligatoire.

— Gnaisse-moi granquille.

Le matelas bougea. Elle ouvrit un œil.

Il avait une expression sérieuse et résolue. Elle sut alors qu'il n'était pas comme ses copines et refuserait de la laisser traîner au lit avec une boîte de Kleenex, à se lamenter sur son état mental et sa vie fichue en l'air. Les mecs, ça craignait. Ils étaient tournés vers l'action, comme si faire un truc productif pouvait aider. Ce qui n'était pas le cas. *Eh, ce serait pas du café, ça ?*

Il parla comme s'il avait lu ses pensées.

— Oui, voilà ta tasse, et deux aspirines pour ta tête. Je sais que tu flippes, mais ce sont aussi mes vacances et je n'ai pas envie de les passer claquemuré ici à parler à cœur ouvert de nos vies amoureuses foireuses.

Elle renifla et parvint à se redresser d'un centimètre.

— Tu n'as pas de vie amoureuse.

— C'est vrai. Mais bon, c'est mon boulot de te distraire pendant encore au moins vingt-quatre heures, après quoi on affrontera le merdier à la maison. Marché conclu ?

Chaque fois qu'elle essayait de penser à ce qu'il fallait faire ensuite, une douleur aiguë, semblable à des couteaux aiguisés, lui transperçait le cerveau. L'idée tentante de jouer au déni une journée de plus était paradisiaque. Demain, elle n'aurait d'autre choix que de contacter tout le monde et se mettre à recoller les morceaux. Mais le problème, c'était qu'elle n'avait pas la moindre idée de quoi faire. Si elle passait la journée avec Wolfe, elle aurait peut-être un moment d'illumination qui lui permettrait de trouver l'étape suivante.

— Je suis ravi que tu sois d'accord. Maintenant assieds-toi, avale tes cachets et viens manger.

Elle avala une gorgée du breuvage chaud et corsé.

— Qu'est-ce qu'il y a pour le petit déjeuner ? Des pancakes ? De l'omelette ? Du pain perdu ?

Il leva les yeux au ciel.

— Des céréales, Gen.

— Mais tu as acheté des œufs !

— Pour les faire durs… peut-être. Tu sais que je suis nul en cuisine.

— Tu as vécu avec Julietta, qui préparait des pâtes maison avec de la sauce et de délicieuses saucisses et boulettes de viande. Tu m'as dit que tu t'efforçais d'apprendre les secrets de son art.

— J'ai menti. Je suis assez riche pour me payer des plats à emporter.

Elle poussa un long soupir.

— Tu me déçois. Et je te jure que si je te revois fumer, je l'appelle.

Il lui lança un regard noir.

— Quelle amie tu fais. J'ai arrêté, d'accord ? C'était juste une erreur de parcours.

Gen mit l'aspirine dans sa bouche et déglutit.

— Très bien. Tu sais combien de cas de cancer des poumons on a, à l'hôpital ? Et de cancer de la gorge ? Ça te dirait de vivre sans langue ou cordes vocales et de devoir parler par l'intermédiaire d'une machine ?

Il pâlit.

— Tu sais que j'ai horreur d'entendre ce genre de choses – arrête.

Elle souffla d'un air impatient.

— C'est mon boulot de te faire prendre conscience des conséquences de tes mauvais choix.

— Tu es une vraie rabat-joie.

Elle répondit du tac au tac :

— Quoi, quoi, quoi ?

Tous deux se mirent à rire.

— Je te retrouve dans la cuisine. Rice Krispies ou Frosties ?

— Tony le Tigre, s'il te plaît.

— C'est noté. Ne traîne pas trop, j'ai prévu une grosse journée.

Il sortit. Gen grommela dans sa barbe mais, tout en sirotant son café, elle s'aperçut que lorsqu'elle se disputait avec Wolfe, elle ne pensait à rien de mal. Il avait cette incroyable capacité à se montrer terre à terre avec elle, sans pour autant la laisser s'apitoyer sur elle-même. Il écoutait, mais sans juger. Il la poussait, mais sans jamais l'insulter. Et puis il lui avait donné le meilleur baiser de sa…

Sa pensée s'interrompit. *Oh non*. Elle avait embrassé son meilleur ami hier soir. Ou il l'avait embrassée. Le souvenir était un peu flou, mais son corps se rappelait la sensation de ces lèvres posées sur les siennes, la chaleur sexuelle intense qui s'était emparée d'elle, la pression délicieuse de son bassin et son érection contre son intimité.

Elle fut parcourue d'un sentiment d'horreur. Gen se prit le visage dans les mains. C'était terrible. Vraiment terrible. Qu'avait-elle dit ensuite ? S'était-elle évanouie avant de prononcer le moindre truc stupide ? Est-ce que cela allait rendre la situation entre eux bizarre ? Comment avait-elle pu se comporter comme une garce alors qu'elle venait d'abandonner son fiancé à l'autel ?

La porte s'ouvrit. Wolfe passa la tête par l'entrebâillement.

— Et au fait, désolé pour le baiser. Tu es sans doute en train de flipper, mais ne foutons pas la journée en l'air. D'accord ?

Elle en fut bouche bée.

— B-b-bien. Je suis navrée, Wolfe. Vraiment navrée. Je ne sais pas à quoi je pensais.

Elle se tut un instant avant d'ajouter :

— Hum, mais c'était bien ?

Un sourire malicieux étira ses lèvres séduisantes. Encore une fois, elle fut frappée par son attrait de mauvais garçon, les poignets de force en cuir, le tatouage, son anneau au sourcil et ces yeux d'un bleu perçant qui étincelaient dans son visage, comme s'il connaissait toutes les choses vicieuses à faire aux femmes et aimait chacune d'entre elles.

— Merde, oui, c'était bien. Mais on était plutôt ivres et tristes, et on en avait besoin. Inutile qu'on soit mal à l'aise. Et je t'ai embrassée en premier, alors ne te sens pas coupable.

— Euh, OK.

— Gen ?

— Oui ?

Il lui fit un clin d'œil.

— Tu es incroyablement douée pour embrasser. Si tu n'étais pas ma meilleure copine, je t'aurais culbutée sur-le-champ et tu n'aurais pas eu la moindre chance.

Elle sentit son cœur bondir et un soudain désir brûlant envahit son ventre. Ses lèvres s'incurvèrent en sourire.

— Merci. Je crois.

Il éclata de rire et ferma la porte. Satané type. Il avait un talent pour lire ses pensées comme un Jedi, sentant toujours la bonne chose à dire ou faire. Très bien. S'il n'allait pas songer à ce baiser, elle non plus. Au bout de quelques instants, Gen parvint à se doucher et à enfiler un short en jean, un débardeur jaune et des tongs. Le visage dépourvu de maquillage – elle l'avait laissé derrière elle lorsqu'elle s'était extirpée de la fenêtre – elle remonta ses cheveux en queue-de-cheval et se dirigea vers la cuisine.

Elle se glissa sur le tabouret haut et attaqua ses céréales. Elle ramassa une tranche de banane avec sa cuillère et lui décocha un regard.

— Des fruits aussi ? Tu deviens un vrai gourmet.

— Attends de voir ce qu'il y a sur la pizza au dîner.

— Qu'est-ce qu'on fait aujourd'hui ?

— Pense à Hemingway.

Elle haussa un sourcil. Mince, elle avait oublié à quel point les Frosties au petit déjeuner pouvaient être délicieux. Tous ces flocons d'avoine et ce müesli la privaient de sa bonne humeur.

— Tu plaisantes ? Je n'ai pas encore fini de digérer l'alcool. Et pourquoi tu as l'air aussi en forme ? Les bières m'ont complètement cassée hier soir.

Il but son café et s'accouda au comptoir.

— Tu as perdu l'habitude, jeune fille. Autrefois, tu étais capable d'encaisser.

— Je me suis ramollie. Je suis aussi passée à la bière allégée. Je n'étais pas préparée.

Wolfe eut un large sourire. Il avait l'air aussi détendu qu'elle, avec un short en jean, un tee-shirt bleu foncé et des sandales en cuir. Ses cheveux étaient tout propres et tombaient en ondulations humides sur son front. L'anneau à son sourcil scintillait joyeusement, et l'encre de son tatouage se laissait entrevoir par le col de son tee-shirt et remontait sensuellement dans son cou. Elle s'était toujours demandé pourquoi il avait choisi un serpent. Elle ne lui avait jamais demandé.

— Tu vas me le dire ou est-ce que tu vas encore me torturer avec d'autres futilités ?

— Toi, moi et le poisson, ma puce.

Elle cligna des yeux.

— C'est une blague ? Ce n'est pas drôle ! Rester assise sur un ponton pourri et troué pour attraper du poisson puant et remuant afin que tu le découpes ? Je retourne me coucher.

— Pas pendant mes vacances. On ne va pas rester sur le ponton. Ce sera bien plus amusant.

— Et comment ?

— On va louer un bateau.

Elle se leva, déposa son bol et sa cuillère dans l'évier et se dirigea vers la chambre.

— Bon courage. Salut.

Il l'attrapa par la taille et la força à se retourner.

— Tu n'as pas le choix. Ce sera homérique. On va naviguer sur les mers, attraper du poisson frais puis le faire griller ce soir pour manger et se rapprocher de la nature.

— Je ne cuisine pas le poisson.

— Pas de souci. Je peux m'en charger.

Elle éclata de rire. Cette vision empirait presque la proposition. Presque.

— Je vais m'ennuyer, gémit-elle.

— Pas avec moi. Remue ton ravissant popotin, nos cannes sont dehors.

Elle grommela mais obéit. Malheureusement, elle était incapable de décider par elle-même pour l'instant, aussi dépendait-elle de lui. Il prit une espèce de boîte à pêche, les cannes, un bidon d'eau et des snacks, puis se dirigea vers les bois.

Gen traîna des pieds, marmonna des mots bien sentis et s'efforça de suivre le rythme. Il sifflotait et ignora toutes ses remarques acerbes, ne ralentissant pas alors qu'il avait des jambes quatre fois plus longues que les siennes. Au bout

d'une bonne vingtaine de minutes de marche dans les broussailles à se faire piquer par les moustiques et à souffler, elle ouvrit la bouche pour dire qu'elle arrêtait là, mais il s'arrêta net.

— Il était temps ! Pourquoi on n'y est pas allés en voiture ? Je déteste marcher en forêt. Je suis fatiguée. Je peux avoir de l'eau ? Où est le bateau ?

— Il devrait être là.

Il déposa son barda et se mit à chercher dans les broussailles et les saules blancs assez longs pour servir d'arme.

— Ah, le voilà.

Il disparut quelques instants dans la végétation puis revint, un bateau à son côté.

Gen le contempla fixement.

Elle s'attendait à une sorte d'engin sophistiqué à moteur, avec de la musique et de l'air. Un truc pour faire des tours sur le lac pendant qu'elle bronzait.

Cette chose les maintiendrait à peine en vie.

La barque était en bois, avec des rames à l'ancienne, et craquait dangereusement. Étroite et totalement désaxée, elle oscillait d'un côté et de l'autre comme si elle attendait juste le moment de les jeter par-dessus bord. L'eau était verdâtre et de grosses algues visqueuses flottaient dedans. Elle frissonna de peur à l'idée de se retrouver dedans. C'était quoi, cette histoire ? Il déposa l'équipement dans le bateau et lui tendit la main.

— Hors de question.

Cet homme lui fit l'affront d'avoir l'air de rester patient.

— Bon, quel est le problème maintenant, princesse ?

Elle crachait presque de fureur.

— Tu es dingue ? Où sont les gilets de sauvetage ? Le bateau qui ne coule pas ? L'homme qui te fait signer des contrats sur la responsabilité personnelle et te donne un cours de navigation avant de te laisser embarquer ?

— C'est toute la beauté de la chose. C'est naturel, pas forcé. On va aller vers un endroit secret génial où vivent les poissons. Pas de règles, pas de contrat, personne. Rien que toi, moi et le poisson.

— C'est encore pire que ne pas me marier !

— Vas-tu me faire confiance, un peu ? Ça va être génial. Tu vas adorer.

Elle lui décocha une œillade noire et tapa du pied. Bon sang, avait-elle le choix ? Elle ne voulait pas se retrouver coincée à la cabane toute la journée, à penser à David, à ses propres erreurs et au carnage qu'était sa vie. Cela l'aiderait peut-être. Elle avait lu Hemingway et son bouquin ennuyeux sur le vieil homme et la mer, qui essayait d'attraper un poisson. Elle avait vu ce vieux film, *La*

Maison du lac, avec Jane et Henry Fonda. Quand était-elle devenue structurée au point de ne plus rien faire d'impulsif ?

Depuis ses fiançailles.

David avait horreur de sortir des clous quand les choses pouvaient devenir problématiques. Il aurait réservé une excursion de pêche dans une marina élégante, avec une conciergerie, un pêcheur professionnel et une boussole. Dans son univers, une barque au beau milieu d'un lac moussu sans le moindre projet élaboré pour les heures à venir n'aurait jamais lieu.

Au début, elle avait trouvé cela charmant. Elle préférait un homme qui prenne les choses au sérieux et soit impitoyablement organisé. Jusqu'à ce qu'elle se rende compte qu'il ne lui avait laissé aucun espace pour respirer. Dès qu'elle tentait d'adopter un point de vue plus ouvert, son dédain et ses punitions subtiles drainaient lentement son enthousiasme, au point qu'il était plus facile de céder.

Était-ce réellement la faute de son ex-fiancé ? Ou la sienne, de ne pas s'être battue pour défendre ses choix ?

Gen repoussa cette idée et serra la mâchoire.

— Très bien. Allons-y.

Avec des gestes prudents, elle grimpa dans le bateau et s'assit sur le banc arrière, se cramponnant aux bords. Wolfe dénoua les cordages et poussa, prenant la position principale au niveau des rames. Après quelques minutes de pure terreur, elle se détendit lorsque la barque tint bon et que son compagnon parut réellement savoir comment se diriger. OK, cela pouvait être sympa. C'était une belle journée chaude, les oiseaux chantaient, les bois entouraient le lac d'un panorama superbe et elle n'avait pas à s'inquiéter que quelqu'un les retrouve.

— Tu te sens mieux ?

Elle opina.

— Oui. Tu as l'air de savoir ce que tu fais.

— C'est pas sorcier, il suffit de ramer.

Elle lui tira la langue.

Ils voguèrent en silence. L'esprit de Gen s'apaisa un peu, se contentant de profiter de l'instant présent. Des petits « plouf » et des ridules à la surface de l'eau annonçaient une large variété de bestioles. Elle réprima un frisson et espéra sincèrement qu'il ne s'agissait que de petits poissons et pas d'une espèce de créature marine dégoûtante prête à engloutir la barque.

— Pourquoi est-ce que tu baisses les yeux comme si tu étais persuadée que Jason allait jaillir de l'eau avec son masque de hockey ?

— Ne dis pas ça ! Ah, ce lac est dégueu. Je n'arrive pas à croire que j'ai nagé dedans hier soir.

— Tu crois ça uniquement parce qu'on est habitué aux piscines chlorées. Les gens ont besoin de davantage de germes. Ils seraient en meilleure santé.

Elle secoua la tête.

— Merci, docteur Wolfe.

— Ça sonne bien.

— Tu te rappelles quand mon père a appris que tu n'avais qu'un seul nom ?

Il leva les yeux au ciel.

— Ton père m'a détesté au premier regard.

Elle gloussa à ce souvenir.

— Il t'a demandé : « Wolfe, comme le chanteur Prince ? » et tu as répondu : « Pas vraiment. »

— Ensuite il s'est contenté de me regarder fixement comme si j'étais un insecte sur sa chaussure dont il aurait voulu se débarrasser.

— Je te répète qu'il ne te déteste pas. Il est seulement méfiant. Izzy te contemplait toujours comme si elle mourait de faim, et il est vieux jeu. Il avait l'habitude de nous dire que si on se faisait faire un piercing ou un tatouage, on aurait de gros problèmes.

— Hum, la menace n'a pas bien fonctionné sur Izzy.

— Pas franchement.

Elle mourait d'envie de lui poser une question depuis longtemps. Dans cette barque, seule avec ses pensées, les mots jaillirent tout seuls.

— Est-ce que tu as déjà couché avec Izzy ?

Il s'embrouilla avec une des rames et le bateau se mit à tanguer. Elle se cramponna aux rebords jusqu'à ce qu'ils soient de nouveau d'aplomb.

— Tu te moques de moi ? Bien sûr que non ! Pourquoi tu poses la question ?

Gen se sentit soulagée. Elle haussa les épaules.

— Elle t'a toujours désiré. Je crois qu'elle est jalouse de notre amitié et que cela aurait été une bonne façon de se venger de moi. Elle disait que j'étais la gentille. Celle que papa et maman aimaient. Je me suis toujours sentie mal qu'elle soit qualifiée de fauteuse de troubles depuis notre enfance. Ensuite, on a essayé de faire exactement ce que tout le monde attendait de nous. J'ai suivi le bon chemin et elle a fait les quatre cents coups.

Il parut choisir ses mots avec précaution.

— Elle a tenté sa chance à quelques reprises, mais j'ai toujours su qu'elle n'avait pas envie de moi. Elle était désorientée. Elle souffrait, ne savait pas vraiment ce qui lui arrivait.

— Moi non plus. Quand elle est devenue accro à la drogue, tout a explosé. Papa n'arrivait pas à établir le contact avec elle, il avait l'impression d'échouer

et lui parlait à peine. Elle était isolée. Je ne te le reprocherais pas si tu avais vraiment couché avec elle, Wolfe. C'est promis.

Son estomac se noua lorsqu'il croisa son regard. Ses iris bleu vif brillaient d'un éclat farouche qui en disait long.

— Nous n'avons jamais couché ensemble. Je n'ai jamais désiré Izzy. C'est compris ?

Le souffle de Gen était coincé dans sa gorge, mais elle réussit à hocher la tête.

— Bien. Nous y sommes. Mettons-nous à pêcher.

La crique isolée ne semblait pas être la capitale de la pêche de Saratoga, mais Gen s'en fichait. Il lui apprit à mettre un appât, lui enseigna les détails du matériel et lui fit une brève leçon sur la façon de manier sa canne. Gen se rassit et observa la ligne, attendant un mouvement ou un sursaut. À présent qu'elle était là, elle voulait attraper un poisson. Plus gros que celui de Wolfe, pour être toujours en mesure de le prendre de haut.

— Je ne veux même pas savoir à quoi tu penses avec un sourire pareil, fit-il remarquer.

— Tant mieux, parce que je ne te le dirai pas. Est-ce que je peux te poser une autre question ? Une qui sera peut-être déplacée ?

— Bien sûr.

— Pourquoi n'as-tu qu'un seul nom ?

Il crispa les épaules et elle regretta sa demande. Depuis qu'elle avait échappé à l'autel, sa curiosité sur son passé croissait. Elle attendit qu'il lui rappelle leur serment « croix de bois, croix de fer », mais il la surprit une fois encore.

— Il y a longtemps, j'étais quelqu'un d'autre. C'était la merde. Quand Sawyer m'a recueilli, j'étais dans un tel état que je me suis dit que si je changeais de nom, je deviendrais une autre personne.

— C'est parfaitement logique. Comme faire table rase. Pourquoi as-tu choisi Wolfe ? Comment se fait-il que ce ne soit pas Serpent ou Cobra, comme ton tatouage ?

Ses lèvres esquissèrent un demi-sourire.

— Ce serait tout simplement stupide.

Elle sourit de conserve avec lui.

— Je suppose.

Il se tut, contemplant sa canne à pêche.

— J'ai choisi Wolfe parce que cela symbolise un grand chasseur. Je voulais ressentir ce genre de puissance pour changer. Le chasseur et le prédateur. Pas le chassé ni la proie.

Ses propos résonnèrent à pleine puissance profondément en elle. D'une certaine façon, il lui donnait la pièce du puzzle qui le constituait, mais c'était trop rapide et celui-ci était trop grand pour qu'on le déchiffre. Le claquement de la ligne les interrompit et, d'un seul coup, il se mit à tirer sur la canne et remonta sa prise, tandis que Gen était saisie d'enthousiasme et se mettait à crier.

— Tire plus fort, à gauche, tu vas le perdre, tu en as attrapé un !

— Chut, tu les fais fuir. Je pense que c'est un gros.

La canne plia et le poisson apparut, agitant follement les nageoires et envoyant de l'eau partout tandis que Wolfe le tirait vers la barque. Il ôta l'hameçon, contemplant sa prise avec une fierté absolue.

Gen observa le poisson. Taille moyenne, argenté. Ses ouïes remuaient, ses yeux semblaient s'exorbiter alors qu'il s'apercevait que sa vie était officiellement finie. Il allait s'asphyxier et souffrir une mort lente et douloureuse.

— Bordel de merde, j'en ai eu un ! Alors, je crois que Sawyer a dit qu'il fallait l'assommer avec un de ces marteaux. J'en ai un juste là, il me semble, et je… Gen, qu'est-ce que tu fabriques ? Gen ? Eh !

Cette dernière se rua à l'autre bout du bateau, s'empara du poisson visqueux et glissant et, parvenant tout juste à le tenir, le rejeta dans l'eau.

Des ronds vibrèrent à la surface avant de disparaître. Ses épaules se détendirent sous l'effet du soulagement. Dieu soit loué. Elle n'aurait jamais cru y être sensible, mais il était hors de question qu'elle soit de mèche pour blesser et torturer un pauvre animal. Il retournerait à sa famille poissonneuse et, avec un peu d'espoir, éviterait ce genre d'ennuis à l'avenir.

Elle ressemblait sans doute plus à sa sœur Alexa qu'elle ne l'aurait cru.

Souriante, elle se retourna et s'arrêta net.

Oh, oh.

— Est-ce que tu viens de jeter le poisson que j'avais pêché ?

La voix de Wolfe partait dans des aigus qu'elle avait rarement entendus. Comme s'il était vraiment en rogne. Tellement en rogne qu'il ne contrôlait pas ses intonations.

Elle fit la grimace.

— Je suis désolée. Je ne pouvais pas. Je ne pouvais pas participer à un meurtre.

Il fronça les sourcils d'un air farouche.

— Tu plaisantes ? C'est un poisson. Tu manges du poisson tout le temps et ça ne t'a jamais posé problème. Maintenant, tu compares ça à un homicide ?

Elle leva le menton.

— Parce que c'en est un. Tu allais lui fracasser la tête. Il aurait eu mal. Contentons-nous de les attraper pour nous amuser et de les rejeter à l'eau.

Il grommela, avança d'un pas vers elle puis agrippa la canne à pêche comme s'il imaginait qu'il s'agissait de son cou.

— Les poissons n'ont pas de terminaisons nerveuses. Et pardonne-moi, mais je ne vois rien d'amusant à rejeter une prise que j'ai gagnée. C'est nul.

Elle lui rendit son regard noir.

— Comment sais-tu que les poissons n'ont pas de nerfs ? Tu es réincarné ? Et ce n'est pas nul, c'est humain.

— Touche encore à mon poisson, chérie, et tu seras dans la merde.

Elle ouvrit la bouche pour rétorquer, avant d'apercevoir une chose noire se déplacer rapidement dans le fond de la barque vers le pied de Wolfe. Lorsqu'elle comprit de quoi il s'agissait, elle ravala ses propos et haussa les épaules. Il voulait se comporter en assassin dépourvu de conscience ? Très bien. Il serait puni à sa façon. C'était le karma.

— Je suis ravi que tu finisses par accepter.

Il se donna une petite tape sur le mollet, mais elle vit le corps duveteux éviter les doigts et monter encore. Oui, on allait bien rire.

— Maintenant, tais-toi pendant que j'essaie d'en attraper un autre.

— Pas un mot ? s'enquit-elle innocemment.

— Pas un.

Il passa de nouveau la main sur sa jambe, mais la bestiole atteignit la lisière de son short et hésita. Et si elle se glissait dessous ? Gen se mordit la lèvre inférieure, soudain inquiète. Est-ce qu'un jeune homme en bonne santé pouvait faire une crise cardiaque si sa phobie se matérialisait ? Devait-elle le lui faire savoir même s'il se montrait méchant ?

— Euh, Wolfe, il faudrait que je te dise un truc.

— Tu en as assez fait. Je veux manger du poisson au dîner, et je vais l'attraper.

— Peut-être qu'au lieu d'essayer de tuer un poisson tu devrais essayer d'éradiquer quelque chose de plus important.

— Ah oui ? Comme quoi ?

Elle désigna du doigt l'araignée sur sa cuisse nue.

— Comme cette araignée, par exemple.

— Nom de Dieu !

Cela arriva si vite que toute la scène était brouillée.

Wolfe se mit à sautiller sur une jambe, battant frénétiquement son short, et bascula. La barque oscilla à droite, s'arrêta, puis les balança tous deux par-dessus bord.

Ils tombèrent ensemble à l'eau. Hoquetant et essayant de fermer la bouche, Gen sentit un liquide froid s'insinuer dans ses vêtements et lui faire l'effet d'une

onde de choc. Ses cheveux se collèrent à son visage et elle se mit à cracher convulsivement, craignant d'avoir avalé une pleine bouchée d'algues. L'idée de se trouver dans le même élément qu'un alligator ou un monstre marin la rendait dingue.

— Sors-moi de là ! hurla-t-elle. Ne me laisse pas mourir ici !

Des bras puissants se refermèrent autour de sa taille, la soulevant. Les jambes de Wolfe glissaient entre les siennes tandis qu'il la maintenait à la surface.

— Pourquoi est-ce que tu cries comme une folle ? Tu sais nager.

Gen feula et referma étroitement les membres autour de lui.

— Il y a des choses là-dedans ! Des choses flippantes, rampantes et poissonnantes. Ramène-moi tout de suite à la barque !

Le rire de son compagnon résonna dans son oreille. La chair de poule apparut sur sa peau, et une sensation moelleuse se mit à palpiter entre ses cuisses. Sa jambe hérissée de poils allait et venait, touchant un point sensible.

— Il y avait une araignée sur moi. Une araignée géante. Est-ce que tu étais au courant ?

Elle secoua vivement la tête et se mit à gémir.

— Non, je te le jure, s'il te plaît ramène-nous au bateau.

— D'accord. Mais c'est fini d'interférer avec ma pêche. Je vais juste attraper la barque et… qu'est-ce que c'était que ça ?

— Quoi ? Quoi ?

— Je ne sais pas, quelque chose vient de m'effleurer la jambe. On dirait que ça a des doigts, presque comme une main.

Gen ouvrit la bouche et se mit à hurler.

Elle entendit à peine le rire de Wolfe alors qu'elle se mettait à se tortiller et à essayer de regagner l'embarcation. Elle parvint enfin sur le côté, et sentit des mains puissantes se refermer sur ses fesses, la soulevant de plus en plus haut jusqu'à ce qu'elle atterrisse affalée en zone sécurisée. Gen bondit sur ses pieds et se donna des claques sur les jambes, retirant des morceaux d'algues. Son compagnon se hissa à bord, s'assit sur le banc et se mit à rire.

— Oh mince, tu aurais dû voir ton visage. C'était à mourir de rire.

— Tu n'es qu'un enfoiré ! Il n'y avait pas de main, sale menteur.

— Désolé, ma puce, j'ai pas pu m'en empêcher.

— Je déteste la pêche. Cette idée était à chier. Je suis mouillée, fatiguée et dégueulasse.

— C'était difficile, mais je suis sûr que ça va s'améliorer. Il ne peut pas arriver grand-chose de plus. C'est une belle journée, on pourrait peut-être regagner le ponton et faire une randonnée.

Dieu s'exprima de nouveau.

Le soleil disparut et quelques gouttes commencèrent à tomber du ciel. Elle battit des cils et leva les yeux. Impossible. Ou pas ?

— Est-ce qu'il pleut ? gronda-t-elle.

Wolfe l'imita. Les gouttes tombèrent plus vite.

— Oui, on ferait mieux de rentrer. Où est la rame ?

— De quoi tu parles ? Elles sont attachées à ce machin, là, non ?

Tous deux contemplèrent la barque qui arborait des œillets vides et pas de rame. Elle jeta un coup d'œil à droite et les aperçut flottant au loin. Son cœur s'emballa. Ils se trouvaient relativement loin de la cabane et de la rive.

— Wolfe ? Qu'est-ce qu'on va faire ?

Il se frotta la tête comme si les désastres survenaient fréquemment dans son monde.

— Hum. Cela risque d'être compliqué. Je suppose qu'on va nager.

Elle en fut bouche bée.

— Je ne retourne pas dans l'eau alors qu'il y a des trucs visqueux qui me veulent du mal ! J'ai regardé *Scooby-Doo et le monstre du lac* avec Lily ! C'est strictement hors de question !

— Très bien, alors installe-toi sur mon dos. Je nagerai et je te protégerai.

De grosses gouttes froides commencèrent à lui tomber dessus, la mitraillant au hasard. Elle poussa un gémissement malheureux et scruta l'eau.

— Je ne peux pas.

— Tu vas le faire.

Il sauta dans le lac et se maintint sur place en l'attendant.

— Et nos affaires ?

— Je pense qu'on peut sacrifier les bouteilles d'eau et le matériel de pêche pour la bonne cause. Allez, Gen. Saute.

— Je n'y arrive pas.

Elle frissonnait, se refroidissant de minute en minute. La voix de Wolfe la frappa comme un fouet.

— C'est la dernière fois que je le dis. Ramène tes fesses dans l'eau. Je te promets que je ne laisserai jamais rien t'arriver.

Elle déglutit.

— Promis ?

Le visage de son compagnon s'adoucit et, soudain, elle s'aperçut qu'elle irait n'importe où avec lui sans hésiter.

— Promis.

Elle sauta.

Le feu rugissait. La pluie tambourinait sans s'arrêter sur les carreaux tandis que les bûches craquaient et emplissaient l'air du parfum de bois brûlé et de pizza. Enroulée dans une couverture chaude, Gen tira sur un morceau de fromage fondu et soupira de bonheur.

— C'est siiii bon.

Wolfe mâchait, débutant par la croûte, comme il préférait, et marmonna en signe d'approbation.

— C'est mieux que le poisson.

— J'te l'avais dit.

Elle se lécha les doigts et se renfonça dans le canapé avec un grognement de satisfaction. Elle jeta un coup d'œil dehors, où le vent hurlait et un bon vieil orage d'été faisait rage.

— La barque a disparu depuis longtemps. J'espère qu'elle n'était pas trop chère.

Il éclata de rire et s'essuya les mains.

— Je venais de découvrir cette saleté dans les bois pendant ma balade du matin.

Elle s'interrompit.

— Quoi ? Tu ne savais même pas si ce machin était sûr ? Tu aurais pu nous tuer.

Il renifla, s'adossant et posant les jambes sur la table basse.

— Je t'ai protégée de la créature du lagon noir, non ? Tu as failli me tuer. Tu me serrais si fort le cou que je n'arrivais plus à respirer.

Elle tenta de se mettre en colère mais un sourire lui étira les lèvres. Il avait de la veine. Elle n'avait jamais relâché son étreinte et le retour à la nage avait été difficile.

— Soit. On est à égalité.

Un silence confortable s'installa. Elle sirota un verre de chardonnay et laissa la chaleur de la soirée se déverser sur elle. C'était si agréable. Autrefois, elle mourait d'envie de rester ainsi assise avec David, à se délecter simplement de sa compagnie, à profiter de son intelligence vive. Mais plus ils avaient passé de temps à se fréquenter, plus ces moments s'étaient espacés. Il était toujours occupé à quelque chose, ou lui disait de faire un truc. L'oisiveté, les vices… Jusqu'à ce qu'elle oublie ce que ça faisait de juste passer du temps en silence avec un homme, de parler, de profiter de l'instant. Était-ce un si grand péché ? Fallait-il que chaque seconde d'une vie soit productive, avec un but de rendement ?

Elle se remémora la façon dont elle avait essayé de lutter, donner son opinion, et comment il s'effondrait devant elle, dans tous ses états. David avait

du mal à recevoir de l'amour. Ses parents avaient divorcé quand il était enfant et sa mère était absente, semblant peu soucieuse de son fils unique. Il s'était consacré à la médecine et à la réussite afin de prouver sa valeur. Et il y était parvenu. Mais Gen avait vu l'étincelle froide de détermination dans ses yeux, comme s'il ne désirait rien tant que découper son passé au scalpel. Lorsqu'elle le décevait, il redevenait lui-même. Tout d'abord, elle avait été ébahie par sa volonté de lui faire part de son passé, par sa franchise quant à ses limites et ses faiblesses. Il lui répétait encore et toujours qu'elle était celle qui le sauvait.

Elle avait essayé. Non ?

Mais elle n'était pas assez forte. Le constant aller-retour entre le froid dédain, la discipline de maître d'école et le partenaire amoureux et en manque d'affection avait commencé à la détruire. Si souvent, elle avait choisi de pardonner la façon dont il la blessait parce qu'il l'aimait. Mais s'agissait-il vraiment d'amour ?

Elle n'en était plus certaine.

L'obscurité la privait peu à peu de sa quiétude. Elle refoula des larmes inutiles, coincée entre le passé douloureux et sa culpabilité à essayer de se sauver elle-même. Les vies qu'elle avait gâchées en se montrant assez égoïste pour s'enfuir. Lâche. Lâche…

— Ma puce ? Tu es prête ?

Elle secoua la tête et s'efforça de reprendre ses esprits. Wolfe s'agenouilla à côté de la table, tenant une boîte bordeaux abîmée.

— Quoi ?

— Pour le Scrabble. Allez, aide-moi à l'installer.

Il lui tendit le sac de lettres et elle se mit machinalement à sortir les chevalets en bois.

— Wolfe, je suis crevée. Je devrais peut-être juste aller me coucher.

L'épuisement s'était abattu sur son esprit et son corps. L'idée d'avoir à réfléchir à des mots la dépassait. Elle attendit qu'il accepte, lui tapote gentiment la tête et la laisse s'échapper.

— Tu parles. Je m'ennuie et tu vas jouer. N'oublie pas les règles. Tu n'as pas le droit d'utiliser des termes médicaux, sinon ce n'est pas juste.

Elle se hérissa tout en secouant le sac.

— Tu es vraiment méchant et égoïste. Je suis fatiguée et tu me forces à jouer.

— Ça te fera du bien.

Il s'en alla pour lui remplir son verre de vin et revint avec un bloc-notes et un stylo.

— Quel est l'enjeu de la partie ?

Elle poussa un soupir.

— Flûte, je n'en sais rien. Je suis interne et tu es millionnaire. Pourquoi pas de l'argent ?

— Tu te crois intelligente. On va jouer des secrets.

Elle se figea et observa son visage. Il paraissait sérieux, prêt à piocher la première lettre.

— Quel genre de secrets ?

Il haussa les épaules.

— Si tu gagnes, tu auras le droit de me demander n'importe quoi, et je te répondrai. Et inversement. Marché conclu ?

Elle n'avait rien à perdre. Elle reprit du poil de la bête et tira la lettre « S ». Il eut un « A ». L'enfoiré.

— Tu commences.

Gen avait oublié à quel point le Scrabble pouvait être amusant. Elle participait autrefois à des tournois familiaux, chacun hurlant et se défiant l'un l'autre à chaque tour. Le dictionnaire était un ami usé. Cette complexité simple l'apaisait et lui permettait de se concentrer et, soudain, elle se retrouva prise dans une compétition avec l'un des hommes les plus intelligents de sa connaissance. Encore mieux, il n'en faisait jamais étalage. Quelqu'un qui l'aurait regardé n'aurait jamais cru, d'après sa tenue décontractée et son langage familier, à son intellect aiguisé et à son éducation. Mais sur un plateau de Scrabble, c'était un tueur.

Elle menait d'une bonne vingtaine de points et détenait toujours le « Z » magique. C'était elle qui avait le plus à perdre, et il était hors de question que cela arrive. À son tour. Le carré disponible lui chantait une symphonie. Ah, la joie d'avoir un « S ».

« Zips ».

Il siffla.

— Joli.

Elle se rengorgea. Une décharge d'adrénaline la faisait sautiller sur le canapé.

— Mot compte triple !

Elle alla piocher les lettres de remplacement et retourna le sac.

— Plus de lettres !

Elle allait gagner.

Il mordilla l'extrémité du crayon, les yeux rivés au plateau.

— Hum, on commence à manquer d'espace. Ça va être compliqué.

Elle but son vin, attendant joyeusement le tout petit mot attendu, et se jura qu'elle ne serait pas mauvaise gagnante. Enfin, au moins elle essaierait. Il

n'avait à sa disposition qu'un « A » ouvert, et cela ne lui laisserait pas grand-chose.

— Je l'ai.

Il se mit à disposer les lettres une à une sur le plateau.

« Anœstrus ».

Hein ? Gen se pencha et tenta de se concentrer. Une minute, est-ce qu'il s'était débarrassé de toutes ses lettres ? Elle cligna des yeux, étonnée par le chevalet vide. Il venait de marquer cinquante points supplémentaires en bonus.

— Attends. C'est quoi, ça, « anœstrus » ? C'est pas un mot. Et comment as-tu réussi à me cacher deux « S » ?

Il haussa les épaules comme si cela n'avait pas d'importance.

— Je sais pas. Je voulais les garder pour un bon mot. Tu ne sais pas ce que ça veut dire ? C'est un mot.

— Je le remets en question !

Il pencha la tête.

— Tu es médecin et tu connais la biologie. Et tu me dis que tu ne l'as jamais entendu ?

— Bien sûr que non, parce que ce n'est pas un mot. Qu'est-ce que ça veut dire, monsieur l'intello ?

— L'anœstrus est une période d'inactivité sexuelle chez les mammifères.

Elle cligna des yeux.

— Tu te moques de moi, mon pote.

— Non. Regarde dans le dico. Tu m'as mis au défi et tu as perdu, c'est moi qui gagne.

— Soit. Je maintiens mon doute concernant le mot.

Elle grommela d'agacement tout en cherchant dans le dictionnaire et tomba sur… anœstrus : période d'inactivité sexuelle chez les mammifères.

Enfoiré.

Elle referma le volume dans un claquement. Le sourire ravi de Wolfe la priva de sa colère.

— Tu me crois maintenant, doc ?

Oh, elle avait tellement envie de hurler « tricheur ! », mais elle ne le pouvait pas. Il était tout simplement plus intelligent qu'elle en cet instant, et cela l'agaçait profondément. Encore un trait qu'elle tenait de sa sœur. Un penchant pour gagner tous les jeux de société.

Elle l'observa et se détendit, le petit sourire toujours sur le visage du jeune homme tandis qu'il rangeait le plateau et la laissait bouder. Il s'était changé et portait un short de sport et un débardeur qui montrait ses bras musclés et ses épaules bien dessinées. Sa peau était d'une jolie teinte bronzée. C'était drôle,

n'importe quelle femme serait immédiatement dingue à l'idée de se trouver seule avec lui devant un feu de bois, dans une cabane déserte. Il était un dieu du sexe vivant, et elle était là, à jouer au Scrabble dans ses fringues de supermarché, sans maquillage et avec les cheveux en bataille.

C'était assez génial.

La fatigue revint à la charge. Elle posa la tête sur l'accoudoir du canapé et bâilla.

— J'ai horreur de perdre.

— Je sais.

— Tu as gagné à la loyale. Tu n'as qu'à réclamer ton dû.

Il haussa les sourcils.

— Réclamer un secret, je veux dire. Arrête avec tes idées cochonnes, s'il te plaît.

— Je m'inquiétais seulement de savoir si tu voulais mettre un terme à ta période d'anœstrus.

Elle ne put s'en empêcher. Gen rejeta la tête en arrière et éclata de rire.

— Un jour. Mais pas ce soir.

— C'est bon à savoir.

Elle attendit sa question, sachant que celle-ci porterait sur David. Quelle tristesse qu'elle se soit mise à éviter Wolfe à cause des exigences de son fiancé. Bientôt, elle devrait reconnaître ses torts et espérer que son ami lui pardonnerait. Mais au moins pour le moment, elle pouvait lui offrir la vérité sur le sujet qu'il voulait.

— Quelle pensée a traversé ton esprit juste avant que tu décides de sauter par la fenêtre ?

La question la désarçonna. Se tordant les mains, elle repensa à cet instant critique juste avant sa fuite. Avant qu'elle foute en l'air sa vie parfaitement ordonnée et sous contrôle. Et elle lui dit la vérité.

— Autrefois, j'avais une petite voix intérieure qui me parlait, me disait des choses. C'était soit mon inconscient, soit mes tripes, je ne sais pas trop. J'avais pris l'habitude de m'y fier. Mais au bout de quelques mois avec David, elle s'est tue. Tout d'abord, j'ai cru que c'était parce que je n'en avais plus besoin. J'avais l'homme que j'aimais. Mais ensuite je me suis rendu compte que cette disparition était dangereuse, parce que j'avais peur de l'entendre de nouveau. La voix était morte.

Elle prit une inspiration tremblante.

— Juste avant le mariage, j'ai recommencé à l'entendre. Elle ne cessait de me répéter la même chose.

— Quoi donc ?

— Fuis, répondit-elle simplement. Alors je me suis enfuie.

L'émotion la heurta de plein fouet. Éreintée, triste, désorientée, elle s'écroula dans le canapé, incapable de maintenir plus longtemps ses défenses. En silence, Wolfe se leva et disparut, avant de revenir avec un oreiller. Il le plaça doucement sous sa tête, borda les couvertures et lui lissa les cheveux. La tendresse de ses gestes la fit ronronner dans le fond de la gorge. Elle ferma les yeux et accueillit l'obscurité, où rien n'avait plus d'importance et où nulle pensée n'était nécessaire.

— La voix avait raison, ma puce. Elle a toujours raison. Et Dieu merci, tu l'as écoutée.

Il déposa un baiser sur son front alors qu'elle plongeait déjà dans le sommeil.

7

— Où est-ce qu'on va ?

Après qu'elle eut fait une toilette de chat, Wolfe déclara qu'ils partaient sur la route pour lui occuper l'esprit. Encore des céréales – et quelques grommellements – plus tard, elle accepta et monta en voiture.

— Dans un endroit où les rêves deviennent réalité.

— Dans une minuscule ville de province ? Attends – est-ce qu'il s'agit du spa ? J'adorerais ça ! On peut faire un massage en duo et des bains de boue pour éliminer les toxines. Arilyn me supplie d'y aller mais je n'ai jamais eu le temps.

— Non, pas au spa. Tu ne pourrais pas me payer assez cher pour étaler de la boue sur mon corps et éliminer quoi que ce soit. Il se trouve que j'aime bien mes toxines.

— Oh.

Elle boucla sa ceinture de sécurité et se creusa la tête.

— On va faire les magasins ? Les femmes adorent acheter quand elles sont déprimées. Non que ce soit mon cas, mais je suis prête à essayer. Après tout, j'aime les chaussures.

— Moi pas. Je veux m'amuser, moi aussi, pas subir une lente torture à base de trucs de filles. Cet endroit nous satisfera tous deux.

— D'accord. Alors, tu vas me dire ?

— Non. La première règle sur la route, c'est continuer d'avancer sans regarder en arrière.

L'ombre sur les traits du jeune homme apprit à Gen qu'il avait connu une douleur inimaginable. Et elle ne souhaitait pas l'imaginer. Pour l'instant, elle se fiait à lui pour faire ce qu'il fallait. La sécurité d'une telle confiance la rendait humble mais, si elle tentait de l'exprimer, il se contenterait de mettre un terme à leur dialogue d'un simple haussement d'épaules et d'être embarrassé. C'est pourquoi elle accepta ses ordres pour la deuxième journée d'affilée et hocha la tête.

— Alors je suis prête à le découvrir.

— En voiture !

La pluie avait cessé au milieu de la nuit. La journée était chaude, la capote était baissée et Gen laissa le vent souffler dans ses cheveux, lui fouetter le visage et la baigner de sensations. Le ciel bleu défilait à toute vitesse, strié de nuages cotonneux. Encore une fois, ils ne parlèrent pas beaucoup. Wolfe monta le volume de la radio alors qu'Imagine Dragons chantait à propos de démons, et ils se dirigèrent vers le centre-ville.

Le souvenir revint en force. David conduisant vers Newport pour un week-end en amoureux. L'enthousiasme lui nouait le ventre, sachant qu'ils seraient enfin seuls sans bipeur d'hôpital ni regards indiscrets. Elle avait contemplé son profil de dieu grec et s'était de nouveau demandé comment elle avait pu être aussi chanceuse qu'il la remarque.

La voiture avait heurté quelque chose sur la route et le pneu avait crevé. Ils avaient passé des heures sur le bas-côté, en plein pont de mai, à attendre la dépanneuse. Gen était habituée à ce genre de minidésastres et abordait la vie avec humour. Mais à mesure qu'elle voyait David se renfrogner, le nœud dans son estomac s'était resserré. Une fois la voiture enfin réparée, il l'avait accusée de flirter avec le mécanicien. Il lui avait dit que si elle ne l'avait pas distrait, il aurait vu les débris sur la chaussée. L'attaque était finement lancée, avec un sarcasme coupant, mais prononcée avec une grâce angélique qui avait désorienté la jeune femme. Lorsqu'ils avaient atteint le gîte, elle était en train de s'excuser, sans trop comprendre pour quoi.

Ce n'était que le début.

Gen se frotta les bras, soudain couverts de chair de poule. Pourquoi n'avait-elle pas discerné ces manipulations plus tôt ? Est-ce que cela avait toujours été sous-jacent ? Leur relation s'était développée si vite qu'il était difficile de suivre le rythme, mais il lui répétait constamment à quel point il l'adorait, voulait la protéger, souhaitait qu'elle soit bonne dans son métier et en tant que compagne. Comment cela aurait-il pu être néfaste ?

C*omme si ça ne suffisait pas que tu aies fui l'église en passant par la fenêtre*, s'exclama sa voix intérieure. *Comme si ça ne suffisait pas que chaque soir à son retour tu sois sur les nerfs, à t'assurer que tu avais tout fait à la perfection.*

Pas maintenant, répondit-elle. *Je ne suis pas encore prête.*

Très bien. Mais quand tu le seras, je te balancerai quelques vérités bien senties.

— Est-ce que tu as froid ? Je peux remonter la capote.

Gen se retourna. Il la scrutait d'un œil inquisiteur.

— Non, ça me plaît. Ce ne sont que les voix folles dans ma tête qui recommencent à m'embrouiller. Ça va aller.

Il opina.

— Ça m'arrive tout le temps.

— Que fais-tu pour les faire taire ? s'enquit-elle.

Wolfe se concentra sur la route, mais elle savait qu'il voyait bien davantage.

— Je monte la musique.

Elle sourit. Et augmenta le volume.

Quand ils atteignirent enfin leur destination, Wolfe se mit à rouler au pas, se dirigeant lentement vers le champ de course. Une course de chevaux ? Argh. Pourquoi n'avait-elle rien deviné ? Elle avait horreur de parier ; elle perdait tout le temps.

— Sérieux, mec ? D'abord mon fiancé, maintenant mon fric ? C'est pas drôle, dit-elle d'un air lugubre.

Il lui lança un coup d'œil incisif.

— Quelqu'un t'a-t-il déjà montré la véritable beauté des courses hippiques ? La décharge d'adrénaline ? Le claquement des sabots quand les chevaux sortent des stalles ? Les hurlements de la foule ? L'hippodrome de Saratoga est un des plus célèbres et accueille le prix Travers Stakes. Des champions ont couru ici et des gens viennent de loin pour y assister… C'est moi ou tu bâilles ?

Elle se tapota délicatement la bouche.

— J'ai fait une randonnée à cheval une fois, et ça ne m'a pas plu.

Il leva les yeux au ciel.

— Tu ne monteras pas sur une de ces bêtes, tu te contenteras de parier sur un gagnant. Même si tu fais sans doute la bonne taille pour être jockey.

Gen souffla.

— C'était bas. Je croyais que tu aimais gagner de l'argent, pas en perdre.

— Je ne perds jamais au champ de courses.

— Je vais m'ennuyer. Ce sera aussi atroce que notre pêche désastreuse.

— Avance, Gen.

Elle obtempéra, soupirant, gémissant un peu et traînant les pieds comme une gamine de mauvais poil. La foule faisait la queue et remontait sur le trottoir, discutant avec enthousiasme. Les gens avaient des fascicules roulés sous le bras et pointaient les pages avec de petits crayons, discutant probabilités, élevage et entraîneurs. L'odeur acidulée de la terre et du fumier lui monta aux narines tandis que Wolfe et elle payaient et franchissaient les portes en fer forgé élaborées.

La scène la surprit. Au lieu d'un groupe d'hommes en train de fumer et attroupés autour d'une petite piste, on aurait dit qu'un souvenir de la vieille

Amérique avait jailli autour d'elle. Des stands vendant de la limonade maison, des bretzels chauds et divers en-cas étaient installés le long des allées sinueuses. Un orchestre festif jouait à l'entrée, faisant danser et rire des enfants. De grands arbres ombrageaient les aires de pique-nique où étaient disposés des écrans de télévision. L'air crépitait presque d'énergie alors que le présentateur parlait des abandons et dressait la liste des chevaux en course, ainsi que de leurs points forts et points faibles. Des femmes vêtues de magnifiques robes et coiffées de chapeaux élégants la dépassèrent, toutes d'élégance. C'était drôle, on aurait plutôt dit un pique-nique qu'un champ de courses boueux.

— Comment les paris sportifs peuvent-ils attirer autant de familles normales ? s'étonna-t-elle, trottinant derrière son meilleur ami.

Il acheta deux grilles de paris, des crayons et un grand verre de limonade. Puis il se dirigea vers un banc.

— Parce que les courses hippiques sont un sport respecté. Août est le seul mois où l'hippodrome est ouvert, alors de nombreuses familles passent quelque temps ici en allant à Lake George. C'est l'un des seuls hippodromes où l'on peut voir les jockeys et les chevaux de près et se tenir juste à côté des stalles pour assister à la course.

Elle s'assit à côté de lui et avala une grande gorgée de limonade. Le breuvage était à la fois acide et sucré, et elle se lécha les lèvres avec enthousiasme. Au moins, elle mangerait bien ici.

— D'accord, alors qu'est-ce qu'on fait ?

Il examina le livret quelques minutes, tapotant son crayon. Elle demeura silencieuse et attendit la conception du plan.

— On parie. Est-ce que tu as pris de l'argent ?

Gen cligna des yeux.

— Je suis partie dans ma robe de mariée, tu te rappelles ?

Il fit la grimace.

— Oups, désolé. Je t'avancerai les fonds aujourd'hui.

— Oh, ça alors, quel super pote !

— Mais ça veut dire que je toucherai dix pour cent de chacun de tes gains.

Elle recracha sa paille et hoqueta.

— C'est injuste ! C'est du vol ! Quel genre d'homme es-tu pour profiter des faibles et des illettrés ?

Il garda les yeux rivés au fascicule, marmonnant dans sa barbe tout en griffonnant et prenant des notes au crayon dans la marge.

— Tu es la femme la plus résistante de ma connaissance et d'une intelligence hors pair. C'est toi qui profiteras de moi d'ici la fin de la journée.

Elle renifla d'un air hautain, même si le compliment était agréable. Elle battit des cils avec coquetterie.

— Je n'y connais rien aux courses de chevaux, m'sieur Wolfe.

Il redressa la tête comme s'il était agacé qu'elle l'ait tiré de sa concentration.

— On peut faire ça à la dure ou à la cool.

— C'est comment, à la dure ?

— Je te fais un cours sur la façon de rétrécir le champ des possibles jusqu'à ce que tu décides quel cheval est le meilleur pour toi. On calcule les classements de vitesse. On vérifie les lignées, les entraîneurs, les jockeys. On s'intéresse à leurs performances précédentes. On voit s'ils ont baissé de catégorie. On jette un coup d'œil aux cotes. Puis on fait un choix global en se servant de toutes ces informations.

Elle frissonna. Se faire dévitaliser une dent paraissait plus amusant.

— Et à la cool ?

— Tu regardes les noms et les numéros, et tu paries sur tes préférés.

— Vendu. On fait ça à la cool. Passe-moi le formulaire.

Le soupir douloureux de Wolfe lui apprit qu'il était déçu de son choix, mais elle s'en moquait. Elle n'avait assurément plus à s'inquiéter de son poids donc, pendant qu'il prendrait son temps à rassembler toutes ces infos inutiles, elle se rendrait à la buvette.

Gen jeta un coup d'œil à la liste des chevaux. Rêveur Déçu. Son alarme intérieure retentit et elle pointa du doigt le numéro quatre gagnant.

— C'est le bon.

— Mouais. C'est pas un très bon choix. Laisse-moi te montrer comment déchiffrer les statistiques. Cette colonne montre ses courses précédentes, et il n'en a pas gagné une depuis avril. Il paraissait prometteur, mais il a dû se passer quelque chose vu qu'il régresse depuis. Voilà sa vitesse. Aucun des handicapeurs n'a choisi de le mettre en avant.

— Je m'en fiche. Quel genre de pari est-ce que je place ?

— Je te recommanderais fortement de miser quelques dollars sur le tiercé dans le désordre. Tu peux jouer le gagnant, le placé ou le show. Le gagnant correspond au premier, le placé au premier ou au second, et le show signifie que le cheval peut arriver premier, deuxième ou troisième. La cote est à vingt contre un, donc c'est pas gagné. Le favori du départ de ce matin est à trois contre un.

Il ouvrit la page et lui montra les chiffres.

— Tu vois, le numéro un est le favori parce qu'il a remporté ses trois dernières courses. C'est celui à battre. Tu veux placer quelques dollars sur lui pour éprouver la sensation de la victoire ?

Un nuage noir l'enveloppa. Gagner était toujours si important pour David. Être le meilleur. Se montrer agréable vis-à-vis des personnes qu'on avait battues, mais s'assurer qu'on était en tête. Elle en avait tellement marre d'essayer d'être cette personne, sans doute comme ce pauvre Rêveur Déçu qui essayait de rester à la hauteur de ce stupide canasson numéro un. Son entraîneur refusait peut-être de le laisser courir sa propre course. Il ne serait peut-être pas tout le temps premier, mais au moins il garderait la tête haute parce qu'il aurait fait de son mieux. Bon, oublions le numéro un et ses victoires. Elle en avait sa claque de parier sur les gagnants.

Gen cracha presque ses mots.

— Que le numéro un aille se faire voir. Je veux le cheval quatre. Passe-moi du fric.

Wolfe pencha la tête et l'observa. Ses lèvres s'étirèrent en un sourire, mais il se contenta d'opiner et fouilla dans sa poche pour lui glisser un billet de vingt.

— Tiens.

Elle récupéra l'argent et tendit de nouveau la main.

— Quoi ?

— J'en veux plus.

— Plus ? Ma puce, vingt dollars sur une défaite prévisible, c'est beaucoup – tu vas perdre, c'est tout. Je t'en donnerai davantage plus tard.

Il s'empara de la limonade et se mit à boire.

Elle secoua vivement la tête.

— Je veux parier cent dollars sur sa première place.

Wolfe s'étouffa. Gen attendit patiemment.

— Tu es dingue ?

— Tu es multimillionnaire ou pas, Wolfe ?

Il se tut.

— C'est bien ce que je pensais. Je te filerai tes dix pour cent de bookmaker, mais là tout de suite, je veux cent dollars. Oh, et vingt de plus pour la bouffe.

Il sortit de nouveau son portefeuille, en tira les billets et les lui tendit. Mince, il était grincheux quand il ne parvenait pas à ses fins.

— Merci. Je reviens.

— Il faut que je te montre comment placer ton pari !

— Je vois une queue là-bas. Finis de décrypter tes statistiques, je m'en sortirai. À tout'.

Elle s'éloigna, ressentant un étrange vrombissement dans ses veines, comme si elle sentait qu'il allait se passer un truc important. Gen attendit son tour et écouta différentes conversations, avant de viser un groupe de trois types qui se disputaient à propos de la course.

— La seule raison pour laquelle tu paries sur le quatre, c'est parce que tu t'es fait larguer, mec. Ne la laisse pas te piquer ton fric en plus.

— Ouais, il y a plein de filles sexy autour de toi avec lesquelles coucher ce week-end. Oublie-la. Choisis le numéro un et remporte la victoire.

Le mec largué avait l'air globalement misérable. Des cheveux blonds en bataille, des joues rouges, une barbe de trois jours et des vêtements un peu froissés lui apprirent qu'il se laissait aller au blues de la rupture. Pauvre gars. Ses amis le flanquaient de chaque côté, une bière à la main, tentant de la jouer viril en l'insultant suffisamment pour lui remonter le moral. Les hommes étaient un genre étrange qu'elle ne comprendrait jamais. Ils étaient jeunes, sans doute étudiants, et paraissaient plus déterminés à chercher des filles sexy que des chevaux.

Le mec largué poussa un soupir.

— Ça intéresse qui si je gagne alors que j'ai vraiment perdu ?

Ses amis grognèrent devant cette émotion.

— Ah, merde, je ne pourrai pas entendre ça tout le week-end. On est ici pour s'éclater, mon pote. Se faire du fric. Boire. Avoir de la chance.

Gen ne put s'en empêcher. Elle en tapota un sur l'épaule.

— Excusez-moi, mais je pense que le numéro quatre va gagner.

Tous trois l'observèrent des pieds à la tête et, visiblement, elle passa le test. Les amis du largué affichèrent de larges sourires accueillants.

— Eh, c'est génial. Voici Ed, moi c'est Tom, et là-bas c'est Steve.

— Salut, je m'appelle Gen.

Elle concentra son attention sur Ed.

— Désolée pour ta copine.

Les deux autres firent la grimace, mais l'intéressé hocha la tête.

— Merci. Ça craint. On était ensemble depuis deux ans, mais elle est tombée amoureuse d'un acteur de son cours. Il a une sale dentition, mais elle s'en fiche. Elle dit qu'il est enthousiasmant et que c'est un artiste.

Elle claqua la langue en signe de compassion.

— Si elle ne t'apprécie pas, mieux vaut que ça arrive maintenant. Mais je sais que ça ne t'aidera pas à te sentir mieux. Tu as de la chance d'avoir des potes géniaux qui essaient de t'aider.

Tom et Steve se rengorgèrent.

— Pourquoi tu ne restes pas avec nous pour assister à la course ? On va contre la barrière. Est-ce que tu es venue avec tes copines ?

Ils regardèrent autour d'eux, pleins d'espoir.

— Non, désolée. Mais est-ce que vous pourriez m'aider ? Qu'est-ce que je dis pour miser cent dollars sur la victoire du quatre ?

— Waouh, tu apprécies vraiment le quatre, hein ? remarqua Tom.

— Oui. J'en ai marre des chevaux qui gagnent tout le temps. Je pense qu'il a ses chances.

Ed esquissa un petit sourire.

— Moi aussi. Je maintiens mon pari.

Steve haussa les épaules.

— C'est ton fric. Je prends le numéro un. Gen, quand tu arriveras au guichet, dis que tu veux la course une, cent dollars sur la victoire du cheval quatre. Pigé ?

— Merci. J'ai un pressentiment.

La chanson *I Gotta Feeling* des Black Eyed Peas retentissait dans sa tête quand elle prit son ticket. Wolfe ne se trouvait pas à la table de pique-nique, aussi décida-t-elle d'accompagner les garçons à la barrière. Ils étaient vraiment sympas avec elle, plaisantant et flirtant de façon innocente. S'était-elle déjà sentie aussi jeune ? Ces derniers temps, à vingt-six ans à peine, elle avait l'impression d'avoir vieilli d'un siècle. C'était agréable de se détendre sous le soleil chaud et de faire comme si elle n'avait pas d'autre souci au monde que la victoire d'un cheval.

Elle serra son ticket et regarda en direction des stalles, maudissant son mètre cinquante. Avant qu'elle s'en rende compte, Steve la souleva et l'installa sur ses épaules. Elle laissa échapper un cri.

— Je suis trop lourde pour toi. Ah !

Elle s'agrippait frénétiquement à ses épaules pour garder son équilibre tandis que les mecs éclataient de rire. Les gens autour d'eux les acclamèrent.

— Tu plaisantes ? Tu es légère comme une plume. Tu vois, maintenant tu peux distinguer les chevaux.

Gen se détendit un peu. Il avait raison. En fait, c'était plutôt cool ; elle n'avait jamais grimpé sur les épaules d'un garçon. Les chevaux alignés piaffaient devant eux, leurs corps luisants, agitant la tête avant d'être guidés dans leurs stalles individuelles. D'un seul coup, il y eut un frémissement et le speaker hurla dans les haut-parleurs :

— Ils sont partis !

Elle n'aurait jamais cru qu'une course puisse durer si longtemps. Elle n'aurait jamais cru qu'une course puisse durer si peu. Les chevaux volaient sur la piste avec rapidité, soulevant la terre avec leurs sabots tandis que les jockeys se penchaient en avant, à un rythme éprouvant et brutal alors qu'ils se bagarraient pour se faire une place.

Rêveur Déçu était bon dernier. Le cheval numéro un – Rapid Rose – était en tête, serrant la corde. La foule scandait différents noms, les yeux rivés au champ

de courses et lentement, très lentement, le numéro quatre commença à se frayer un chemin vers le milieu de la course.

La casaque écarlate ressortait vivement parmi les jockeys. La tête penchée, les jambes floues, le cavalier gagnait rapidement du terrain et ils approchèrent de la ligne d'arrivée. Les autres chevaux lâchèrent les uns après les autres, Rapid Rose toujours en tête, mais Rêveur Déçu trouva sa foulée et se rapprocha si vite que Gen n'arrivait pas à y croire.

Elle hurla si fort que sa gorge lui fit mal et Steve se mit à sautiller, tant et si bien qu'elle se cramponna à sa tête pour s'assurer qu'elle n'allait pas basculer. Puis le numéro quatre se trouva au coude-à-coude avec le numéro un, et ils s'affrontèrent pendant deux très, très longues secondes.

Rêveur Déçu franchit la ligne d'arrivée en tête d'extrême justesse.

Steve leva les bras et la descendit avec aisance de ses épaules. À l'instant où ses pieds touchèrent terre, elle se mit à danser comme une folle. Son cœur tambourinait, ses paumes étaient moites et une adrénaline pure irriguait son corps. La photo-finish fut vite résolue. C'était officiel.

— Nom de Dieu, tu t'es fait plus de deux mille dollars ! s'exclama Tom en secouant la tête. Quelle course !

— On a gagné, on a gagné, scanda-t-elle en étreignant Ed. Je te l'avais dit, j'avais un pressentiment.

D'un seul coup, une voix interrompit les réjouissances, la figeant sur place.

— Qu'est-ce qui se passe ici ?

Elle se retourna et se trouva face à deux yeux bleu glacier.

Oh, oh. Voilà qu'elle avait un autre pressentiment.

Elle allait avoir des ennuis.

8

S’il avait bien un mot d’ordre dans la vie, c’était « reste cool ».

Peu de choses l’ébranlaient désormais. Après un passé brutal et un cheminement difficile pour arriver où il en était aujourd’hui, Wolfe avait décidé qu’il en avait plus ou moins fini avec les hauts et les bas émotionnels. C’était pour cela qu’il s’en sortait mieux à court terme avec les femmes. Il n’avait pas une once de jalousie en lui. Et il lui arrivait d’être un peu agacé au travail, mais rien ne le secouait réellement au point de montrer une véritable colère.

Jusqu’à présent.

Il allait casser la gueule de Beau Gosse et il ne savait absolument pas pourquoi.

Elle était sur ses épaules, putain. Son entrejambe serré autour de son cou. Le petit groupe paraissait enchanté de la victoire de Gen – sans parler du fait qu’il était lui-même un peu ébahi par le numéro quatre – mais c’était l’expression sur le visage de la jeune femme qui lui donna envie de péter les plombs.

Heureuse. Pour la première fois depuis longtemps, elle avait l’air heureuse.

Et ce n’était pas grâce à lui.

Allons bon, d’où venait cette idée étrange ? Wolfe plissa les yeux tandis que les étudiants échangeaient des regards nerveux et reculaient d’un pas. Avant David, il avait l’habitude d’accompagner, en couple, Gen lors de ses rencards et de discuter rapidement de leurs anciennes relations. Ils s’étaient mis d’accord à l’avance sur les règles. Pas d’histoires sexuelles invraisemblables. Bien entendu, il aimait la taquiner, mais ces histoires-là étaient en général inventées pour la faire sortir de ses gonds. Ils s’en tenaient à des détails mineurs, un peu d’émotion et beaucoup d’humour. Après David, elle s’était très vite refermée comme une huître, et il l’avait perdue au cours de l’année. C’était douloureux et il était en rogne, mais il ne cessait de se répéter que si elle était heureuse il n’avait qu’à ravaler sa déception. C’était juste qu’elle… lui manquait. Mais pas d’une façon négligée et à vif.

Là, tout de suite ? Plus trop, non.

Il n'eut pas le temps de réfléchir ou de s'interroger sur l'étrange bazar qui bouillonnait en lui. Gen leva les yeux au ciel.

— Wolfe, tu leur fous les jetons.

Elle le désigna du menton et s'adressa à son groupe.

— Wolfe n'est pas mon petit copain, c'est juste un ami. Vous n'allez pas vous faire plaquer au sol. Voici Ed, Tom et Steve.

Les types se détendirent et s'efforcèrent d'effectuer ce rituel de rapprochement amical, mais il demeura froid. Gen était vulnérable et il n'allait pas la laisser se faire avoir par des mecs partis en week-end pour baiser. L'un d'entre eux leva la main mais ne s'approcha pas.

— Salut. Ravi de te rencontrer.

Les prunelles bleu foncé de la jeune femme se mirent à pétiller. Mince, elle était mignonne. Il avait oublié l'ancienne Gen et sa personnalité joyeuse. Elle aimait les farces, l'humour paillard et s'amuser. Une vive douleur le transperça. Il l'avait bel et bien perdue ces deux dernières années. Il commençait tout juste à se rendre compte qu'elle n'avait été que l'ombre d'elle-même.

— J'ai flippé quand je ne t'ai pas retrouvée. Merci d'avoir gardé un œil sur elle.

Il esquissa un signe de tête en direction des gars et lui fit signe de le rejoindre.

— Allons encaisser tes gains.

Elle arriva en sautillant, lui prit la main et s'adressa à ses admirateurs.

— Ed a gagné, lui aussi, alors on devrait y aller ensemble. Eh, pourquoi ne pas vous joindre à nous ? Wolfe a une table de pique-nique, et vous pourrez m'aider pour la prochaine course.

Son agacement monta en flèche, mais leur réaction enthousiaste lui coupa l'herbe sous le pied.

— Merci, c'est génial ! s'exclama Ed.

Steve et Tom approuvèrent chaleureusement.

— Ta chance de débutante déteindra peut-être un peu sur nous.

Wolfe se tint coi pendant qu'ils se dirigeaient vers la caisse et récupéraient leurs gains. Apparemment, Ed et Gen avaient noué un lien vu qu'ils effectuèrent tous deux une petite danse, leur argent à la main. Trop mignon.

Soudain, elle lui glissa deux billets dans la paume.

— Tiens. Deux cents dollars, dix pour cent pour le prêt. Je ne crois pas que je t'emprunterai davantage aujourd'hui, alors merci.

Oh, oh.

En quelques secondes, l'ambiance se refroidit. Les trois mecs le contemplèrent comme s'il était une raclure.

— Tu lui as fait payer des intérêts ? interrogea Ed. Je croyais que vous étiez potes.

Il refusa de bouger un orteil.

— C'était seulement une blague.

Gen éclata de rire.

— Mais oui, bien sûr ! Tu ne blagues jamais avec l'argent – tu m'aurais sans doute lâché un usurier aux fesses.

Merde. Tom serra les poings, et Steve en cracha presque de dégoût.

— C'est pourri, mec, reprit Tom. Ed était à sec cette semaine, alors je lui ai prêté du fric. Sans taux d'intérêt. Mais je suppose que l'amitié est vue différemment selon les gens.

La jeune femme haussa les épaules, parfaitement inconsciente du concours de bites qui se jouait en son honneur.

— Nan, c'est rien. De toute façon, les millionnaires sont un peu près de leurs sous.

Steve s'étrangla.

— Tu es millionnaire ?

Bordel de merde. On n'allait nulle part. Wolfe fit les gros yeux, lançant à son interlocuteur le regard intimidant qu'il gardait pour ses réunions de travail.

— Oubliez ça, je ne donnerai pas d'explications. Gen et moi on se connaît depuis une éternité.

— Je suppose.

Ed lui décocha une œillade noire absolument pas intimidante et glissa le bras sous celui de Gen.

— Viens, allons t'acheter un hot-dog.

— Mais j'ai gagné davantage que toi.

— Remporte une autre course, et tu offriras les bières.

— Marché conclu. Tu viens, Wolfe ?

— Ouais. J'arrive.

Il traîna les pieds derrière le groupe qui bavardait et se demanda comment la journée pouvait empirer.

Trois heures plus tard, Wolfe s'aperçut qu'il n'aurait jamais dû poser une question pareille à l'univers.

Il était assis seul, le programme des courses sur les genoux, et observait la foule croissante à la table de pique-nique. Surtout des hommes. Entourant Gen. Il ne savait pas trop comment c'était arrivé.

Elle avait remporté la deuxième course avec un autre pari mal coté sur Magic Dude. Il l'avait suivie jusqu'à la rambarde, avait assisté à la défaite d'un autre de ses chevaux, mais avait réussi à la tenir éloignée des épaules d'Ed. Ou de Tom. Ou quels que soient leurs noms.

Bizarrement, dans son enthousiasme, elle avait réussi à recruter deux nouveaux admirateurs. Un avec une coupe de cheveux militaire et des yeux qui traînaient partout, et son acolyte maigrichon qui paraissait inoffensif. Wolfe savait déjà qu'il était impossible de gagner trois courses à la suite par pure chance, aussi resta-t-il fidèle à son projet initial. Il choisit Hammering Halo à trois contre un, vu qu'ils couraient sur du gazon et que le cheval avait le meilleur entraîneur de l'histoire sur ce terrain.

Gen misa à dix contre un, et l'emporta encore.

À ce moment-là, le temps s'effaça. Les mecs décrétèrent qu'elle avait un don magique et, chaque fois qu'elle faisait la queue pour placer un pari, davantage de monde la suivait jusqu'à la table. Les dernières recrues comportaient quelques filles, mais elles paraissaient davantage intéressées par la capacité de Gen à attirer tous les célibataires de l'hippodrome.

Il s'efforça de contrôler sa colère et de se réjouir qu'elle recommence à manger. Visiblement, Ed et elle étaient devenus potes de bouffe, goûtant aux tacos de poisson, aux hot-dogs, à la bière et aux bretzels.

Il n'avait jamais été doué pour parler aux étrangers ou se faire des amis. Wolfe lutta contre l'envie de l'attraper pour la ramener à la maison, où il n'y avait qu'eux et où ils pourraient reprendre une discussion paisible et leurs taquineries. Mais il se rendit aussi compte qu'elle était distraite et que, à l'instant où elle quitterait le champ de courses, elle se remémorerait le merdier qu'elle avait laissé dans son sillage. Il ne supportait pas l'idée que la tristesse s'insinue de nouveau dans son regard, ou que son sourire, qui lui étreignait le cœur et le rendait heureux, disparaisse. Non. Il se contenterait de garder un œil sur elle et tenterait de se réjouir de son enthousiasme.

Ed lui murmura quelque chose à l'oreille. Gen rejeta la tête en arrière, hilare. Il lui glissa un bras autour des épaules et l'attira pour une étreinte brève et puissante, bizarrement plus intime qu'un baiser sur la bouche. C'était quoi, ce bordel ?

Wolfe bondit sur ses pieds.

— Il est temps d'y aller ! déclara-t-il d'une voix forte.

Tous les regards se tournèrent vers lui.

Gen clignait des yeux.

— Nous n'en sommes qu'à la quatrième course. Qu'est-ce qui t'arrive ?

Tout le monde le dévisageait. Cela faisait des années qu'il n'avait pas été autant désarçonné.

— Je me suis dit que tu devais être fatiguée et qu'on rentrerait tôt à la maison.

Ed ouvrit son bec.

— Elle ne peut pas partir alors qu'elle est en veine ! Est-ce que ça ne va pas foutre en l'air son mojo, ou un truc du genre ?

— Je crois que ça, c'est au baseball, mon pote, intervint Steve. Si tu veux te barrer, on s'assurera qu'elle rentre chez elle sans souci.

La voix de Wolfe devint glaciale.

— Alors ça, je ne crois pas, non. Gen ne sort pas de mon champ de vision. Compris ?

Cette dernière poussa un soupir.

— Tu es en train de perdre, pas vrai ? Est-ce que ça te rend nerveux ?

Pour l'amour du ciel, il avait l'impression d'être un gamin.

— Non, je ne suis pas en train de perdre. Écoute, si tu veux rester, pas de souci. Je ne voulais simplement pas que tu perdes tout ton argent.

Elle lui offrit un sourire aveuglant de toutes ses dents blanches. Cette femme aurait pu tourner dans une pub Freedent.

— Ça n'arrivera pas. Je suis riche, aujourd'hui !

La foule se referma sur elle, l'emmenant assister à la quatrième course, et il regagna sa table de pique-nique. Seul. Exactement comme il aimait. Sans interruption, ni distraction.

Génial.

Il perdit les deux suivantes, et Gen gagna. Ainsi que tous les autres, vu que la moitié de l'hippodrome s'était rendu compte qu'elle était en veine et voulait participer à l'action. Il s'en alla chercher une bière et, à son retour, elle venait de perdre officiellement la sixième course. Des visages attristés l'entouraient, aussi alla-t-il s'assurer que les gens se barraient. Il était temps. Il n'avait jamais entendu parler d'un état de grâce aussi long.

— Désolé, ma puce. Ça nous est tous déjà arrivé.

Ed lui tapotait l'épaule.

— On réussira à la prochaine.

Gen examinait déjà le fascicule devant elle, cherchant la page de la prochaine course.

— J'avais un mauvais pressentiment pour la dernière, j'aurais dû m'abstenir. La peau me picote de nouveau, alors je pense qu'on peut y arriver.

Wolfe leva les mains en signe de reddition.

— C'est toi qui vois. Tiens-moi au courant. Je suis là si tu as des questions.

Elle s'était déjà remise à l'ignorer, visiblement fascinée par la prochaine course. Wolfe regagna sa table, à mi-chemin entre l'amusement et l'irritation de voir à quelle vitesse il avait été remplacé au champ de courses. Apparemment, elle suivait un certain schéma. Elle avait enfin échappé aux griffes de David et elle avait à présent recruté tout un tas de nouveaux mecs pour lui servir d'amis. Elle semblait leur donner sacrément plus d'attention qu'elle ne lui en avait accordé ces deux dernières années.

Cette pensée amère ne fit qu'assombrir un peu plus son humeur.

Il l'observa perdre les trois courses suivantes tandis qu'il remportait quelques victoires. Enfin. Son entourage commençait à se disperser à mesure que la magie disparaissait, et elle se retrouva avec son groupe d'origine.

Le téléphone portable de Wolfe se mit à vibrer comme un possédé. Celui-ci fit défiler les SMS et messages vocaux, qui se faisaient de plus en plus frénétiques, et sut qu'il n'avait plus beaucoup de temps pour la cacher. Kate allait bondir dans sa voiture et les pister. Alexa appellerait Sawyer qui en parlerait à Julietta, et alors il serait dans de beaux draps. Son instinct lui soufflait que Gen avait besoin d'une journée supplémentaire pour tout digérer avant qu'il la ramène. Aussi gagna-t-il un temps précieux en répondant à une dizaine de personnes qu'elle allait bien et qu'ils seraient de retour le lendemain. Puis il éteignit l'appareil.

Et puis merde.

Il jeta un coup d'œil à la piste pour la neuvième course. Quel bazar. Une douzaine de chevaux, dont la plupart n'avaient pas encore couru, et les cotes étaient sens dessus dessous. Il ne se fierait même pas aux recommandations des meilleurs turfistes pour celle-là, aussi décida-t-il de faire l'impasse. Il jeta son formulaire et sa bouteille vide avant de rejoindre Gen.

— Un dernier pari, ou est-ce que tu es prête ? Tu t'es très bien débrouillée aujourd'hui.

Elle redressa la tête. Il y avait une lueur étrange dans ses yeux, qu'il reconnut facilement. Une détermination absolue, une volonté farouche et une fierté entêtée.

Un vrai cauchemar.

Soudain, son cœur se mit à cogner.

— Gen, à quoi tu penses ?

Elle sourit. Même Steve et Tom eurent l'air un peu effrayés.

— Dernière course, dernière chance. Le numéro six.

Il jeta un coup d'œil à l'écran : quinze contre un. Ce n'était pas bon dans cette configuration, mais au point où elle en était, elle ne pouvait pas perdre beaucoup de toute manière.

— Comment s’appelle-t-il ?

— Phoenix Rising.

Il déglutit. Ouais, ça pouvait mal tourner. Surtout si elle le prenait comme une espèce de signe. Wolfe se força à rire.

— Ma puce, ces chevaux n’ont jamais couru auparavant. Tu as eu la chance du débutant, et parier sur un nom c’est drôle, mais pas pragmatique. Encaissons tes gains, allons manger un steak et arrêtons-nous là pour aujourd’hui.

— J’ai deux mots pour toi, Wolfe.

Il tenta de ne pas paniquer, mais il avait déjà reconnu sa folie. Elle avait une fibre obstinée à nulle autre pareille. Si l’on disait « non » à Gen, elle n’en était que plus résolue à faire ses preuves. Il se rappela le jour où il lui avait dit en plaisantant qu’elle ne serait jamais capable de décrocher un « A » à son partiel d’italien, à l’université. C’était un génie des sciences mais elle était nulle en langues, aussi s’était-il amusé à la taquiner sur le fait qu’elle se ferait sans doute coller sur la seconde langue parlée chez elle. Et qu’avait-elle fait ?

Elle s’était immergée dans l’italien pendant une semaine, refusant de parler anglais à la maison. Puis elle avait décroché un « A » à l’examen.

Elle était flippante.

— Quels mots ?

Gen sourit.

— En selle.

Ed parut inquiet mais hocha lentement la tête.

— C’est la seule chose qu’il reste à faire. La dernière solution. Si ce cheval l’emporte, ce sera un signe.

Wolfe le dévisagea.

— Quel signe ?

— Le signe que je n’étais pas fait pour ma copine. Mon ex-copine. Si Phoenix gagne, je me relèverai de mes cendres et retrouverai l’amour.

Steve poussa un grognement.

— C’est le truc le plus stupide que j’ai jamais entendu, mec. C’est un canasson, pas une espèce d’analogie pourrie avec ta vie amoureuse !

Wolfe faillit craquer, mais Gen opina comme si elle était d’accord et le pensait sain d’esprit.

— Ed, je suis totalement d’accord. Mais il faut qu’on envoie un message à l’univers. Remettons tout en jeu.

L’intéressé lui prit la main comme s’ils étaient mariés et venaient de faire une demande d’emprunt à la banque.

— Oui. Allons-y.

— Vous êtes dingues ? hurla Tom. On ne fait ça que dans les films. On a besoin d'argent pour l'essence, la bouffe et le reste !

Ed secoua la tête.

— C'est plus important que ça, mon pote. Il va falloir me soutenir sur ce point.

Wolfe sortit de sa transe et secoua la tête.

— Merde, non, vous avez tous les deux perdu les pédales. Les noms des chevaux n'ont aucune signification lorsqu'il s'agit de remporter une course. Vous serez déçus et encore plus déprimés. Partez sur un triomphe. Je le pense sincèrement, allons-nous-en.

Elle claqua la langue d'un air compatissant.

— Je suis navrée que tu ne comprennes pas, mais j'ai besoin de le faire. Si je cours le risque et que j'y crois vraiment, il se passera quelque chose de merveilleux. Il est temps de voir le phénix renaître de ses cendres. Viens, Ed.

Wolfe l'observa s'éloigner, bouche bée. Que s'était-il passé ? Quand avait-il perdu le contrôle sur elle et sur toute cette journée hallucinante ?

Steve se racla la gorge.

— Mince. On va raquer pour lui tout le week-end.

— C'est quoi le foutu rapport entre un phénix et un cheval ? interrogea Tom.

— C'est une analogie de la résurrection, expliqua Wolfe. Le phénix est détruit et renaît de ses cendres.

— Est-ce que Gen a rompu avec quelqu'un, elle aussi ? s'enquit Tom.

Il ne répondit pas. Ah merde, cela n'avait aucun rapport avec le fait de perdre de l'argent. Il craignait, en cas de défaite, qu'elle replonge dans une profonde dépression. Elle plaçait bien trop sur un cheval. Elle cherchait le pardon. L'espoir.

— Est-ce que vous croyez en une religion ou un truc du genre ? demanda-t-il.

Les deux autres échangèrent un regard.

— Euh, on est allés à l'église quand on était petits. On croit en Dieu.

— Bien. Priez fort pour qu'on gagne. Parce que sinon, ce sera un désastre.

Gen serrait le ticket dans sa main et scrutait les douze chevaux. Le numéro six était brun foncé, avec une magnifique crinière soyeuse et des jambes gainées. Son jockey portait une casaque bleu marine. Lorsqu'il la dépassa en trottant pour rejoindre les stalles, elle remarqua sa démarche sautillante et se dit que c'était bon signe.

Jusqu'à ce qu'il se cogne la tête contre le portillon et refuse d'entrer.

L'expression de Wolfe rendit ses mains moites. Il paraissait un peu inquiet. Il n'avait jamais cette expression-là. Elle avait tellement l'habitude de le voir tout contrôler dans chaque situation que l'idée qu'il puisse être nerveux parce qu'elle risquait de perdre une course stupide la poussa à se demander pourquoi elle en faisait une affaire aussi importante.

Parce que.

David ne croyait pas à la chance, à la veine, en Dieu. Elle si, autrefois. Après deux années en couple avec lui, elle ne savait plus. Il lui avait systématiquement démontré en quoi la science était un outil, comment on calculait les probabilités et que les coïncidences n'étaient qu'une interférence sur un radar qui n'avaient pas réellement de sens.

Lentement, elle s'était mise à perdre son sens de la magie. D'un point de vue rationnel, elle se rendait bien compte que les six chevaux n'étaient qu'une cible de sa peine de cœur actuelle, une tentative de retrouver une émotion mystérieuse qu'elle croyait peut-être morte.

En d'autres mots : elle s'en foutait.

Il fallait que Phoenix Rising l'emporte.

Ils finirent par le faire entrer dans la stalle. Quelques secondes précieuses s'écoulèrent. Le portillon s'ouvrit d'un coup et ils s'élancèrent.

La piste était une masse de jambes frappant le sol regroupées en une horde compacte. Phoenix se trouvait au milieu, tenant sa place mais sans se montrer spectaculaire. Elle se mordit la lèvre tandis que les mecs hurlaient des encouragements au cheval et qu'on arrivait au premier virage. La terre vola. Les oreilles couchées, le cavalier bleu marine filait dans l'air, progressant lentement.

Depuis l'arrière du peloton, le cheval numéro huit dépassa la mêlée et prit la tête. Mince. Il était gris. Elle avait entendu dire que les chevaux gris avaient de la chance.

Phoenix tint bon et, alors qu'ils atteignaient le second virage, l'espace entre eux se rétrécit. Vingt-cinq centimètres. Quinze. Dix. Cinq.

Ed s'exclama :

— Allez, espèce d'enfoiré ! Allez !

Au coude-à-coude, ils se rapprochèrent de la ligne d'arrivée, les jockeys leur cinglant les flancs de leurs cravaches, les sabots s'enfonçant dans le sol, les yeux attisés par l'attrait de la victoire.

Ils franchirent la ligne ensemble.

— Est-ce qu'il a gagné ? s'écria Steve. Est-ce qu'il a gagné ?

— J'en sais rien ! Merde ! J'en sais rien ! gémit Tom qui faisait les cent pas.

La foule murmurait d'excitation, attentive à l'écran devant elle dans l'attente des résultats. Ed ne parlait pas, se contentant de fixer la piste.

Le cœur battant à tout rompre, Gen hoqueta pour retrouver son souffle lorsqu'une poigne ferme et chaude l'enveloppa. Elle baissa les yeux et découvrit les doigts de Wolfe entremêlés aux siens, comme s'ils y avaient toujours été.

Son ami sourit.

— Il a gagné.

— Comment le sais-tu ?

Les magnifiques prunelles bleues s'assombrirent d'un soupçon de profondeur.

— Je le sais, c'est tout.

Le mot « photo » apparut sur l'écran.

Le numéro six, Phoenix Rising, était classé premier.

Le numéro huit décrochait la deuxième place.

— On a gagné.

Ed se tourna vers elle, une joie pure illuminant son visage.

— On a gagné, Gen !

Il l'étreignit et la fit tourner, l'arrachant aux doigts de Wolfe. Les garçons poussaient des cris et des acclamations, renversant de la bière et se donnant des claques dans le dos dans un tourbillon d'activité. Lorsqu'ils eurent montré leurs tickets magiques, elle ressortit avec trente mille dollars et un formulaire du fisc. Ed empocha deux mille dollars.

Elle marchait dans le brouillard pendant que les garçons célébraient la victoire, parlant de champagne, de dîner et de tournée des bars. Wolfe se tenait à côté d'elle et s'arrêta à la grande porte.

— Tu viens avec nous, hein ? s'enquit Ed. Tu es mon porte-bonheur. Allons dîner et nous détendre. Apprendre à nous connaître.

Steve et Tom restaient en retrait, tentant d'avoir l'air détendus. Wolfe recula d'un pas et ne dit rien.

Oh, oh. Elle avait saisi l'étincelle d'intérêt dans le regard d'Ed et se demanda comment elle avait réussi à se coincer de nouveau dans une situation où elle ferait du mal à un homme. Néanmoins, la journée avait été incroyable et elle ne l'oublierait jamais. Elle se hissa sur la pointe des pieds et l'embrassa sur la joue.

— Je viens de rompre mes fiançailles, Ed, lui répondit-elle. Je suis une loque. Mais aujourd'hui, pendant quelques heures, j'ai oublié. J'ai passé un moment génial et je ne t'oublierai jamais, mais je dois rentrer maintenant.

Elle attendit les yeux de chien battu et l'expression déçue. Au lieu de quoi, il hocha la tête, porta sa main à ses lèvres et lui embrassa la paume.

— Tu es une sacrée nana. Merci pour aujourd'hui. C'était un signe pour moi aussi. Tracey n'était pas pour moi.

— Et tu es un sacré type. Tu mérites mieux.

Gen sourit, salua les deux autres et regagna la voiture en compagnie de Wolfe. Une étrange légèreté se déversait en elle, comme si l'univers venait de lui annoncer que tout se résoudrait. Peut-être pas sur-le-champ ni la semaine prochaine. Mais Phoenix Rising avait gagné contre toute attente, et il existait peut-être un peu de magie en ce bas monde, après tout.

— Ça va ?

Elle leva les yeux vers lui. Il s'adossa au fauteuil conducteur, les mains posées sur le volant, prêt à l'emmener loin des démons qui la pourchassaient. Que ferait-elle sans lui ?

— Oui. J'ai gagné plus que toi aujourd'hui.

— C'est vrai.

Il démarra le moteur et sortit de la place de parking.

— Où est-ce qu'on va maintenant ?

— On va manger une entrecôte, ma puce. Et c'est toi qui régales. Tu es partante ?

Elle s'installa confortablement dans le siège en cuir et sourit.

— Oh que oui.

9

Wolfe sut exactement quand elle fut saisie de culpabilité.

Ils venaient de commander à manger chez *Mouzon House*. Proposant des produits venus directement de la ferme, dans un cadre intime, l'endroit était parfait pour la discussion, le calme et le génie culinaire. L'expérience de Wolfe en matière de cuisine italienne lui avait appris une chose : la simplicité ne voulait pas dire « moyen ». Un plat cinq étoiles utilisait des ingrédients de qualité qui servaient à souligner les goûts sans que tout un tas de trucs sophistiqués fasse écran.

Dommage qu'il soit toujours incapable de cuisiner.

Elle s'était montrée enjouée et bavarde sur la route, mais désormais une ombre passait sur ses traits. Elle avait les épaules affaissées et regardait fixement son assiette, perdue dans un autre monde. Dans un endroit qui n'était pas aussi protégé.

— Tu n'as pas pris de pain.

Il poussa la corbeille dans sa direction et inspira le parfum de la mie fumante et du romarin.

— Manges-en un morceau, je pourrai en redemander.

Gen secoua la tête.

— Non merci. Ce n'est pas bon de consommer des glucides. Je n'aurais pas dû manger cette pizza hier soir non plus.

Il haussa un sourcil.

— Autrefois tu dévorais l'intégralité de la corbeille pour me laisser les miettes et tu n'as jamais été en surpoids. D'où tu sors ces conneries ?

— De David.

Le nom résonna comme une détonation et déchiqueta le déni. Il se débattit une fois de plus avec cette rage brûlante à l'encontre de la capacité de cet enfoiré à la faire tout remettre en question à propos d'elle-même – de sa carrière à sa vie sexuelle, en passant par son foutu poids.

Sa voix se fit cinglante.

— Tu fais régulièrement de l'exercice. Je suis également prêt à parier que tu es actuellement trop mince et qu'un peu de pain ne te ferait pas de mal. Goûtes-en un morceau.

Une ombre de sourire passa sur ses lèvres.

— Ce que tu es autoritaire !

— Ça te surprend ?

Elle en rompit un bout et le mordilla, avant de fermer les yeux de ravissement.

— Oh, c'est bon. Il y a de l'ail, aussi. Je ferais mieux de ne pas te souffler dessus plus tard.

Il attrapa une tranche et se mit à mâcher.

— Comme ça on puera tous les deux. Est-ce qu'il t'a fait douter de toi ?

Elle sursauta. Wolfe savait bien que la meilleure façon d'arracher un secret résidait dans l'art de l'attaque surprise. Sawyer le lui avait bien appris lorsqu'il s'était efforcé de lui soutirer des informations qu'il avait essayé de garder en lui.

— Non, répondit-elle doucement.

Menteuse.

Il ne la remit pas en question et se contenta de hocher la tête.

— Bien. Parce que si c'est le cas, ce serait une importante raison de ne pas l'épouser. Non que je sois un expert, mais je crois qu'on est censé inspirer de la confiance à son conjoint. Pas vrai ?

— Si.

Le serveur les interrompit avec les hors-d'œuvre. Les beignets d'écrevisse étaient une spécialité et avaient ce croquant et ce goût qui donnaient l'impression qu'on venait tout juste de les pêcher dans le lac. Sacrément bon.

— C'est un perfectionniste. Ça fait partie de son talent, je suppose. Il est l'un des chirurgiens les plus recherchés de New York. On ne peut pas lui reprocher de vouloir être le meilleur et de pousser les autres à faire de même. Regarde toi et Purity. Tu as voué tout ce que tu as pour faire du site de Manhattan un succès. Tu as même appris à jouer au golf.

— Grâce à Nate.

Il avait rencontré Nate Dunkle sur le parcours alors qu'il essayait désespérément d'apprendre ce sport afin de signer avec un client important. Même s'ils ne se connaissaient pas, Nate lui avait donné des cours particuliers et lui en avait appris assez, en un temps record, pour qu'il joue décemment et emporte le marché. Son professeur était désormais casé avec Kennedy, une amie de Gen.

— Qui aurait cru que ça me plairait de taper dans une petite balle à l'autre bout d'un champ pour la mettre dans un trou ? Moi qui me moquais des golfeurs, j'en suis devenu un. Et tu as raison, je suis un peu perfectionniste à vouloir réussir et à refuser l'échec. Il n'y a rien de mal à cela tant qu'on n'enfreint pas la règle majeure.

— Quelle règle ?

Il demeura concentré sur son assiette pour la laisser respirer.

— Ne pas blesser les gens ce faisant.

— Je ne crois pas qu'il en avait l'intention.

— Les intentions sont nobles, mais si tu blesses tout de même quelqu'un, est-ce que cela rend la situation acceptable ?

Le serveur emporta leurs assiettes, leur resservit de l'eau et disparut. La tension entre eux s'accentua. S'il démontait David, elle le défendrait. Elle était dévorée de culpabilité, aussi jouerait-il le jeu et peut-être parviendrait-elle toute seule à une réelle prise de conscience.

— Je suis une sale égoïste, Wolfe.

— Pourquoi ? Parce que tu as écouté ton instinct au lieu de commettre la pire erreur de ta vie ?

— Non. Parce que je me suis amusée aujourd'hui.

Il croisa son regard et le soutint. Un mélange d'émotions émanait de son corps et brillait dans ses yeux. La colère. La tristesse. La honte. La frustration. Elle avait une posture raide, comme si elle craignait, une fois qu'elle aurait lâché prise, d'être incapable de revenir en arrière.

— C'était quand la dernière fois que tu t'es amusée, ma puce ?

L'affliction sur le visage de la jeune femme lui brisa le cœur.

— Je ne m'en souviens pas. Mais ce n'est pas une raison suffisante pour planter mon fiancé à l'autel.

— Sans doute pas. Ce qui signifie qu'il existe un motif plus important que tu n'as pas encore identifié.

Le serveur leur glissa leurs nouvelles assiettes. L'impressionnante pièce de bœuf Angus était saignante, nappée d'une sauce au poivre et disposée sur des huîtres frites. Ils oublièrent un instant leur discussion sérieuse.

— C'est incroyable, s'exclama-t-elle, admirative.

— Je suis bien d'accord. Pour info, tu vas devoir me rouler hors du restaurant.

— Ça ne me pose pas de problème.

— Tant mieux.

Ils festoyèrent en silence. Elle était la seule femme, en dehors de sa famille, avec laquelle il se sentait à l'aise pour manger. Il ignorait toujours pourquoi.

Quand il emmenait ses copines dîner, il n'était jamais assez détendu pour en profiter pleinement, comme s'il devait jouer un rôle qui risquait de lui échapper s'il en dévoilait trop. C'était sans doute à cause de ces années en Italie en compagnie de la mère de Julietta, Mama Conte. La nourriture était une analogie de l'émotion et de l'âme, avait-elle coutume de répéter. Toutes deux nourrissaient si on les recevait avec le respect qui leur était dû. Il fut transpercé d'une vive douleur. Cela faisait des mois qu'il n'y était pas allé et ils lui manquaient. Mais Gen était capable d'avoir une conversation difficile entre deux moments de calme comme personne. Encore une chose qu'ils partageaient.

— J'ai ri aujourd'hui.

Son dégoût d'elle-même lui donna envie de la réconforter, mais elle avait besoin d'amour vache.

— L'humour est une bonne façon d'aborder une situation compliquée.

— Je n'abordais aucune situation. Tu ne comprends pas ou tu joues les idiots, et ça me fout en rogne. J'ai oublié David. J'ai oublié que j'avais détruit sa vie, que je l'avais abandonné à l'autel et que j'avais fui ma famille. Je me suis amusée. Quel genre de personne est-ce que je suis ?

Il serra sa fourchette et leva les yeux.

— Une personne normale. Tu as fait de ton mieux quand il s'est agi d'affronter la situation. Est-ce que ça ne te fait pas soupçonner que quelque chose clochait ? Tu t'es déjà arrêtée une seconde pour te dire que tu étais si malheureuse en sa présence que le simple fait de t'éloigner de lui te rendait heureuse ? Comment a-t-il fait pour t'embrouiller autant la tête ?

— C'est peut-être moi, et pas lui. J'ai peut-être tout foiré.

— Nan, moi, je suis vraiment timbré. Mais toi, tu as toujours été la personne stable dans notre relation. Quant à David ? Je crois qu'il adorait l'idée de te modeler. Ne pas te laisser être toi, la femme que je vois assise en face de moi.

Elle écarquilla les yeux.

— S'améliorer, c'est bien. Il voulait m'améliorer.

— Selon quels critères ? Les siens ?

Il se pencha en avant et agita sa fourchette.

— Il n'y a pas d'amélioration quand on décide d'épouser quelqu'un. Rien que toi, avec tous tes problèmes, tes défauts et tes conneries. S'il voulait une princesse, il aurait dû aller chez Disney. Finis ton steak.

Elle le dévisagea un moment. Wolfe attendit sa célèbre colère, son esprit sarcastique ou même un torrent de larmes.

Mais à la place, elle prit sa fourchette et se remit à manger.

Gen acheva son repas en s'efforçant de ne pas lécher son assiette et se demanda comment Wolfe était capable d'aborder les vrais problèmes en un temps record.

L'habitude, peut-être. Ou le manque de politiquement correct. Son nom lui allait bien. Il avait beau être civilisé et incarner le parfait homme d'affaires, quelque chose de primitif rôdait derrière le costume-cravate. Comme si, derrière la façade, les règles ne s'appliquaient pas.

Un frisson lui parcourut l'échine.

Était-ce pour cela qu'il n'avait jamais trouvé chaussure à son pied ? Parce que personne n'accepterait son soi-disant bagage ? Il avait beau jouer fièrement sa carte d'homme à femmes avec style, la façon dont il parlait de sa famille confirmait qu'il s'épanouirait dans une relation stable et aimante. Kate le suppliait depuis des lustres de s'inscrire chez Kinnections, mais il s'était contenté de la rembarrer en riant jusque-là. Gen pourrait peut-être l'y pousser. Il méritait d'être heureux.

Se dire qu'il ne lui appartiendrait plus jamais lui coupa le souffle, mais elle imagina qu'il s'agissait d'une émotion normale. Il était impossible que sa petite copine soit à l'aise avec l'idée qu'il sorte avec sa meilleure amie. Les femmes n'aimaient tout simplement pas ce genre de trucs. Elle éprouverait évidemment un peu de jalousie naturelle d'être remplacée.

Est-ce que Wolfe avait ressenti cela vis-à-vis de David ?

Cette pensée la surprit. Faisant défiler l'année écoulée, elle se rendit compte que, lentement, les gens les plus importants de sa vie s'étaient mis à s'éloigner. Quand elle avait essayé d'aller voir ses sœurs, David avait calmement proposé qu'ils aient une activité de couple et passent du temps tous les deux. Elle avait tenté à de nombreuses reprises de se rendre chez *Mugs* après son service, mais il l'appelait soudain pour faire des heures supplémentaires ou suggérait gentiment qu'elle avait été un peu lente pendant ses consultations et avait sans doute besoin de sommeil. Dernièrement, ses seules sorties tournaient autour de lui et de l'hôpital, jusqu'à ce qu'une légère distance commence à s'établir entre elle et les personnes qu'elle aimait.

Même les SMS de Wolfe étaient de plus en plus ignorés. David jetait régulièrement un coup d'œil à son téléphone pour s'assurer que personne ne la distrayait de l'hôpital. Bien entendu, elle avait tenté d'expliquer que son portable était un objet personnel, mais lorsqu'il s'était mis en colère et avait subtilement sous-entendu qu'elle essayait de cacher quelque chose, elle avait cédé. Les messages assidus de Wolfe poussaient David à s'interroger sur les fondements mêmes de leur relation. Après tout, si son meilleur ami n'était pas son futur mari, quelles chances avaient-ils de faire fonctionner leur union ?

Cela avait semblé logique à l'époque. Non ? Pourtant elle n'avait jamais vraiment révélé à Wolfe ce qui se passait. Elle avait seulement cessé de répondre jusqu'à ce que leurs échanges se réduisent à peau de chagrin.

Elle était engluée dans la confusion. Elle ne savait plus ce qui était bien ou mal. Cette journée avait été géniale. Elle avait oublié à quel point c'était amusant de se laisser guider par l'instant. Rencontrer des gens sans craindre de flirter ou d'envoyer des signes trompeurs. Se montrer idiote et impulsive sans se faire gentiment réprimander. On aurait presque dit qu'elle s'était évadée de prison.

Était-ce à cela qu'elle assimilait David ? À une prison ? Il n'avait jamais cherché à la blesser. Il ne l'avait jamais frappée. Il avait été patient et lui avait répété chaque jour combien il l'aimait, qu'il vivait pour elle et consacrait son temps à s'assurer qu'ils avaient une relation parfaite.

— Gen ?

Elle frissonna de nouveau. C'était bizarre, Wolfe avait prononcé son prénom des millions de fois pendant des années mais récemment, cela paraissait plus intime. Un grondement grave et sexy. Se comportait-il ainsi avec les femmes qu'il mettait dans son lit ? Elle savait qu'il aimait dominer. Lui agripperait-il les poignets pour lui murmurer à l'oreille tout en s'enfonçant en elle, l'emportant dans une chevauchée sauvage où rien n'avait plus d'importance hormis l'orgasme ?

— Tu rougis.

Gen saisit son verre d'eau et en avala une grande rasade. C'était officiel, elle perdait la boule. Elle n'avait jamais fantasmé sur Wolfe au lit. Pas… de cette façon. Mais bon, ses émotions étaient si à vif et étranges qu'elle ne devrait pas être surprise. Elle se reprit et se força à soutenir son regard.

— J'ai chaud, c'est tout. Wolfe ?

— Oui ?

— Je suis désolée.

Il haussa un sourcil.

— De quoi ?

— De t'avoir laissé tomber.

Le choc dans ses prunelles bleues la surprit. Si vif et à nu, plongeant profondément et sondant chacun de ses secrets. Elle crispa les cuisses alors qu'un désir brusque la frappait à l'entrejambe.

— Je… Je ne me suis pas rendu compte de ce que je faisais réellement. Notre proximité mettait David en colère, alors j'ai cessé de t'envoyer des messages et de prendre des nouvelles. Cela me paraissait plus simple. J'ai aussi commencé à m'éloigner des filles, mais il était obnubilé par toi et me demandait

régulièrement si… si on couchait ensemble. Il était en rage quand tu appelais. Je ne savais pas quoi faire, alors j'ai commencé à t'ignorer.

Il la scruta, assimilant son excuse en demi-teinte. À quel point serait-elle mal si son ami la remplaçait parce que sa nouvelle petite copine était jalouse ? Elle serait blessée, en colère, amère. Pas une seule fois il n'avait parlé en mal de David, ni ne s'était mis en rogne contre elle. Tous ces rendez-vous chez *Mugs* qu'elle avait annulés et ces appels auxquels elle n'avait pas répondu.

Elle fut submergée par la perte de son ami.

— Je comprends, ma puce. Vraiment. Je dois être honnête et admettre que ça m'a fait mal. J'avais l'impression de te perdre mais je ne savais pas quoi faire. Qu'est-ce que j'en savais ? Je n'ai jamais eu de relation sérieuse.

Elle ravala sa honte mais, de nouveau, avec la vérité qu'il énonçait vint l'acceptation.

— Peux-tu me pardonner ?

— Si tu promets de ne pas me plaquer à nouveau pour le prochain qui passe. Surtout si c'est Ed.

Il sourit et le cœur de la jeune femme explosa. Elle adorait son sourire. Ses traits durs s'adoucissaient et elle ne se sentait jamais aussi chérie que lorsqu'elle recevait une telle affection.

— Jamais, chuchota-t-elle.

— Marché conclu.

Ils finirent de manger et elle repoussa son assiette. Il était temps de plonger dans le dernier sujet qu'ils n'avaient pas abordé. Elle rassembla son courage.

— C'est grave ?

Wolfe ne fit pas mine de ne pas comprendre.

— Les coups de fil ? J'ai dit à Kate et Alexa qu'on avait besoin de temps. J'ai coupé mon portable ce matin.

Elle fit la grimace.

— J'ai laissé tout le monde dans la merde. Je suis une sacrée lâche.

— Si tu étais lâche, tu serais allée à l'autel pour l'épouser. Redis ça à ton sujet et je devrai te faire la leçon.

Elle éclata d'un rire étranglé.

— Oh oui, tu es vraiment flippant.

— Je peux l'être.

Ils se regardèrent droit dans les yeux et elle déglutit. Un autre aspect de son ami se laissait deviner, un qu'elle n'avait jamais vraiment distingué jusqu'à présent. Cela la mettait un peu mal à l'aise.

Et cela l'excitait.

— Il faut que je rentre.

— Bien entendu. Mais tu avais besoin de vide pour comprendre les vraies raisons de ta fuite. Laisse-moi être clair. Tu vas retrouver un bordel sans nom. Des questions, des accusations, le chaos familial et David qui essaiera de te manipuler. Si tu n'as pas l'esprit clair, tu risques de faire quelque chose que tu regretteras. Reviens selon tes propres conditions.

Elle passa une main tremblante dans ses cheveux.

— Je sais. Je n'ai jamais fait un truc pareil. Je fais ce qu'il faut d'habitude, je ne me plante jamais.

— La vie, c'est bordélique. Accepte-le.

Elle en fut bouche bée. Puis s'esclaffa.

— Tu n'as vraiment pas cette touche féminine amicale. J'ai besoin de Kate.

— Il te faut la vérité. Cherche plus profondément, Gen. Je serai près de toi quand nous rentrerons, mais si tu as besoin de plus de temps, prends-le. Mince, on peut monter en voiture et aller à Lake George. Tout laisser derrière nous.

Cette idée était délicieusement tentante. Une virée de l'extrême, comme *Thelma et Louise*. Plus ou moins. Sans chercher à échapper à la police, bien sûr, mais quand même un film de potes.

— Si je faisais ça, j'irais sans doute en enfer. Tout le monde va me détester.

— Pas les personnes qui comptent.

Son esprit tourbillonnait. Le pouvait-elle ? Simplement disparaître quelques jours supplémentaires, tailler la route dans un enchaînement infini d'autoroutes vides et d'aventure ? Son âme sautait de joie. Oui, elle risquait d'aller en enfer. Oui, elle était la personne la plus horrible de la terre. Mais elle pouvait faire ça, gagner du temps et se remettre les idées en place avant de plonger dans les emmerdes. Elle appellerait Kate et Alexa ce soir pour s'expliquer. Être anonyme et faire partie du monde sans s'inquiéter d'être belle, charmante et intelligente. Être, c'est tout.

L'espoir s'épanouit.

— Tu as raison, dit-elle, tremblante d'excitation. On va le faire. Seulement quelques jours.

Il sourit largement.

— Je te retrouve bien là.

— Je vais appeler à la maison quand on sera de retour à la cabane pour que personne ne panique.

Le serveur déposa la note, se pencha pour ramasser les assiettes et se figea. Il la détailla comme s'il tentait de la mémoriser.

— Vous me paraissez tellement familière. Est-ce qu'on se connaît ?

Elle l'observa en fronçant les sourcils. Cheveux clairs, yeux noirs, un beau teint olivâtre. Un peu plus jeune qu'elle, mais Gen ne le reconnut pas.

— Non, je suis désolée, je ne crois pas.

Wolfe lui tendit sa carte de crédit, qu'il plaça avec l'addition.

— Navré, c'est très bizarre, c'est un peu comme si je vous avais déjà vue. Toutes mes excuses pour cette intrusion.

— Pas de souci.

Elle sourit tandis qu'il s'éloignait pour les encaisser. Wolfe parut amusé.

— Quoi ?

— Encore un admirateur comme celui de l'hippodrome ?

Elle leva les yeux au ciel.

— Arrête. Ed était sympa.

— Et sacrément sur tes talons. Tu sais ce que ses potes lui répétaient ?

— Quoi ?

— La façon la plus rapide de se remettre d'une femme, c'est d'être sous la suivante.

Elle éclata de rire.

— On dirait une réplique de Kennedy.

Le serveur revint, déposa le ticket pour que Wolfe le signe et son visage rayonna soudainement.

— Je sais ! Vous êtes dans le journal !

Un pressentiment glacial s'insinua dans ses veines. Sa bouche s'assécha.

— Quel journal ?

— Le *Saratoga Herald*. Vous êtes la mariée en fuite !

Wolfe sortit de table d'un bond, balança le reçu signé et attrapa Gen par la main.

— Ne dis rien de plus, mon pote, ou je ferai plus que faire une croix sur ton pourboire. Compris ?

Le serveur hoqueta, comprenant son erreur, et hocha la tête.

— Désolé, monsieur. Vraiment désolé.

Wolfe ne répondit pas. Gen avait l'impression que son corps était englué, collé au sol et si raide qu'elle ne parvenait pas à remuer. Non qu'elle en ait besoin. Il referma les doigts sur son coude et la guida vers la sortie, jusqu'à ce que l'air chaud l'enveloppe et qu'elle se mette soudain à inspirer de l'oxygène.

— Penche-toi. Les mains sur les genoux.

Elle obéit, hoquetant, tentant d'apaiser son cœur qui tambourinait, tandis que les paroles du serveur s'inscrivaient en lettres de feu dans son cerveau. *La mariée en fuite. Le journal*.

Oh, Seigneur.

Elle tenta de parler, sans succès, et finit par sortir ces mots :

— Il faut que je voie.

— Gen…

— Il faut que je voie. Tout de suite.

Il crispa les doigts sur sa chair en guise de punition. La légère douleur fit cesser la panique et la recentra, jusqu'à ce qu'elle se sente assez forte pour se redresser de toute sa hauteur.

— Reste ici.

Elle attendit sur le trottoir plongé dans la pénombre. La lune scintillait entre les pics montagneux, le ciel bleu-noir formant une magnifique œuvre d'art. Un couple la dépassa, riant doucement, et entra. Gen referma les bras autour de sa poitrine jusqu'à ce qu'il revienne avec le journal. Il ne dit rien, et la lueur inquiète dans ses prunelles lui apprit que c'était grave.

Elle déplia et lut le titre :

« Un chirurgien planté à l'autel »

Sa photo de fiançailles se moquait d'elle. Rayonnante dans son tailleur en lin blanc, les cheveux bouclés et remontés en un chignon sophistiqué, elle serrait les mains de David, qui la contemplait d'un air adorateur.

L'image suivante montrait l'église comble, d'innombrables roses qui débordaient de partout, des candélabres illuminés et son père tapotant David sur l'épaule, qui souriait d'excitation.

La dernière photo scella son destin.

L'expression brisée sur le visage de David se reflétait sur la page alors qu'il sortait de l'église au milieu d'une marée aveuglante de flashs, entouré de journalistes qui lui tendaient des micros. Son regard paraissait hébété, comme si elle lui avait arraché le cœur avant de sauter dessus.

L'univers se mit à tourbillonner. Gen se força à parcourir l'article. Des phrases se jetaient sur elle avec une joie moqueuse.

Un chirurgien réputé abandonné à l'autel par sa propre interne.

Le cœur brisé, délaissé, la famille s'est réunie, refusant de parler à la presse.

La mariée est passée par la fenêtre et s'est enfuie grâce à un invité et ami. Peut-être un autre amant ?

Son corps cessa de fonctionner. L'espoir d'un avenir se ratatina comme des cendres, ne laissant que des taches noires et un goût amer qui l'étranglait. Elle avait fait l'impensable, et il était désormais l'heure de payer.

Gen leva les yeux. Même à ses propres oreilles, sa voix parut artificielle.

— Ramène-moi à la maison.

Il serra les dents.

— Tu en es sûre ? On peut toujours suivre le plan. Monter en voiture et partir.

— Plus maintenant. C'est fini, Wolfe. Ramène-moi.

Il marmonna un juron bien senti avant de finalement opiner.

Elle grimpa dans la voiture et ils roulèrent dans la nuit, tandis qu'elle gardait les doigts crispés sur le journal.

10

Il l'avait perdue.

Wolfe lui jeta un coup d'œil. Elle regardait par la fenêtre, inexpressive, totalement retirée du présent. Il savait aussi où elle se trouvait – dans un entre-deux vide, fait d'engourdissement et d'obscurité, qui tarissait l'âme et ne laissait qu'une coquille vide.

Il regrettait davantage que la seule disparition de sa présence. En seulement trois jours, il s'était rappelé la joie d'être avec elle, de partager son amitié et ses rires, et d'être la personne qu'il devenait en compagnie de Geneviève MacKenzie.

Il n'essaya pas de la faire revenir. Il aurait largement le temps pour cela plus tard. Il préféra laisser la musique retentir et se rapprocher de la maison.

Elle avait passé les appels nécessaires avec son téléphone, acceptant une réunion familiale chez ses parents à la première heure le lendemain matin. S'il avait été plus tôt, ceux-ci l'auraient attendue, il était donc content qu'elle dispose de quelques heures de solitude. Dieu merci, David n'avait pas décroché. Le message gêné qu'elle lui avait laissé avait fait grimacer Wolfe. Son instinct lui disait que ce type jouait une sorte de jeu avec Gen au-delà de sa posture d'abandonné au cœur brisé. La seule chose que Wolfe pouvait faire, c'était garder un œil sur son amie et s'assurer qu'elle était protégée. Il dépassa le panneau qui les accueillait à Verily et descendit lentement l'artère principale jusqu'au bungalow de la jeune femme. Kennedy et Nate l'avaient loué un moment avant de se décider à emménager dans un lieu plus grand, si bien qu'il était heureusement vide. Wolfe ne serait toutefois pas surpris que Kate les attende à la porte. Cette femme était géniale quand il s'agissait de protéger sa meilleure amie.

La lumière du lampadaire vacilla lorsqu'il s'arrêta devant sa maison peinte en jaune vif, qui semblait aussi joyeuse qu'elle l'avait été autrefois.

— Tu es prête, ma puce ?

Elle acquiesça et s'extirpa de la voiture. S'emparant de leurs bagages dans le coffre, il remonta le trottoir incurvé.

Elle se figea sur le seuil. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule pour observer la scène.

L'endroit paraissait vide. Bien sûr, il était toujours meublé, avec son canapé bleu turquoise et ses coussins, les aquarelles aux couleurs vives sur les murs, les tapis et la solide table en pin qui lui rappelait celle de Mama Conte. L'escalier en spirale métallique menant au mini-loft/grenier donnait à l'endroit un charme désuet. Mais l'espace palpitait d'une morosité creuse, et une fine couche de poussière recouvrait tout. Cela ne faisait que quelques mois qu'il était vide, mais il serait idiot de ne pas percevoir l'impression de tristesse, comme si la maison avait besoin de résidents pour être heureuse.

— Je n'aurais jamais cru revenir ici, avoua-t-elle faiblement. Je n'ai rien. Pas de vêtements. Pas d'ordinateur. Pas même ma brosse à dents.

Il la poussa doucement pour entrer et referma la porte derrière eux.

— Ce sera facile à arranger demain matin. En outre, je ne suis pas non plus impeccable. J'irai vite fait en centre-ville très tôt chercher ce qu'il te faut.

— David voulait que je la mette en vente. J'ai refusé. Je ne sais pas trop pourquoi.

Il n'énonça pas la vérité car ils la connaissaient tous les deux. Elle avait senti que quelque chose n'allait pas entre eux, et vendre son bungalow ne lui laissait aucune échappatoire. Wolfe fouilla dans les placards et découvrit une paire de draps et des couvertures. Il fit rapidement le lit tandis qu'elle demeurait plantée là à le regarder, si épuisée qu'elle semblait tituber sur place. Il lui prit la main, la poussa doucement au bord du matelas et s'agenouilla devant elle. Dénouant ses baskets, il les lui ôta, pressant rapidement chaque pied, puis l'enjoignit de se mettre sous la couette. Le visage de Gen reflétait une confiance enfantine qui lui noua les tripes et le parcourut d'un farouche sentiment de possession. Il affronterait n'importe qui pour la protéger. Il l'avait laissée une fois partir avec un autre, et elle avait eu le cœur brisé.

À partir de dorénavant, tout mec devrait d'abord passer par lui.

Wolfe refusa d'analyser les sentiments cachés derrière cette pensée. Il lui dénoua les cheveux et écarta les mèches désordonnées de son front.

— Dors, ma puce.

Il se retourna pour s'en aller, mais son chuchotement l'arrêta.

— Est-ce que tu vas rester avec moi ? Je suis désolée – je suis un vrai bébé et je suis complètement paumée, mais… j'ai peur.

Elle se mit à battre furieusement des cils, la lèvre inférieure tremblante. Merde. Il n'aimait pas dormir avec quelqu'un à cause de ses cauchemars, mais il

n'allait pas la laisser seule. Pas dans cet état.

Il hocha la tête, ôta ses chaussures puis s'installa sur la couverture et l'attira contre lui. Son parfum l'enveloppa, une douce odeur de marguerites et la pureté du savon. Fraîche. Propre.

Tellement différente de lui.

Elle remua les fesses, se cala contre lui et, lentement, ses muscles se détendirent. Il raffermit sa prise autour de sa taille, se délectant de sa proximité et de sa chaleur corporelle qui brûlait comme un feu de camp. Jurant à voix basse, il se concentra sur sa respiration et s'efforça de ne pas s'exciter. Il avait embrassé plein de femmes et avait couché avec plus encore. Pourtant la passion honnête qu'elle lui avait offerte lors de cet unique baiser le hanterait à jamais.

Mais Gen était son amie. Sa confidente. Son tout.

Il ne gâcherait jamais tout ça pour du sexe.

Le sommeil fut lent à venir.

Ce soir, les bruits étaient terribles.

Vincent monta le son et se mit à souhaiter posséder un de ces super casques audio qui bloquaient le bruit extérieur. Les oreillettes bas de gamme et l'iPod recyclé faisaient généralement l'affaire, mais la porte mince laissait échapper en continu des grommellements, des bruits de coups et des grincements de meubles. Il savait qu'il y en avait plus d'un ce soir. Les sons émis par les deux types, grognant et hurlant à sa mère des phrases telles que « suce-la, sale pute » et « prends-la comme ça » retentissaient dans ses oreilles et le rendaient malade.

Mais il avait appris la dernière fois à ne pas montrer le bout de son nez, même si cela durait des heures.

Il aurait dû s'enfuir dans la forêt mais il faisait sacrément froid et il n'était pas préparé. D'habitude, les hommes arrivaient plus tard mais, juste après l'école, l'un d'entre eux était déjà là, en train de manger ses céréales, le détaillant de cette façon désormais familière.

L'état de sa mère empirait. Les aiguilles avaient remplacé la poudre. Son regard devenait fou lorsqu'elle avait besoin de sa dose, et les hommes semblaient savoir qu'ils pouvaient la pousser davantage. Il ne savait pas de combien de temps il disposait avant de devoir éventuellement s'enfuir. Jusqu'à présent, il n'avait réussi à planquer qu'une petite centaine de dollars. Cela ne le mènerait pas bien loin. Sa mère lui avait raconté des histoires abominables de familles d'accueil et l'avertissait toujours de cacher leur secret, sans quoi il ne la reverrait jamais.

Elle n'avait personne d'autre pour prendre soin d'elle. Il devait rester. Quand il serait plus grand, il les sortirait de là tous les deux, mais pour

l'instant, il devait prendre son mal en patience.

Les cris lui hérissaient la peau. Finalement, des bruits de pas parvinrent de la cuisine.

— Tu as dit que je pourrais en avoir si je le faisais, geignit sa mère. J'ai fait ce que tu voulais. Donne-le-moi.

— Sale petite pute cupide. Je te dirai quand.

Un truc s'écrasa contre le mur.

— La nuit ne fait que commencer. Où est ton garçon ?

— Chez un ami.

— Il est encore dans ce foutu placard ? Faisons-le sortir pour s'amuser.

Le cœur de Vincent s'emballa, mais il demeura parfaitement immobile. Des poings cognèrent à la porte. Le verrou s'agita mais tint bon.

— Eh, mon gars, sors de là et viens jouer. J'ai des trucs pour toi.

— Je t'ai dit qu'il n'était pas là. Laisse-le tranquille, je suis là.

Encore quelques minutes de harcèlement, de coups frappés au battant et de menaces. Puis le son de seringues tombant sur la table.

— Tic-tac, petit gars. Un jour tu seras un homme et tu sortiras tes fesses d'ici pour aider ta mère. Tu m'entends, mon garçon ?

Sa mère dit quelque chose qu'il ne comprit pas. Puis vint le silence béni lorsqu'ils s'injectèrent la drogue et regagnèrent la chambre. Les bruits recommencèrent.

Vincent se concentra sur la musique, se balançant d'avant en arrière, et se mit à espérer la mort.

Il avait onze ans.

11

Gen bondit hors du lit.

On cognait de façon répétée à la porte, les coups se faisant de plus en plus pressants. Et s'il s'agissait de journalistes ? Elle jeta un coup d'œil au lit vide. Où était Wolfe ? Était-il allé au magasin ? Que faire ?

Gen s'accroupit, traversa lentement le salon et risqua une œillade par la vitre.

Kate, Kennedy et Arilyn lui rendirent son regard.

— Chérie, c'est nous, laisse-nous entrer !

Elle tritura le verrou, ouvrit grand la porte et se retrouva enserrée dans une étreinte puissante.

Malheureusement, l'engourdissement et les murs qu'elle avait élevés ces derniers jours s'écroulèrent dans un grondement.

Elle éclata en sanglots.

Gen se laissa aller, pleurant et tremblant tandis qu'elles la guidaient jusqu'au canapé. Kate la tenait contre elle, Arilyn lui tapotait le genou et lui murmurait des mots apaisants et Kennedy débarqua dans la cuisine, jurant comme une harpie.

— Quel sale enfoiré ! Jouer les mauviettes devant les journalistes pour avoir le beau rôle ! Je savais qu'il se tramait quelque chose, Gen. Je ne lui ai jamais fait confiance. Quelqu'un qui a des dents aussi blanches pose forcément problème.

Le choc d'une bouilloire et le bruit de l'eau qui coulait se répercutèrent dans l'atmosphère.

— Sauter par la fenêtre de l'église est la meilleure chose que tu aies faite de ta vie.

Gen prit une inspiration larmoyante.

— Mais je l'ai abandonné à l'autel. Il m'aimait, et je suis dans un état abominable, j'ai paniqué, désormais tout le monde me déteste et je ne sais pas ce

qu'il va arriver.

Kate lui saisit les épaules. Sa voix était forte et apaisa la panique qui montait.

— Si, tu sais. Tu n'as juste pas envie de l'affronter. Il est temps de regarder la vérité en face, chérie. Tu n'avais pas envie d'épouser David. Je crois que tu voulais le quitter depuis longtemps.

— Tu as changé ces six derniers mois, renchérit Arilyn. Nous nous en sommes tous aperçu, mais sans savoir quoi faire. Tu évitais tes amis, tu paraissais tout le temps stressée et tu as perdu ta joie de vivre.

Kennedy posa vivement une tasse sur le plan de travail.

— Le salopard de merde. Je me doutais qu'il te montait la tête en coulisses. Chaque fois qu'on organisait un truc, tu appelais avec une excuse à propos de David. Tu t'es mise à disparaître. Et tu étais si nerveuse que je suis en rogne de ne pas t'avoir parlé plus tôt. J'aurais dû savoir qu'il te maltraitait.

Le passé défila devant elle, et la voix intérieure qu'elle tenait en laisse se mit à pousser des cris suraigus. *Oui, rappelle-toi qu'il te disait quoi porter, comment te comporter, comment lui faire plaisir… Tu te souviens de l'air froid dans ses yeux quand il était mécontent ? La colère qu'il peinait à contrôler si quelque chose ne se déroulait pas selon ses vœux ?*

— Il ne m'a jamais frappée.

Sa voix était faible. Gen prit conscience qu'il s'agissait de sa dernière défense. Le soir, quand elle songeait à le quitter, quand elle songeait à la façon dont sa vie était si entremêlée à celle de David et que sa peur de lui croissait, elle se répétait cela. Comme s'il s'agissait d'un trophée. Il ne la frappait jamais. N'était-ce pas une bonne chose ? Est-ce que ça ne prouvait pas qu'elle était dingue de croire qu'il prenait lentement le contrôle de son âme, morceau par morceau, jusqu'à ce qu'il ne reste qu'une ombre de ce qu'elle avait été ?

Arilyn sourit. Ses cheveux blond vénitien brillaient autour de son visage, lui donnant un air angélique.

— Bien sûr que non. Cela t'aurait donné une raison de le quitter. La maltraitance commence rarement par des attaques physiques. C'est une lente prise de contrôle, un changement subtil de pouvoir à mesure qu'il t'isole de tes soutiens, jusqu'à ce qu'il ne te reste plus personne.

La vérité s'abattit sur elle. Un hoquet jaillit de ses lèvres. Mon Dieu, combien de fois avait-elle souhaité qu'il la frappe, tout simplement ? Arilyn avait raison. Elle serait partie sans un regard en arrière. Clair et net. Au lieu de quoi, il avait revêtu ses manipulations du manteau de l'amour jusqu'à ce qu'elle ne sache plus distinguer la vérité.

Kennedy lui apporta la tasse de thé. Elle referma les doigts autour de la chaleur et prit une gorgée du liquide brûlant. Une tiédeur bienvenue lui tapissa le ventre.

— Est-ce qu'il te rendait nerveuse ? Te faisait remettre en question tes décisions ? Surveillait ton téléphone, tes messages et toutes tes communications ? Si tu faisais quelque chose de mal, avait-il des façons de te punir ?

Kennedy s'agenouilla par terre devant elle, la dévisageant de ses prunelles ambrées. De nouveau, les réminiscences la heurtèrent comme une volée de cailloux. La fois où elle avait fait brûler le dîner lorsqu'un ami de David était venu manger, il avait ri et l'avait gentiment taquinée tout du long mais, une fois seuls, il avait refusé de lui parler deux soirs de suite. Elle n'avait plus jamais raté un plat.

La fois où elle avait refusé de coucher avec lui, elle avait dû encaisser sa grande déception, ses subtiles remarques sur son égoïsme et ses flirts avec les autres femmes de l'hôpital tandis qu'il l'avait mise en garde de ne pas le pousser dans les bras d'une autre en ne veillant pas à ses besoins. Elle avait toujours accepté les relations sexuelles après cela.

— Oui. Il a fait ça. Tout ça. Je ne sais plus qui je suis sans lui.

Kate lui pressa l'épaule.

— Tu es toi, mais une version différente. On n'est jamais la même après une rupture ou une tragédie. On n'est pas censé l'être. Tu le découvriras par toi-même.

Le dégoût lui glaça les sangs. Toute sa vie, elle avait été forte et indépendante. Du moins l'avait-elle cru.

— Je n'ai jamais pensé que je pouvais être aussi faible, murmura-t-elle. Je lisais ces romans avec des femmes idiotes maltraitées par le héros et c'était censé être normal parce qu'ils s'éclataient au lit. Comment en suis-je arrivée là ? Pourquoi ai-je été incapable de dire non ou de partir avant de faire de tout ça un désastre ? Est-ce que je suis à ce point en manque d'affection ?

Kennedy renifla.

— Certainement pas. Écoute, la plupart de mes lectures sont des romances, montrent essentiellement des femmes qui sauvent les fesses de mecs crétins et vendent encore plus d'exemplaires. On n'est pas parfaites, ma puce. On fait de notre mieux. Tu as été assez forte pour fuir avant d'être mariée. Assez forte pour écouter ton instinct. Désormais, tu n'as plus qu'à aller de l'avant.

Ces propos la touchèrent profondément et résonnèrent en elle. Oui, elles avaient raison. Expier ses erreurs ne les ferait pas disparaître. Mais elle devrait

reprendre le contrôle de sa vie et déterminer ce qu'elle voulait. La véritable Geneviève, pas la création de David.

— Je vous adore, les filles.

Elle renifla.

— Sérieusement.

— On t'aime aussi, répondit Kate en l'attirant une nouvelle fois dans ses bras. J'étais morte d'inquiétude. J'ai menacé Wolfe de lui botter le cul s'il ne prenait pas soin de toi.

Gen s'esclaffa à demi et s'essuya les yeux.

— Non, il m'a sauvée. Il m'a donné le temps nécessaire pour comprendre à quel point je suis différente quand je suis loin de David. Nous sommes rentrés après avoir découvert les gros titres dans le journal. Est-ce que les journalistes vous ont embêtées ?

Kate écarta sa question d'un geste.

— On s'est occupés d'eux. La plupart te cherchent à Nashville.

— Hein ?

— Kate les a lancés sur une fausse piste. Alexa a soutenu ses dires. Elle a dit que tu rêvais de devenir une star de la country et que tu nous avais envoyé un message pour nous dire que tu roulais vers le Tennessee. Ils sont sans doute encore en train d'attendre que tu y débarques.

Un éclat de rire lui échappa.

— Merci. Cela m'accordera un peu de temps.

— Où est-ce que tu as séjourné avec Wolfe ? s'enquit Arilyn.

— Sawyer a une cabane à Saratoga. C'était bien. J'avais oublié ce que ça faisait de s'amuser sans craindre de faire un truc qui ne faut pas. Il m'a emmenée au champ de courses. J'ai gagné un gros paquet.

Kennedy lui tapa dans la main.

— Sympa. Je crois que tu manquais à Wolfe.

— Oui, David m'a mené la vie dure à propos de notre amitié. Je me suis rendu compte que je m'étais mise à l'éviter, alors nous avons beaucoup discuté ce week-end.

Ken et Kate échangèrent un coup d'œil.

— Seulement discuté ? interrogea la première.

Le souvenir de leur baiser lui brûla la mémoire. La chaleur de sa bouche, la douceur de ses lèvres, les mouvements décadents de sa langue.

— Bien sûr que oui. Je venais de quitter mon mariage en courant. Je ne suis pas du genre à sauter au lit avec mon meilleur ami. Il n'y a rien de ce genre entre nous.

— C'est ce que tu affirmes depuis longtemps, commenta Kate.

— Parce que c'est la vérité.

Arilyn se tapota les lèvres d'un doigt.

— Hum.

— Les filles ! Il n'y a rien entre Wolfe et moi. Il n'y a jamais rien eu. Il n'y aura jamais rien. Pigé ?

La porte s'ouvrit.

— J'ai apporté le petit déjeuner, ma puce. Il est temps de te lever. Oh, merde.

Il dévisagea le groupe de filles pendant un moment. Avant de hausser les épaules et de déposer les sacs sur la table.

— Bonjour, mesdames. Kate, je suis surpris que tu aies attendu le matin. Je pensais que tu ferais le guet devant la porte lorsque nous sommes arrivés hier soir.

L'intéressée croisa les bras et lui lança une œillade noire.

— Tu as éteint ton portable. Je t'en veux de ne pas m'avoir tenue au courant de tout.

Wolfe eut un large sourire et se mit à sortir ses courses. Les effluves d'œufs et de bacon emplirent la pièce.

— Tu es flippante quand tu te montres protectrice. Je me suis bien occupée d'elle. Pas vrai, Gen ?

Lorsqu'elle s'était réveillée en pleine nuit, elle avait la tête posée sur son torse et la cuisse du jeune homme pesait sur la sienne. Sa respiration et ses battements de cœur l'avaient apaisée. La délicieuse odeur de coton propre et de peau masculine l'enveloppait. Elle savait qu'elle aurait dû s'écarter mais sa présence était si agréable, si solide, qu'elle s'était rendormie immédiatement.

— Si.

— Tu viens d'arriver, Wolfe ? interrogea Kate.

Oh, oh.

— Euh, il…

— Non, on a passé la nuit ensemble.

Crotte.

Arilyn pencha la tête.

— Hum…

Kennedy sourit.

— Il était temps. Tu sais ce que je dis sur la meilleure façon de se remettre d'un mec ?

Il leva les yeux au ciel.

— Oui, j'ai déjà entendu ça : en étant sous un autre. Tu partages cette théorie avec Nate ?

Elle rougit.

— J'ai l'intention de me retrouver sous Nate pendant un sacré bout de temps.

— Toujours pas de mariage en vue ?

Son amie poussa un soupir impatient.

— Bientôt. Pourquoi gâcher la perfection ? Bon, reste en dehors de ma vie amoureuse ou je ne le laisserai plus jouer au golf avec toi.

Wolfe s'esclaffa.

— Crois-moi, Ken, c'est toi la dominée dans le couple.

— Va te faire voir.

Gen éclata de rire. Seigneur, cela lui avait manqué. *Ils* lui avaient manqué. Les échanges de plaisanteries, les insultes, l'amour qui transparaissait… Comment avait-elle tenu si longtemps sans ses amis ?

Arilyn, toujours prompte à jouer les pacificatrices, prit la parole.

— Comment pouvons-nous t'aider ? Est-ce que tu vas rencontrer David aujourd'hui ?

— Je lui ai laissé un message, il refusait de décrocher. Je vais chez ma mère pour discuter. J'ai demandé à tout le monde d'être là. Ils méritent une explication.

— On ira avec toi, déclara Kate.

— Non. Je pense qu'il est temps d'être honnête avec eux et avec moi-même sur le genre de relation que nous vivions. J'ai besoin de le faire seule.

Arilyn opina.

— Nous comprenons. Écoute, on sera à Kinnections toute la journée. Pourquoi ne pas passer et on se fera une sortie entre filles ? Tu peux venir chez moi.

Gen sourit.

— Merci, mais je ne sais pas si je suis en état pour le moment. J'ai besoin de temps pour réfléchir. Affronter David. Je vous tiendrai au courant.

Kate avait l'air inquiète mais finit par accepter. Wolfe découpa les sandwichs du petit déjeuner en morceaux et servit le café, puis ses amies finirent par s'en aller. C'était bizarre, elle se sentait déjà différente. Comme si une part d'elle venait de revenir à la vie, lui rappelant qu'il y avait plein de gens qui l'aimaient pour ce qu'elle était et qui ne lui avaient jamais demandé de changer. N'était-ce pas ça, l'amour, ainsi que l'avait souligné Wolfe ? David l'avait-il jamais aimée ? L'avait-elle jamais aimé ?

— À quelle heure est-ce que tu t'en vas ?

Elle se secoua et plaça la vaisselle dans l'évier.

— Maintenant.

Il se lava les mains, les sécha et prit ses clés.

— Je vais conduire.

Gen le dévisagea.

— Tu n'es pas obligé de venir. C'est ma famille. Tout ira bien.

— Je sais. Mais cela fait un moment que je n'ai pas vu tes parents et j'aimerais passer du temps avec toi aujourd'hui.

— Tu ne t'entends pas avec mon père. Izzy sera sans doute là. Je n'ai pas besoin d'une nounou.

— Je sais. Je viens quand même.

Elle lui lança un regard furieux. Il se tenait dans sa cuisine, détendu, l'encre noire de son tatouage ondulant sur son épaule musclée et lui caressant l'oreille. Le diamant de son lobe étincelait, de même que l'anneau à son sourcil, et ses cheveux formaient un attirant désordre de boucles noires. Gen savait qu'il n'en démordrait pas. Elle avait déjà vu cette expression, toute de fausse décontraction. À l'intérieur, il était de marbre, et s'il voulait aller avec elle, il irait.

Elle souffla.

— Très bien. Viens.

Quand ils s'arrêtèrent devant la maison de sa mère, Gen lui fut reconnaissante de sa présence. Une foule de voitures emplissait l'allée, et son estomac se crispa. Avait-elle toujours eu peur de décevoir sa famille ? C'était étrange, ils ne lui avaient jamais mis la pression pour sa carrière professionnelle, ni pour le genre de personne qu'elle devrait être. Est-ce que tout relevait uniquement de ses propres aspirations et de son désir de réussite ? Il était peut-être temps de se montrer assez courageuse pour reconnaître ses erreurs, accepter le fait qu'elle ne connaissait pas toutes les réponses et qu'elle n'était peut-être pas celle qu'ils avaient toujours cru qu'elle était.

— Prête ?

Il lui prit la main.

— Prête.

Ils gravirent ensemble les marches du grand porche, où étaient disposés des fauteuils à bascule blancs et des tables. Sa famille appelait la maison « Tara » parce qu'elle représentait l'essence de leur être. Elle se rappelait du moment où leur père les avait abandonnés, attiré par la dive bouteille, et la façon dont sa mère s'était battue pour conserver la maison en dépit de son maigre salaire. Elle se remémorait les pleurs incessants la nuit dans la chambre de leur mère et la colère d'Izzy à l'encontre de leur père. Son frère, Lance, était en fac de médecine à l'époque et avait mis sa copine enceinte. La maison les avait tous accueillis, ainsi que le bébé, qui était devenu sa première nièce adorée. Lance avait épousé Gina et élevé Taylor ici les premières années, pendant qu'il se démenait à l'université.

Un jour, leur père était rentré, sobre et résolu à réunir sa famille. La route du pardon avait été longue et difficile, mais il n'y avait jamais eu d'oubli. Finalement, sa mère avait accepté de le reprendre et ils avaient guéri, mais des cicatrices perduraient. Elle savait que quelque chose avait changé chez Izzy à cette époque. Sa jumelle lui avait toujours été identique au sens physique, mais très différente sous la surface. Alors que Gen ne désirait rien tant que respecter les règles et être la meilleure, sa sœur transgressait ces mêmes règles et adoptait une attitude rebelle. C'était presque comme si elle ressentait trop et que ses émotions étaient devenues trop grosses pour être contenues. La longue spirale de problèmes avait failli briser une nouvelle fois leur famille.

Elle se souvint du jour où elle avait découvert de la marijuana dans le placard, au fond d'un vieux sac de sport. Izzy l'avait suppliée de garder le secret, jurant qu'elle conservait la drogue pour quelqu'un d'autre et que Gen devait lui faire confiance.

Celle-ci se demanda si les choses auraient été différentes si elle avait écouté sa sœur. Mais elle avait parlé, et tout avait changé depuis. Izzy ne lui avait plus jamais fait confiance et elle l'avait rejetée, si bien que leur ancienne proximité avait fini par disparaître. Une froideur s'était immiscée entre elles, un mur si haut qu'on ne pouvait l'escalader. Gen pleurait la perte de sa jumelle tous les jours.

Elle prit une profonde inspiration et ouvrit la porte.

La maison l'accueillit dans une étreinte serrée et des souvenirs réconfortants. Le parfum de cire au citron flottait autour d'elle. Le magnifique escalier et son charme sudiste sophistiqué soulignait les hauts plafonds, les portes-fenêtres, et une atmosphère douillette innée saluait les visiteurs.

— Geneviève !

Sa mère se rua vers elle, la serrant avec une force toute maternelle. Maria MacKenzie était de ce sang italien qui cultivait l'importance de la famille, la nourriture, et qui possédait une volonté de fer. Seule, elle avait maintenu tous les fragments en place et s'était toujours montrée aimable envers les étrangers, ouvrant sa maison et sa personne à tous ceux qui avaient besoin d'elle. Menue, avec des cheveux noirs bouclés et des traits puissants et animés, elle prit le contrôle en quelques instants.

— Wolfe, merci d'avoir pris soin de ma fille. Je savais que tu la ramènerais.

Ce dernier hocha la tête, l'embrassa sur la joue et recula d'un pas.

Le reste de l'assistance se précipita vers elle.

Alexa fut la première, l'étreignant aussi farouchement qu'une mère ourse prête à protéger son petit.

— J'étais si inquiète, chuchota-t-elle. Je suis heureuse que tu ailles bien.

— Je suis désolée, répondit Gen, vraiment désolée d'avoir fait ça à tout le monde.

— Chut, on veut juste que tu sois en sécurité.

Gina et Lance suivirent. Lance lui fit son regard de grand frère soucieux tandis que Gina s'agitait, expliquant que Taylor était chez une copine pour que sa tante n'ait pas à répondre à ses milliers de questions sur les raisons de sa fuite.

Tandis qu'ils remontaient le couloir, elle aperçut les deux derniers membres de sa famille, en retrait. Izzy portait son habituelle tenue de rebelle : un short en cuir et un débardeur noir moulant. L'encre rouge de son tatouage de rose apparaissait sur la courbe de son sein. Elle arborait autrefois les mêmes boucles folles que Gen mais là, elle s'était lissé les cheveux. De longues mèches parsemées de violet encadraient son visage. Elles étaient jumelles mais n'avaient jamais eu l'air aussi différentes. Une fois encore, la distance entre elles lui fit mal. Gen ouvrit les bras. Sa sœur répondit mais demeura raide, comme si elle n'était pas habituée aux démonstrations d'affection physiques.

— Tu sais comment te faire remarquer, lança Izzy. Ça va ?

Gen eut un rire étranglé.

— Il était temps que je mette un peu de piment par ici. Je tiens le coup.

Cette remarque fit naître un sourire hésitant sur les lèvres de sa jumelle. Gen jeta un coup d'œil derrière sa sœur et croisa le regard de son père.

— Salut papa.

Jim MacKenzie battit des paupières, ses prunelles bleues pleines d'une émotion à vif.

— Geneviève. Nous étions inquiets.

— Je sais. Désolée papa.

Il déglutit, avant d'effacer la distance entre eux pour la serrer dans ses bras. Il avait beau lui avoir brisé le cœur quand elle était jeune, il était son chevalier en armure. Un chevalier ayant perdu de son panache, certes. Mais il était revenu pour sa famille, avait lutté pour trouver la rédemption et ne l'avait plus jamais laissée douter de lui. Elle avait horreur de le décevoir, mais il représentait également pour elle la possibilité de faire des erreurs et de s'en remettre.

Lorsqu'il tourna la tête, son regard se fit glacial.

— Wolfe. Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Jim ! Il est le bienvenu chez nous, s'exclama sa mère.

— Je n'ai jamais dit le contraire. Je voulais juste savoir pourquoi il est là. En fait, j'aimerais savoir comment ma fille a fini dans ta voiture, pour commencer. Est-ce que c'est toi qui as planté cette idée dans sa tête ?

Gen hoqueta.

— Papa, arrête ! Wolfe s'est occupé de moi – ce n'est pas sa faute. C'était ma décision. C'est moi qui me suis enfuie de l'église, et il se trouvait dehors. Et je lui ai demandé de m'emmener.

— Pratique.

— Jim. Ça suffit, rétorqua Maria d'un ton sec.

Il se tut. Wolfe ne prononça pas un mot. Gen ignorait pourquoi son père s'était toujours montré méfiant à l'égard de son ami. Dès les premiers jours de leur amitié, son expression se renfrognait dès qu'elle parlait de lui et, à de nombreuses reprises, il l'avait pressée d'être prudente avec lui, alors même qu'il faisait partie de la famille d'Alexa et Maggie.

— Allons discuter dans le salon, enjoignit Maria.

Jim grommela quelque chose mais suivit le mouvement. Sa mère avait disposé des pâtisseries, du café et du thé. Tout le monde prit quelque chose à manger et s'assit. Comme c'était bizarre… En général, ils tenaient des réunions de crise familiale à propos d'Izzy, jamais d'elle.

Wolfe s'installa sur le fauteuil le plus éloigné, mais sa présence palpitait autour de la jeune femme d'une façon quasi physique. Elle se détendit, se rappelant qu'ils étaient ici pour soutenir sa décision. Elle devait simplement leur dire la vérité.

— Tout d'abord, je ne peux pas vous répéter à quel point je suis désolée de ce que j'ai fait. Je sais que j'ai planté tout le monde sans la moindre explication. Je vous ai laissés avec les ennuis et je n'en ai jamais eu l'intention. J'ai seulement… paniqué.

Alexa prit la parole.

— On se fiche des répercussions. Par contre, la raison de ta fuite nous inquiète davantage.

Jim intervint.

— Tu as entendu ce qu'elle a dit. Elle a paniqué. Elle a eu une grosse crise d'angoisse maritale et ne l'a pas supporté. Ça se répare.

Lance acquiesça.

— J'aimais Gina, mais se préparer à prononcer ses vœux, c'est difficile.

Il sourit quand cette dernière lui donna un coup dans l'épaule.

— Écoute, je sais l'effet que peut avoir l'hôpital quand on est interne. Des horaires de dingue, pas beaucoup de sommeil et toute la préparation du mariage. Cela fait longtemps que David nous disait qu'il s'inquiétait pour toi.

Sa voix intérieure sortit de son sommeil et hurla en protestation. *David parlait d'elle à sa famille ? Que se passait-il ?*

Gen secoua la tête.

— Attendez. Qu'est-ce que David a dit à mon sujet ? C'était plus qu'une crise de panique classique, papa. Il y a un problème entre nous depuis un moment mais je n'ai pas voulu m'en préoccuper.

Ses parents échangèrent un regard entendu. Alexa prit l'air compatissant. Izzy sourcilla. Il se passait quelque chose de bizarre, une sorte d'impatience tandis qu'ils écoutaient son histoire. Jim se racla la gorge.

— Ma chérie, j'aurais aimé que tu nous en parles. On aurait pu t'aider ; David nous a dit que tu faisais des crises de panique. Il nous a raconté que tu te demandais sans cesse si tu étais assez qualifiée à l'hôpital et que tu t'étais mise à croire que tu ne le méritais pas comme mari. Il s'est montré honnête avec ta mère et moi sur ces problèmes, mais il t'aime. Pourquoi refuses-tu de prendre les médicaments ?

Son souffle se coinça dans sa poitrine. Des signaux d'alarme retentirent de toute force dans son cerveau.

— Quels médicaments ? Je ne sais pas de quoi vous parlez.

— Il n'y a pas de honte à prendre des cachets, renchérit Alexa. Nombre de gens en prennent pour la dépression ou l'anxiété. Tu as endossé trop de responsabilités. David a dit qu'il voulait alléger ton emploi du temps mais que tu as refusé. Il voulait engager un planificateur pour le mariage, mais tu as insisté pour gérer toi-même tous les détails. Parfois, il faut accepter l'idée de demander de l'aide.

Le sang lui monta à la tête et elle explosa.

— Attendez une minute. Je ne sais pas ce qu'il vous a raconté, mais c'est faux. Il n'arrêtait pas de me demander de prendre des gardes supplémentaires à l'hôpital, pas l'inverse. Et il m'a dit et répété qu'on n'avait besoin de personne pour organiser notre mariage, qu'on devrait le faire nous-mêmes.

Alexa la dévisagea.

— Chérie, David m'a appelée pour avoir le nom d'un organisateur. Il a essayé de l'embaucher, mais tu as refusé. Tu ne te souviens pas de la discussion que nous avions eue au déjeuner ? Quand je t'ai suggéré de l'appeler et que tu as refusé ?

Elle se souvenait. Sauf que ce matin-là David lui avait dit qu'il serait déçu qu'elle abandonne le mariage à une étrangère. Il lui avait demandé si elle appréciait l'idée de confier ses enfants à une nounou pour les éduquer – si c'était le genre de mère et d'épouse qu'elle souhaitait être. Comment avait-il manipulé la discussion aussi facilement ? Quand Alexa avait abordé le sujet, elle était déterminée à montrer à son fiancé qu'elle pouvait tout faire seule. Avait-il débité des histoires et des mensonges sur leur couple dès le début ? Et si oui, pourquoi ?

Elle devait rétablir la situation et leur faire comprendre.

— Je n'ai pas besoin de médicaments. Il déforme les faits. J'ai commencé à remarquer une manipulation et un besoin de contrôler chaque aspect de ma vie. Il s'est mis à vérifier mon téléphone, à essayer de me tenir à l'écart de mes amis. Savez-vous combien de fois j'ai voulu voir Alexa ou passer dîner, et où il m'a sorti une raison pour laquelle je ne pouvais pas ?

Sa mère fronça les sourcils.

— Vraiment ? Il m'a toujours semblé le contraire. Il m'appelait une fois par semaine pour prendre de nos nouvelles, parler de toi et de ce que vous faisiez tous les deux. Il y a environ un mois, il a confié à ton père qu'il s'efforçait de te faire sortir davantage, mais que tu avais des moments de dépression. Tu te rappelles quand je t'ai appelée ? Que je ne cessais de te demander si tu avais besoin que je vienne t'aider, mais que tu répondais avoir besoin de dormir ?

Elle avait demandé à David d'inviter ses parents à dîner. La nuit avait été difficile à l'hôpital, si bien qu'il s'était mis en colère, lui demandant pourquoi il ne lui suffisait pas, lui demandant pourquoi ils ne pouvaient pas profiter d'un dîner tranquille en amoureux au lieu de faire participer tout le monde à leur relation. Lorsque sa mère avait appelé, elle était si bouleversée qu'elle avait menti et prétexté avoir besoin de sommeil en guise d'excuse. Elle avait toujours protégé son sombre secret avec David, tentant d'empêcher les gens de découvrir la vérité sur leur couple.

Y compris elle-même.

La toile dans laquelle elle s'était engluée était entièrement sa faute. Gen inspira lentement.

— Maman, je ne voulais pas que vous sachiez que David m'avait mené la vie dure lorsque je vous avais invités à dîner. Au moment de ton coup de fil, j'étais embarrassée de devoir dire non, alors je t'ai dit que j'étais fatiguée.

— Je vois.

Non, elle ne voyait pas. En fait, Gen s'aperçut, dans un éclair de conscience, que toute sa famille ne la croyait pas. D'une façon ou d'une autre, David les avait convaincus qu'il était le gentil et qu'elle avait besoin d'aide.

— Si tu rencontrais ces problèmes, pourquoi as-tu continué ? Tu as fêté tes fiançailles en grande pompe. Cela te laissait largement le temps de faire part de tes inquiétudes sur David à l'un d'entre nous, souligna son père.

— Je savais que quelque chose clochait, mais je refusais de me l'avouer. J'avais peur. On vivait ensemble, il est mon supérieur hiérarchique, et je me suis sentie prise au piège.

— Prise au piège ? Est-ce qu'il t'a déjà menacée ? demanda Jim.

— Non. Mais je pense qu'il me maltraitait, papa.

Lance se pencha en avant.

— Est-ce qu'il t'a frappée ? Je vais tuer ce fils de pute.

— Non, il ne m'a jamais frappée.

Le silence se fit. Gina détourna la tête. Alexa fronça les sourcils, comme si elle cherchait à résoudre l'énigme. Izzy demeurait coite, concentrée sur ses ongles, comme si elle craignait de donner son avis. Ses parents avaient l'air désorientés.

Gen croisa le regard de Wolfe.

De la force. Il la croyait. Il *savait*. Mais c'était son combat, sa famille, sa vérité. Elle devait leur faire voir tout le tableau.

Gen ouvrit la bouche.

La sonnette retentit.

Jim se leva.

— Bon. Il faut qu'on connaisse le fond de cette histoire.

— Papa, qui est à la porte ?

Il serra la mâchoire.

— David. Tu dois comprendre qu'il veut désespérément te voir, Gen. Il est dans un état lamentable. Il est venu ici chaque jour depuis ton départ, passant en revue tout ce qu'il aurait pu mal faire. Cet homme t'aime et tu lui dois une explication.

La panique monta. Elle n'eut pas le temps de reprendre ses esprits ni de se préparer à la confrontation. D'un seul coup, David se tint devant elle, la dévisageant, et elle se figea, incapable de s'arracher à son regard.

Elle était tombée sous le charme à l'instant où elle l'avait vu. Il était un dieu vivant de beauté masculine et de compétence, et elle l'avait aimé à distance pendant près de deux ans avant qu'il la remarque enfin. Les longs déjeuners avaient mené aux dîners et, lorsqu'ils avaient fini au lit, elle avait eu l'impression d'avoir trouvé chaussure à son pied.

Combien de temps cela avait-il duré ? Une courte période de bonheur, absorbés par l'excitation physique, les heures passées sous les couvertures à faire l'amour et partager ses pensées, ses idées et ses rêves. Il était tout ce qu'elle avait toujours désiré. Cela avait été si facile d'ignorer les signes, la déception muette lorsqu'elle faisait quelque chose qu'il désapprouvait, la lente évolution de ses attentes et ses désirs qui passaient avant ceux de la jeune femme.

Ses prunelles vert émeraude brillaient au milieu de son visage bronzé. Son épaisse chevelure blonde lui évoquait un halo, soulignant les rides d'expression autour de sa bouche, la sensation de puissance et de présence qui émanait de lui rien qu'en pénétrant dans la pièce. Elle remua la bouche pour former des mots, mais il fut trop rapide.

Il l'attira dans ses bras et l'embrassa. Referma les mains autour de sa taille et lui caressa les cheveux, murmurant des paroles aimantes à son oreille. Tant de tendresse et de prévenance. Oh, comme elle avait adoré cet aspect de lui, l'amant doux qui lui donnait le sentiment d'être complète rien qu'en obtenant son approbation. Elle savait aussi à quelle vitesse il pouvait retourner sa veste, jusqu'où il pouvait la punir et la faire souffrir avec quelques mots bien sentis ou des regards froids.

Gen tenta de reculer, mais il la tenait étroitement.

— Je suis désolé, ma chérie, répétait-il encore et encore. C'est ma faute. J'ai voulu aller trop vite, je n'ai pas écouté tes inquiétudes avant le mariage. Pardonne-moi, mon amour.

Elle fut saisie de nausée. Cherchant désespérément à s'échapper, elle poussa sur son torse et recula en titubant. Le désespoir sur le visage de David, le fait qu'il lève les bras dans le vide, lui firent très mal. Elle entendit le discret hoquet de sa mère alors qu'elle rejetait en bloc les émotions de son fiancé et, de nouveau, se demanda si elle était folle, si David n'était pas effectivement un homme bien. Si elle devait lui accorder une nouvelle chance.

— Je suis désolée. Je n'ai jamais eu l'intention de t'infliger ça, de t'abandonner ainsi. Je n'ai aucune excuse.

Sa voix se brisa.

— Je ne me pardonnerai jamais de t'avoir forcé à gérer le désordre que j'ai laissé.

— Je te pardonne, Geneviève. Je ne veux juste pas te perdre. Je veux que tu reviennes.

À cet instant, les bruits se turent et le cœur de l'intéressée fit un bond en avant. Elle l'avait aimé autrefois, avait cru qu'il était le bon. D'une façon ou d'une autre, en cours de route, cet amour s'était mué en peur, en doute et en tristesse. Il n'y aurait pas de nouvelle chance pour eux, car elle n'appréciait pas celle qu'elle était en compagnie de David.

Elle ne savait même pas qui elle était avec lui.

Un rapide coup d'œil dans la pièce lui montra de l'espoir. Une fin heureuse. Mais elle ne pouvait pas la leur accorder.

— David, je… je ne peux pas. Je ne peux pas.

Jim se racla la gorge.

— Je crois que vous avez besoin de discuter en privé.

Elle opina. Ils gravirent l'escalier en silence et refermèrent derrière eux la porte de la chambre d'amis. Depuis que la maison s'était vidée, son père en avait fait un bureau avec un petit futon, un ordinateur, un bureau et une télévision. Les murs étaient orangés. Elle caressa la légère entaille près de la fenêtre, se

rappelant la fois où Izzy et elle s'étaient lancées dans un concours de danse et où sa jumelle s'était cogné la tête en tentant de réaliser un poirier qui avait mal tourné.

— Pourquoi ? Pourquoi m'as-tu quitté, Geneviève ?

Il employait toujours son prénom entier. Elle avait fini par trouver cela intime. Désormais, il ressemblait plus à un professeur qu'à un amant.

— J'aurais dû prendre conscience de la réalité de mes sentiments plus tôt. Cela fait longtemps que je suis malheureuse. Je ne pense pas que nous soyons bien ensemble.

Il haussa les sourcils.

— Comment peux-tu dire cela ? Nous allons parfaitement ensemble depuis le début. Je t'aime. Je veux te protéger et être avec toi pour toujours. Qu'est-ce qui ne fonctionne pas ?

Elle piétina. Il lui fallait être forte et concentrée.

— Je n'ai plus l'impression d'être moi-même, expliqua-t-elle doucement. J'ai l'impression de me mettre en quatre pour te faire plaisir, mais que cela n'est jamais suffisant. Je ne suis pas heureuse, et je ne pense pas non plus que tu le sois. Tu ne cesses de me répéter de me corriger pour te rendre heureux. Les gens qui s'aiment sont censés accepter leurs natures respectives.

— Est-ce que tu tiens cette réplique de Wolfe ?

Elle tressaillit.

— As-tu seulement conscience de l'humiliation que tu m'as fait subir ? Tout le monde sait que tu étais avec lui, a cru que tu t'étais enfuie pour une liaison débridée et m'avait laissé tenir la chandelle. L'hôpital bruisse de rumeurs, c'est impossible de travailler. Les étrangers me dévisagent, les journalistes surveillent notre maison et harcèlent mes parents et ta famille. Et m'as-tu seulement accordé un coup de fil ? Non. Tu t'es contentée de disparaître avec ce moins que rien.

Le charme commença à s'estomper. Il fit quelques pas, la forçant à s'adosser au mur. La colère émanait de sa silhouette mais il demeura immobile, l'emprisonnant de son corps. Il était expert dans l'art de manœuvrer avec agressivité sans prononcer un mot. Gen s'efforça de rester calme, mais la panique commençait déjà à s'insinuer, la pressant de s'enfuir. Pourquoi l'intimidait-il autant ?

— Il ne s'est rien passé entre nous. Il ne s'est jamais rien passé et il ne se passera jamais rien. Il était dehors lorsque je suis sortie par la fenêtre et c'est moi qui lui ai demandé de m'emmener. Tout est ma faute. Je n'ai pas appelé parce que j'essayais de reprendre mes esprits. J'avais peur d'affronter la réalité à notre sujet.

Elle se remémora le moment où Wolfe l'avait tentée en lui proposant de gagner encore du temps. La route vide devant elle. Sans cet article, elle aurait fui encore plus loin avec lui, ne se serait peut-être jamais arrêtée ou n'aurait jamais jeté un coup d'œil en arrière. La culpabilité l'accabla, mais elle devait la surmonter.

— Je ne peux pas te rendre heureux, chuchota-t-elle. Je ne suis pas à la hauteur.

La tentative d'intimidation disparut. Le corps de David s'affaissa. Ses yeux trahissaient une tristesse crue et un désir dont elle était d'abord tombée amoureuse. Pas seulement le médecin brillant, mais aussi l'homme brisé qui avait besoin d'amour et promettait de tout lui donner.

— Non, répondit-il doucement, c'est moi qui ne suis pas à ta hauteur. Je ne l'ai jamais été.

Il glissa les doigts dans ses cheveux, rejetant la tête en arrière comme s'il cherchait les réponses dans les cieux.

— Je ne pensais pas ce que j'ai dit sur Wolfe. Je sais que ce n'était pas comme cela entre vous, je ne sais tout simplement plus ce que je raconte. Je n'ai pas dormi depuis ton départ. Je passe chaque détail en revue pour voir ce que j'ai fait pour t'effrayer ou te faire douter de mes sentiments pour toi. Et alors ma plus grande angoisse s'est réalisée. Tu m'as quitté.

Sa voix se fêla.

— Tout comme ma mère. Tout comme j'ai toujours craint que tu le fasses.

Gen ferma les yeux. Elle ne voulait pas le blesser. Elle n'avait peut-être pas envie de l'épouser, mais son amour pour lui avait été réel à un moment donné. Son passé le hantait, et les actes de la jeune femme ne faisaient que souligner la faiblesse de David. La honte apparut.

— Je suis désolée, répéta-t-elle. Je déteste ce que j'ai fait, je n'ai pas d'autre excuse hormis le fait que j'ai paniqué et que je devais m'enfuir. J'avais peur de t'affronter.

— T'ai-je déjà frappée, Geneviève ? Blessée physiquement, d'une façon quelconque ?

Elle frissonna mais parvint à secouer la tête.

— Non. Mais tes mots l'ont fait.

Il pencha la tête, visiblement désorienté.

— J'ai toujours dit que je t'aimais, fait ton éloge. La seule raison pour laquelle je demanderais davantage, c'est parce que tu es un médecin brillant et que je veux que tu réussisses. Je discerne ton potentiel et je ne veux pas que tu te reposes sur tes lauriers. Si cela te blesse, je le réparerai. Je serai différent.

La panique monta, la même peur qu'il la convainque de renouer leur relation. D'une certaine façon, avec cet homme, sa détermination et sa force disparaissaient dans un nuage de fumée. Elle lutta pour garder pied et se montrer honnête.

— Je ne veux plus rien réparer, David. Il faut qu'on mette un terme à cette histoire.

Les larmes qui scintillèrent dans les prunelles de son fiancé lui brisèrent le cœur. Un gémissement torturé s'échappa de sa poitrine.

— Je t'en prie, murmura-t-il. Donne-moi du temps. Donne-*nous* du temps. J'ai trop poussé avec le mariage, les détails de l'organisation et ton emploi du temps. Penser que je t'ai fait du mal ou que je t'ai donné l'impression de ne pas t'aimer de toute mon âme me rend malade. Je t'en supplie, donne-moi du temps.

— Je ne sais pas.

Elle se mit à trembler.

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée. Cela ne fonctionnera pas.

— On peut y arriver.

Il tendit à demi le bras, avant de le laisser retomber.

— Tu as besoin d'espace. Je n'exigerai rien tant que tu ne seras pas prête. Passe du temps avec ta famille, réfléchis. Je te reverrai la semaine prochaine à l'hôpital et nous repartirons de là.

— Non. David, je ne veux pas…

Ses mots s'étranglèrent lorsqu'il la laissa plantée là au beau milieu de la pièce.

Elle se mit à trembler, si bien qu'elle croisa les bras sur sa poitrine et les serra pour se réchauffer. Pourquoi refusait-il d'écouter ? Pourquoi était-elle si faible en sa présence ? Il jouait sur sa culpabilité comme un maître, jusqu'à ce qu'elle se retrouve à céder sans même comprendre comment c'était arrivé. Elle ne retournerait jamais avec lui. L'espace et le temps ne répareraient pas leur relation, pourtant son refus entêté d'accepter ses paroles comme une vérité ne faisait que prolonger la souffrance.

Gen inspira et se laissa glisser par terre. Terminé. Elle lui accorderait les quelques jours qu'il avait insisté pour obtenir puis, de retour à l'hôpital, elle lui parlerait. Elle serait claire sur le fait que leur relation était finie. Peut-être aurait-elle une meilleure maîtrise de la situation au travail et serait-elle capable de projeter l'image d'une femme compétente et confiante qui savait ce qu'elle pensait et ressentait. Elle n'avait jamais souhaité lui faire de mal, mais il était impossible d'éviter la confrontation finale.

Ils en avaient fini.

— Ma puce ?

Wolfe se tenait au-dessus d'elle, formant une ombre. Il s'accroupit et lui remonta le menton.

— Ça s'est mal passé ?

— Il n'est pas prêt à me laisser partir.

Il lui caressa la joue du doigt.

— Il n'a pas le choix.

Elle hocha la tête.

— Tu as raison. J'ai horreur de le blesser, mais je n'ai pas le choix. Il m'a dit de prendre quelques jours pour réfléchir et que nous en reparlerions à mon retour à l'hôpital.

— Est-ce qu'il t'a menacée ?

— Non. Je crois qu'il est toujours sous le choc. Je lui reparlerai au travail et lui répéterai tout ce que j'ai dit. Il sera peut-être prêt à l'accepter quand il verra que je ne changerai pas d'avis.

Les traits de Wolfe se durcirent, en contradiction avec la douceur de sa main.

— Et s'il refuse ?

— Il acceptera. Je ne comprends simplement pas pourquoi il a raconté des choses pareilles à ma famille.

— Pour te contrôler, te garder avec lui. Abattre tes soutiens te rend dépendante de lui.

Il l'aida à se relever et l'examina.

— Ta famille comprendra, laisse-leur le temps. Cela fait un moment qu'il les travaille au corps en coulisses. Ne te sens pas trop coupable de lui faire du mal, Gen. Il sait sur quels leviers peser avec toi. Crois-moi, ce fils de pute est pire que je ne le pensais.

Wolfe avait peut-être raison. David ne lui ferait plus peur, ni ne la pousserait à douter d'elle-même. Il était temps qu'elle reprenne le contrôle de sa vie.

— Je lui parlerai lundi, récupérerai mes affaires et prendrai des décisions pour mon avenir.

Un sourire effleura les lèvres de son ami.

— Ça me semble un bon plan. Et si on redescendait présenter un front uni à ta famille ?

Il lui tendit la main. Quand elle la saisit, sa chaleur et sa force lui donnèrent le coup de fouet dont elle avait besoin.

Gen le suivit.

— MacKenzie ! Pourquoi tu n'es pas en train de faire ta tournée ?

Elle leva la tête de la pile de porte-blocs et de papiers qui menaçait de l'ensevelir vivante.

— On m'a assignée à l'administratif, aujourd'hui. Sheila est débordée alors on m'a ordonné de ne pas faire la tournée.

Dale lui lança un sourire méprisant, l'observant par-dessus ses lunettes comme si elle n'était qu'une mauvaise herbe.

— Peut-être que si tu te sortais la tête du cul, tu saurais mieux suivre les instructions. Il faut que tu participes à la tournée.

Gen contint sa colère.

— Compris.

Tandis qu'elle se précipitait dans le couloir, elle sentit son regard haineux dans son dos. Elle se servit de ce temps pour s'endurcir, se jurant qu'elle ne craquerait pas, peu importe à quel point la situation dégénérerait.

Et le moins qu'on puisse dire, c'est que la situation était pourrie.

Elle s'était préparée au pire, mais la réalité l'avait heurtée plus violemment que prévu. Gen ne savait pas ce que David avait dit au personnel, mais il était évident qu'elle était le nouveau rotavirus. Elle s'était fait pas mal de connaissances amicales à l'hôpital au cours de ses années là-bas, mais une fois que sa relation avec David était devenue publique, la plupart de ses soi-disant amis s'étaient éloignés. Les relations entre professeur et élève étaient tacitement mal vues mais, en raison du statut et de la réputation de David, ils avaient réussi à éviter la plupart des difficultés.

Mais plus maintenant. Personne ne lui parlait. Si quelqu'un était forcé de lui donner des instructions, il le faisait d'un ton froid et amer, comme si c'était le personnel qu'elle avait abandonné, et non son fiancé. Des murmures et des accusations circulaient sur une éventuelle aventure extra-conjugale. Ses dossiers étaient mal rangés, ses horaires étaient faits de gardes de nuit et de gardes doubles et, lorsqu'elle était arrivée pour prendre un café à la buvette, on lui avait appris qu'il fallait lancer une nouvelle cafetière. Quinze minutes plus tard, elle s'était trouvée forcée de s'en aller et avait surpris la nouvelle infirmière avec une tasse fumante juste après son départ.

— Tu tiens le coup ?

Gen ne ralentit pas mais se détendit légèrement en entendant la voix féminine à côté d'elle. Sally Winters était la seule autre interne à se montrer encore polie à son égard. Elle était jolie dans le genre naturel, avec des cheveux couleur de miel attachés en queue-de-cheval et des yeux bruns pétillant de malice. Elle avait toujours apprécié les farces et était celle qui, dans le groupe, soutenait le plus les autres, donnant un coup de main pour les gardes ou les soins supplémentaires avec bonne humeur.

— Fais attention, tu risques d'attraper le virus.

Elle fronça les sourcils et resta à sa hauteur.

— Quel virus ?

— Celui qu'on attrape quand on me parle.

Sally éclata de rire.

— Laisse le temps dégonfler l'affaire, chérie. David est un dieu ici, et les gens choisissent leur camp.

Gen appuya sur le bouton de l'ascenseur et jeta un coup d'œil à sa montre.

— Je crois que je suis dans celui des perdants. Dis-moi la vérité, Sally. Est-ce que les rumeurs sont violentes ?

L'expression de sa collègue fut tout ce dont elle avait besoin. Gen sentit son cœur se serrer. C'était humiliant de voir sa vie privée étalée et décortiquée, surtout lorsque personne ne savait réellement ce qui se passait en privé. Toutefois, elle ne craquerait pas, peu importe la dureté de l'ambiance.

— Écoute, dès que les Kardashian feront quelque chose, tout le monde t'oubliera.

Gen sourit et pénétra dans la cabine.

— Merci. C'est agréable d'avoir encore une personne qui accepte de me parler.

— J'ai le cuir solide. Je te retrouve tout à l'heure pour le café.

Elle plissa le nez.

— Ils n'en préparent plus pour moi.

Sally secoua la tête.

— Les cons. Je vais arranger ça. On se retrouve en bas à la fin de ton service.

— Si jamais j'en sors !

Les portes se refermèrent en sifflant et Gen se prépara à avaler la pilule.

Plusieurs heures plus tard, abattue physiquement et émotionnellement, elle parvint à se glisser en salle de pause, qu'elle découvrit heureusement vide. Elle prit un gobelet en carton et avala un peu d'eau, tentant de toutes ses forces de tenir le coup.

— Geneviève ?

Elle se raidit. Ils n'avaient pas eu le temps de discuter ces derniers jours, et elle ignorait si elle en avait la force maintenant. Qui aurait cru qu'être haïe de tout l'hôpital lui coûterait autant ? Il se plaça à côté d'elle, et elle lutta pour se redresser et le regarder dans les yeux.

— David.

Il scruta son visage.

— Tu as l'air fatiguée.

Un rire dénué d'humour lui échappa.

— Je le suis.

Son refus d'aller plus loin dans ses explications lui fit pincer les lèvres.

— Je suis navré de ce que tu endures. Les choses vont se tasser et revenir bientôt à la normale. J'ai réfléchi, à propos de nous.

— Moi aussi.

— J'en suis heureux.

La détermination était inscrite dans tous ses traits.

— Je vais faire mieux. *Nous* allons faire mieux. J'ai pris conscience de la façon dont je m'exprimais et j'ai l'intention de changer. Je pense aussi que le mariage représentait trop de pression. Cette fois-ci, nous allons nous enfuir. Mes parents seront déçus mais, de cette façon, ce sera plus discret et cela étouffera une partie de la mauvaise presse. Une fois la situation calmée, nous pourrons organiser une élégante fête lorsque nous serons tous deux en mesure de l'apprécier.

La nausée lui crispa l'estomac, et son cœur se mit à tambouriner dans ses oreilles. Pourquoi ne comprenait-il pas ? Elle secoua violemment la tête, tentant désespérément de lui montrer qu'ils ne pouvaient pas continuer ainsi.

— Tu ne m'écoutes pas. J'ai passé du temps à réfléchir sur nous et sur ce que je veux. Nous ne sommes pas heureux ensemble. Ce n'est pas quelque chose que l'on peut changer. J'arrête les frais.

Le choc émanant de David était presque palpable.

— Non. Nous nous aimons.

— Plus maintenant.

Elle se força à soutenir son regard.

— Ce type d'amour n'est pas bon. Ce n'est pas sain, et je suis malheureuse. Nous ne pouvons pas nous infliger cela mutuellement. Tu dois me laisser partir.

Il la dévisagea crûment, l'examinant, avant de secouer la tête.

— Tu m'appartiens, Geneviève. Tu m'appartiendras toujours. Je t'ai choisie alors que j'aurais pu avoir n'importe qui, parce que je te vois en moi. Notre volonté. Notre détermination. Notre désir d'être meilleurs. Tu te trompes pour l'amour. L'amour, c'est repousser les limites, pas les accepter.

— David…

— Je ne te permettrai pas de me repousser une fois de plus parce que tu as peur. Tu as besoin de moi.

L'angoisse se coula dans ses veines.

— Je ne veux pas t'épouser. C'est terminé.

— Non, ça ne l'est pas.

Il bougea si vite qu'elle ne le vit pas venir. L'enserrant par la taille, il l'attira contre lui et l'embrassa. Une marque forcée et brutale de possession, sans une once de sentiment. Au moment où elle essaya de le repousser, c'était fini.

Elle haleta, les poings serrés.

— Ne refais jamais ça.

— Ne me dis pas ce que je peux et ne peux pas faire.

La laideur était de retour, le changeant en un être qu'elle ne reconnaissait pas.

— Tu nous as suffisamment humiliés tous les deux. As-tu envie de jeter ta carrière entière aux orties sur un coup de tête ?

— Cela n'a aucun rapport avec ma carrière !

— Ton état mental a tout à voir avec ta carrière. Tout le monde est au courant de tes attaques de panique répétées. Ta propre famille me soutient. Sais-tu que j'ai rendu compte de tes crises à l'hôpital ?

Elle posa une main tremblante sur sa bouche.

— Tu sais très bien que je ne fais pas d'attaques de panique. Tu es un menteur.

Il haussa les épaules.

— Tu es dans un état lamentable depuis nos fiançailles, tout le monde s'en est rendu compte. J'ai dit au département des ressources humaines que je t'estimais toujours fiable sur le terrain. Je leur ai dit que je t'avais encouragée à prendre des médicaments, mais que le mariage ajoutait à ton stress. Il est trop tard pour faire marche arrière. Nous sommes faits l'un pour l'autre. Si j'y suis contraint, je te le prouverai.

— Tu es fou. Tu ne t'en sortiras pas comme ça. Tu ne peux pas me forcer à éprouver des sentiments que je n'ai pas !

David secoua la tête.

— Tu ne me comprends toujours pas. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour te montrer que nous sommes faits l'un pour l'autre. Toute ma vie, je me suis battu pour obtenir ce que je voulais, sans jamais échouer. Tu n'es pas une exception.

Il lui tourna le dos.

— Réfléchis, Geneviève. Tu es sous ma direction. Ta carrière est entre mes mains. Nous pouvons avoir la vie de nos rêves si tu m'accordes juste une seconde chance.

— Je ne me remettrai jamais avec toi.

Elle tremblait de rage.

— Je ne te laisserai plus me harceler. Je vais récupérer mes affaires aujourd'hui et porter plainte.

— Vas-y. J'ai déjà prévenu les personnes clés de l'hôpital à propos de ton état mental. J'ai des témoins pour me soutenir. Quant à tes affaires, j'ai déjà fait

changer les verrous de mon appartement. Tu finiras par revenir chez moi. Cela te donnera la motivation nécessaire.

— Va te faire foutre.

Il sourcilla et lui jeta un coup d'œil.

— Tu sais que je n'apprécie pas le langage ordurier, Geneviève. Tu traînes avec des racailles depuis trop longtemps. Wolfe est un problème entre nous. Débarrasse-t'en.

Il se tut.

— Ou je le ferai.

Il sortit.

Gen avait les genoux tremblants. Et pour la première fois, elle avait vraiment peur.

Qu'allait-elle faire ?

Son premier instinct fut d'appeler Wolfe, mais elle lutta contre cette impulsion. Il s'était montré adorable et l'avait soutenue, sacrifiant son propre travail pour jouer les baby-sitters. Ils se rapprochaient depuis leur retour, et elle en avait assez qu'il vole toujours à son secours. Il se préparait pour un voyage d'affaires et n'avait pas besoin de cette distraction. Non, elle allait gérer la situation. David était sans doute en colère et se serait calmé d'ici quelques jours. Il n'irait jamais au bout de ses menaces de chantage auprès des ressources humaines. Pas vrai ? Ils avaient partagé trop de choses pour s'abaisser à cela.

Inutile de dramatiser pour l'instant. Elle allait camper sur ses positions, se concentrer sur son travail et l'éviter autant que possible. D'ici une semaine, la situation serait peut-être complètement différente.

Geneviève pria pour avoir raison.

12

Wolfe s'écarta de son bureau et se mit à faire les cent pas dans son luxueux sanctuaire. Très jeune, il avait appris à écouter son instinct. La civilisation et la société étaient douées pour dissimuler la vérité de l'intuition, mais il était toujours prêt à suivre son élan primitif. Celui-ci l'avait toujours bien servi, le prévenant du danger, d'une mauvaise affaire ou lui indiquant une façon de survivre.

Et à présent, il lui disait que Gen risquait d'avoir des ennuis.

Il devait travailler tard ce soir et préparer une conférence de trois jours à laquelle il ne pouvait pas couper. Il était enfermé dans une succession sans fin de rendez-vous afin d'accroître leur clientèle et faire le tri parmi tous leurs investisseurs. Cette escapade avec Gen lui avait offert une nouvelle perspective sur Purity, et il fallait changer quelques aspects. D'habitude, il choisissait un partenariat avantageux plutôt que le caractère d'une personne. Après l'épisode avec David, Wolfe avait décidé qu'il ne voulait aucun maillon faible dans sa chaîne. C'était étrange, il avait toujours eu cette capacité unique à se montrer impitoyable dans la course au profit. C'était logique, clair et net. Mais récemment, il avait décidé que le cœur et l'âme de Sawyer étaient au centre de l'empire hôtelier Purity, et que cela allait plus loin que l'argent. Tous deux méritaient mieux. Il était peut-être temps de faire le ménage.

Il prit son portable et composa le numéro de son amie. Et puis merde. Sa première semaine à l'hôpital avait été violente. Heureusement, il avait allégé son emploi du temps et été en mesure de passer beaucoup de temps avec elle le soir. La situation devrait s'améliorer un peu cette semaine, s'il pouvait surmonter cet étrange pressentiment qu'il allait arriver quelque chose. Bien entendu, Kate et ses copines garderaient un œil sur elle, mais il s'était habitué à être celui vers qui elle se tournait.

Wolfe se demanda pourquoi cela le satisfaisait. Peut-être parce qu'on n'avait jamais eu besoin de lui ? Gen était la femme la plus résistante de sa

connaissance, et ses hésitations ne faisaient que renforcer son respect pour elle. Peu de gens en ce bas-monde allaient au fond des choses et faisaient beaucoup d'efforts sans chercher d'excuses. De nos jours, tout le monde geignait. Pauvre de moi avec ma mère décédée, mon père alcoolique ou mon frangin crétin. Pauvre de moi qui n'ai pas de boulot, pas d'argent et qui suis harcelé. Pauvre de moi, point.

Il n'avait pas de patience pour ce genre d'atmosphère. Il était bien plus facile de reprocher à quelqu'un d'autre ses conneries et ses problèmes. Gen les acceptait et voulait faire quelque chose à ce propos.

Il tomba sur sa messagerie.

— Salut, c'est Wolfe. Rappelle-moi quand tu auras une minute.

Il raccrocha.

Depuis quand ne s'était-il pas inquiété pour une femme qui n'était pas de sa famille ? La seule chose dont il se soit jamais soucié, c'était qu'une fille jouisse assez vite pour qu'il puisse rentrer chez lui. Il n'avait pas l'intention d'être froid ou cruel, il était juste fait ainsi. Cela faisait longtemps qu'il avait cessé d'essayer d'être un autre.

La voix le nargua. *Alors pourquoi souhaites-tu être davantage pour elle ?*

Ta gueule.

La voix se tut.

Il ne faisait pas confiance à David. C'était plus important que vouloir reconquérir Gen – il était question de lui rendre la monnaie de sa pièce parce qu'elle avait essayé de le fuir et l'avait humilié. Il savait comment fonctionnaient les auteurs de maltraitance et avec quelle facilité les choses pouvaient dégénérer en privé. Deux précautions valaient mieux qu'une. Encore un proverbe ridicule auquel il croyait.

Après son séminaire, il surveillerait de près la situation. Pour l'instant, il devait se concentrer. Gen pouvait prendre soin d'elle. Ils étaient amis, pas amants. Inutile d'estomper les lignes et de compliquer leur relation.

Compliqué pour qui ? Elle ? Ou toi ?

Cette fois-ci, il ne rabroua pas la voix intérieure. Il se contenta de se remettre au boulot.

Geneviève se fraya un chemin au travers du chaos des urgences et se dirigea vers le patient suivant. Être de garde aux urgences était parfois horrible, et aujourd'hui faisait partie d'un de ses pires moments. Ils n'avaient pas assez de lits ni de personnel et, depuis son retour, elle n'avait pas eu le temps de faire une pause.

Toute cette histoire était un cauchemar, mais elle se disait qu'elle se repliait comme à Fort Alamo avant de remporter la bataille.

Gen écarta le rideau et parcourut le dossier du lit numéro trois. Susan Avery. Quarante-deux ans. Douleurs abdominales. Pas d'allergies. Elle sourit et croisa le regard d'une jolie blonde aux grands yeux marron et au visage mince.

— Bonjour Susan, je m'appelle Geneviève. Est-ce que vous avez des problèmes digestifs aujourd'hui ?

La patiente rougit un peu.

— Oui. Je n'avais vraiment pas envie de venir aux urgences, mais les douleurs ne disparaissent pas et je suis un peu anxieuse.

— Bien entendu. D'autres symptômes ?

— Pas vraiment. J'ai pris des antiacides hier soir, mais ça n'a pas eu d'effet.

— Et quand est-ce que les douleurs ont débuté ?

— Tard hier soir.

— Très bien, on va commencer par passer quelques petites choses en revue.

Elle reprit la tension de Susan, qui lui parut un peu haute.

— Avez-vous des antécédents d'hypertension ?

— Non.

Elle l'inscrivit dans le dossier, mais les chiffres étaient parfois élevés en raison de l'anxiété.

— Je vais vous faire une échographie, Susan. Cela nous permettra d'écarter l'hypothèse d'un syndrome abdominal aigu. Détendez-vous, je vais faire venir un technicien d'ici quelques minutes.

Susan s'agita.

— Je n'ai pas d'assurance.

Elle leva le menton en disant cela, comme si elle essayait de protéger sa fierté.

— Est-ce que c'est un problème ?

Gen avait horreur de l'afflux massif de patients ayant besoin de certains examens mais qui ne pouvaient pas les payer. L'hôpital faisait de son mieux, mais il y avait trop de failles dans le système et aucune façon de colmater les fuites. Elle secoua la tête.

— Non, aucun souci. Allons-y étape par étape, d'accord ?

— Merci.

Gen réclama l'examen, nota le regard noir que lui décocha le technicien comme s'il détestait se trouver là pour l'aider. Elle se hâta vers le lit suivant, terminant de s'occuper de deux autres patients, et son téléphone se mit à sonner avec insistance dans sa poche. Elle jeta un coup d'œil à l'écran et vit le numéro de Wolfe. Jonglant avec ses dossiers, elle écouta son bref message vocal et ne

put s'empêcher de sourire. Elle avait gardé la confrontation avec David secrète, et la situation semblait s'être un peu tassée ces derniers jours. Même si elle était toujours traitée comme une lépreuse, son ex-fiancé gardait ses distances. Elle lui envoya un bref SMS pour lui dire qu'elle allait bien et finirait tard.

— Docteur MacKenzie, on dirait que vous vous croyez toujours en vacances et pas au milieu d'un service d'urgences bondé. Si vous avez le temps de discuter sur votre portable, vous ne faites peut-être pas votre boulot.

Elle se raidit et remit l'appareil dans sa poche. Le Dr Tyler Ward était à la tête des urgences, un vrai fils de pute et grand ami de David.

— Désolée.

Fournir la moindre excuse n'aurait fait qu'empirer la situation. Il fronça ses sourcils broussailleux d'un air dégoûté et la détailla du regard.

— Nous avons besoin du lit numéro trois pour les nouveaux patients. Ç'en est où ?

— J'attends les résultats de l'échographie, monsieur.

— Faites plus vite.

— Bien, monsieur.

Elle savait déjà que le manipulateur avait sans doute enfoui sa demande sous toutes les autres, aussi se mit-elle à le chercher. Gen jeta un coup d'œil au compte rendu, qui écartait toute possibilité de syndrome abdominal aigu. C'était bon signe, mais quelque chose la tracassait. Elle retourna parler à Susan.

— Est-ce que vous avez les résultats ? s'enquit cette dernière.

— Oui, l'échographie est normale.

— Alors c'est une bonne chose, non ? Je devrais peut-être simplement changer d'antiacides et me reposer ?

La plaisanterie tomba à plat lorsqu'elle posa la main sur son estomac, visiblement mal à l'aise.

— J'aimerais vérifier encore quelques petites choses.

— Bien sûr.

Gen reprit la tension. Hum. Toujours haute, et elle ne pensait pas que c'était dû à l'angoisse. Elle toucha la peau de la patiente, qui lui parut moite. Tandis qu'elle pressait les muscles et examinait Susan, elle se rendit compte que celle-ci avait les chevilles très enflées. Combien de fois avait-on pris un problème cardiaque pour une indigestion chez une femme ?

— Vous avez des gros projets à la maison ? demanda-t-elle d'un ton décontracté, écoutant de nouveau le cœur.

— Le stress habituel. Je prépare une fête de fiançailles pour ma fille et cela prend beaucoup de temps. Et même si ma promotion professionnelle est une bonne nouvelle, j'ai souvent fini tard dernièrement.

— Félicitations, pour l'un comme pour l'autre. J'aimerais effectuer un examen supplémentaire pour écarter une autre possibilité avant de vous renvoyer chez vous. Excusez-moi un instant.

Gen prit le dossier. Sans assurance et avec une échographie négative, elle avait besoin d'une approbation pour demander le dosage des enzymes cardiaques. Elle rattrapa le Dr Ward, aboyant sur une infirmière qui avait le malheur de vivre sur la même planète.

— Il me faut le lit numéro trois.

— Je sais Dr Ward, mais j'aimerais faire un dernier examen pour vérifier ses enzymes cardiaques.

— Pourquoi ?

— Elle a des douleurs abdominales et l'échographie est bonne.

— Alors pourquoi diable lui faire passer un autre examen ? Renvoyez-la chez elle.

— Je crois que c'est son cœur.

— Oh, pour l'amour du ciel, donnez-moi son dossier.

Il s'arrêta, le parcourant.

— Elle n'a pas d'assurance. Renvoyez-la chez elle.

Elle s'entêta.

— Je vous demande de l'examiner.

L'étincelle de haine qui jaillit de ses yeux la fit reculer d'un pas.

— On voit des choses qui n'existent pas, docteur ? Nous n'avons pas le temps pour faire du baby-sitting aux urgences. Vous feriez mieux de ne pas me faire perdre mon temps.

Il la suivit, écartant le rideau et se transformant en Dr Charmeur.

— Bonjour, Susan, je suis le docteur Ward. Votre échographie est bonne. Avez-vous mangé quelque chose d'inhabituel hier soir qui aurait pu contribuer à vos problèmes gastriques ?

— Du chinois.

— Hum, ça fait beaucoup de sel.

Il lança un regard noir à Gen, qui sut qu'il venait de négliger les chevilles enflées.

— Et le stress ? Est-ce qu'il se passe quelque chose d'inhabituel ?

Susan s'esclaffa.

— Je disais justement à Geneviève que ma fille va se marier et que nous avons passé une heure au téléphone hier soir à nous disputer au sujet de la liste des invités. Mon Dieu, d'ici à ce que le mariage ait lieu, je ne sais pas comment je vais survivre.

— Les mariages sont des événements formidables mais angoissants. Avez-vous pris des antiacides ?

— Oui, mais seulement du Rennie.

— Hum. Bon, la bonne nouvelle, c'est que vous allez bien. Nous allons vous prescrire du Prilosec et assurez-vous de manger léger pendant quelque temps. Plus de chinois.

— Merci, docteur.

— Je vous en prie.

Gen le suivit dehors.

— Docteur Ward, je crois que…

Il se retourna et pointa un doigt sur elle.

— Je me fiche de ce que vous croyez. Faites votre boulot et arrêtez de gâcher les ressources de cet hôpital en examens ridicules pour des patients sans assurance. Encore un incident de ce genre et je vous dégage de mes urgences. C'est compris ?

Il s'éloigna en fulminant. Gen fut saisie de frustration. Bon sang, en un sens, elle ne pouvait pas le lui reprocher. Mais de l'autre, ses tripes lui hurlaient qu'il y avait quelque chose de plus important et que si elle renvoyait Susan, elle le regretterait.

En fac de médecine, il y avait tant d'informations à absorber que son cerveau était constamment en surchauffe. Mais elle avait toujours eu le sentiment d'être dotée d'un bon instinct. Si elle écoutait et regardait au-delà des faits, laissant le patient et le corps la guider, elle découvrait des choses que les examens de routine ou la logique manquaient. Autrefois, elle était fière de cette capacité, jusqu'à David. Au cours des deux dernières années, il lui avait appris à ne se fier qu'aux preuves. Les examens étaient divins ; les faits étaient la survie. L'instinct d'un chirurgien ne faisait qu'entraîner le chaos et la mort.

Alors elle avait changé. Elle avait étouffé les voix et les intuitions primaires qu'elle respectait autrefois.

Aujourd'hui, elle fit un choix différent.

Elle déglutit avec difficulté et revint vers sa patiente.

— Susan, si cela ne vous ennuie pas, j'aimerais juste effectuer un dernier examen avant de vous libérer. Je pense que c'est important.

— Oh, d'accord. C'est sans doute plus reposant ici qu'à la maison, de toute façon.

— Merci, je vais faire venir une infirmière sous peu.

Ses mains tremblèrent à peine lorsqu'elle réclama le dosage des enzymes cardiaques au labo.

— Il me faut une signature, dit Ted d'un ton bougon.

Elle répondit du tac au tac :

— David – euh, le Dr Riscetti a donné son feu vert.

Ted poussa un soupir d'agacement et composa le numéro. Il échangea quelques mots, puis releva la tête.

— Il veut savoir si vous avez demandé au Dr Ward.

Le mensonge sortit de ses lèvres avec facilité.

— Bien sûr, mais il est occupé en ce moment.

Ted répéta ses propos, opina et raccrocha.

— On va le faire.

— Merci. Est-ce qu'il serait possible de le passer en priorité ? On a besoin du lit.

Son cœur battait à tout rompre, mais pour la première fois depuis longtemps, elle avait le sentiment d'avoir fait ce qu'il fallait. Gen retourna à ses autres patients, surveillant l'heure et espérant récupérer les résultats avant que l'affaire éclate. Mais elle aurait peut-être de la chance. Ward serait peut-être tellement remonté qu'il ne remarquerait pas l'examen supplémentaire qu'elle avait prescrit et la situation se dénouerait. Peut-être que…

— Pourquoi diable le lit numéro trois n'est-il pas encore vide ?

Elle baissa la tête et fit mine d'être absorbée par une tâche d'une importance vitale, afin d'être incapable de répondre.

— Elle est presque prête, monsieur.

— Elle était prête il y a vingt minutes. Que se passe-t-il ?

La sueur se mit à perler sur son front. Mince, c'était mal barré.

— Hum, je lui fais juste passer un autre examen, qui devrait être bientôt terminé.

Il se mit en travers de son chemin. La fureur émanait de lui.

— Quel examen ?

— Dosage des enzymes cardiaques, monsieur.

Il baissa d'un ton.

— Je vous ai dit de la faire sortir. Qui a signé l'ordonnance ?

Elle s'arrêta et se mit à souhaiter savoir mentir.

— Le Dr Riscetti.

Ward serra les dents.

— Je me fous que vous vous le tapiez sur votre temps libre, mais n'allez pas croire que vous pouvez me voler la vedette.

Il s'empara de son téléphone et composa furieusement le numéro.

— David, pourquoi diable as-tu validé les troponines alors que je l'avais spécifiquement interdit ?

Gen ferma les yeux. C'était terminé.

— Je vois. Oui. Tu ferais mieux de descendre ici tout de suite.

Ward plissa les yeux.

— Allez attendre votre chef dans la salle de conférences. Et quittez mes urgences.

Elle ne répondit pas. Pourquoi avait-elle soudain l'impression de vivre un épisode de *Grey's Anatomy* ? Sauf que dans la série, les internes faisaient des trucs géniaux et ne se faisaient jamais virer ni n'avaient de réels problèmes. Elle savait qu'elle avait dépassé les limites, mais elle le referait, peu importe les résultats. Cela faisait-il d'elle un mauvais médecin ? Ou un bon ?

David entra. Ses cheveux blonds étaient ébouriffés et ses yeux paraissaient fatigués. Elle avait entendu dire qu'il enchaînait les doubles gardes, essayant de noyer son chagrin dans le travail, alors qu'elle, la pétasse, avait l'air en bien meilleure forme ces derniers temps. Pas étonnant que tout le monde la déteste. En une seule semaine, elle avait plus mangé, dormi et ri qu'au cours des douze derniers mois.

— Qu'essaies-tu de prouver, Geneviève ?

Elle s'efforça de ne pas être sur la défensive, mais les vieilles habitudes avaient la vie dure. Elle conserva un ton calme et professionnel.

— Je suis désolée. Le Dr Ward n'écoutait pas mes inquiétudes au sujet d'une patiente qui, je crois, a des troubles cardiaques. Il n'est pas rare de faire une erreur de diagnostic chez les femmes et de conclure à une indigestion, alors j'ai voulu effectuer ce dernier examen. Il a refusé.

— Il a refusé pour une bonne raison. Parce que c'est une indigestion et que le Dr Ward dit qu'elle n'a pas d'assurance. Tu vas payer pour elle ?

Elle serra les lèvres.

— S'il le faut.

— Quelle supériorité. Tu te crois plus intelligente que Ward ?

— Non.

— Tu te crois plus intelligente que moi ?

Elle lui décocha un regard noir.

— Non, j'ai seulement suivi mon instinct. Quelque chose cloche, et je m'en voudrais éternellement si c'était ma faute et que je l'avais renvoyée. Elle est encore ma patiente.

— L'instinct, hein ? Le même qui t'a dit de fuir par la fenêtre de l'église ?

Gen flancha.

— Cela n'a aucun rapport avec nous.

— Cela a tout à voir avec nous.

Il se passa une main dans les cheveux et se rapprocha.

— Tu me manques, Geneviève.

— S'il te plaît, arrête.

— Je veux que tu reviennes, cela a assez duré. Épouse-moi.

— Je ne peux pas. C'est fini. Je suis navrée que ce soit arrivé ainsi, désolée de t'avoir fait du mal, mais je ne peux plus être avec toi. Plus jamais.

La beauté se mua en laideur. Ces lèvres attirantes formèrent un sourire méprisant.

— Je crois que tu ne comprends pas. Je refuse d'être humilié et moqué. Je refuse également de te perdre. Nous pouvons y arriver et être heureux mais si tu me repousses encore, il ne me reste qu'une seule option : je vais te le faire payer.

Le souffle de Gen se coinça dans sa gorge. Il la domina de sa hauteur, les joues rouges.

— En commençant par un avertissement disciplinaire dans ton dossier. Tu as désobéi à deux médecins – tes responsables – et ordonné des examens non nécessaires que nous avions refusés.

— J'essayais de faire de mon mieux pour ma patiente. Combien de fois m'as-tu répété que c'était la clé de ce travail ?

— Je t'ai également répété d'observer les faits. Faire des choix au hasard juste sur un sentiment bizarre met tout le monde en danger. Et je ne veux pas d'un chirurgien de ce genre dans mon équipe.

— Tu fais ça pour te venger de moi, murmura-t-elle.

— Je veux te récupérer car nous sommes faits l'un pour l'autre. Je peux oublier tout cet incident et te faire réintégrer le service de Ward.

— Si je t'épouse.

— Si tu reviens vers l'homme qui t'aime.

Sa poitrine lui parut vide. Le chagrin et la colère se mêlèrent en une tornade qui explosa.

— Jamais. Reste loin de moi et laisse-moi faire mon travail. Ton amour est une illusion pour me contrôler et me manipuler. Je sais ce que tu as fait dans mon dos auprès de ma famille, à essayer de te faire passer pour le gentil. C'est fini.

— Oui. Tu es finie.

Il tendit la main pour lui toucher les cheveux mais elle recula d'un bond.

— Nous commencerons par le compte rendu dans ton dossier. Je demanderai à Ward de formuler une plainte officielle au sujet de ton instabilité. Nombre de tes pairs ont remarqué ton comportement erratique, cela pourrait donc devenir un problème. Tu peux continuer à travailler ici, Geneviève, mais tu vis dans mon univers. Je te promets de faire de chaque jour un enfer et de finir par te faire licencier de l'hôpital. Je détruirai ta carrière morceau par morceau. Est-ce que nous nous comprenons bien ?

Les larmes menaçaient, mais elle préférerait mourir que de les laisser couler.

— Est-ce ainsi que tu montres ton amour à quelqu'un ? En lui faisant du mal et en le maltraitant ?

— Il n'était pas nécessaire d'en arriver là. Tu l'as choisi, rappelle-toi.

Son avenir défila devant elle. Elle pouvait supporter les murmures et les sarcasmes. Elle pouvait endurer la froideur et la manipulation. Mais la lente érosion de ses compétences et de son développement en tant que médecin la détruirait. Lorsqu'il en aurait fini, elle aurait perdu chaque parcelle de confiance dans ses capacités et l'amour de la médecine qui la définissait. Il ne lui laisserait rien. Et il en était capable.

Gen savait qu'elle avait des options. Elle pouvait aller voir les ressources humaines, l'affronter et faire les choses officiellement. Mais avec ses soutiens, son prestige et sa position, surtout compte tenu de leur ancienne relation amoureuse, les gens auraient l'impression qu'elle avait voulu le récupérer et qu'il avait refusé. David pouvait détourner l'histoire à sa guise et les gens le croiraient. Elle ne serait plus jamais la bienvenue dans le moindre stage d'internat.

Un bout de son cœur se détacha lentement et tomba en miettes. À cet instant, tout fut écrasé : son espoir et son amour pour un homme auquel elle avait autrefois cru, et la carrière dont elle rêvait depuis qu'elle était petite.

Tout avait disparu.

— Je comprends.

— Bien. Et ta décision ?

Elle recula, engourdie. Cela valait peut-être mieux ainsi. La douleur viendrait plus tard, lorsqu'elle aurait prononcé les derniers mots qui détruiraient l'ultime fil fragile qui les reliait.

— Je démissionne de mon internat. Au revoir, David.

Elle sortit de la pièce. Tout le monde la dévisageait, attendant avidement que la série hospitalière continue. Gen refusait de leur laisser la moindre chose sur elle.

Le laborantin lui effleura l'épaule.

— Docteur, les résultats du dosage des enzymes cardiaques sont arrivés.

— Quels sont-ils ?

— Positifs.

Elle se délecta de la vive décharge de satisfaction avant de se tourner vers David qui se tenait sur le seuil, la regardant partir.

— Fais parvenir les résultats à Ward et dis-lui que j'avais raison. Elle a un trouble de la conduction cardiaque, et il faut éviter tout risque de crise cardiaque.

Ce furent les derniers mots qu'elle prononça avant de tout laisser derrière elle.

13

— Gen, debout.

— Beurk, c'est quoi cette odeur ?

— Je crois que c'est elle. Je vous avais bien dit qu'on aurait dû débarquer hier.

— Je sais, je ne retrouvais pas mon double. Pourquoi elle ne se réveille pas ? Et si elle avait fait une overdose ?

— Ne sois pas si mélodramatique, il n'y a ni vin ni boîtes de cachets. Mais les pots de glace vides et les papiers de bonbons indiquent qu'elle fait un coma sucré. Gen, ma chérie, ouvre les yeux.

Les voix se mêlaient en une magnifique harmonie musicale. Ses paupières étaient lourdes et elle avait le mauvais pressentiment que, si elle les ouvrait, elle se rappellerait un terrible événement. Elle tenta de les ignorer, mais les jolies voix étaient dotées de mains qui la poussaient et la retournaient. Gen grogna.

— Allez-vous-en. Je suis fatiguée.

Elle fut ensuite secouée comme un prunier.

— Réveille-toi, sérieux. Tu nous fous la trouille.

Elle ouvrit un œil. Trois visages féminins la contemplaient.

— Pourquoi vous êtes pas au boulot ? marmonna-t-elle.

— C'est dimanche, répondit Kate. On essaie de te joindre depuis hier. On s'est dit que tu devais être avec Wolfe, mais il est à un espèce de séminaire, alors il nous a dit d'entrer par effraction. Depuis quand es-tu au lit ?

Euh. Quand sa vie avait-elle volé en éclats si bien qu'elle n'avait plus de travail, plus de possessions et plus d'avenir ? Ah oui, jeudi.

— Quelques jours.

Kennedy recula.

— Ma fille, il faut que tu te brosses les dents.

— Demain.

Elle essaya de se retourner mais elles la forcèrent à s'asseoir, montant sur le lit pour l'entourer.

— S'est-il passé quelque chose avec David ou à l'hôpital ? s'enquit Arilyn.

Gen se rendit compte qu'elles n'étaient pas au courant. Après sa sortie, elle était allée tout droit à l'épicerie et avait acheté tout ce qui paraissait pouvoir la tuer : une débauche d'acides gras et de sucre. Pour tenter d'éviter une grosse soirée de commisération après le fiasco de son mariage, elle avait envoyé un message à tout le monde pour dire qu'elle allait travailler comme une folle et donnerait des nouvelles plus tard. Sachant que Wolfe l'appellerait quand même, elle lui avait dit qu'elle séjournait chez Kate et qu'elle le contacterait la semaine suivante.

Puis elle était allée au lit et y était restée.

— Chérie, que s'est-il passé ? Wolfe était en panique. Tu as menti en disant que tu étais chez moi, reprit Kate.

— Je ne voulais pas qu'il s'inquiète. Il joue les baby-sitters avec moi et ça commence à devenir gênant. Ça va aller.

Kennedy souleva deux sachets vides de chips à l'oignon.

— Si tu as mangé ça, ça ne va pas aller.

Gen inspira.

— J'ai démissionné de l'hôpital. Mon internat est terminé. J'ai eu une grosse confrontation avec David qui a menacé de faire de ma vie un enfer, et je me suis rendu compte que je ne pouvais plus continuer là-bas.

Kate se leva et repoussa ses cheveux en arrière.

— D'accord, je vais aller le tuer sur-le-champ. Rappelez-vous, vous êtes mes témoins, je ne suis jamais allée là-bas.

Gen lui prit la main.

— Je sais que tu es sérieuse, mais rassieds-toi. J'ai besoin de toi ici, pas en prison.

Kennedy fulminait.

— Il ne peut pas s'en tirer comme ça. Il faut que tu portes plainte.

Elle leva les mains.

— Les filles, il a bien couvert ses traces. En fait, il a déjà planté les graines comme quoi j'étais sujette à la dépression et l'anxiété. Il a écrit un compte rendu aux ressources humaines. C'est lui qui dirige le service, et je ne suis que la mariée idiote en fuite. Je n'y retournerai pas, et je refuse d'être impliquée dans un procès ou une enquête que je perdrais. En fait, ce serait pire pour moi.

— Je suis désolée, Gen. Mais je vais le buter de ta part.

Elle sourit à son amie.

— Je sais que tu le ferais. Tu es une super copine.

— Évitons de parler de meurtre, s'il vous plaît, et essayons de comprendre, intervint Arilyn. Est-ce qu'on peut t'équiper d'un enregistreur pour que tu le pousses à te confesser ses projets démoniaques ?

Elles la dévisagèrent. Malgré une âme douce et aimante, Arilyn avait un côté vicieux qui avait toujours fasciné Gen.

— Bonne idée, s'exclama Ken. Nate pourra nous aider à l'installer.

Gen éclata de rire. Seules ses amies pouvaient ajouter une note d'humour à toutes les situations.

— Merci de ta suggestion, Ari, mais je pense que je vais passer mon tour. Je veux juste aller de l'avant. Pour l'instant, rien d'autre n'a d'importance.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? reprit Kate. Changer d'hôpital et de stage d'internat ?

Elle secoua la tête.

— Je vais faire une pause. Il faut que je comprenne si c'est vraiment ce que je désire ou si ce n'est qu'un but que je m'étais fixé. Je devrais encore m'engager dans plusieurs années de formation pour devenir chirurgienne. C'est peut-être le signe que je ne suis pas faite pour ça.

Elles se mirent à protester à l'unisson, mais elle leva la main.

— Non, je ne suis pas en train de dire que je ne suis pas assez douée. J'ai seulement besoin de temps.

Un petit sourire lui effleura les lèvres.

— Je n'ai plus rien. C'est peut-être une bonne chose, puisque cela me force à repartir de zéro, à redécouvrir qui je suis vraiment. Ça vous paraît logique ?

Arilyn opina.

— Tout à fait.

— Est-ce que David fait pression sur toi ? Est-ce que tu as peur de lui ? Je pense toujours qu'on devrait appeler la police, fit valoir Kennedy.

— Non. Maintenant que j'ai quitté l'hôpital, il n'a plus d'intérêt à me torturer. Il peut garder mes affaires, je m'en moque. Je veux juste être libre et prendre un nouveau départ.

— Très bien, mais tu ne vas pas passer des journées entières au lit à manger de la mauvaise nourriture pour essayer de comprendre la situation, proclama Kate. Tu vas trouver un boulot.

— Où ça ?

— Chez Kinnections, bien sûr.

Kennedy et Arilyn se tapèrent dans la main.

— Oui, c'est parfait, s'écria la première. On a une croissance si rapide qu'on prend du retard et qu'on a besoin d'embaucher un nouvel assistant. Tu débutes demain.

— Quoi ? Je ne peux pas travailler pour Kinnections ! Je n'y connais rien aux agences matrimoniales.

— Pas besoin, répondit Kate du tac au tac. Nous t'apprendrons le nécessaire, mais tu as déjà gagné la moitié de la bataille. Tu as toujours eu un instinct incroyable avec les gens. Il te faut seulement le redécouvrir.

Cette idée était si ridicule qu'elle crut presque qu'elle pourrait marcher. Elle en saurait plus sur l'entreprise de ses amies, s'occuperait et donnerait un coup de main. Elle aurait un salaire. Et quel meilleur environnement qu'en compagnie des personnes qu'elle aimait le plus ?

— Je ne vais pas te laisser dire « non », alors accepte-le dès maintenant, reprit Kate.

Gen sourit.

— Tu es toujours aussi autoritaire.

— Oui, Slade adore ça.

Ken leva les yeux au ciel.

— Oh, arrête, c'est lui le dominant dans votre couple. Tu te transformes en guimauve dès qu'il t'ordonne de faire des choses cochonnes.

Kate renifla.

— Quel est le sujet d'étude du moment de Nate, Ken ? Le sexe anal ?

Gen s'esclaffa en découvrant la rougeur sur les joues de l'intéressée. C'était impayable. Son fuséologue geek avait une passion pour les études académiques et ses nouvelles matières incluaient les meilleures façons de s'envoyer en l'air. Son inventivité avait maintenu leur vie sexuelle sacrément active. Souvent, Kate disait qu'elle retrouvait Ken endormie à son bureau dans un effort désespéré de trouver un peu de vrai sommeil.

Un élan d'envie la parcourut. Il aurait dû en être ainsi pour elle et David. Elle se demanda s'il y aurait un jour quelqu'un qui la comprendrait et l'aimerait pour ce qu'elle était, tares et problèmes compris. Elle avait beau ne pas vouloir le reconnaître, sa confiance en elle était fortement ébranlée. Est-ce qu'un homme voudrait d'elle avec une passion et un désir si crus ? Était-ce seulement possible pour elle ?

Le souvenir du baiser de Wolfe passa devant ses yeux. La pression solide de son érection contre sa cuisse. La chaleur brûlante de sa peau. La poussée de sa langue qui la revendiquait comme sienne. Oui. Avec David, il y avait un lien physique, surtout au début, mais celui-ci s'était estompé au profit de la technique et n'avait jamais été profond. Cet unique baiser avec Wolfe lui avait donné un aperçu de ce qu'il apportait à ses partenaires au lit. Était-ce mal de vouloir une telle passion pour elle-même ?

Elle écarta ces pensées de son esprit et tenta de se concentrer sur le présent.

— Si vous pensez que je peux être utile, je le ferai.

Kate sourit, satisfaite.

— Très bien. Rendez-vous à 9 heures. Ça va être génial.

— Mais d'abord, tu dois te doucher, intervint Ken.

Arilyn lui tapota l'épaule.

— Et si tu faisais ta toilette pendant qu'on commande à emporter chez *Mugs* ? On pourrait se faire une soirée film.

— Oh, et si on regardait *Les Flingueuses*, avec Sandra Bullock ? C'était à mourir de rire, proposa Kate.

Ken poussa un soupir.

— Toi et tes comédies… Pourquoi pas *Magic Mike* ?

Arilyn secoua la tête.

— On l'a vu ensemble trois fois. Il n'y a pas de scénario.

Ken haussa un sourcil.

— Et alors ?

Gen se leva du lit et se dirigea vers la douche. Une étincelle d'espoir apparut. Elle finirait par passer à autre chose et la situation se réglerait. Et si elle avait abandonné la chirurgie et qu'elle était une vieille fille en devenir, qu'est-ce que ça pouvait bien faire ? Elle avait des super copines, une famille, un cerveau et un corps en état de marche.

Pour aujourd'hui, c'était suffisant.

— Bonjour, bienvenue chez Kinnections… Wolfe ? Qu'est-ce que tu fais là ?

Oh, il avait envie de l'étrangler.

Il se dirigea vers la borne d'accueil, où les grandes prunelles bleu marine avaient un air innocent. Il avait l'habitude de la voir en pyjama de bloc ou en jean, aussi fut-il un instant désarçonné par le haut sexy en dentelle noire et la jambe nue qui dépassait de sa jupe. Son habituelle queue-de-cheval avait été remplacée par des boucles qui tombaient librement sur ses épaules. Les mèches châtaines retombaient sur un œil, ce qui paraissait agaçant mais sacrément séduisant et aguicheur. Certainement pas comme la Gen de sa connaissance.

Il posa les paumes à plat sur le bureau et se pencha.

— Je pense que la vraie question c'est : qu'est-ce que *tu* fais ici ?

Elle fit la moue. Portait-elle du rouge à lèvres ? Il ne la croyait pas du genre à porter une couleur vive, mais le maquillage à la riche nuance café s'accrochait à ses lèvres et tentait un homme de prendre une bouchée.

À quoi diable était-il en train de penser ?

— Tu es de mauvaise humeur. Je travaille ici à présent.

Sa colère augmenta d'un cran.

— Tu es médecin. Pourquoi n'es-tu pas à l'hôpital ?

Elle remua sur son fauteuil.

— J'ai démissionné.

Il se retourna.

— Je vais buter ce fils de pute. Attends-moi.

Wolfe fit quelques pas avant qu'elle se lève et s'interpose, lui bloquant la sortie.

— Kate a déjà essayé à deux reprises. Écoute, je suis désolée de ne pas t'en avoir parlé, mais cela vaut mieux. Il s'est produit un incident et je me suis rendu compte que je serais incapable de travailler là-bas.

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit ? J'ai reçu un message m'informant que tu travaillais tard, puis que tu dormirais chez Kate. Tu refuses de répondre à mes appels, et quand j'arrive enfin à contacter Kate, elle m'apprend qu'elle n'est pas avec toi. Merde, Gen, j'ai risqué la crise cardiaque ! J'étais coincé en plein séminaire avec de grosses huiles et je ne pouvais pas te joindre. Quel incident ?

— Une histoire de patient. J'avais besoin de m'isoler et je ne voulais ennuyer personne.

Wolfe serra les dents et pria pour garder son calme.

— Tu ne m'ennuies pas. Tu es mon amie.

Le visage de la jeune femme s'adoucit et elle lui prit les bras. Ses doigts reposaient juste sur le mince cuir qui lui couvrait les poignets, mais la chaleur de son contact le brûlait quand même.

— Je sais. Il faut que tu comprennes comment je me sens en ce moment : comme une femme faible geignant et s'apitoyant sur son sort. D'un seul coup, je fais toutes ces choses invraisemblables et j'ai pété les plombs. Je vais mieux à présent, mais merci.

Ses propos condescendants l'enragèrent davantage. Il ne savait toujours pas pourquoi. L'isolement qu'elle s'était imposé le rendait dingue, mais l'idée qu'elle devienne quelqu'un d'autre était bien pire. Il avait envie de la secouer jusqu'à ce qu'elle comprenne son importance.

— Tu ne vas pas mieux. Je refuse de laisser cet enfoiré te pousser vers la sortie alors que tu es née pour être chirurgienne. Tu ne peux pas travailler dans une agence matrimoniale. Tu es faite pour bien mieux que ça.

La douceur disparut et se mua en flammes. Elle feula presque comme un chat.

— Qui es-tu pour me juger, ou juger Kinnections ? T'es-tu soudain changé en snob, ô toi, le play-boy devenu magnat de l'hôtellerie millionnaire ?

Wolfe lutta pour ne pas rougir.

— Ne sois pas ridicule. Je dis simplement que tu es faite pour sauver des vies, pas assortir des couples !

Elle renifla comme si c'était un argument raisonnable.

— Je ne suis pas d'accord. Ce sera peut-être ma vraie vocation, après tout. J'en ai assez du stress, de la médecine et des décisions de vie ou de mort. Je vais m'amuser. Qui sait ? Je finirai peut-être même par trouver l'amour.

L'irritation le hérissa comme de la paille de fer.

— Tu en auras marre de cet endroit au bout d'une semaine.

Elle lui tira la langue. Était-elle sérieuse ?

— Non. Et je ne démissionnerai pas tant que je n'aurai pas aidé à assortir un beau couple. J'ai besoin d'être entourée de magie et d'espoir. Dis, tu veux t'inscrire ? Kate dit que si je dégotte moi-même des clients, j'aurai droit à une prime de recrutement.

Il la dévisagea.

— Tu te moques de moi ? Non, je ne vais pas m'inscrire chez Kinnections. Écoute, je vais t'aider à effectuer ton transfert dans un autre hôpital. Je peux passer quelques coups de fil – je connais un type haut placé à Albany. Tu ne peux pas abandonner l'internat après avoir travaillé si dur. Nous allons arranger ça.

— Il n'y a rien à arranger. C'est mon travail à présent et tu devras t'y habituer.

Le téléphone se mit à sonner et elle s'illumina.

— Je dois décrocher.

Wolfe l'observa courir jusqu'à l'appareil et se pencher par-dessus le bureau. La jupe moula son derrière rond et remonta sur ses cuisses, la rendant indécente. Elle vacilla un peu sur ses talons aiguilles de dix centimètres jusqu'à trouver son équilibre. Pour l'amour du ciel, elle ne portait jamais de talons. Kennedy lui avait-elle mis le grappin dessus ? Pourquoi faisait-il si chaud ici ?

Il se passa les doigts dans les cheveux et l'écouta babiller au sujet d'une future soirée au *Purple Haze*. Elle émit un petit rire qui entretenait une ressemblance suspecte avec un gloussement. Oh oui, Kennedy lui avait bel et bien fait quelque chose d'horrible. Elle raccrocha, contourna la borne d'accueil et tira sur le minuscule tissu inconvenant qui constituait sa tenue de travail. Même son parfum était différent, cette persistante odeur sucrée de pêche mêlée d'une puissante note d'agrumes et de musc qui le titillait. Travaillait-elle ici pour se trouver un copain ? Non, cela ne lui ressemblerait pas du tout. Elle disait autrefois qu'il lui fallait des mois pour se remettre d'une relation. Des fiançailles rompues exigeraient au moins un an.

— T'es sûr de pas vouloir m'aider à gagner de l'argent ?

Elle lui fit un clin d'œil.

— Tu serais une denrée rare et sexy pour les femmes.

Beurk, il refusait d'être gêné.

— Non, je peux trouver mes propres copines.

— Très bien. Au moins je toucherai quelque chose en m'inscrivant moi-même.

Il ouvrit la bouche, avant de la refermer. Puis la rouvrit.

— De quoi tu parles ?

Gen sourit largement.

— Je vais être une nouvelle cliente de Kinnections !

— Mais tu viens de rompre avec David. Tu râles toujours en disant qu'il faut plusieurs mois pour se remettre d'une relation sérieuse et guérir. Tu te rappelles la fois où j'ai rompu avec Allie et que tu m'as fait annuler mon rencard le week-end suivant ? Tu m'as forcé à rester célibataire pendant deux semaines entières !

Elle leva les yeux au ciel et avança la hanche. Le haut noir bougea et il aperçut un fragment de dentelle sur son épaule. Hein ? Il tenait de source sûre qu'elle ne portait que des sous-vêtements en coton.

— Il fallait que tu souffres. Tu lui as brisé le cœur.

— Pas du tout. Elle connaissait les termes de l'accord dès le départ.

— C'est quand même méchant. Affirmer qu'on ne s'attachera pas ne veut pas dire que la situation ne peut pas changer. Elle est tombée amoureuse de toi et tu t'es barré sans même un effort.

Cette fois-ci, il rougit.

— J'explique à chaque femme que le long terme ne m'intéresse pas – tu le sais. Tu m'as toujours félicité d'être honnête et direct.

— Eh bien, je suis en train de changer d'avis. Je trouve que c'est nul. Tu dois commencer à envisager l'avenir. Pourquoi on ne s'inscrirait pas ensemble ? On pourra organiser des rendez-vous à deux couples, comme ça.

Wolfe se demanda s'il avait mangé quelque chose de pourri au petit déjeuner ou s'il avait vraiment envie de vomir. L'image d'eux deux assis à table avec deux étrangers était douloureuse. Elle lui donnait la migraine.

— Je suis heureux ainsi. Et je pense que la dernière chose dont tu as besoin, c'est un nouveau bouleversement émotionnel avec un mec. Attends un peu avant de sortir avec quelqu'un. Tu pourrais peut-être te trouver un passe-temps. Pourquoi pas le tricot ?

Elle lui décocha un regard assassin.

— Est-ce que j'ai quatre-vingts ans ? Non, j'ai besoin de me relancer. David a presque brisé quelque chose en moi, et je veux le récupérer.

Merde. Quand elle le formulait ainsi, il ferait n'importe quoi pour l'aider.

— Ma puce, n'as-tu pas envie de trouver la guérison en toi-même plutôt qu'auprès de sources extérieures ?

Elle écarquilla les yeux.

— Waouh, c'est vraiment profond. En temps normal, je serais d'accord avec toi, mais j'en ai assez d'avoir peur et d'être mal à l'aise. Je veux être courageuse et sauter dans l'inconnu. Ça te paraît logique ?

Oui, tout à fait. Il ne comprenait pas pourquoi l'idée qu'elle replonge dans les rencards l'ennuyait autant. D'ordinaire, ils échangeaient leurs récits de guerre et il l'aidait à arranger des coups. Qu'est-ce qui avait changé soudainement ? La mauvaise humeur se ranima, aussi changea-t-il de sujet.

— Pourquoi est-ce que tu portes ça ?

— Tu veux dire, une jupe ?

— Tu as horreur des fanfreluches. Est-ce que Kennedy a essayé de te faire quelque chose ?

Elle le dévisagea comme s'il venait de lui pousser des cornes.

— Tu te comportes bizarrement, mon pote. Est-ce que tu as trop travaillé à ton séminaire ? C'était comment d'ailleurs ?

— Très bien.

Il ne voulait pas parler de travail, de réunions interminables ni de chiffres de vente.

— Je crois qu'on devrait en parler davantage. Et si on allait dîner ensemble ce soir ? Je passerai te prendre à 19 heures.

Elle croisa les bras sur sa poitrine.

— Tant que tu promets de ne pas essayer de me faire changer d'avis.

— Je ne peux pas te le jurer. Mais je t'offre un hamburger.

Elle secoua la tête.

— Très bien. Je suis facile à acheter. À ce soir.

Il la regarda regagner le bureau, se glisser sur le fauteuil et croiser les jambes. La peau blanche et lisse l'aveugla un instant. Elle avait toujours plaisanté sur le fait qu'elle n'avait pas une goutte du sang italien familial, vu qu'elle brûlait facilement et ne bronzait jamais. Mais il y avait quelque chose dans cette magnifique chair nue, douce et pure qui lui crispait les doigts, avides de la toucher.

Wolfe tourna le dos à son amie et à ses propres pensées surprenantes. Il avait besoin d'une douche froide et d'une sieste. Ces derniers temps, il se demandait si ses trois derniers mois de célibat étaient un projet vraiment intelligent. La pause lui avait semblé une bonne idée. Il en avait assez du délicat jeu de séduction et de la vitesse à laquelle ses partenaires semblaient s'attacher à lui. Un peu comme si elles le considéraient comme un défi à relever.

Si seulement elles se rendaient compte qu'il ne restait rien en lui à briser…

Néanmoins, une partie de jambes en l'air pouvait calmer sa nervosité. La dernière chose dont il avait besoin, c'était des pensées licencieuses concernant sa meilleure amie. Elle était la seule relation féminine saine qu'il parvenait à entretenir, il refusait de foutre en l'air la meilleure chose qui lui soit jamais arrivée à cause d'un pic de testostérone.

Wolfe regagna son appartement de Manhattan. Le penthouse avait des mesures de sécurité et du luxe à revendre, et tous les aménagements imaginables. Les parquets et les plafonds hauts étaient élégants, mais son mobilier était spartiate et masculin. Du bois sombre, du verre, de nombreux ordinateurs et installations vidéo, et des murs nus. Il dormait à peine là, trouvant plus pratique d'avoir une chambre à Purity d'où il gardait la haute main sur les affaires.

Il prit une douche rapide, se changea et mit la cafetière en route. Il allait peut-être se détendre, regarder un match de baseball à la télé puis travailler un peu. L'un dans l'autre, ces derniers jours avaient été difficiles et il avait besoin d'une pause. Dîner avec Gen le mettrait de meilleure humeur. Ils avaient retrouvé leur ancienne routine de potes, et il allait se mettre à chercher de nouvelles compagnes d'un soir qui n'auraient aucun rapport avec Kinnections.

Lorsque le portier sonna et l'informa qu'un policier en uniforme voulait le voir, Wolfe eut un mauvais pressentiment.

On lui remit l'ordonnance restrictive au nom d'un certain Dr David Riscetti, qui l'accusait de harcèlement et de tout un assortiment d'autres délits.

Son mauvais pressentiment avait touché juste. Comme d'habitude.

Il parcourut les papiers. Wolfe devait reconnaître cela à ce fils de pute : il jouait une partie d'échecs et c'était un professionnel. Wolfe se fichait de lui-même tant que David restait à l'écart de Gen. Malheureusement, son sixième sens le démangeait de nouveau, comme si une pièce d'un puzzle complexe lui échappait.

Ouais. L'un dans l'autre, c'était une journée de merde.

Gen finit d'entrer les informations dans le système spécial conçu par Arilyn et se demanda ce qui se passait avec Wolfe.

Elle s'était dit qu'il serait ravi de la voir prête à retrouver quelqu'un. Au lieu de quoi, il avait paru grognon et globalement malheureux. Sans doute à cause de son séminaire. Il était si impliqué dans son travail qu'il pouvait passer des journées entières sans prendre de pause, emporté par le désir du succès et l'envie constante de prouver à Sawyer qu'il était digne de lui.

Son cœur l'étreignit. Il était si secret, mais lorsqu'il aimait quelqu'un, il était prêt à mettre sa vie en danger. Était-ce mal de vouloir qu'il connaisse le véritable

amour avec une femme qui le méritait ? Elle devait travailler sur lui. S'il s'inscrivait chez Kinnections, il aurait plus de chances de trouver la bonne.

Cela mettrait peut-être un terme aux bizarres pensées sexuelles qu'elle avait ces derniers temps à son sujet.

Gen retint un soupir et alla remplir sa bouteille d'eau. Il avait toujours été attirant. Il avait gagné des millions dans des publicités pour sous-vêtements, exhibant son tatouage, ses tablettes de chocolat et ses muscles élancés qui suscitaient le désir. Mais elle avait toujours été capable de séparer le physique du reste, et cela n'avait jamais interféré avec leur amitié.

Jusqu'à récemment. Elle avait failli tomber de son siège lorsqu'il était entré en coup de vent. Le costume à l'européenne était d'un bleu vif assorti à ses yeux et coupé étroitement pour mouler son corps. Avec ses boucles couleur chocolat, sa bouche sensuelle et son aura puissante, il aspirait tout l'air de la pièce. Aucun homme n'avait le droit d'être aussi beau habillé. Ce n'était pas juste.

Et il l'avait vue différemment aujourd'hui. Son regard avait caressé ses jambes nues et s'était glissé sous son tee-shirt en dentelle comme si… comme s'il était affamé. Le pire ? L'espace d'un atroce moment, elle avait eu envie d'être celle qui se déshabillerait pour lui, de le forcer à la regarder avec un désir brut comme s'il voulait la dévorer vivante.

Un frisson la parcourut. C'était idiot. Sans doute un mélange de ses fiançailles rompues, de sa crise des vingt-cinq ans et d'un soupçon d'excitation.

Ça ne pouvait être que ça.

Son portable se mit à sonner. Gen lut le numéro mais ne le reconnut pas. Elle décrocha tout de même.

— Allô ?

— Geneviève ! C'est Sally. Comment vas-tu ?

Elle sourit. De nombreux aspects de l'hôpital lui manquaient mais personne ne l'avait appelée après son départ, hormis Sally. Même si Gen ne lui avait pas fourni trop de détails, cette dernière avait été assez virulente sur la façon horrible dont elle avait été traitée. C'était plutôt sympa d'avoir quelqu'un dans son camp.

— Bonjour Sally. Ça va. Je n'ai pas reconnu le numéro.

— Je suis sur un des téléphones du service. Désolée de ne pas avoir appelé plus tôt.

— Tu plaisantes ? Tu auras de la chance s'ils te laissent respirer. Quoi de neuf ?

— Je voulais savoir si on pouvait programmer un dîner. Tu me manques, ici.

— Merci, c'est important pour moi de l'entendre. Et si tu m'envoyais un message quand tu es libre ? On s'organisera autour de ton emploi du temps. Le mien est beaucoup plus raisonnable.

— Ça me paraît bien. Hum, il y a autre chose, mais ça me gêne un peu.

Sa peau la picota.

— Est-ce que ça va ?

— Oui, mais c'est David. Je ne veux pas me retrouver au milieu de cette histoire, Gen, mais j'espère que tu ne m'en voudras pas. Il m'a demandé si j'étais en contact avec toi. Je lui ai expliqué qu'on avait un peu parlé, et il m'a supplié de te demander de l'appeler sur son portable aujourd'hui. Un truc à propos de tes affaires.

Gen sourcilla.

— Il t'a demandé de me contacter ?

Sally émit un rire tendu.

— Oui. Mais il enchaîne les gardes, alors il n'a sans doute pas le temps de t'appeler lui-même. Je suis désolée, je ne savais pas quoi faire.

La colère se mit à bouillonner en elle. Cette pauvre Sally se retrouvait coincée entre eux. Bien entendu, elle ne voulait pas faire enrager David alors qu'il était son chef.

— Pas de souci, je lui passerai un coup de fil. N'oublie pas de m'envoyer un SMS pour le dîner.

— Merci de ta compréhension. C'est promis, plus de message de l'un à l'autre. Oups, il faut que j'y aille, je te tiens au courant !

Elle raccrocha.

Gen se tapota les lèvres d'un doigt, déconcertée par cette requête. Devait-elle l'appeler ? Et s'il refusait de lui rendre ses affaires et de passer à autre chose ? S'il était occupé au travail, elle n'était pas surprise qu'il ait demandé à quelqu'un de l'appeler – David refusait de se laisser distraire de ses patients. C'était un si bon médecin. Comment pouvait-il se montrer si cruel et manipulateur ?

Elle ne voulait pas y réfléchir trop longtemps. Le cœur battant, elle composa le numéro familier et écouta la sonnerie. Une fois. Deux fois.

— Allô ?

Son timbre riche se déversa dans son oreille. Autrefois, elle adorait l'écouter, notamment lorsqu'il faisait cours. Jusqu'à ce que cette si belle voix se mette à murmurer des piques subtiles dans l'ombre, la blessant sans jamais comprendre pourquoi cela la touchait autant. Gen réprima un frisson.

— C'est moi. Sally m'a demandé de t'appeler.

— Ah, oui. Nous sommes submergés aujourd'hui à cause d'un accident de bus. Je n'ai pas eu une minute.

— Que veux-tu ?

Il se tut.

— Je ne veux rien garder de toi, Geneviève, reprit-il. Si nous sommes décidés pour une rupture nette, tu peux bien entendu récupérer tes affaires. Soyons adultes et n'empirons pas la situation.

Elle se détendit un peu. Il ne semblait pas pressé d'essayer de la récupérer. Peut-être qu'à présent qu'elle avait quitté l'hôpital, il se rendait compte que c'était bel et bien fini.

— Je suis d'accord.

— Je passerai ce soir avec ton ordinateur et quelques autres trucs. Tu pourras prendre tes dispositions pour récupérer le reste quand je ne serai pas chez moi.

— Oh, inutile, ça peut attendre.

Son intonation se fit désapprobatrice.

— Ton ordinateur contient des fichiers personnels. Vu que tu as quitté l'hôpital, tu dois prendre tes dispositions et je refuse d'en être responsable. Je serai là vers 19 heures.

— J'ai rendez-vous pour dîner.

— Alors 18 heures. Je ne resterai pas. Je ne suis pas plus d'humeur que toi à faire traîner cette histoire. C'est d'accord ?

Il n'y avait aucune raison de ne pas l'être. Il se montrait raisonnable et voulait lui rendre ses affaires.

— Oui.

— Très bien. À ce soir.

Gen tenta de se remettre au travail mais la déprime s'installa. Elle était si… triste. Être amoureuse et croire qu'on connaissait un homme, uniquement pour découvrir qu'on aimait un étranger. Sa bonne humeur commença à retomber. Elle n'avait peut-être pas besoin de rechercher quelqu'un de suite. Il valait peut-être mieux faire profil bas quelque temps.

Arilyn traversa le bureau vêtue d'un pantalon de yoga noir, d'une longue chemise moulante et de sabots confortables. Ses cheveux étaient détachés et luxuriants et elle avait un sac en tissu à l'épaule.

— Salut. Comment ça va aujourd'hui ?

Gen sourit.

— Plutôt bien. Je me familiarise avec les dossiers de certains clients, j'apprends à me servir du logiciel et je réponds au téléphone.

— Tu t'en sors très bien. J'ai rédigé un manuel qui, je crois, peut t'être utile. Je le récupérerai à la maison.

— Je peux attendre – inutile de l'apporter tout de suite.

Arilyn poussa un soupir.

— Il faut que je reçoive le plombier, de toute façon. Je ne sais pas combien de temps je vais encore pouvoir tenir dans cette location. Outre le plafond qui

fuit, les tuyaux qui gouttent et l'absence quasi totale de chauffage l'hiver dernier, désormais mon installation électrique menace de sauter.

Gen haussa un sourcil.

— Et ton propriétaire ? C'est illégal.

— Il est inutile. Je laisse des messages mais il n'habite pas dans l'État, alors il me répond rarement. Il cherche désespérément à vendre. Je risque de devoir déménager, mais j'ai besoin d'un endroit qui accepte les chiens.

— Je suis désolée. Je vais me renseigner.

— Merci. Je te déposerai le manuel après mon cours de yoga.

— Euh, comment ça va, le yoga, Ari ? Avec… lui.

Une ombre passa sur les traits de la jeune femme.

— Nous avons des poussées de croissance. Il s'est engagé envers moi cette fois-ci, et je suis certaine qu'on trouvera une solution. C'est difficile alors que de nombreuses élèves craquent pour lui et qu'il a le sentiment de devoir leur donner une partie de lui-même en tant que professeur. Les lignes sont floues. Il est véritablement remarquable.

Sa liaison avec son professeur de yoga était intermittente depuis un moment. Gen ne connaissait pas toute l'histoire mais, à en juger par l'expression de son amie, le fait qu'elle était toujours sur la défensive et son refus d'utiliser le prénom de son amant afin de maintenir leur relation secrète, Gen ne le sentait pas très bien. La dernière fois qu'Arilyn l'avait surpris à la tromper, elle avait changé. Son calme avait volé en éclats et elle n'arrivait plus à se concentrer. Kate avait menacé de montrer à l'amant la véritable signification du yoga en le battant comme plâtre mais, au bout d'une semaine, ils étaient de nouveau ensemble et Ari le défendait bec et ongles.

Ce n'était pas un bon scénario.

Mais vu que Gen s'était enfuie de son propre mariage, elle n'avait pas de jugement à porter.

— Tant mieux, répondit-elle. Tu mérites d'être heureuse.

Arilyn sourit.

— Et toi aussi. Ça va, tu tiens le coup ?

Gen soupira.

— David va passer me déposer des affaires ce soir. J'étais de bonne humeur aujourd'hui, mais je me suis soudain rendu compte que j'avais vraiment bien foiré. Je n'arrive pas à croire que j'ai passé deux années en couple avec un homme que j'aimais et que je n'ai pas vu ce qui se passait réellement. Je me demande si, après tout, je peux me fier à mon instinct.

— Ton instinct t'a dit de ne pas l'épouser. Les femmes fortes et indépendantes sont les plus vulnérables à la maltraitance. Nous aimons

abandonner le contrôle de temps à autre, et nous voulons être protégées et chéries d'une certaine façon. Souvent, les frontières s'effacent et l'amour obscurcit notre vision. Ne sois pas trop dure avec toi-même. Nous avons toutes commis des erreurs, mais tu trouveras ton chemin.

— Je ne devrais peut-être pas avoir recours à Kinnections, après tout. Je ne suis pas prête.

Arilyn haussa un sourcil.

— En général, je recommande du temps pour guérir, mais je pense que sortir avec quelqu'un serait une bonne chose. Tu as besoin de confiance en toi. Il faut quelques semaines avant d'être correctement assortie à quelqu'un, de toute façon. Parfois, la promesse de la nouveauté et du changement offre une perspective toute neuve.

— Peut-être.

La thérapeute gagna la porte d'une démarche aérienne.

— Réfléchis-y. Kate et Kennedy sont dans leurs bureaux si tu as besoin de quelque chose. À plus tard.

— Au revoir.

Gen se laissa retomber dans son fauteuil et se rongea les ongles. Beaucoup de hauts et de bas ces derniers temps, comme si elle était coincée sur des montagnes russes émotionnelles. Une part d'elle-même regrettait le chaos organisé de l'hôpital, le sens derrière chaque geste et chaque pensée. L'autre partie était soulagée de ne plus avoir à réfléchir pour quelqu'un d'autre.

Elle retourna à son ordinateur et se jeta dans la recherche de l'amour pour d'autres.

14

— J'arrive !

Le second coup frappé à la porte trahissait l'impatience d'un homme peu habitué à attendre. Gen sautilla sur un pied, enfilant une paire de ballerines argentées, puis chancela jusqu'à la porte.

Le regard de David passa sur sa tenue, la détaillant discrètement. Elle se retint de se tortiller en attendant son approbation. Combien de fois était-elle sortie de la chambre pour être accueillie d'un mouvement de tête, lui demandant de se changer ? Ses avis constants sur le genre de vêtements que devait porter l'épouse d'un chirurgien en vue l'avaient complexée, jusqu'à ce qu'elle prenne l'habitude de le laisser disposer les affaires qu'il souhaitait la voir mettre.

Elle tira nerveusement sur le chemisier en soie jaune pissenlit, déglutit et recula d'un pas.

— Entre.

Il pénétra chez elle avec l'air que tout lui était dû.

— Tu as l'air extrêmement… brillante.

Elle se raidit mais refusa de répondre.

— De retour au cottage, hein ? J'aurais espéré que le temps passé ensemble aurait un peu amélioré tes goûts.

— J'aime ma maison. Où est mon ordinateur ?

— Dans la voiture.

Il portait toujours sa tenue de bloc, projetant l'agréable image du parfait professionnel. Une ombre de barbe couvrait sa mâchoire. Il gardait un rasoir sous la main partout où il allait, elle fut donc un peu surprise qu'il ne se soit pas arrêté pour se rafraîchir. David méprisait l'idée qu'on le prenne au dépourvu. Il répétait que le travail du chirurgien consistait à inspirer la confiance au premier regard.

Une vive douleur la traversa. Il était si beau, et pourtant si froid. Comme une statue qu'on pouvait admirer, dont on pouvait rêver sans jamais vraiment la

posséder. Gen se détourna, tentant de refouler les larmes soudaines en songeant à la perte de quelqu'un qu'elle n'avait jamais réellement eu.

— Je vais aller le récupérer. Et je peux passer dimanche pendant ta garde habituelle pour emporter le reste de mes affaires.

— Tu es pressée ? s'enquit-il d'une voix traînante, passant devant elle.

Gen se redressa de toute sa hauteur, ce qui était pathétique, et tenta d'avoir l'air posée.

— J'ai des projets pour le dîner.

— C'est ce que tu as dit. Mais pas avant 19 heures.

— Je préférerais qu'on en finisse.

Il haussa un sourcil.

— Tu te comportes comme une enfant boudeuse. Ne fais pas comme si tout t'était dû. Tu es partie et tu m'as humilié le jour de mon mariage. La femme que j'ai tenue dans mes bras et avec qui j'ai fait des projets d'avenir ne m'aurait jamais blessé si profondément.

Elle fit la grimace.

— Je suis désolée, répondit-elle doucement. Je peux te le répéter éternellement, mais tu ne comprends pas le véritable problème : j'ai paniqué. J'avais le sentiment que tu ne m'entendais jamais, quoi que je fasse. Tu me disais quoi porter, manger et dire. Comment agir. Qui voir. C'était étouffant.

Il pinça les lèvres en un sourire amer et méprisant.

— C'est donc le problème ? « Je suis une femme indépendante, écoutez-moi bien » ? Je me suis efforcé de veiller sur toi, de te donner ce dont tu avais besoin. Et tu me remercies en te comportant comme une salope et en me le jetant au visage ?

Le cœur de Gen se mit à tambouriner. Elle détestait cet aspect de lui, celui qui la terrifiait instinctivement à un point qu'elle n'avait jamais compris. Le contournant, Elle essaya de garder son calme.

— Inutile de rejouer cette scène. Je vais juste récupérer mon ordinateur, et ce sera fini pour ce soir.

Il la poussa si vite et si violemment qu'elle bascula sur le canapé. Sous le choc, elle demeura immobile un moment.

— Nous n'avons pas terminé. Et de loin. Je t'ai écoutée parler et te plaindre alors que je t'ai tout donné. Tu crois que tu peux t'enfuir et avoir une liaison sans conséquences ? Je crois que tu te moques de nous depuis longtemps.

Elle bondit sur ses pieds et jeta un coup d'œil au téléphone. La laideur du regard de David la fit transpirer sous les bras. Elle s'efforça de continuer à respirer, ne sachant pas trop quoi faire. Autrefois, elle aurait juré que David n'aurait jamais posé le petit doigt sur elle ni tenté de lui faire du mal. Mais à cet

instant précis, elle voyait un étranger qui n'avait jamais partagé son lit ni sa vie. Et cela la terrorisait.

— Je t'écoute.

De nouveau vif comme l'éclair, il lui empoigna le bras et la jeta contre le mur. Elle se heurta violemment le dos, essaya de retrouver son équilibre mais il s'était déjà plaqué contre elle, lui enserrant les poignets. Son souffle passa sur son visage. La rage étincelait dans les prunelles vert vif.

— Ne me prends pas de haut, Geneviève. As-tu été plus conciliante avec Wolfe que tu ne l'as été avec moi ? Car je vais te dire une chose : passé les premières semaines, tu es devenue vraiment décevante.

Elle tenta de remonter le genou et de s'arracher à sa prise mais il la maintenait avec une poigne de fer. Les mots se coincèrent dans sa gorge alors qu'elle luttait pour retrouver de l'oxygène et son bon sens.

— Arrête. Va-t'en, s'il te plaît.

— Quand j'en aurai fini.

Il pressa le bassin contre le sien. Son érection croissante la fit gémir de douleur, augmentant la sensation de malaise dans son ventre.

— T'a-t-il appris à faire une bonne fellation ? Est-ce que tu t'es comportée comme une pute en chaleur quand il t'a baisée ? Parce que tu ne l'as jamais fait avec moi. Oh, tu avais la bonne technique, mais tu ressemblais à une poupée gonflable. Un joli gémissement ici, un orgasme simulé là. Tu crois que je ne savais pas ? Je parie que si je glisse la main sous ton jean, tu seras sèche comme du sable.

L'agression verbale était presque aussi horrible que l'agression physique. Un profond tremblement la saisit, jusqu'à ce qu'elle se mette à claquer des dents de peur et de honte. Elle avait toujours redouté de faire l'amour avec lui, sachant qu'il manquait quelque chose, cherchant désespérément à lui faire plaisir et à se faire plaisir, espérant toujours davantage. Il critiquait et suggérait tellement qu'il n'y avait plus de sensations, rien qu'un immense vide impossible à combler.

— Laisse-moi tranquille, je t'en prie, chuchota-t-elle.

Il sourit.

— Contente-toi de simuler comme tu l'as toujours fait, bébé.

Le bruit du bouton de son jean résonna comme une détonation.

Elle péta les plombs.

À demi hystérique, elle le poussa et le percuta comme un beau diable, prête à se servir de ses dents, ses ongles et n'importe quoi pour l'écarter d'elle.

D'un seul coup, il s'envola en arrière et elle se retrouva libre.

Gen vit Wolfe debout au-dessus de l'homme étendu par terre. Semblable à un démon vengeur, les poings serrés, ses yeux bleus lançant des étincelles

furieuses, il oscillait entre l'homme civilisé et le primate.

— Est-ce que ça va ?

Son ton calme contredisait complètement la rage qui émanait par vagues de sa silhouette.

— Oui.

— Bien.

David se remit debout et lissa sa tenue chirurgicale.

— Que c'est pratique. Le chevalier en armure à la rescousse. Pas d'inquiétude, Wolfe. Tu n'auras jamais que mes miettes.

Il prit un air de mépris.

— Je retenterai peut-être ma chance quand tu en auras fini avec elle. Pour voir si elle s'est améliorée.

Wolfe sourit avec aisance.

— Je sens que ça va me plaire.

Son poing partit. David tituba, se tenant la mâchoire, visiblement incrédule d'avoir été frappé.

— Si tu l'approches, que tu penses à elle ou prononces seulement son prénom, je jure devant Dieu que je te tuerai.

Gen hoqueta lorsque son ami se remit à l'œuvre. Avec une rapidité vicieuse, il frappa David à l'estomac avant de lui envoyer un uppercut. Le sang jaillit et son agresseur s'écroula par terre. Quelque chose de sombre passa dans le regard de Wolfe, comme s'il s'était approché d'un précipice et pouvait facilement péter les plombs. Gen savait que si elle n'essayait pas de l'arrêter, il ferait le plongeon et qu'elle risquait de ne jamais le récupérer.

Elle s'approcha d'un pas chancelant et se jeta dans ses bras, s'agrippant de toutes ses forces tandis que l'éclat de rage se dissipait lentement.

— Wolfe ! Arrête !

David toussa en se tenant le ventre.

— Tu es foutu. Je vais porter plainte !

Wolfe avança encore d'un pas. Gen lui prit le visage, pleurant à moitié, et le força à croiser son regard.

— Arrête, s'il te plaît, Wolfe, il n'en vaut pas la peine, il n'en vaut pas la peine.

Celui-ci cligna des yeux, comme s'il revenait d'un autre monde. Avec des gestes frénétiques, il la toucha partout, lui caressant les cheveux, les joues, les bras, les hanches.

Sa voix tremblait.

— Est-ce qu'il t'a fait du mal ? Est-ce qu'il t'a touchée ?

— Non, tu es arrivé à temps, c'est fini. Il ne m'a rien fait.

Wolfe lui prit le visage à deux mains, la dévisageant. Puis il l'attira dans ses bras.

Sa chaleur corporelle s'insinua en elle et fit cesser les tremblements. Gen se cramponna, les bras resserrés autour de ses épaules, la tête contre son torse.

— Arrêtez ! Police !

La lueur des lampes-torches éclaira la fenêtre. Deux policiers entrèrent par la porte à moitié ouverte.

— Lâchez-la. Tout de suite.

Gen inspira difficilement.

— Il n'a rien fait de mal, monsieur.

— Que personne ne bouge. Madame, s'il vous plaît, écartez-vous de lui. Lentement.

Gen obtempéra, laissant quelques centimètres entre eux. David grogna et roula pour se redresser à demi.

— Que tout le monde reste à sa place. Monsieur, avez-vous besoin d'une ambulance ?

— Je ne crois pas. Ce fils de pute m'a frappé. Je veux qu'on l'arrête.

— Ce n'est pas vrai !

Gen se tourna vers les officiers. Ils portaient l'uniforme bleu de Verily, pistolet à la hanche, observant la scène. Elle eut rapidement l'impression de deux opposés. L'un aux cheveux noirs coupés très court, ce qui soulignait son bouc et sa taille impressionnante. Sérieux, sa tête frôlait le chambranle. Des traits fins et acérés lui donnaient un air presque brutal. Ses lèvres remontaient un peu en une sorte de petit sourire naturel. Elle n'avait pas envie de croiser cet homme dans une ruelle déserte. L'autre avait l'air de débarquer d'Hollywood, avec des cheveux blond-roux en bataille, des yeux noisette et un visage fait pour le grand écran. Des traits sculptés, des lèvres pleines, avec un air de garçon ordinaire. Il faisait la moitié de la taille de son partenaire.

— Monsieur, cet homme était en train de m'agresser. Wolfe y a mis un terme à temps avant qu'il arrive quoi que ce soit.

David se leva, se massant la mâchoire. Ses yeux étaient pleins de douleur.

— Est-ce que tu joues encore à ce jeu-là avec moi, Geneviève ? Tu m'as appelé pour que je vienne. Tu m'as supplié. Et maintenant cet enfoiré nous surprend et tu me jettes aux policiers ? Seigneur, est-ce que je ne représente rien pour toi ?

— Cet homme est un menteur !

Ils se tournèrent tous lorsque la voix féminine retentit avec autorité dans la pièce. Arilyn dépassa les policiers au pas de course comme si elle avait tous les droits et serra étroitement Gen dans ses bras. Cette dernière se laissa aller, ayant

l'impression de se retrouver au milieu d'un mélange bizarre de différentes séries télé. Est-ce que c'était déjà arrivé dans *NCIS* ? Ah, c'était une série militaire. Fédérale. Un truc comme ça. Oh, mon Dieu, elle perdait la boule.

L'officier à l'air effrayant étrécit les yeux.

— Qui êtes-vous ? articula-t-il.

— Arilyn Meadows. C'est moi qui ai appelé.

— Comment ? murmura Gen. Comment as-tu su ?

— Je suis passée te déposer le manuel puisque je ne suis pas revenue au bureau aujourd'hui. Quand j'ai vu sa voiture dehors, j'ai senti les ennuis. Je ne voulais rien faire seule, alors j'ai appelé la police. Mais Wolfe est arrivé avant eux.

Elle leva le nez et renifla comme si cela sentait mauvais.

— J'ai signalé une urgence et il vous a fallu une éternité pour arriver.

Elle lança un regard noir aux fonctionnaires.

— Je croyais que Verily serait mieux préparée. Vous vous êtes montrés relativement décevants.

Le beau policier sourit. Son partenaire grommela et eut l'air agacé.

— Vous avez des couilles, madame. Et si on arrêtait les présentations et qu'on me fournissait quelques réponses ?

Il désigna Wolfe.

— Ne bouge pas, Rambo, compris ?

Ce dernier leva les mains pour qu'elles soient bien visibles.

— Restez à distance et expliquez-vous l'un après l'autre. Vous. Dites-moi ce qui s'est passé.

David prit la parole.

— Geneviève et moi avons rompu, mais nous parlions de nous remettre ensemble. Elle m'a appelé cet après-midi à l'hôpital pour me demander de passer. Elle voulait parler. Elle disait qu'elle était désolée de m'avoir trompé avec Wolfe – ce type.

Il le montra du doigt.

— Les choses se passaient bien, se sont échauffées dans le bon sens et nous étions contre le mur, à nous embrasser. Puis ce dingue débarque, m'attrape et se met à me tabasser.

Gen saisit la main d'Arilyn pour trouver la force.

— C'est faux, dit-elle d'un ton haché. C'est un mensonge.

Les deux policiers scrutèrent David puis hochèrent la tête. Le Beau prit la parole.

— Madame ? Quelle est votre version ?

Elle se remit à trembler.

— David et moi sommes séparés. Il n'a jamais été question de nous remettre ensemble. Il m'a appelée pour me dire qu'il apporterait une partie de mes affaires restées chez lui. Quand il est arrivé, je lui ai demandé où elles étaient, et il m'a expliqué qu'elles se trouvaient dans sa voiture. Puis il s'est mis à m'insulter, m'a poussée contre le mur et avait l'intention de… l'intention de… de…

— Lui faire du mal ! acheva Arilyn. De la violer ! Pour l'amour du ciel, messieurs, faites votre travail et arrêtez cet homme.

La Brute lui lança un regard acéré. Arilyn se tut.

Le Beau s'avança et les guida jusqu'à la cuisine.

— Mesdames, et si vous veniez par ici ? Je pourrai obtenir davantage de détails sur votre histoire.

La Brute se tourna vers Wolfe.

— Et vous ? Quelle est votre version ?

— Gen et moi avions rendez-vous pour dîner à 19 heures. Je suis arrivé en avance et j'ai vu la voiture. Je l'ai entendue hurler alors que j'étais à la porte, alors je suis entré et j'ai découvert cet homme en train de l'agresser. Je l'ai écarté et frappé.

David secoua la tête.

— Sale fils de pute ! Tu m'as piégé ! Gen a tellement peur de tes colères qu'elle n'ose pas te dire que nous sommes de nouveau ensemble. Pourquoi crois-tu que j'aie réclamé une ordonnance d'éloignement ?

Gen se figea.

— Quoi ?

La Brute scruta Wolfe.

— Est-ce que c'est vrai ? Existe-t-il une ordonnance restrictive à votre encontre ?

Wolfe serra la mâchoire.

— Je l'ai appris aujourd'hui même. Il manipule toute cette histoire depuis le début.

Le flic marmonna quelque chose dans sa barbe.

— Je dois vérifier. Laissez-moi passer un coup de fil.

Le Beau observa Gen d'un air inquiet.

— Madame, avez-vous besoin d'aller à l'hôpital ? Avez-vous été agressée ?

Celle-ci se passa les mains sur les bras pour se réchauffer. La pièce commença à s'estomper.

— David m'a menacée. Je ne sais pas ce qui se serait passé si Wolfe n'était pas arrivé.

Son ex-fiancé la pointa du doigt.

— Tu te rends compte que toute ma carrière peut être détruite par tes mensonges ? Mince, je peux le prouver. Elle m'a appelé sur mon numéro privé. C'est elle qui a monté toute cette rencontre. Vérifiez son portable pour le prouver.

— Non, non, tu m'as appelée ! Enfin, je veux dire, Sally m'a appelée et m'a demandé de…

Elle n'acheva pas, le scénario entier prenant soudain tout son sens ahurissant.

— Tu lui as dit de le faire.

Elle pressa une main tremblante contre sa bouche.

— Tu m'as forcée à t'appeler pour que ce soit enregistré.

— J'en ai assez. Je souhaite porter plainte contre lui. J'appelle tout de suite mon avocat. Il prouvera qu'il y a une ordonnance restrictive qu'il n'a pas respectée. Je veux qu'il aille en prison.

— Non !

— Je suis son témoin ! s'écria Arilyn. Nous allons aussi porter plainte.

La Brute haussa le ton.

— Tout le monde se calme tout de suite. Plus de discussion et restez séparés.

Il marmonna un juron, échangea avec son partenaire par une communication psychique silencieuse et prit sa radio. Le Beau se mit à noter sa version des faits sur son calepin, hochant la tête alors qu'Arilyn perdait son calme habituel et se mettait à parler pour Gen.

Pour finir, la Brute avisa Wolfe.

— Je vais devoir vous demander de m'accompagner au poste. Il y a bien un jugement vous ordonnant de ne pas vous trouver à proximité de cet homme, ainsi que des preuves de violences physiques.

Wolfe opina. Le flic sortit les menottes.

— Oh mon Dieu, non. C'est ridicule – je t'accompagne, déclara Gen d'une voix tremblante.

— C'est sans doute une bonne idée. J'aimerais que vous veniez tous. Nous prendrons vos dépositions là-bas.

David lança un regard noir, le visage couvert de sang séché.

— Je conduirai moi-même. Mon avocat vous retrouvera en centre-ville.

La Brute leva les yeux au ciel.

— Nous ne sommes pas dans le centre, monsieur. Vous nous trouverez sur Main Street. En réalité, c'est au niveau des quartiers résidentiels.

Le Beau eut l'air amusé.

— Je l'emmène dans ma voiture.

Wolfe fit quelques pas en direction de Gen mais la Brute le prit par les bras.

— Pas encore. Je préférerais que vous ne lui parliez pas tant que nous n'aurons pas les versions de chacun.

Oh, oh. Elle vit son ami lutter contre sa colère, serrant les dents avec détermination.

— Ça ira, le rassura-t-elle avec force. Va avec lui, je te retrouve au poste.

— C'est quoi votre problème ? articula celui-ci au policier. Elle vient d'être agressée. Apportez-lui une couverture et de l'eau.

La Brute plissa les yeux.

— Fais-le sortir d'ici, ordonna-t-il à son coéquipier en désignant la porte.

Elle regarda, désemparée, le Beau guider Wolfe à l'extérieur. Arilyn gronda des propos indignes à voix basse tandis que la Brute les installait dans sa voiture de patrouille. Il ferma la porte, disparut et revint avec une couverture et deux bouteilles d'eau tirées du coffre.

— Tenez.

Il lança le tout dans les mains d'Arilyn et s'installa sur le siège conducteur.

La thérapeute enveloppa Gen, lui bordant les jambes, et ouvrit la bouteille. Gen but quelques gorgées. La chaleur bienvenue du tissu rêche la détendit un peu. Elle était tellement stupide. C'était sa faute car elle avait appelé David, avait cru son histoire. Comment leur relation avait-elle pu se transformer en tant de violence et de haine ?

Et une injonction d'éloignement ? David avait-il corrompu un juge ou falsifié des preuves ? Wolfe ne l'avait jamais menacé ni touché auparavant. Elle devait réparer la situation d'une façon ou d'une autre mais, à présent que David avait révélé sa véritable nature, elle craignait d'empirer les choses pour son ami. Son ex-fiancé avait beaucoup de contacts dans la communauté, il serait capable de faire de la vie de Wolfe un enfer. Ses pensées tournaient en rond et elle plongea dans le silence alors qu'ils gagnaient le commissariat.

Arilyn lui tapota le genou et passa à l'attaque.

— J'espère que vous n'êtes pas membre du club des policiers misogynes, lança-t-elle d'une voix glaciale. Lieutenant… ?

— Petty. Stone Petty.

Stone ? Tiens, ce nom lui allait à la perfection. Même son expression demeurait de marbre, défiant Arilyn.

— Et si vous me parliez de ce club, madame…

— Mademoiselle Arilyn Meadows. Je vous ai donné mon nom au téléphone.

— Ce n'est pas moi qui ai pris l'appel, mademoiselle Meadows.

Il appuya sur le « mademoiselle ».

— Je réponds seulement à la centrale.

— Verily n'est pas si grand. Faisiez-vous une pause lorsque vous avez reçu l'appel ? J'imagine que vous étiez en train de faire autre chose, vu qu'il vous a fallu un quart d'heure pour arriver.

À demi fascinée, Gen observa son amie calme et gentille se changer en harpie.

— Ouais. Je m'achetais un donut en parlant à mes potes du club.

Arilyn pinça les lèvres.

— Je m'inquiète seulement des apparences. La police semble juger d'après une première impression, et David est un menteur. Il a agressé mon amie et manipulé la situation, et je le soupçonne également d'avoir tout organisé pour se faire surprendre par Wolfe. Je serais horrifiée que justice ne soit pas rendue à cause d'une apparence charmeuse et de quelques contacts bien placés.

La température dans la voiture de police baissa d'un coup, comme si un fantôme venait de passer.

— Je vois. J'essaierai de ne pas me laisser aveugler par un sourire charmeur et de faire fonctionner mes neurones. Quelle chance j'ai eue de réussir tous ces examens intellectuels et physiques ainsi que l'entraînement. Mince, au moins, j'ai droit à mon donut à la confiture quotidien et je conduis une super caisse.

Arilyn souffla.

— Vous êtes ridicule et vous vous moquez de moi. Je me contente de vous avertir qu'il faut étudier la situation dans son ensemble et de prendre les faits en compte.

— Bien, m'dame. C'est vous le contribuable. Et vous avez raison en matière de jugement erroné. D'ailleurs, la première impression que vous m'avez faite était complètement fausse.

Son amie sourcilla.

— Qu'entendez-vous par là ?

La voix de Stone Petty n'était qu'innocence.

— J'ai d'abord cru que vous étiez une hippie gentille, douce et calme.

— Oh. Et maintenant ?

Gen retint son souffle. Une espèce de tension bizarre s'était établie entre eux et elle était coincée au milieu. Cela ressemblait si peu à Arilyn de passer à l'offensive, surtout contre un représentant de l'autorité. D'ordinaire, elle respectait un peu trop les professeurs ou quiconque portant un uniforme.

— Plus maintenant.

L'insulte non formulée toucha sa cible. Ari hoqueta, mais il s'était déjà arrêté devant le petit commissariat et garé le long du trottoir. Il ouvrit la portière, les aida à sortir du véhicule et les emmena à l'intérieur.

Gen n'avait jamais vu de poste de police avant. Celui-ci ressemblait au bâtiment typique de la petite ville, comme la caserne des pompiers et le centre des ambulanciers volontaires. L'accueil contenait un comptoir surélevé, quelques chaises et l'odeur rance du café, de la sueur et de la culpabilité. Le lieutenant Petty les guida dans un long couloir qui donnait sur une pièce occupée par quelques bureaux usés, des armoires-classeurs, une cuisine d'appoint et des portes qui, imaginait-elle, menaient à des bureaux privés. Il n'y avait vraiment rien qu'elle pourrait raconter à Kate et Kennedy pour les divertir. Et pourtant, elle était prête à parier que celles-ci lui poseraient des milliers de questions au sujet de l'intérieur.

Petty les installa à un bureau d'angle, près du mur. Elle s'assit sur la chaise métallique, relevant les nombreuses photos et le fatras punaisés derrière, mais il n'y avait rien de personnel sur la table du lieutenant. Des dossiers, un ordinateur, un calendrier de bureau, une horloge. Visiblement, il aimait le sucre, à en juger par les nombreux sachets de cookies froissés. Un paquet de Marlboro à demi entamé traînait, ouvert. *Oh non, espérons qu'Arilyn ne l'aperçoive pas…* Elle se rendrait peut-être compte qu'elles étaient dans une situation délicate et ne se lancerait pas dans une tirade. Éventuellement…

— Vous fumez ?

Le ton suraigu de son amie fit faire la grimace à Gen. Trop tard. Petty haussa un sourcil, glissa le paquet dans le tiroir de son bureau et la dévisagea.

— Ça vous pose un problème ?

Arilyn posa les coudes sur le bois éraflé.

— Oui, cela me pose un énorme problème. Mis à part la pollution de l'environnement et le fait que vous tuez les autres avec le tabagisme passif, vous êtes une bombe à retardement sanitaire. Le cancer, la douleur, la mort. Vous trouvez quand même que ça en vaut la peine ?

Gen se tint immobile. La tension entre ces deux-là augmenta encore d'un cran, comme un nœud coulant, et les regards qu'ils se lançaient étaient trop intenses pour qu'elle respire. Pour finir, Petty sourit avec une lenteur délibérée.

— Oui, ça en vaut la peine. Et maintenant, si vous me racontiez votre version de l'histoire avant que je sois suffisamment en rogne contre vous pour vous coller en cellule sous un prétexte quelconque ?

Elle fut stupéfaite.

— Vous ne pouvez pas me parler ainsi.

— Si, je le peux. Vous êtes sur mon territoire, ma petite. Vous feriez bien de vous y habituer.

Gen faillit fermer les yeux mais la scène était trop fascinante pour qu'elle la rate. Son amie d'ordinaire si posée lança un regard assassin, marmonna quelque

chose de violent à voix basse et se laissa tomber sur la chaise inconfortable.

— Où est Wolfe ? s'enquit Gen.

— Avec le lieutenant Devine. Mademoiselle Meadows, vous pouvez commencer. Qu'avez-vous vu ou entendu avant de nous appeler ?

L'intéressée relata sa version des faits en faisant à peine la tête. Quand vint son tour, Gen fit son récit lentement, tentant de ne rien oublier. Elle donna son portable à Petty pour qu'il puisse constater que le premier appel venait de l'hôpital et qu'elle avait ensuite joint David. Celui-ci demeurait concentré, l'interrompant à l'occasion par une question. Finalement, il referma le dossier et se redressa.

— Nous examinerons les faits et vous tiendrons au courant.

Arilyn bondit sur ses pieds.

— Et ? C'est tout ? Vous n'allez pas arrêter David ?

— Est-ce que vous portez plainte ?

— Oui.

— Non, répliqua Gen.

Son amie se retourna vivement.

— Je ne peux pas pour l'instant. Je veux juste faire sortir Wolfe d'ici et rentrer chez moi.

La thérapeute lui prit la main.

— Il t'a agressée, dit-elle posément. Je sais que tu as peur, mais nous allons tous t'aider. Dépose une main courante.

— Pas maintenant. Je t'en prie, Ari, ne me pousse pas. C'est trop important. Je dois songer à l'hôpital, aux problèmes judiciaires, à la publicité, à Wolfe. Je demanderai une ordonnance d'éloignement à son encontre pour qu'il ne m'approche pas. Je ne veux plus jamais le revoir.

Arilyn se mordit la lèvre, visiblement frustrée mais peu désireuse de lui imposer quelque chose.

— Très bien. Allons chercher Wolfe et rentrons à la maison.

— Désolé mesdames, mais nous allons devoir maintenir votre ami en détention pour la nuit.

Le lieutenant Devine, alias le Beau, s'approcha et les regarda avec un soupçon de compassion.

— Il a enfreint l'ordonnance d'éloignement et attaqué le Dr Riscetti. Nous devrons attendre la libération sous caution demain matin, une fois le tribunal ouvert.

Gen refoula des larmes, puis se rendit compte que Wolfe aurait détesté qu'elle pleure. Elle les ravala, leva le menton et se jura de se montrer

pragmatique. C'était elle qui l'avait entraîné dans cette histoire, et elle allait l'en sortir.

— A-t-il appelé un avocat ?

Devine secoua la tête.

— Pas encore.

— Alors on a du pain sur la planche. Ari, on va appeler Kate pour parler à Slade. Ensuite on contactera Max. Il sait toujours quoi faire.

— Compris.

— Puis-je vous raccompagner chez vous, mesdames ? proposa Petty.

Arilyn lui décocha une œillade noire.

— Je crois que vous en avez assez fait.

Elle se tut un instant.

— Ou pas.

L'homme éclata de rire.

— Je vous tiendrai informée, docteur MacKenzie.

Soudain, il se tourna vers Arilyn et lui lança un regard brûlant.

— Quant à vous, mademoiselle Meadows, je vous reverrai bientôt.

C'était davantage une menace qu'une promesse. L'intéressée tenta de conserver une froide dignité, mais trébucha en sortant. Le rire de Petty lui apprit qu'il s'en était aperçu.

Gen décida de ne pas aborder l'étrange dialogue entre ces deux-là et se mit au travail.

15

— Voilà bien une chose que j'espère éviter quand mon fils sera grand.

Wolfe leva la tête. Maximus Gray, proche ami de son beau-père, dur à cuire en chef et associé dans la pâtisserie *La Dolce Maggie* – une chaîne new-yorkaise issue de la pâtisserie originelle des Conte en Italie, *La Dolce Famiglia* –, le contemplait au travers des barreaux de la cellule. Vêtu d'un jean et d'un tee-shirt constellé de traces de salive et de taches de toutes sortes, il avait néanmoins l'air plus intimidant que la plupart des hommes de sa connaissance. Un soupçon d'humour lui remontait les lèvres.

Wolfe se leva du banc et s'approcha.

— Tu l'éviteras. La première chose que je dirai à Max Junior sera d'appeler son vieux pote Wolfe pour payer sa caution. Tu es toujours sur les nerfs quand tu manques de sommeil. Eh, qui t'a contacté ? Je n'ai pas eu l'occasion de passer mon coup de fil.

— Gen. Que s'est-il passé ?

— Un foutoir invraisemblable.

— Ça me semble familier. Raconte.

Ses muscles se détendirent. Il relata toute l'affaire, sans rien dissimuler. D'habitude, il était assez entêté pour se sortir lui-même de ses propres embrouilles, mais il avait un but en tête qui laissait tous les autres de côté.

Revenir auprès de Gen le plus vite possible.

Ce qu'il ne pouvait pas faire en prison.

Max griffonna quelques notes.

— La première chose à faire est de te sortir d'ici. Je vais passer quelques coups de fil. L'ordonnance d'éloignement de Riscetti paraît louche. Pas de preuves préliminaires, il a donc peut-être fait jouer des contacts. Gen va bien ?

— Je crois que oui, elle est forte. Mais je dois sortir d'ici, Max. Il faut que je sois près d'elle.

Ce dernier acquiesça, l'air songeur.

— Vous êtes ensemble, tous les deux ?

Wolfe laissa échapper un petit rire.

— Non, on est juste amis. Pourquoi est-ce que toute la famille s'entête à essayer de nous caser depuis le premier jour ?

Il attendit que Max s'esclaffe avec lui, mais ce dernier demeurait étrangement silencieux, le dévisageant comme s'il soupçonnait quelque chose que Wolfe lui-même ignorait. Il s'efforça de rester calme, espérant que personne n'apprendrait l'existence de cet unique baiser volé et parfait.

— Parce que vous allez bien ensemble, répondit simplement son ami. Non que je ne veuille pas la voir mariée et heureuse de l'être. Je suis ravi qu'elle ait échappé à cet enfoiré avant qu'il ne soit trop tard. Elle a toujours été sacrément intelligente.

— Oui. Ce type est doué, Max. Il a tout monté, l'a poussée à quitter l'hôpital et il aime la contrôler. Je suis inquiet. Je ne veux pas qu'il approche Gen.

— Compris. Laisse-moi régler deux-trois choses. Est-ce que tu veux que j'appelle Sawyer et Julietta ?

Wolfe fit la grimace. Il n'avait pas besoin que ceux-ci se tracassent alors qu'ils ne pouvaient rien faire pour lui.

— Non, je leur en parlerai quand tout sera terminé. Connaissant Sawyer, il serait capable de prendre l'avion jusqu'ici pour botter des culs et prendre des noms. Commençons par résoudre ce point.

Son visiteur hocha la tête. Wolfe avait tellement l'habitude que celui-ci soit capable de tout faire qu'il dut se rappeler qu'il n'était pas avocat.

— Dis, comment tu vas me faire sortir ?

Un sourire malin apparut sur les lèvres de Max.

— Disons que je connais des gens. Je reviens.

Wolfe secoua la tête. Dieu merci, son ami était de son côté. Il ne voudrait pas être à la place de l'autre.

Il se mit à faire les cent pas dans sa cellule et attendit.

— Tu es sorti !

Geneviève se jeta dans ses bras. Il la souleva avec aisance, refermant la porte d'un coup de pied, et la laissa se cramponner à lui tout son soûl. En temps normal, il se moquait d'elle et la traitait de fille lorsqu'elle était submergée d'émotion. Mais pour l'instant, il paraissait satisfait de laisser le torrent de désordre déborder sur lui. Tant mieux, parce qu'elle n'était pas certaine de pouvoir lâcher prise si elle essayait.

Il posa les lèvres sur son cuir chevelu et lui murmura des propos incohérents. Les horribles événements de la soirée lui revinrent en mémoire et provoquèrent

de profonds tremblements. Elle s'attendait à ce qu'il sente la sueur rance et le musc. Au lieu de quoi, elle saisit l'odeur apaisante du coton, de l'eau et du savon. Sa chaleur familière l'enveloppait comme un cocon, et son tee-shirt doux lui soutenait la joue.

— Je suis navrée, chuchota-t-elle.

Il lui releva le menton.

— C'est idiot. Tu vas aussi t'excuser pour les tueurs en série et les catastrophes naturelles ?

Elle inspira et finit par renifler.

— Oui. Je suis désolée pour ça aussi. Je suis désolée pour tout ce qui t'a fait du mal.

Le visage de Wolfe s'adoucit et une lueur brûlante jaillit dans ses prunelles bleues. Il lissa en arrière ses cheveux emmêlés, chose qu'il avait faite des centaines de fois, mais cela paraissait différent, plus intime. Comme si elle était avec un amant plutôt qu'un ami.

Oh, oh.

Il parut tirer la même conclusion simultanément. Wolfe se racla la gorge, la lâcha et recula.

— C'était intelligent d'appeler Max. Il a tout démêlé, mais je dois toujours me présenter au tribunal. Je dois d'abord faire deux-trois choses, puis je serai de retour. Est-ce que ça va ?

Elle hocha la tête.

— Oui. Arilyn est restée avec moi hier soir. Slade s'occupe de l'ordonnance d'éloignement à l'encontre de David. Je suis certaine qu'il ne m'approchera plus jamais une fois sa réputation en jeu. Slade m'a dit qu'il prendrait des dispositions pour récupérer mes affaires sans que je sois obligée de le voir.

Il pinça les lèvres.

— Il n'y a qu'une seule façon de garantir qu'il ne reviendra jamais. Je vais m'installer chez toi.

Ses paroles la stupéfièrent. Un rire dément lui échappa.

— Tu es dingue ? Tu ne peux pas t'installer chez moi.

— Est-ce que tu te sens en sécurité ici, Gen ?

Elle réprima un frisson.

— Non. Mais je vais faire installer une porte blindée et un système d'alarme par un serrurier. Tout le monde sera aux aguets si sa voiture apparaît. J'ai une protection légale, je suis parée.

Wolfe étrécit les yeux.

— Ce n'est pas suffisant. Tu l'as insulté en le quittant, et il veut sa revanche. Je ne lui fais pas confiance, et je suis trop loin de toi à Manhattan. On se sentira

tous les deux mieux si je dors ici la nuit.

Gen se mit à arpenter la pièce. Elle ne pouvait pas le laisser mettre sa vie sens dessus dessous. Une fois encore, il venait la sauver, et il devait en avoir marre.

— Non, je te suis reconnaissante de ton offre, mais je peux me débrouiller. Tu ne peux pas vivre à Verily alors que ton appartement est situé près de Purity. Il y a une heure de trajet. Ma maison n'a qu'une seule chambre. Nous serons sur le point de nous tuer d'ici la deuxième semaine.

— Tu es ridicule – on s'entend super bien. Je dormirai sur le canapé avec plaisir. Ce sera marrant, comme une soirée pyjama qui dure un mois. Les filles aiment ça, non ?

Elle se frotta le front en songeant à la folie de sa proposition.

— On va aussi se faire des tresses ?

— Si tu veux.

— Non ! Je peux veiller sur moi-même. Mes amies vivent dans le coin, et je peux toujours demander à Arilyn de dormir ici si j'ai la frousse. Tu ne vas pas t'installer chez moi.

— Très bien, alors j'imagine que je vais camper dans ma voiture. Parce que je vais faire mes bagages et monter la garde toutes les nuits. Si tu veux m'empêcher d'entrer chez toi, libre à toi. Personnellement, je préférerais le canapé.

Il le ferait. Il était obstiné et exaspérant lorsqu'il décidait de faire quelque chose. Elle le verrait dormir sur le trottoir tous les soirs jusqu'à ce qu'elle craque. Gen serra les poings. Bon sang, quand était-elle devenue une demoiselle en détresse ? Elle détestait ces stupides princesses Disney – elles étaient nulles.

Mais à dire vrai, sa présence lui procurerait un sentiment de sécurité. Elle avait la trouille. Elle craignait de voir le visage de David dans un recoin, devant sa fenêtre le soir, lui ordonnant de se détendre et de simuler comme toujours. L'atrocité l'avait atteinte trop profondément pour qu'elle l'oublie d'un coup.

Peut-être une semaine ou deux. Maximum. Elle prouverait qu'elle n'intéressait plus David et apaiserait l'instinct protecteur de Wolfe. Plus tard, ils reparleraient de cet épisode en riant, leur amitié renforcée, et elle serait enfin capable d'avancer.

En outre, elle n'avait pas le choix. Mieux valait préserver ses forces pour une bataille qu'elle pouvait remporter.

— Très bien. Tu as gagné.

— Bon choix.

Il lui ébouriffa les cheveux et sourit.

— Je vais faire mes valises, passer à Purity et je reviens. Et si je nous préparais le repas pour notre première nuit officielle ?

Elle leva les yeux au ciel.

— J'aimerais manger pour de bon, alors c'est moi qui cuisinerai.

— Encore mieux.

Gen croisa les bras devant elle.

— Ne crois pas que je vais te gâter comme Julietta. Je te jure que si tu commences à laisser traîner des sous-vêtements sales dans la maison, tu dégages.

Il eut l'air réellement blessé.

— Je suis le colocataire parfait.

— Parce que tu n'en as jamais eu.

— C'est sur ma liste. Maintenant, je pourrai le barrer.

Il s'en alla. Elle observa le petit bungalow, notant quelques toiles d'araignée qu'elle n'avait pas encore eu le temps de nettoyer, et décida que ce serait le bon moment de restructurer. Il y avait quelques réparations à faire et sa voisine Mme Blackfire, alias la Méchante Sorcière de Verily, avait déjà commencé à lui laisser des petits mots désagréables pour lui ordonner de faire couper son arbre préféré. Le grand pin âgé était magnifique, embroussaillé et penchait légèrement à droite dans le jardin de devant. La Sorcière jurait qu'il était mort et allait s'écraser sur son toit. Gen n'était pas d'accord. Un avocat, une inspection de l'assurance et une réunion du conseil municipal plus tard, elle avait gagné. Plus ou moins. Son déménagement avait finalement mis un terme à la querelle, mais maintenant qu'elle était de retour, Gen se rendait compte que le deuxième round allait débuter.

Toutefois, elle adorait sa maison et refusait de laisser David la priver de son sentiment de sécurité.

Ou de laisser la Sorcière la priver de son droit d'avoir un arbre sain dans son jardin.

Gen remonta ses cheveux en queue-de-cheval et sortit les seaux, les éponges et les détergents. Plus tard, elle irait au magasin acheter des oreillers et des draps. Qu'il soit au moins à l'aise. Il lui fallait des provisions aussi, pour préparer un bon dîner. Peut-être des côtes de porc glacées à l'abricot.

Elle lança la musique de son iPod et se mit au travail.

— Vous vous installez ensemble ?

Kate cria ces mots et se laissa tomber sur le fauteuil violet. Elles se trouvaient dans la salle de thérapie, passant en revue les caractéristiques les plus importantes pour assortir un couple. Après le nettoyage et les courses, elle était allée au bureau, ayant besoin de travailler pour se changer les idées. C'était

drôle, après les innombrables heures sur le qui-vive à l'hôpital, elle en était à essayer de remplir son emploi du temps pour ne pas exploser. Mais elle était résolue à considérer ce changement comme une opportunité. Le travail était devenu sa béquille et la détournait de la réalité.

— Pas ensemble comme un couple, corrigea-t-elle vivement. Comme amis. Seulement jusqu'à ce que je le convainque que je suis débarrassée de David.

Son amie l'observa, son regard bleu pensif.

— Crois-tu qu'il réessaiera de te faire du mal ?

Gen haussa les épaules.

— Non, mais Wolfe n'en est pas persuadé. C'était plus facile de le laisser faire son « je suis un mec, laisse-moi protéger cette petite femme » plutôt que de le combattre. En outre, j'avais un peu la frousse. Cela ne durera pas longtemps.

— En fait, je trouve que c'est une super idée. Mais tu sais que tu aurais pu emménager avec Slade, Robert et moi, hein ?

Gen éclata de rire. Robert était le pitbull paraplégique que Kate avait sauvé de la mort, et le chien le plus adorable de la terre. Slade était tombé amoureux aussi bien de Kate que de Robert, avec une offre spéciale « deux pour le prix d'un ».

— À deux pas de chez moi ? Merci, mais je passe mon tour. Outre que je serais toujours coincée avec notre voisine de l'enfer, je préférerais vivre avec quelqu'un qui n'a pas de relations sexuelles.

— Est-ce qu'elle recommence à t'embêter ? Je te jure que cette femme a un télescope pour espionner les gens. Tu sais ce qu'elle m'a fait la semaine dernière ? Elle m'a laissé un sachet avec des crottes de chien sur mon porche. Le mot disait : « Si vous le laissez sur ma pelouse, je vous le rends. » Comme si Robert allait s'abaisser à faire ses besoins chez elle !

Un rire étranglé sortit de sa bouche.

— Pauvre Robert. Verily se porterait tellement mieux sans elle. Tu crois qu'elle déménagera un jour ?

— Qui sait ? La maison de retraite ne voudra jamais d'elle, pas après l'incident de la gelée. Est-ce qu'elle veut toujours faire abattre ton arbre ?

Gen opina.

— Je l'appelle désormais « l'Arbre de la Discorde ».

Kate s'esclaffa.

— J'adore. Au moins, cela lui bloque la vue. Elle va se mettre à flipper quand elle apercevra Wolfe.

— Ça en vaudrait tellement le coup.

— Revenons au sexe.

Kate désigna les dossiers sur son bureau.

— Plus vite tu rempliras le questionnaire et t'inscriras comme cliente, plus vite on te trouvera quelqu'un.

Son amie hésita.

— Wolfe dit que je ne suis pas prête. Il a suggéré que je fasse profil bas un moment.

— Est-ce qu'il est jaloux ?

— Non ! C'est juste un éternel angoissé. Un peu comme un grand frère. Mais pas tout à fait.

Kate parut décrypter ses propos mais demeura silencieuse.

— Tu as vécu une relation malsaine pendant deux ans. Je ne crois pas que ce soit une mauvaise chose de faire des expériences en sortant avec des types. Il s'est écoulé plus d'un mois depuis le mariage, et je pense qu'un rencard te fera du bien.

— C'est ce qu'a dit Arilyn. Tant que c'est sûr et que j'y vais lentement, je suis prête à essayer.

Elle scruta ses ongles, de nouveau rongés, et rassembla le courage de poser la question qui la hantait.

— As-tu déjà ressenti le toucher avec David et moi ?

Gen savait qu'elle franchissait une limite. Elles avaient conclu un pacte selon lequel aucune n'aurait recours à Kate pour tester un lien avec les hommes qu'elles choisissaient. Celle-ci avait peur de donner son opinion et, ainsi, de les priver de leur libre arbitre. Elle n'avait enfreint la règle qu'une seule fois, avouant à Kennedy qu'elle était faite pour Nate. Bien entendu, les circonstances étaient autres. Ken était convaincue qu'elle n'était pas faite pour l'amour et avait failli perdre Nate à tout jamais. Mais Gen savait que sa question était différente.

Kate poussa un soupir. La tristesse apparut dans ses yeux.

— Non. Mais je n'ai eu qu'une seule occasion de vous toucher tous les deux à la fête d'anniversaire des jumeaux. C'est à ce moment-là que je me suis rendu compte que j'avais perdu mon don. Je n'ai jamais réessayé, alors je ne le saurai jamais avec certitude.

Les épaules de Gen s'affaissèrent de soulagement. Elle en était heureuse. Si Kate avait senti le toucher entre eux, cela l'aurait encore désorientée sur les raisons de l'échec de leur relation.

— Je me souviens de ce jour, murmura-t-elle. Il m'a prise par surprise lorsqu'il m'a demandée en mariage. Je ne me serais jamais attendue à ce qu'il le fasse devant ma famille.

— Je pense que c'était une autre façon de te contrôler, de s'assurer que tu ne refuserais pas.

Kate remua sur son fauteuil, se mordillant la lèvre inférieure.

— D'ailleurs, j'ai remarqué que tu as jeté un coup d'œil à Wolfe avant de dire « oui ».

— Ah bon ?

Gen esquiva l'air scrutateur de son amie. Seigneur, elle aurait préféré oublier. L'homme qu'elle aimait et désirait depuis si longtemps lui avait enfin fait sa demande et, avant de donner sa réponse, elle avait éprouvé le besoin de regarder Wolfe dans les yeux. Il se tenait à la lisière de la foule, le visage dur et fermé. Qu'avait-elle voulu de lui ? De l'approbation ? Un sourire ? Ou autre chose ?

Ils s'étaient dévisagés et une chaleur brute avait enflammé ses terminaisons nerveuses – une promesse et une menace dans ces profondeurs turquoise qui lui avaient fait peur. Tout s'était déroulé si vite… L'espace d'un instant de folie, elle avait ouvert la bouche pour dire « non » à David. Mais quelque chose s'était passé, Wolfe s'était détourné et sa famille les observait, avec David toujours à genoux, et elle avait donné l'unique réponse qu'elle pouvait et croyait vouloir donner.

Oui.

— Je ne m'en souviens pas.

Le silence de Kate fut presque pire que le mensonge. La culpabilité l'étreignit, mais elle ne voulait plus jamais repenser à cette journée.

— Puis-je te poser une dernière question ? Après quoi je promets de ne plus prononcer un mot.

— Bien entendu.

— As-tu déjà ressenti le toucher entre Wolfe et moi ?

Kate sursauta. La stupéfaction émanait d'elle par vagues. Pourquoi avait-elle demandé un truc aussi stupide ? Elle ne voulait pas savoir. Ils étaient amis, pas âmes sœurs.

— Oublie, tu n'es pas obligée de répondre. Mon cerveau pédale à cause du manque de sommeil hier soir.

— Non.

Gen retint son souffle.

— Non, tu n'as rien senti ?

— Je ressens un lien entre vous mais je n'ai jamais éprouvé le toucher. Je suis désolée.

Elle se força à rire.

— Ne sois pas idiote, je ne m'attendais pas à ce que ce soit le cas. Je ne sais toujours pas pourquoi je t'ai interrogée.

— Je pense que si, ma puce.

Elle refusa d'analyser ce commentaire. Gen lui lança un sourire éclatant et s'empara des dossiers.

— Je vais rentrer tout ça dans l'ordinateur, puis Kennedy m'emmènera à une séance de relooking pour que je voie ce qui se passe en coulisses.

Kate hocha la tête, la laissant battre en retraite.

— Dis-moi si tu as besoin de quoi que ce soit. On essaie de se prévoir une soirée entre filles ce week-end. Tu en es ?

— Absolument. Des cocktails et des potins, voilà exactement ce qu'il me faut.

Elle se remit au travail, tentant d'ignorer la déception. Peut-être que, d'une façon un peu foireuse, elle surmontait sa rupture en échafaudant des fantasmes sur Wolfe et elle. Bien sûr, leur baiser avait été merveilleux, mais ils ne l'avaient jamais répété. Ils chérissaient beaucoup trop leur relation pour franchir la limite du sexe, surtout s'ils n'avaient pas d'avenir commun à défendre. Kate n'avait jamais ressenti le toucher. Ils n'étaient donc jamais voués à être davantage que des amis. Et c'était bien.

Très bien.

16

— Je n'aime pas les choux de Bruxelles.

Gen jeta un coup d'œil à la moue boudeuse de petit garçon. Avec son tatouage, ses piercings et ses muscles massifs, celle-ci tombait un peu à plat.

— Trop dur. Mais c'est bon pour ce que tu as. Tu aimeras la façon dont je les cuisine.

Elle ôta la poêle du feu et les piqua avec une fourchette. Délicieusement croquants sur les bords, ils étaient à tomber avec l'assaisonnement à l'huile d'olive. Elle avait vite appris que faire sauter un aliment le rendait meilleur.

— Peux-tu jeter un œil aux biscuits ? J'ai tendance à les laisser brûler.

Il ouvrit le four-grille-pain et regarda à l'intérieur comme s'il s'agissait d'un mystère tout droit sorti de *Scooby-Doo*.

— Ils sont un peu bruns.

— Flûte. Arrête le four, s'il te plaît, et pose-les sur l'assiette là-bas.

Ses grandes mains batailèrent un peu et elle se retint de rire. Wolfe écrasait la petite cuisine de sa présence dominante mais paraissait un peu intimidé par chaque tâche. Elle s'était juré qu'il apprendrait à cuisiner deux-trois choses pendant son séjour. Il avait besoin de quelques techniques de survie en milieu domestique. Le jeune homme comprit qu'ils avaient besoin de beurre, le chercha et le déposa sur la table. Les assiettes dépareillées et les verres différents auraient donné une crise cardiaque à David. Lorsqu'ils s'étaient mis ensemble, elle était un désastre en cuisine, préférant les plats à emporter ou un bol de céréales pour le dîner. Il lui avait rapidement fait abandonner cette habitude, insistant sur le fait qu'elle devait cuisiner un repas maison afin de se préparer à leurs dîners de famille et aux réceptions. Elle fut bientôt capable de dresser une table impeccable, avec l'argenterie à la bonne place et les serviettes joliment roulées. Elle avait cessé de brûler les plats, appris à suivre une recette et détesté chaque instant où David goûtait la première bouchée, attendant son opinion.

Gen sourit à la disposition désordonnée des couverts, aux assiettes ébréchées, à la minuscule table en pin couverte de tout un assortiment de poêles. C'était… parfait. Même les biscuits brûlés hurlaient un énorme « va te faire voir » à son ex-fiancé. Combien de fois avait-il claqué la langue de déception face à son incapacité à servir des biscuits décents ?

À titre personnel, elle aimait quand ils étaient croustillants. Mais elle les brûlait toujours.

— Désolée pour les biscuits.

Il renifla.

— Tu plaisantes ? La dernière fois que j'ai mangé des biscuits, c'était en Italie. De toute façon, j'ai toujours aimé quand ils étaient un peu brûlés.

Gen s'esclaffa, le cœur un peu plus léger.

— Moi aussi.

Elle versa deux verres de Chianti et s'assit pour manger. Wolfe pencha la tête et ferma les yeux. Elle observa, fascinée, la façon humble dont il rendait honneur à sa nourriture. Lorsqu'il prit un biscuit et se mit à le beurrer, il la surprit en train de l'observer.

— Quoi ?

— Je n'avais jamais remarqué que tu récitais le bénédicité.

Un soupçon de rouge lui monta aux joues. Encore une chose qu'elle aimait chez lui. Le grand méchant play-boy millionnaire avait une tendance à rougir. Est-ce qu'on pouvait faire mieux ?

— Mama Conte disait toujours que chaque repas est un cadeau. À un moment dans ma vie, j'ai dû lutter pour manger tous les jours. Je mangeais beaucoup dans les poubelles. Après avoir mangé des repas faits maison pendant un moment, ce n'était pas un gros effort de dire merci pour être sorti du merdier qu'était ma vie.

Son cœur se serra, mais elle se concentra sur sa nourriture, sachant que c'était une ligne fragile. Gen savait peu de choses sur son passé, et la promesse qu'ils s'étaient faite renforçait la détermination de Wolfe à laisser la situation en l'état. Il transportait en lui une obscurité dont elle avait toujours eu conscience. Elle lui faisait régulièrement savoir qu'elle était prête à l'écouter et à offrir une oreille amicale s'il voulait parler. Il hochait la tête, la remerciait et demeurait silencieux.

Gen se jeta à l'eau et en demanda davantage.

— Combien de temps as-tu dû vivre ainsi ?

Il fit grincer sa fourchette sur son assiette.

— Cinq ans. J'ai quitté la maison quand j'avais quatorze ans.

Oui, il avait environ dix-neuf ans quand Sawyer l'avait recueilli. Vingt lorsqu'ils s'étaient rencontrés.

— Est-ce que c'était à cause de ta mère ? Et de la drogue ? C'est pour ça que tu as dû t'enfuir ?

Il prit une gorgée de vin et évita son regard.

— En partie.

Elle poussa encore un peu.

— Pas de famille d'accueil ? Je n'arrive pas à imaginer comment tu as survécu dans la rue à cet âge. Tu as dû être très courageux.

Il crispa la main autour de son verre. Le dégoût de lui-même et une profonde répugnance apparurent soudain dans ses beaux yeux bleus. Choquée, Gen se tint immobile, craignant de parler ou d'en dire davantage.

— Ne crois jamais que j'ai été courageux, Gen. Jamais. J'ai fait ce qu'il fallait.

Le cœur de la jeune femme s'ouvrit et se mit à saigner. Sa voix se coinça.

— Wolfe…

— Quand as-tu appris à cuisiner ainsi ?

Il se servit des choux de Bruxelles et en mit un dans sa bouche.

— Ce n'est pas si mauvais.

Le mur retomba d'un coup. Le moment des questions-réponses était officiellement terminé. Gen lutta pour revenir sur la terre ferme.

— Euh, David a insisté pour que j'apprenne à bien cuisiner. Il disait que c'était important pour une épouse et une mère.

— Tu seras une chirurgienne assez riche pour embaucher quelqu'un qui cuisinera pour toi. Je parie que cet enfoiré ne s'est jamais imposé les mêmes règles.

Ses lèvres frémirent.

— Non, en effet. Je lui en ai voulu un moment, mais ensuite il s'est passé un truc bizarre. Je me suis mise à aimer ça. Cuisiner, c'est à la fois créatif et scientifique. Suivre une recette pour obtenir un résultat particulier était apaisant.

— Continue à t'amuser en cuisinant alors.

Elle haussa un sourcil.

— Oh, ce ne sera pas seulement moi. Tu vas apprendre quelques trucs pendant ton séjour, ça te fera pas de mal.

Il poussa un grognement.

— J'aurais dû savoir que tu essaierais de me torturer. Écoute, nous allons passer en revue nos emplois du temps, pour être sûrs que ça cadre.

Désorientée, elle sourcilla.

— Mes horaires de travail sont relativement simples. Je vais t'envoyer mon planning et je sais déjà que tu travailles en permanence. Tu n'auras qu'à m'envoyer un SMS pour me dire à quelle heure tu seras rentré pour dîner et autre. Ça ne devrait pas être trop compliqué.

Il leva les yeux au ciel.

— Je me fiche du boulot. Je parle de la télé, de la télécommande, de qui regarde quoi et quand. Et ne va pas croire que je me laisserai torturer avec ces émissions de télé-réalité pourries que tu essaies de mater en douce. *Le Bachelor* ? *Cauchemar en cuisine* ? Tu devrais avoir honte.

Elle lui lança un chou de Bruxelles. Il poussa un cri strident lorsque ceux-ci rebondirent sur son torse musclé.

— Va te faire voir. De toute façon, la nouvelle saison du *Bachelor* ne débute que dans deux semaines. On finit *Danse avec les stars,* pour le moment.

— Tu peux l'enregistrer.

— Je ne crois pas, non ! Je ne vais pas me laisser torturer avec tes programmes stupides comme *À la recherche du yeti* ou *Paranormal*. Ils ne découvrent jamais de bestiole ni de fantôme. Tu as besoin d'aide.

Il lui jeta un regard noir.

— Ils ont trouvé plein de preuves. Tu devrais arrêter de regarder de la merde à la télé. Élargis tes horizons.

— Je l'ai fait. J'ai regardé *Scandale* et j'adore. Ça parle de Washington, de la vie dans la capitale et de politique.

Il se passa une main sur le visage, l'air dégoûté.

— Je viens de mourir et d'atterrir en enfer. Sérieusement.

— J'espère qu'ils ont des bons programmes en enfer, rétorqua-t-elle, ramassant un chou pour le mettre dans sa bouche. Ou au moins un enregistreur.

Ils poursuivirent leur querelle au sujet du ménage, du fait de suspendre les affaires de Wolfe dans la penderie et de faire de la place dans les placards de la salle de bains. Elle lui donna la nouvelle couette qu'elle venait d'acheter avec l'oreiller tout neuf, et l'aida à préparer le canapé. Mince, c'était étroit. Ses longues jambes risquaient d'être mal installées. Elle fut prise d'un soupçon de culpabilité.

— Tu as pris un coussin à mémoire de forme.

Elle borda le drap de dessus et lui jeta un coup d'œil. Il observait l'oreiller d'un air émerveillé.

— Hein ? Ah, oui, tu ne m'avais pas dit que tu étais accro à la mémoire de forme ? Je voulais que tu sois bien installé.

Un sourire étira les lèvres du jeune homme. Son visage s'adoucit, et Gen s'efforça vivement de ne pas laisser échapper un soupir de plaisir très « fille ».

Elle ferait n'importe quoi pour qu'il conserve ce sourire.

N'importe quoi.

— On peut regarder *Danse avec les stars*, si tu en as vraiment envie.

Elle s'esclaffa.

— Tu es vraiment dingue. Amuse-toi avec la télé, je dois prendre une douche. Tu es certain que tu vas pouvoir dormir ici ?

Il agita la main.

— Tu ne croiras jamais où j'ai pu dormir. Ici c'est le Taj Mahal, bébé.

Son regard tomba sur ses bracelets en cuir, se demandant de nouveau ce qu'il cachait dessous. Elle n'arrivait pas à l'imaginer dormant dans des ruelles et cherchant à manger à quatorze ans. Quel genre d'horreurs dissimulait-il la nuit ? Gen repoussa le nœud d'émotions, sachant qu'elle devait laisser la question à la chanceuse qui gagnerait sa confiance pleine et entière. Bien sûr, elle était sa meilleure amie, mais Wolfe ne partagerait ses secrets les plus noirs qu'avec la femme qu'il aimerait.

Gen la détestait déjà.

Elle gagna péniblement sa chambre, prit son pyjama et alla sous la douche. Fini de réfléchir en ces termes. Surtout alors qu'ils partageaient le même espace. Elle avait besoin d'une distraction, une espèce d'antidote de sorcière.

Gen tourna le robinet et refroidit un peu l'eau. Juste en guise d'assurance supplémentaire.

Wolfe devait le reconnaître, il s'amusait bien.

Depuis qu'il avait quitté l'Italie, il s'était habitué à être seul. À mener la danse. Mais il y avait quelque chose dans le fait d'être avec Gen chez elle, à traîner, préparer le dîner, se chamailler. Un sentiment de justesse et d'intimité qu'il n'éprouvait d'ordinaire qu'en présence de Sawyer et Julietta.

Il ajusta son oreiller, étendit les jambes et zappa d'une chaîne à l'autre. Il n'aurait pas l'avantage d'un court trajet pour se rendre à Purity, mais c'était peut-être une bonne chose. Alors que Gen revoyait ses priorités, il ferait éventuellement de même. Les cinq dernières années avaient été un tourbillon, surtout positif, mais le travail était ce qui lui donnait l'élan. Depuis qu'il avait rencontré Nate et s'était fait un autre ami sincère, il avait ajouté une sortie hebdomadaire au golf à son emploi du temps, qu'il protégeait à tout prix. Devait-il essayer de recommencer à sortir avec des filles ? Chercher une femme avec un peu plus de profondeur ? Cela lui avait toujours foutu les jetons, mais Gen lui avait fait comprendre qu'il avait peut-être besoin de faire davantage que soulager ses désirs.

Ce bref embrasement d'espoir s'éteignit comme s'il avait déversé un seau d'eau dessus.

Il n'était pas prêt pour de véritables émotions ou pour la vérité. Il ne le serait jamais. Au final, une femme aurait besoin de voir sa nature, de creuser trop profondément pour qu'il se sente à l'aise, et il détalerait. Classique.

Même Gen ne connaissait pas toute la vérité.

Son doigt s'arrêta brièvement devant un télé-crochet, mais il continua de zapper. Quelqu'un d'autre l'aurait torturé à mort par des questions incessantes. Pas elle. Elle respectait leur promesse de jeunesse et ne fouillait jamais, mais ses yeux lui transmettaient les faits. Elle mourait d'envie qu'il se livre, qu'il la laisse connaître le vrai Wolfe et lui confie son passé. Il détestait voir ces émotions à nu sur son visage. La déception lorsqu'il changeait de sujet et la façon joyeuse dont elle prétendait que tout allait bien.

Ce n'était pourtant pas le cas.

Mais cela ne changerait pas.

Il tritura ses bracelets en cuir et se remémora cette nuit-là. Il réprima un frisson et se demanda ce qu'il pourrait bien faire si les cauchemars survenaient pendant son séjour ici. Il se trouvait dans le salon, donc elle ne l'entendrait peut-être pas. Chez lui et à Purity, il avait une salle de sport tout équipée, mais il n'y avait pas de place pour éliminer ses démons par l'exercice dans ce bungalow. Il prit note mentalement de chercher la salle de sport locale et de voir s'ils étaient ouverts vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Dans le cas contraire, il devrait avoir recours à la course à pied, qui n'était pas aussi efficace.

— Est-ce que c'est la *Nouvelle Star* ?

Sa voix mélodieuse lui caressa les oreilles. Wolfe supposa qu'il s'agissait du télé-crochet et secoua la tête.

— Non, j'ai fait tout défiler. Et si on signait une trêve et qu'on regardait une comédie ? Je suis toujours partant pour…

Il s'interrompit lorsqu'il considéra sa silhouette.

Nom de Dieu.

Le sang rugit dans sa tête, et plus bas également. Il était habitué aux corsets en cuir, aux jarretières, aux talons de douze centimètres sur des corps nus. Aux parfums musqués. Aux lèvres rouges.

Sa peau était toujours humide et la chemise de nuit en coton était simple, s'arrêtant au genou avec une encolure ronde. Blanche, avec des fleurs roses. Des chaussettes assorties aux pieds. Ses cheveux étaient lâchés, les boucles indomptées s'enroulant autour de sa tête dans un abandon joyeux. Son visage était dénué de maquillage. Ses lèvres étaient rose pâle et quelques taches de rousseur parsemaient l'arête de son nez.

Elle était sublime, bordel.

Il s'efforça de respirer et faillit laisser échapper un gémissement. Il existait peu d'odeurs dans sa vie dans lesquelles il aurait aimé pouvoir se baigner. L'herbe fraîchement coupée, les vêtements tout juste sortis du sèche-linge, une orange à peine ouverte. Elle sentait tous ses parfums préférés mêlés. Était-ce possible ? Il n'arrivait pas à avaler de l'air assez vite et son cerveau se mit à tourbillonner, se demandant quel goût elle aurait. Ses seins étaient dépourvus de barrière, et tendaient le tissu doux dans un effort de s'en dégager. Existait-il plus sexy que du coton collé à une peau humide ? Il avait toujours su que le corps de Gen était tout en courbes incroyables, mais il ne les avait jamais vues si exposées auparavant. Ses hanches formaient un sablier parfait, avec assez de chair pour se cramponner. Quant à ses fesses ? C'était un cadeau des dieux. Mieux que J. Lo. Mieux que Kim Kardashian. Mieux que tout.

Sa bouche s'assécha et son corps fut pris d'une crise de désir. Et merde. Allait-elle s'asseoir à côté de lui ? Sa queue butait contre son jean et suppliait qu'on la sorte. Ses doigts s'enfoncèrent dans l'oreiller et il chercha frénétiquement un sujet de réflexion pour laisser la tension retomber. C'était leur première nuit. Si Gen pensait qu'il la désirait, elle le ficherait à la porte et ne le laisserait plus jamais revenir. Et cela avait beau être une torture, il n'allait pas la laisser seule tant qu'il ne serait pas certain qu'elle était à l'abri de David.

— Je crois que tu me mens.

Elle croisa les bras devant elle. L'ombre de ses tétons était clairement soulignée par le blanc innocent. Il se raidit et tenta de baisser les yeux.

Il essaya vraiment.

— Je mens ? C'est-à-dire ?

— La *Nouvelle Star*. Je parie que c'est en train de passer et que tu m'as menti.

Wolfe remua douloureusement et jeta la télécommande à l'autre bout du canapé.

— Tu as raison. Tiens. Tu peux regarder ce soir.

Je t'en prie, assieds-toi sous les couvertures. Vite. S'il te plaît.

Elle se déhancha et le dévisagea d'un air soupçonneux. L'ourlet remonta d'un centimètre. Sa peau semblait lisse, douce et pâle. Il se demanda quel effet rendrait sa main contre elle. Sombre contre clair. Elle accueillerait sans doute son érection, comme l'autre nuit sur le ponton. Non, ne pense pas à ça. Pas maintenant.

— Prends-la ! hurla-t-il. Tiens, mets-toi à l'aise.

Il souleva la couverture et lui fit signe de se glisser dessous. Elle finit par lever les yeux au ciel, s'assit et se blottit à sa place. L'air quitta son corps dans

un soupir de soulagement, mais son pénis demeurait assez dur pour trancher la pierre.

— Tu te comportes bizarrement, mais je ne vais pas me disputer avec toi.

Heureuse, elle fit apparaître la fin de l'émission de chant, où les participants beuglaient sur la scène pour obtenir l'approbation des juges et du public. Wolfe se concentra sur un type à l'air coincé et essaya de l'imaginer nu. Son érection dégonfla lentement. Il avait touché le fond. La prochaine fois, il serait en train d'imaginer des nonnes. *Beurk*.

— Simon me manque dans cette émission, dit-elle d'un ton léger, déplaçant une jambe qui sortit de sous la couverture. Il était grossier mais honnête. Oh, c'est déjà fini.

Elle tritura les boutons, croisa les pieds et les posa sur la table basse. Une longue ligne de peau nue apparut, remontant jusqu'à sa hanche où la chemise de nuit s'était emmêlée.

Son cerveau du bas ressuscita.

Merde.

— Eh, et si on regardait HGTV ? Ils passent *Chasseurs de maisons*. Ils montrent trois maisons, et la personne doit en choisir une. J'aime bien parier sur le résultat. Mes statistiques sont impressionnantes. Tu veux jeter un œil ?

Il grommela. Son regard était rivé à la délicieuse courbe de sa hanche. Où était la marque de sa culotte ? Comment se faisait-il qu'il ne la voyait pas. À moins que…

Les yeux lui sortirent de la tête à cette idée et il se jeta en travers du canapé, remontant les couvertures sur elle.

— Oh ! C'est quoi ton problème ?

Ses cheveux retombaient sur un œil et elle pinça ses lèvres roses. Il se souvint de son goût, sucré et propre, avec juste une pointe de péché dans lequel il mourait d'envie de plonger. Des nonnes. Des nonnes en bikini. Oui. Dégueu.

— Ta… ta chemise de nuit était coincée.

Sa voix semblait enrouée.

— Je ne voulais pas que tu croies que je te matais.

Parfait. Ça ressemblait au discours d'un ami.

— Oh, pardon.

Elle se tortilla de nouveau, ajustant sa posture.

— Je n'avais pas l'intention de te faire peur. Dis, tu sais ce que je pensais faire ?

— Quoi ?

— Un tatouage.

La chaleur l'accabla. L'innocente et gentille Gen avec un tatouage. Cela risquait de le tuer.

— Ça fait mal.

Elle leva les yeux au ciel.

— Je suis chirurgienne, je peux l'encaisser. Je me suis dit que ça aurait l'air sexy, non ? Peut-être une rose avec des épines et une goutte de sang. Ton tatouage est magnifique, et ça te donne un air de dur à cuire. Ça aide avec les filles, non ?

Il n'avait jamais désiré si ardemment regarder un couple chercher une baraque à Austin, au Texas.

— Parfois. Je ne pense pas que tu en aies besoin. Tu risques de le regretter plus tard si c'est fait sur un coup de tête.

— Je ne le ferais pas dans un endroit visible. Peut-être le bas du dos ?

Non. Il ne serait plus jamais capable de la regarder sans s'imaginer lui ôter son jean pour dévoiler le secret juste au-dessus de l'adorable courbe de ses fesses. Impossible.

— Euh, on appelle ça un tatouage de pétasse, Gen.

Il aurait aimé se trouver en Alaska à cet instant, enfoui dans une congère.

Elle plissa le nez.

— Et alors ? Ou peut-être ici ?

Non. Elle n'allait pas. Elle n'allait pas…

Et elle le fit.

Elle repoussa les couvertures, remonta sa chemise de nuit et exhiba sa hanche gauche nue.

— Qu'est-ce que tu en penses ? On pourrait le voir si je porte un bikini, mais ce serait davantage pour moi. Non ?

OK, elle portait une culotte. La délicate ligne de sa taille apparaissait au travers du coton. Du blanc, assorti au reste. Si innocent. Qu'est-ce que ça ferait de lui ordonner de retirer sa culotte, qu'elle soit nue et prête pour lui ? Il jouerait avec elle, la torturerait en lui refusant l'orgasme, avant de la laisser enfin s'envoler. Ses ongles s'enfonceraient dans ses épaules, son sexe enserrerait son pénis, et il enfoncerait la langue au fond de sa bouche…

Il bondit du canapé comme s'il avait le feu aux fesses.

— Je vais prendre une douche. Regarde ce que tu veux.

Elle écarquilla les yeux de surprise mais il n'attendit pas sa réponse. Wolfe se rua dans la salle de bains, mit l'eau sur « froid glacial » et revint à ses nonnes.

Il fallait qu'il se reprenne.

Vincent Soldano poussa le rouleau de billets plus profondément dans le trou de son matelas. Bientôt. Encore un peu et il tenterait sa chance.

Il ne lui restait plus beaucoup de temps.

Repliant avec précaution le drap taché, il se rallongea et monta le son de son iPod. Les interludes entre les crises de défonce se raccourcissaient. Autrefois, il arrivait que sa mère prépare à manger, fasse des courses et soit clean de temps à autre. Ces moments étaient mieux que tout ce qu'il pouvait imaginer. Ses yeux marron adoucis, elle lui caressait parfois les cheveux, l'appelait son petit garçon et l'entourait de ses bras. Même s'il savait qu'il n'était plus un bébé et n'avait plus besoin de sa maman comme une mauviette, son cœur se serrait toujours. L'espace d'un bref instant, son esprit était apaisé et son corps détendu. Il faisait comme si elle était sevrée et qu'ils allaient former tous deux une équipe contre le reste du monde.

Mais cela n'arrivait jamais.

À la place, il la voyait contempler le mur d'un air aveugle. Elle se lavait rarement. Ses cheveux gras tombaient mollement autour de son visage et ses vêtements, si jamais elle en portait, étaient pour la plupart tachés et pendaient sur son corps osseux. Les chèques des allocations familiales servaient à acheter quelques provisions pour leur maintenir la tête hors de l'eau. Désormais, il ne voyait jamais passer un centime. Les hommes les récupéraient en premier et utilisaient l'argent pour acheter davantage de drogue.

Il craignait qu'elle meure. S'il partait, ce serait sans doute le cas. Au moins il s'assurait qu'elle mangeait et il soignait ses hématomes et ses lèvres tuméfiées quand les types s'en allaient.

Mais il n'avait pas le choix. Elle ne pouvait plus le protéger, et beaucoup de ses dealers le considéraient comme une marchandise, un désir malsain luisant dans leurs yeux injectés de sang. Il ne laisserait pas cela arriver. Il dormait souvent dans les bois si la maison était pleine, mais l'hiver approchait à nouveau et il lui fallait un plan.

Il en avait tellement marre, bordel.

Combien de fois avait-il été prêt à appeler la police ou l'assistante sociale ? Il n'avait qu'à composer le 911 pour sortir de cet enfer. Mais ses tripes lui disaient qu'il échangerait un cauchemar pour un autre, puis sa mère irait en prison et mourrait de ne plus avoir sa dose. Il était piégé, il devait donc s'enfuir.

— T'es là-dedans, mon gars ? Ouvre ! Ta maman a besoin de toi.

Il ferma les yeux et tenta de se perdre dans la musique, mais la porte se mit à trembler si violemment qu'il sut que le verrou allait sauter. Vincent s'empara du couteau de fortune et le glissa dans sa poche arrière. Juste au cas où.

Puis il ouvrit le battant.

C'était l'homme qu'il redoutait le plus. Celui qui se montrait le plus dur à l'égard de sa mère, aimant la frapper en guise d'apéritif malsain avant de lui donner sa drogue. Il aimait regarder, aussi. Il était petit mais puissant, avec des tatouages qui couvraient ses énormes biceps comme des manches. Un visage de bouledogue avec une pilosité faciale fournie, des yeux noirs et des cheveux qui se clairsemaient. Des cicatrices lui barraient la joue droite.

Vincent lui lança un regard renfrogné. Il savait qu'il serait pire de montrer sa peur. Le bouledogue aimait ça et essayait de le pousser à pleurer ou à supplier lorsqu'il le menaçait, mais Vincent n'avait pas encore craqué et n'avait pas l'intention de le faire.

— Qu'est-ce que tu veux ?

Une gifle rapide lui frappa la mâchoire. Des étoiles explosèrent dans sa tête, mais il surmonta la douleur et ne cessa d'avoir l'air en colère.

— Ta maman a besoin de quelque chose et tu ferais mieux de le lui donner.

Elle se tenait derrière lui, se tordant les doigts, tentant désespérément d'afficher un sourire. Son estomac se noua et fit monter une vague brûlante et acide tandis qu'il jetait un coup d'œil à la porte d'entrée. Il allait peut-être devoir s'enfuir. Elle était loin et ne lui viendrait guère en aide.

— J'ai besoin d'argent, dit-elle.

Sa voix était fluette et sifflante. Son œil gauche était toujours enflé à cause des événements de la veille.

— J'en ai vraiment, vraiment besoin, mon bébé. Tu vas m'en trouver, hein ?

Il demeura calme même si son cœur cognait de façon erratique.

— J'ai pas d'argent. T'as tout utilisé pour des clopes et de la bière.

Le bouledogue esquissa un sourire méprisant.

— Je crois que tu mens, mon gars. J'ai remarqué qu'il manquait quelques billets ici et là, et je crois que tu me voles.

Vincent haussa les épaules.

— Crois ce que tu veux, j'ai jamais touché tes affaires.

Le bouledogue l'observa un long moment, essayant de découvrir la vérité. Puis il se mit à sourire très lentement.

— Je suppose que ça te dérange pas si je cherche, alors, hein ?

Vincent bloqua le passage.

— Pas ma chambre. Mets pas tes sales pattes sur mes affaires.

Le coup le toucha à la tête cette fois-ci et le projeta contre le mur. Il entendit sa mère pousser un cri, mais le bouledogue mettait déjà sa chambre à sac, alors qu'il aimait laisser l'endroit propre et net. Des larmes picotèrent ses paupières à cause de la douleur dans sa tempe et de la façon dont le bouledogue ravageait

ses précieuses affaires : des petites choses ramassées ici et là, un livre ou deux, son iPod, une photo de sa mère et lui quand elle n'était pas défoncée.

Et puis merde.

Avec un rugissement, il chargea le type, lançant ses poings comme un dément. La décharge d'adrénaline l'aida à lancer quelques coups bien sentis, mais les biceps de cet enfoiré ressemblaient à des briques. Très vite, il l'attrapa sous les bras et le souleva comme une chiffe molle, le secouant au travers de la pièce comme une mouche attrapée par une tapette. Il s'écrasa par terre et se tordit la cheville. Une douleur aveuglante envahit sa jambe, mais il tenta de ramper vers sa mère qui hurlait, tentant désespérément de mettre un peu de distance.

Trop tard.

Le bouledogue retourna le matelas. Le trou béant se moquait d'eux, et une terreur affreuse le parcourut, secouant ses membres. Non. Non, non, non, non.

— Qu'est-ce qu'on a là ?

Le bouledogue glissa les doigts dans l'ouverture et en tira une pile de liquide.

— Ton adorable garçon est un foutu menteur, sale pute. Il garde tout pour lui et te laisse dépérir sans ta dose. C'est pour te remercier de lui donner un toit ?

Le regard de sa mère s'éclaira à la vue de l'argent. Elle sortit la langue pour s'humecter les lèvres et, soudain, Vincent sut que c'était bel et bien terminé. Il ne gagnerait jamais contre la coke ou la meth.

Jamais.

L'homme le dominait de toute sa hauteur. Vincent tenta de se remettre sur pied, mais un coup dans le ventre le renvoya au tapis. Il chercha son couteau, tenta de l'empoigner et l'enfoncer, mais le bouledogue aperçut son geste et lui tordit violemment la main jusqu'à ce que la lame tombe, inutile. Vincent la contempla. Le bouledogue éclata de rire, fit craquer ses phalanges et se pencha en avant.

— Je vais t'apprendre une leçon, mon gars. Et ça va faire mal.

Il fallut un long, long moment avant que l'inconscience bénie s'empare de lui.

Il avait treize ans.

17

— Allons manger une glace.

Avachi dans le canapé, Wolfe poussa un grognement.

— Je suis crevé. On a eu un vol au bureau, j'ai perdu un client potentiel et les distributeurs étaient à court de chocolats au beurre de cacahuètes. J'ai dû me rabattre sur ces saletés de Skittles.

— Oooh, j'adore les Skittles. Dis, tu n'as pas des chefs cinq étoiles que tu as volés à Cuisine TV ? Pourquoi est-ce que tu dévalises les distributeurs ?

Il renifla.

— J'aime ça. En plus, les chefs snobs ne préparent pas de chocolats au beurre de cacahuètes. J'ai demandé. Michael m'a dit qu'il réviserait la carte de *La Dolce Maggie*, mais je crois qu'il cherche à me faire plaisir.

— On prendra une glace et un cappuccino. Viens, ne sois pas ronchon. C'est une belle soirée d'été. Tu as besoin d'air frais.

— J'ai besoin de sommeil.

Elle se rapprocha et le secoua par les épaules. Il était solide comme un roc et ne bougea pas d'un pouce, mais laissa échapper un grommellement.

— Pourquoi es-tu aussi sémillante ce soir ? Tu as passé une dure journée à assortir des couples heureux ?

— Crétin. Non, j'ai passé une excellente journée. Il y a un nouvel inscrit qui, d'après Kate, serait parfait pour moi, donc on organise un rencard. Je me sens juste un peu agitée.

Gen refusait de lui dire la vérité. Elle devenait un peu dingue. Elle adorait travailler chez Kinnections et observer ses amies en coulisses. Celles-ci formaient un trio de femmes puissantes qui l'époustouflaient. Mais elle se sentait perdue. Elle avait tellement envie de tenir un scalpel, d'enfiler sa tenue de bloc et d'éprouver cette décharge d'adrénaline lorsqu'elle recevait un nouveau patient que ses doigts la démangeaient. Quand Kate s'était coupée avec une feuille

aujourd'hui, Gen s'était enthousiasmée et avait essayé de réaliser un double pansement.

Triste état des lieux.

La culpabilité la tiraillait.

— Tu as gagné. Je sais que tu es fatigué. J'irai seule. Tu veux que je te rapporte quelque chose ?

Les prunelles bleues semblables à des rayons laser l'examinèrent en profondeur. Il se remit debout d'une roulade gracieuse.

— Je viens. Du sucre et de la caféine, je suis partant, et puis tu ne prends jamais correctement ma commande.

Il mentait. Il voulait glander dans le canapé, mais il avait senti qu'elle avait besoin de compagnie et, une fois encore, avait revêtu sa tenue de chevalier en armure. Celle-ci serait complètement ternie quand il en aurait fini avec elle.

— Tu n'es pas obligé.

— Nan, mais j'ai besoin de sortir davantage. Lorsque les escapades au golf avec Nate deviennent le truc le plus excitant de mon emploi du temps, c'est qu'il y a un problème.

Dehors, ils marchèrent. L'air étouffant s'abattit sur eux, les enveloppa et ne les lâcha plus. Le soleil brûlait au travers des arbres bordant le trottoir. Verily explosait d'activité, depuis les enfants à vélo jusqu'aux promeneurs de chiens et aux couples qui se tenaient par la main. Les boutiques restaient ouvertes tard à l'automne, et Main Street appelait les clients à dépenser leur argent dans la ville pittoresque en bord de fleuve. Les artistes locaux étaient assis dehors devant leurs toiles, des chariots emplis de trucs colorés et amusants tentaient les passants, et les humains et les chiens faisaient la queue devant la pâtisserie canine pour obtenir des échantillons. Gen se détendit sous la chaleur et le bourdonnement familier des discussions et des rires de sa ville natale.

— Comment se fait-il que tu aies cessé de sortir avec des filles ? s'enquit-elle. Je veux dire, Nate n'est pas mal et tout, mais un mannequin lingerie millionnaire devenu magnat de l'hôtellerie devrait se trouver quelqu'un d'un peu plus féminin.

Wolfe haussa les épaules. Il avait échangé sa tenue de travail contre un simple short en jean à franges, des tongs et un tee-shirt noir orné du logo Purity. Alors pourquoi avait-il l'air de sortir tout droit des pages du magazine *GQ* ? Il portait ses vêtements avec un air de décontraction négligée que la plupart des hommes ne pouvaient arborer. Le tissu pliait à sa volonté, enserrait les muscles élancés et capitulait. Il était parfaitement logique qu'il soit devenu une telle star dans l'univers de la mode. Ni son visage ni ses yeux ne trahissaient quoi que ce

soit. Rien qu'un gros « va te faire voir » qui rendait les femmes folles d'envie de le domestiquer.

Merde, même ses pieds étaient sexy, et pourtant elle n'était pas du tout sensible à cette partie du corps.

Gen lui jeta un coup d'œil, se délectant des muscles bronzés et des mollets galbés, des biceps contractés et du magnifique tatouage qui s'enroulait. En un sens, il était une œuvre d'art, mais qu'on appréciait davantage de loin. Elle se demanda si une femme au monde pourrait un jour le revendiquer comme sien.

— Je prépare un rencard pour vendredi soir.

Elle encaissa le choc, mais se remit très vite.

— Oh, c'est génial ! Hum, on n'a pas parlé de nos arrangements. Je ne suis pas très à l'aise avec le coup des chaussettes accrochées à la porte, mais si tu m'envoies un message, je peux aller passer la nuit chez Kate. Je suis certaine que ça ne l'embêtera pas.

— Pourquoi diable aurais-je besoin que tu t'en ailles ?

Elle laissa échapper un rire désespéré. Mince, c'était idiot. Et embarrassant. Est-ce qu'il s'envoyait en l'air chez lui ? Dans sa voiture ? L'image traversa son esprit et faillit lui flanquer une commotion cérébrale.

Le cuir grinçant sous ses fesses nues. Lui qui la plaquait contre le volant en la faisant aller et venir sur son sexe, la tirant par les cheveux et observant son violent orgasme pendant qu'elle criait son nom.

— Arrrgh.

Elle poussa un petit cri et renvoya l'image aux oubliettes d'un coup de cravache mentale.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Il la saisit par le bras et des décharges explosèrent sur sa chair. La situation empirait.

Elle s'écarta brusquement.

— Rien ! Euh, je me suis fait piquer par un insecte. Un moustique. Désolée.

Deux gamins en scooter passèrent entre eux. Cette nouvelle distance l'aida à se calmer.

— Veille à appliquer ce truc rose dessus quand on sera rentrés.

— Oui, papa.

— Revenons à notre discussion. Tu veux parler de sexe, non ?

La sueur se mit à couler le long de son dos. Elle écarta son débardeur de sa poitrine et inspira un bon coup.

— Oui. De sexe. Je n'ai certes pas envie de t'empêcher d'avoir une activité normale uniquement parce que tu me rends un service. À moins que tu aies l'intention de rester chez toi après.

— Ça me paraît pas mal. Si le rencard se passe bien, je t'enverrai un message pour que tu ne t'inquiètes pas. Marché conclu ?

Elle hocha la tête avec enthousiasme.

— Génial. Ça me semble parfait. Et je ferai de même pour moi.

Il cessa de marcher et fronça les sourcils. Mince, il était sexy. Sa sombre barbe de trois jours soulignait l'arrondi plein de sa lèvre inférieure. Il écarquilla les narines, un peu comme un étalon agacé de s'être fait voler sa jument.

— Toi ? Tu n'es pas prête pour coucher.

Il reprit sa route à grandes enjambées.

Gen se mit à trottiner plus vite pour rester à sa hauteur.

— Eh, est-ce que tu ne te montrerais pas un peu macho ? Ce n'est pas parce que j'ai rompu que je veux rester célibataire. Je pense que le sexe me fera du bien. Surtout du bon sexe.

— Tu n'es pas le genre de femme pour les coups d'un soir, affirma-t-il d'un ton ferme. Tu ne serais heureuse de baiser que dans une relation durable.

Elle leva les yeux au ciel.

— Je l'ai déjà fait, et ça a foiré. Agir différemment me sera peut-être bénéfique. Sortir de ma zone de confort, avoir des orgasmes de dingue, rentrer au petit matin. Comme toi.

Son air renfrogné s'accentua.

— Je suis différent. Je ne fais pas dans les relations à long terme.

— On pourrait peut-être échanger. Je coucherai sans lendemain avec un type séduisant. Tu essaieras d'avoir une véritable relation sans sexe. Ça te paraît bien ?

— Non.

Ils atteignirent *Xpressions*, un petit café qui proposait des glaces aux parfums recherchés ainsi que différents cafés, du thé bio et des chocolats. L'odeur la frappa immédiatement, lui donnant un vertige à base de sucre et de cacao. Parfait.

Ils se mirent au bout de la file.

— Pourquoi pas ? reprit-elle.

Wolfe poussa un soupir de dégoût.

— Parce que je ne suis pas prêt pour le long terme.

— Tu n'as jamais essayé, fit-elle valoir.

— Et ça fonctionne très bien pour moi.

— Où as-tu rencontré ta future conquête ? demanda-t-elle en s'efforçant d'avoir l'air détendue.

— C'est la sœur d'un de mes clients. On a déjà déjeuné ensemble, mais on est prêts à passer au dîner.

— Est-ce que « dîner » veut dire « sexe » ? J'ai besoin d'apprendre ces trucs-là.

Le type devant eux tourna la tête et eut l'air un peu intéressé.

— Regarde droit devant, mon pote, l'avertit Wolfe.

L'intéressé rougit et se retourna.

Gen éclata de rire.

— Tu es tellement coincé. Je vais demander à Kennedy.

— Pourquoi me forces-tu à avoir ce genre de conversation ? Un mec qui espère te mettre dans son lit parce qu'il t'a invitée à dîner est une raclure. Avance.

— Et si j'ai envie de coucher avec lui ?

Le type devant eux s'étrangla avec une gorgée d'eau. Wolfe lui lança un regard noir.

— Si une femme veut baiser, la plupart des hommes accepteront sa proposition. Mais la majorité des femmes ne couchent pas le premier soir. Je crois. C'est aux alentours du troisième ou quatrième rencard qu'elles prennent leur décision. Et mieux vaut différents types de rendez-vous au début pour tester l'arène sociale. Un déjeuner, un dîner, un cinéma, un cocktail, etc. Tu dois voir l'autre personne dans différents cadres pour t'assurer que vous êtes compatibles.

— Compris.

L'étranger branla du chef comme s'il était d'accord avec Wolfe. Gen réprima un rire.

— C'est ce que tu fais ?

— Parfois.

Son malaise évident lui apprit la vérité.

— Tu te contentes de coucher avec elles, pas vrai ?

Il la poussa doucement en avant comme s'il mettait fin à leur discussion.

— Commande ta glace, Gen.

Elle passa un long moment à envisager toutes les options et finit par commander la même chose que d'habitude – menthe aux pépites de chocolat. Cela rendait David dingue qu'elle prenne autant de temps pour toujours choisir la même chose, mais Wolfe ne semblait pas s'en soucier. Il choisit le parfum pâte à gâteau, qui aurait dû être interdit à quiconque était âgé de plus de douze ans mais qui paraissait quand même ridiculement bon. Lorsqu'ils sortirent, le soleil était à moitié couché. Le ciel scintillait de roses somptueux et de faibles accords musicaux flottaient ans l'air.

— Il y a de la musique dans le parc ! s'égosilla-t-elle. Allons-y.

Il parut plus intéressé par son cône.

— Je ne suis pas branché polka.

Gen lui prit la main et le guida au-delà du parc canin clôturé, jusqu'à la grande pelouse où avaient lieu les événements municipaux. Le fleuve Hudson formait un arrière-plan parfait pour la scène improvisée à droite du belvédère blanc. Des étals de boutiques locales proposant leurs produits bordaient la zone. Des familles se pressaient sur des couvertures, sirotant du soda et grignotant.

— Tu es vraiment snob. Les groupes du coin jouent une fois par semaine, mais je n'ai jamais eu le temps d'en profiter. La plupart d'entre eux sont assez bons, en plus. Oh, il y a un étal de la pâtisserie canine. Allons acheter un cadeau pour Robert.

Doigts entremêlés, ils se fondirent dans la foule. Elle s'arrêta pour discuter avec plusieurs voisins, qui tous dévisagèrent Wolfe, scrutant son tatouage et ses piercings avec une curiosité évidente. Nul n'évoqua ses fiançailles rompues ni l'histoire de la mariée en fuite. Gen ignorait si c'était pour le mieux ou pour le pire. Ces derniers temps, chaque personne qui l'approchait se comportait comme si elle risquait de casser, redoutant d'élever la voix ou de mentionner quoi que ce soit qui ait trait à l'amour.

Elle acheta quelques biscuits au beurre de cacahuètes sans gluten pour Robert, puis essaya quelques bracelets de perles artisanaux ornés de mots puissants tels que « espoir », « amour » et « guérison ». Le groupe s'appelait Mot de Passe, lui rappelant un roman BDSM, mais ils avaient l'air cool et la chanteuse avait des mèches roses.

— Geneviève MacKenzie.

Elle se retourna en entendant son nom, baissa les yeux et se figea. Oh non, pas ce soir alors qu'elle s'amusait enfin.

La vieille dame devant elle était petite, menue et plus méchante que Cruella d'Enfer. Elle tenait son déambulateur d'une main de fer, et portait une robe-blouse rouge délavée à motifs cachemire, ainsi que des chaussures orthopédiques blanches. Ses bas s'entassaient au niveau de ses chevilles. Elle plissait les yeux derrière ses verres épais, et son visage était sillonné de rides.

Gen savait que celles-ci n'étaient pas dues au rire. Elle doutait même que Mme Blackfire ait jamais esquissé un sourire. Jamais. C'était le fléau de Verily, connue dans chaque boutique qu'elle fréquentait pour son mauvais caractère. Elle avait horreur des animaux et avait appelé une fois la SPA locale pour qu'ils récupèrent l'un des chiens d'Arilyn, affirmant que le beagle avait fait ses besoins dans son rosier. Ses propos acides, son incapacité à faire preuve d'humour et sa capacité générale à pourrir la vie des autres étaient bien connus. Tout le monde l'évitait.

— Bonsoir, madame Blackfire.

Gen s'efforça de ne pas trembler.

— Comment allez-vous ?

La vieille retroussa la lèvre.

— Terriblement mal. Votre maison gâche mes occasions de vendre. Elle a besoin d'être repeinte, et il manque des briques à votre perron.

L'espoir s'épanouit.

— Vous déménagez ?

Des prunelles d'acier assorties aux cheveux gris lui décochèrent un regard noir.

— Non. Mais ça n'a pas d'importance. Entre l'horrible chien de Kate qui détruit mes rosiers et votre arbre prêt à détruire ma maison, je ne vendrai jamais au prix du marché lorsque je le ferai. Qui est-ce ?

Gen déglutit.

— Voici mon ami, Wolfe.

— Ravi de vous rencontrer, dit-il poliment, essuyant ses mains collantes sur sa serviette.

— En voilà un nom ridicule. Vous êtes un être humain, pas un animal. Qu'est-il arrivé aux James et aux William ? Quelque chose de normal. Cela ne vous suffit pas ?

Gen retint son souffle, mais Wolfe avait une étincelle d'humour dans les yeux.

— Au moins, je ne m'appelle pas Connard.

Mme Blackfire se pencha vers lui, l'air soupçonneuse.

— Vous vous moquez de moi, mon garçon ?

— Non m'dame.

— J'espère bien que non.

Elle observa ses différents piercings et son tatouage.

— Vous êtes dans un gang ? Vous ressemblez à un membre des Jet. On ne tolère par les manigances à Verily.

— Je n'ai pas l'intention d'en faire, m'dame. Si vous avez besoin d'aide dans votre propriété, tenez-moi au courant. Je serai ravi de vous aider.

— Je m'occupe moi-même de mes affaires. Est-ce que vous vivez au cottage avec elle en ce moment ?

— Pour un petit moment.

La voisine renifla.

— C'est un quartier paisible. Je refuse d'entendre ces bruits dégoûtants de sexe qui risquent de me tenir éveillée la nuit.

Nom de Dieu. Elle faillit vomir dans sa bouche.

— Hum, le groupe commence, on devrait y aller.

La vieille dame reporta son attention sur Gen.

— Pendant votre absence, j'ai fait venir un expert arboricole pour analyser votre pin, et il a reconnu que celui-ci était pourri. Je vous enverrai le compte rendu.

Elle mit la bride à son impatience.

— L'arbre est sain, et sur ma propriété. Je regrette mais je ne le ferai pas abattre.

Mme Blackfire tendit un doigt osseux dans sa direction et se mit à trembler d'une joie démente.

— Vous avez apporté le scandale dans notre ville, vous savez. Des journalistes qui traînaient partout, posant tout un tas de questions. Vous quittez ce bon docteur. J'ai entendu dire que vous avez aussi démissionné de l'hôpital et que vous travaillez dans cette ridicule agence matrimoniale. De mon temps, on faisait le nécessaire. Vous êtes faible, ma fille. Vous laissez tomber tout ce qui a de l'importance.

Les mots la transpercèrent et déchiquetèrent son cuir encore tendre. Tout au fond, n'était-ce pas ce qu'elle redoutait ? Elle avait tellement essayé de tout faire comme il fallait, mais à la place elle avait tout fichu en l'air. Elle détruisait tout ce qu'elle touchait et tournait le dos à ses choix prudents.

— Vous avez peut-être raison, murmura-t-elle.

— Je ne suis pas d'accord.

La vieille dame tourna la tête en direction de Wolfe.

— Qu'est-ce que vous avez dit ?

Il se plaça entre elles.

— J'ai dit que je n'étais pas d'accord. Les gens qui ne font aucun changement dans leur vie, qui ont trop peur de l'inconnu, sont des lâches. Ils regardent la vie défiler devant eux, s'aigrissent de jour en jour parce que tout le monde semble plus heureux qu'eux. Vous croyez que c'est facile de quitter son mariage alors qu'on sait qu'on est en train de commettre une énorme erreur ? Qu'en est-il de fréquenter la fac de médecine pendant des années et d'avoir les couilles de faire une pause pour s'assurer que c'est bien ce qu'on veut ?

Mme Blackfire en resta bouche bée.

Wolfe se rapprocha.

— Je parie que vous seriez restée et que vous auriez été malheureuse. Est-ce que ça fait de vous quelqu'un de fort ? D'intelligent ? Ou de simplement désespéré ?

La voisine émit un petit couinement de rage. Ses joues étaient colorées de rouge.

— Comment osez-vous ? Vous êtes un moins que rien. Je surveillerai chacun de vos faits et gestes, jeune homme.

Il sourit largement et recula.

— Je suis impatient. Passez une agréable soirée, madame Blackfire.

Il se retourna et entraîna Gen de l'autre côté du parc. Les ombres s'allongeaient, et la chanteuse principale prit le micro pour présenter la première chanson. Wolfe ne cessa pas de marcher avant d'arriver au fond du champ, près de la barrière, loin de la foule. S'adossant à un pin noueux, il croisa les chevilles et entrelaça ses doigts aux siens. Elle s'appuya à l'écorce rêche à côté de lui, appréciant la force tiède qui émanait de sa poigne.

— Tu n'étais pas obligé de dire ces choses, finit-elle par expliquer.

Mince, il sentait bon. Il sentait le linge propre et le soleil.

— Ce n'est qu'une vieille dame grincheuse et mauvaise.

— Elle m'a bien plu.

— Quoi ? Elle ne plaît à personne ! Elle est diabolique. C'est une sorcière diabolique. Elle volerait sans doute le chien du Magicien d'Oz pour le détruire. Mais elle avait sans doute raison à propos de moi.

— Elle a gravement souffert et ne s'en est jamais remise.

— Comment le sais-tu ?

Il haussa les épaules.

— Je le sens. Mais elle se trompe à ton sujet. Et je pensais chaque mot que j'ai prononcé.

Il tourna la tête et la regarda dans les yeux.

— Chaque. Fichu. Mot. Tu es la femme la plus courageuse que je connaisse. Ce sont les gens qui croient connaître les réponses dont il faut se méfier.

Ses prunelles étaient si violemment bleues et profondes qu'elle aurait pu s'y perdre.

— Tu veux dire comme j'étais autrefois ? plaisanta-t-elle. J'étais si sûre de moi…

— Moi aussi.

Un élan primaire et farouche la parcourut. L'électricité palpitait entre eux et, d'un seul coup, Gen voulait sentir sa bouche sur la sienne, lèvres, langues et dents mêlées, jusqu'à ce qu'il possède et réclame chacun de ses atomes. Elle mourait d'envie d'écarter les cuisses et de l'accueillir profondément, d'enfoncer les ongles dans sa peau, de le marquer, de se rendre. Merde, que lui arrivait-il ? Son cœur battait à tout rompre.

— Wolfe.

Son nom s'échappa de ses lèvres juste au moment où le batteur, sur scène, se lançait dans un solo retentissant. Les gens l'acclamèrent et sifflèrent, et le charme fut rompu. La tension s'évanouit, et elle poussa un soupir tremblant. Leur relation était en train d'évoluer et elle ignorait quoi faire. Une étrange

alchimie sexuelle vibrait et ne faisait que se renforcer. Partager un espace intime lui mettait peut-être la tête à l'envers. Après tout, voir quelqu'un chaque jour pour les repas, devant la télé et dans son pyjama forçait à une certaine proximité. Ajoutez à cela une crise existentielle et une frustration sexuelle généralisée et, boum, c'était la recette du foutoir.

Gen se jura de tenir bon. Hors de question de foutre leur amitié en l'air parce que son corps était faible.

Hors. De. Question.

Son futur rencard n'arriverait jamais assez tôt.

Il avait besoin de coucher.

Terriblement.

Wolfe lui lâcha la main et s'écarta. Son corps était vraiment doux et féminin. Elle avait enfin repris du poids et perdu les angles aigus apportés par le stress. Ses courbes à tomber étaient de retour, et ses doigts le démangeaient de s'en emparer, de le caresser et de lui donner du plaisir.

Les chocs se faisaient plus rapprochés et plus fréquents désormais. Des instants où leurs regards se croisaient et la chaleur surgissait, l'affaiblissant. Que se passait-il entre eux ? Chaque soir il s'allongeait sur le canapé, luttant contre le sommeil et l'imaginant au lit. Sa chemise de nuit en coton emmêlée autour de ses cuisses. Ses lèvres entrouvertes et humides lorsqu'elle respirait. Ces magnifiques anglaises qui retombaient en désordre sur l'oreiller.

Il commençait à se demander s'il ne dormirait pas mieux dans sa voiture.

Autrefois, Wolfe avait été capable de poser les mains sur elle sans chichi. Il l'attrapait par les hanches et lui caressait les côtes, ce dont elle avait horreur. Il lui ébouriffait et lui tirait les cheveux, l'enlaçait pour lui donner une étreinte un peu brusque. Bien sûr, ils avaient toujours partagé quelque chose, mais le léger frémissement s'était mué en incendie, et il n'avait pas la moindre idée de la conduite à adopter. Qu'est-ce qui avait changé ? Et pourquoi désirait-il soudain bien davantage ?

Elle avait dû parvenir à la même conclusion parce qu'elle se força à sourire et parla avec une joie factice.

— Merci de m'avoir défendu, copain.

Elle appuya légèrement sur ce mot, comme pour leur rappeler à tous deux la véritable nature de leur relation. Pour son bien à lui ? Ou pour elle ?

Il lui rendit son sourire.

— Quand tu veux. Copine.

Ils se détournèrent et écoutèrent la musique. Le groupe était plutôt bon, capable d'interpréter tout un tas de chansons alternatives ainsi que quelques

titres pop reconnaissables sans avoir l'air de jouer au karaoké. Gen ondulait des hanches et articulait les paroles. Elle avait toujours été une excellente danseuse, capable de se fondre dans la musique et le moment sans se soucier de ce à quoi elle ressemblait. Une douleur étrange remua dans ses tripes. Qu'est-ce que cela ferait de la revendiquer, d'un homme à une femme, plutôt que d'ami à amie ? Exploserait-elle au lit comme elle le faisait en plein jour, pleine d'énergie, de joie et de détermination à obtenir le meilleur de chaque instant ?

L'homme qui obtiendrait son cœur de façon définitive devrait être extraordinaire. Il devrait faire preuve de la même légèreté intérieure que celle qu'elle montrait dans son âme. Les souvenirs défilèrent, violents et douloureux. Wolfe tritura d'un air absent son bracelet en cuir, acceptant l'idée qu'il ne serait jamais cet homme, qu'il ne serait jamais assez bien pour elle.

Au moins il la protégerait.

Même de lui.

Une possessivité farouche se manifesta. Gen appartenait au monde des vivants, des belles choses, d'un avenir plein de bonheur, de bébés et de félicité conjugale. Cette fois-ci, il veillerait à ce qu'elle choisisse correctement.

La musique ralentit pour se muer en ballade boudeuse, et la chanteuse aux cheveux roses se lança dans un classique pop qu'il se rappelait vaguement avoir entendu à la radio. Sa voix avait un riche timbre d'alto, donnant à l'atmosphère un air de discothèque enfumée. La nuit les enveloppait, luttant contre les lumières aveuglantes de la scène. Des étoiles explosaient dans le ciel. L'air était chargé de l'odeur du pop-corn, de la barbe à papa et de l'herbe humide. Des couples se mirent à danser près des couvertures de pique-nique, les corps s'enlaçant et ondulant lentement ensemble.

Il cligna des yeux lorsqu'elle lui tendit la main. Ses prunelles désiraient ardemment quelque chose d'important, quelque chose qu'il souhaitait désespérément lui accorder mais savait ne pas posséder. Wolfe lutta contre le nœud dans sa gorge et ouvrit la bouche pour lui débiter une excuse et s'échapper.

— Danse avec moi.

La voix de Gen faisait écho à celle de la chanteuse. Grave, rauque, séductrice. Il avait l'intention de refuser.

Au lieu de quoi, il lui prit la main et l'attira dans ses bras.

Chez moi.

Le réconfort tiède de la familiarité se mêlait à l'étincelle sexuelle. Elle ne faisait pas que s'adapter à lui, elle consumait totalement son espace, le privant de son souffle, de ses cellules et de son cœur. Wolfe se raidit, s'efforçant de mettre une distance que sa présence ne lui accordait pas. Ses seins ronds se pressaient contre son torse. Une cuisse effleurait une autre cuisse. Le parfum du shampoing

à la pêche montait à ses narines, lui rappelant un doux nectar et la première délicieuse morsure de la chair. Un gémissement animal monta de sa poitrine, prêt à s'échapper de ses lèvres dans un désir douloureux.

Des mots d'envie insatisfaite emplissaient l'air grâce à la voix séduisante de la chanteuse. Le grondement sourd de la batterie et de la guitare ajoutait à la scène. Éloignés de la foule, piégés dans l'obscurité, ils étaient seuls au monde. Avec le talent d'une ensorceleuse, Gen tissait son essence féminine autour de lui rien qu'en s'abandonnant à son étreinte.

Il abandonna le combat. Rien que cette fois.

Enfouissant le visage dans ses boucles, il la prit par la taille et l'attira tout contre lui, son érection grandissante coincée entre leurs corps. Elle hoqueta. Wolfe se demanda si elle allait s'éloigner, mettre fin à ce jeu dangereux avec lequel ils flirtaient, mais une fois encore elle le surprit. Resserrant fermement les bras sur son dos, elle s'arc-bouta vers lui de toutes ses forces.

Il serra les dents face à la délicieuse torture du désir. Il bougeait les pieds en une parodie de danse, laissant chaque partie de leurs corps se toucher, se taquiner, glisser l'une contre l'autre. Des doigts s'enfoncèrent dans son corps, pressants. Wolfe mourait d'envie de glisser la main sous son short, sous sa culotte, et de plonger en elle. Arrivait-il à sentir son excitation musquée ou n'était-ce qu'un fantasme ? Elle frissonna. Oh oui, elle était trempée, excitée et elle… le désirait.

Ses lèvres agirent d'elles-mêmes. Il pencha la tête et goûta le creux délicat où son épaule rejoignait son cou. Semblable à du sucre glace, et il en voulait davantage. Ses dents mordillèrent la clavicule, et elle émit un bruit assourdi et affamé.

— Wolfe ? Oh, mon Dieu, qu'est-ce qu'on fait ? C'est tellement bon.

Son cerveau explosa. Il passa la langue sur la courbe vulnérable sous sa joue, ouvrit la bouche et mordit.

Le corps de Gen fut parcouru d'un frisson. Elle lui prit le visage de ses mains tremblantes, le forçant à croiser son regard. Des yeux bleus hallucinés le contemplaient. Son souffle était haletant entre ses lèvres pulpeuses. Elle était si franche dans ses réactions, si prête à lui donner tout ce dont il avait besoin.

— Pourquoi est-ce que je me sens comme ça ? murmura-t-elle, s'agrippant avec une force toute féminine qu'il trouva sexy en diable. Qu'est-ce que tu me fais ?

— Je sais pas. La même chose que tu me fais.

Il observa sa bouche, si proche, si humide.

— J'ai envie de t'embrasser.

— Oh, oui. Rien qu'une fois. Oui.

Il n'attendit pas une seconde de plus. Il se contenta de baisser la tête et de capturer ses lèvres. Il pénétra en glissant dans cette cavité suave, enfonçant la langue avec des mouvements lents et langoureux, la déflorant tout à fait. Il s'adossa au tronc et la souleva, jusqu'à ce qu'elle enroule les jambes autour de ses hanches. Son goût l'engloutissait, le poussant à capturer l'essence de sa bouche, refusant de la laisser retenir quoi que ce soit.

Elle ne retint rien. Se cramponnant, elle fondit dans ses bras et s'abandonna complètement. Sa chaleur corporelle l'enveloppa, formant des flammes qui le désespéraient d'en obtenir encore. Il ne se rappelait pas quand un baiser l'avait privé de son souffle et de son esprit, mais rien n'avait plus d'importance hormis l'envie de lui arracher ses vêtements, de la goûter partout et de lui donner du plaisir. Se servant de ses dents pour lui érafler la lèvre inférieure, il captura son gémissement de désir et ondula des hanches à un rythme lent et implacable. Elle s'arracha à sa bouche, pantelante, lui enfonçant profondément les ongles dans les épaules. Elle inclina la tête en arrière pour qu'il discerne l'humidité sur ses lèvres gonflées.

— C'est trop bon, haleta-t-elle. J'en veux plus.

Sans problème !

Il fut rapide, la retournant pour qu'elle soit adossée à l'écorce rêche. Perdant tout à fait la tête, il oublia qu'il se trouvait dans un jardin public, oublia qu'elle était sa meilleure amie et que le sexe n'était pas envisageable, oublia tout hormis le fait d'être plus près et plus profondément en elle, jusqu'à s'estomper.

Il reprit sa bouche, la tuméfiant, mais elle l'embrassa avec une telle faim et un tel désir bruts que Wolfe se mit à trembler. Il lui prit la tête et lui tira les cheveux, niché au centre de ses cuisses, et lui donna tout, avec tout ce qu'il avait.

Elle était déchaînée dans ses bras, mordant et léchant, se tendant pour en avoir davantage, jusqu'à ce que ce simple baiser brûle leurs barrières et explose, hors de contrôle. Wolfe entendit vaguement la chanson s'achever et les applaudissements retentir. Des bavardages à voix basse et les mouvements finirent par transpercer le brouillard.

Elle rouvrit les yeux. Ses pupilles étaient dilatées. Lorsqu'elle se mit à parler, ses mots étaient inarticulés.

— Que… Que s'est-il passé ?

Nom de Dieu, il avait recommencé. L'atroce chanson de Britney Spears se mit à résonner bruyamment sous son crâne. Il ne pouvait blâmer personne à part lui-même, cette fois-ci. Quel genre d'ami était-il ? Elle était vulnérable en ce moment, en manque d'affection. Il devait prendre sur lui, retrouver le contrôle et être le pote qu'elle méritait pour la soutenir.

Mais comment pourrait-il seulement la regarder de nouveau sans avoir envie de l'embrasser ?

— Wolfe ?

Elle battit des cils.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Il se força à sourire et la reposa lentement par terre. Ses seins glissèrent sur son torse, ce qui faillit le faire pleurer.

— La chanson est finie.

Sa voix sonnait un peu brutalement, aussi adoucit-il ses propos en lui passant un doigt sur la joue. Elle parut saisir son malaise, et un silence gêné s'installa alors que la chanteuse exprimait sa gratitude. Tout le monde applaudit et se mit à ramasser ses affaires, quittant le parc. Il se retrouvait avec une érection et un nuage de confusion alors qu'il tentait de décider de la meilleure stratégie à adopter.

— Tu es prête à y aller ? demanda-t-il.

— Bien sûr.

Cette fois-ci, il ne lui prit pas la main. Ils n'échangèrent pas un mot. Les boutiques étaient fermées, les étoiles scintillaient au-dessus d'eux et leurs chaussures claquaient sur l'asphalte. À mi-chemin, elle finit par craquer.

— J'aimerais te dire que je suis désolée, mais je ne le suis pas.

Il ravala un éclat de rire. Elle était toujours si… inattendue, honnête. De nouveau, il se jura de ne pas détruire sa relation la plus précieuse.

— Moi non plus, mon cœur. Mais je suis navré qu'on ait franchi la ligne. Notre amitié a plus de sens pour moi que des hormones en folie. C'est peut-être la faute de la chanteuse. Elle me rappelle un peu Pink.

La blague tomba à plat et le sourire de Gen parut forcé.

— C'est vrai. On a été pris par la magie de l'instant.

— Ce week-end nous fera du bien. On aura tous les deux un rencard, et on relâchera la pression.

Pourquoi les épaules de la jeune femme s'affaissèrent-elles d'un coup ? Il avait cru que mentionner son rendez-vous galant l'apaiserait. Il n'avait absolument pas le droit de lui retourner la tête et de l'encourager à en vouloir davantage.

Même si c'était son cas.

Merde, oui, il voulait plus que ce baiser. S'il était honnête, il avouerait qu'il désirait Gen dans son lit, nue, ouverte et prête à se plier à ses quatre volontés. Il voulait sa chaleur, sa passion et sa douceur. Il s'aperçut aussi que si jamais il couchait avec elle, en plus de ruiner leur amitié, il ne se satisferait jamais de quelqu'un d'autre.

Mais elle ne devrait jamais le savoir ni le soupçonner. Il lui fallait avoir le cœur et l'esprit ouverts pour son rencard. Même si l'idée d'un autre homme la touchant donnait à Wolfe envie d'arracher la tête de ce type. Il réussirait à ne rien laisser transparaître pour son bien à elle.

Le léger soupir de son amie résonna dans la nuit.

— Je suppose. J'ai toujours eu un faible pour Pink.

Il se détendit un peu. Elle jouait le jeu et laissait l'affaire derrière eux. Elle l'aidait en faisant comme si cela n'avait aucune signification.

C'était bien mieux ainsi.

Ils parcoururent le reste du chemin jusqu'à la maison en silence.

Gen prépara le canapé et tenta de ne pas broyer du noir.

Elle devait passer à autre chose. Ils s'étaient embrassés. Elle avait aimé ça. Mince, elle avait même adoré. Jamais elle n'avait été aussi excitée de sa vie. Ils s'étaient touchés et avaient échangé des fluides corporels, et à présent c'était fini. Terminé.

L'écho de la douche qui coulait parvint à ses oreilles. L'image de Wolfe nu et mouillé la fit tituber et lui picota les cuisses. Elle s'était demandé si le baiser qu'ils avaient échangé sur le ponton à Saratoga était un accident bizarre. Après tout, ce genre d'électricité entre amis était impossible. Non ?

À l'inverse, ce soir avait confirmé le pire. Elle désirait coucher avec son meilleur ami. Atrocement. Elle voulait faire toutes sortes de choses cochonnes avec lui et, l'espace d'un instant, elle avait été très près de lui proposer un plan cul, puis il avait fallu qu'il parle de leurs rencards. Tu parles d'un tue-l'amour.

Gen changea la taie de l'oreiller à mémoire de forme et poussa un soupir. Wolfe était probablement excité par chaque fille qu'il embrassait. Elle n'arrivait pas à se trouver spéciale. Mince, il lui avait presque dit qu'il bandait parce qu'il n'avait couché avec personne et avait besoin de baiser. C'était clairement un surplus de testostérone. Ajoutez à cela de la musique sensuelle, son corps pressé contre le sien, une nuit séduisante sous les étoiles, et paf ! Un baiser démentiel et brûlant contre un arbre. Désormais terminé.

Elle secoua la tête. Il était temps de se comporter en grande fille et de ne pas ressasser cette histoire, d'autant plus qu'il dormait là. Wolfe avait peut-être raison. Son rendez-vous galant à venir se déroulerait bien et dissiperait ces émotions incroyables qu'elle commençait à ressentir. Peut-être que…

— Nom de Dieu !

Elle se figea. Le hurlement en provenance de la salle de bains secoua la petite maison sur ses fondations. Le cœur battant à tout rompre, elle se précipita d'un pas mal assuré, terrifiée à l'idée qu'il ait glissé dans la baignoire, se soit

entaillé quelque chose d'important ou ait aperçu un fantôme aux dents et aux yeux ensanglantés, prêt à le déchiqueter. Fichus programmes sur la chaîne Syfy.

Gen l'appela et tendit la main vers la porte. Le battant s'ouvrit à la volée et elle aperçut une nudité floue passer en trombe devant elle. Une flaque d'eau couvrait le sol et la vapeur flottait paresseusement. S'efforçant de conserver son calme, elle passa la tête à l'intérieur et tenta de jeter un coup d'œil, mais rien ne semblait clocher. L'eau coulait dans la baignoire, le rideau de douche était tiré et les miroirs étaient couverts de buée. Une pile de vêtements gisait en tas par terre. Des serviettes étaient jetées çà et là. En dehors du bazar, il n'y avait rien.

— Bon sang, Wolfe, tu m'as fichu la trouille. Que se passe-t-il ?

— Il y a une putain de tarentule là-dedans ! Je n'ai jamais rien vu de ce genre… Ça t'arrive de faire le ménage ?

Elle ouvrit la bouche pour lui dire précisément ce qu'elle pensait de sa remarque machiste avant de s'arrêter. Gen reconnaissait trop bien cette intonation. Il était terrifié, et elle avait beau adorer le taquiner, elle respectait cette unique faiblesse à l'égard des bestioles poilues. Elle secoua la tête et pénétra dans la salle de bains, empoignant quelques mouchoirs en papier.

— Où est-elle ? demanda-t-elle.

— Près des serviettes. Je l'ai vue tomber du plafond. Putain de saloperie.

Elle réprima un rire et se mit à chercher.

— Pourquoi tu ne suspends pas les serviettes ? Elles vont être mouillées et moisies, par terre.

— Est-ce qu'on peut en reparler une fois que tu auras tué l'araignée ?

Elle ramassa la serviette et la secoua. Rien.

— Et c'est quoi, cette pique sur mon ménage ? Je balaie les toiles d'araignée, mon pote, mais je ne t'ai pas encore vu sortir l'aspirateur. Tu devrais peut-être donner un coup de main si tu ne veux pas de bébêtes flippantes dans le coin.

— Est-ce que tu peux juste trouver cette araignée, Gen ?

Elle se mordit la lèvre en entendant sa voix aiguë et plissa les yeux. Si elle était si grosse, pourquoi ne la voyait-elle pas ? Elle souleva le tapis de bain et sursauta quand la bestiole détala sur le carrelage blanc. Qu'est-ce que… ?

Une tarentule, hein ? Ce truc était gros et noir, mais plutôt petit pour le faire hurler comme une fille. Ah, le chantage pouvait être incroyable. Elle sourit de détermination maléfique et écrasa la bête dans le mouchoir. Désolée, Arilyn. Dans ce cas précis, elle était dans le camp des tueurs de bestioles et ne les rangeait pas dans le règne animal.

— Je l'ai eue.

Un soupir de soulagement lui parvint aux oreilles.

— Merci. Ça va ?

Elle se retint de renifler.

— C'est passé près, mais je m'en suis sortie. Tu avais raison. Elle est énorme. Tu veux voir ?

Sa voix claqua comme un coup de fouet.

— Ne te fous pas de moi, Gen. Balance-la dans les toilettes, ou je jure devant Dieu…

— Oooh, qu'est-ce que tu vas faire ? Allez, ça te guérira peut-être de ton arachnophobie. Je vais te montrer.

Avec un grand sourire, elle sortit de la salle de bains, tendant la boule de mouchoir comme un cadeau.

— Éloigne ça de moi !

Gen ouvrit la bouche pour se moquer de lui, mais il avait l'air tellement flippé qu'elle commença à éprouver des remords.

Puis elle se rendit compte qu'elle ne devrait pas se concentrer sur son visage pour l'instant.

Parce qu'il était nu.

Jésus, Marie, quel sex-appeal.

Elle savait qu'il avait un corps remarquable. Le monde entier l'avait vu placardé en couleurs à l'époque où il posait en boxer, avec seulement ses poignets de force en cuir. Mais le voir totalement exposé dans tous les sens du terme faillit la faire tomber par terre tant ses genoux étaient faibles.

Wolfe était stupéfiant.

L'eau dégoulinait le long d'une masse de muscles durs. Son corps ne montrait pas une once de mollesse. Des tablettes de chocolat aux biceps gonflés en passant par ses cuisses noueuses, il était mince, dangereux et tonique. Une peau olivâtre. Des poils noirs parsemés sur sa poitrine et qui s'étrécissaient jusqu'à la ligne alléchante descendant plus bas. Son tatouage ornait son corps comme un somptueux tableau. Elle baissa les yeux sur le nid de boucles sombres entre ses cuisses.

Oh. Mon. Dieu.

Il était percé.

Elle faillit rester bouche bée devant le barbell qui traversait son pénis, impressionnant et s'érigeant à un rythme régulier alors qu'elle ne pouvait en détacher les yeux. La chaleur parcourut son corps, et sa bouche s'assécha tandis qu'elle imaginait ses doigts jouer avec lui, le regarder durcir sous ses caresses. Elle imagina sa langue titiller le bijou, lui arrachant un grognement. Elle imagina quelle sensation cela ferait de l'avoir tout au fond d'elle. Est-ce que le métal

atteindrait son point G ? Lui agacerait-il le clitoris en allant et venant ? La pièce devint floue et elle crispa les doigts du désir de le toucher.

— Gen.

Son prénom grinça dans l'air. Elle le voyait grossir, s'allonger, se tendre en une érection massive sous ses yeux brûlants.

— Oui ? marmonna-t-elle, fascinée par la beauté et la force viriles devant elle.

— Il va falloir arrêter de me regarder comme ça, ma puce. Je vais crever. Il me faut une serviette.

Elle battit des cils.

— Oh. Oui. Une serviette.

Elle tira la langue pour s'humecter la lèvre inférieure. Il poussa un grognement comme s'il souffrait.

— Désolée.

Gen ne bougea pas. Il était si dur. Elle mourait d'envie de caresser le gland et de découvrir cette sensation. De refermer la main sur sa queue et de monter et descendre lentement. De tomber à genoux pour ouvrir la bouche et l'avaler profondément. Aurait-il le même goût propre et délicieux que son odeur ? Ou son érection aurait-elle plutôt des notes terreuses et musquées ?

Elle sursauta lorsqu'il répéta son prénom avec davantage de force.

— Oui ?

— Si tu ne vas pas me chercher une serviette tout de suite, je vais péter les plombs.

Oh, elle était tellement tentée. S'approcher, empoigner son pénis et le faire oublier pendant un moment. Les faire oublier tous deux. Mais quand elle releva enfin la tête, il y avait plus que du désir et de la lubricité dans ses prunelles.

Il y avait du désespoir.

Avec des gestes d'automate, elle regagna la salle de bains, prit la serviette et la rapporta. Il s'en entoura les hanches et la maintint, le poing serré, comme s'il craignait qu'elle la lui arrache. Le rouge lui monta aux joues. Quelle humiliation. Elle avait dû le mater comme une adolescente excitée prête à se débarrasser de sa virginité.

— Désolée.

Elle se força à sourire.

— J'ai été emportée par l'instant.

Il tendit la main brusquement, lui saisit le menton et lui leva la tête pour la forcer à le regarder. Ses yeux bleus capturèrent les siens si vivement et si farouchement que tout l'air quitta ses poumons. Une faim crue émanait de ses prunelles.

— Ne me présente plus jamais tes excuses pour ce qu'on ferait ensemble.

Elle soutint son regard, désemparée. Attendant qu'il prenne une décision pour eux deux, vu qu'elle s'était trop laissé emporter pour dire « non ». S'il esquissait un geste vers elle, il n'y aurait pas de retour possible. Un baiser, un contact, et ils finiraient au lit. Nus. Ensemble.

Gen frissonna. Et attendit.

Il baissa la main.

— Merci d'avoir tué l'araignée.

Elle n'eut pas l'occasion de répondre. Il la dépassa et ferma la porte de la salle de bains. Les genoux tremblants, elle s'écroula sur le canapé et se demanda ce qu'elle allait bien pouvoir faire.

18

Wolfe sourit à la femme assise à table avec lui. C'était leur troisième rendez-vous officiel. Celui qui faisait pencher la balance en faveur du sexe… ou pas. Jusqu'à présent, Brit hurlait « oui », et il en était ravi.

Oui. Vraiment ravi.

Le rencard de Gen était prévu pour demain soir. Ils avaient déjà discuté des stratégies pour disparaître une nuit, il était donc déterminé à ramener Brit chez lui à Manhattan et à danser collés-serrés. Le cliché à deux balles paraissait kitsch dans sa tête. Il devrait peut-être arrêter de se parler si fort à lui-même et se concentrer sur sa compagne.

Elle était sublime. Pas trop refaite. De longs cheveux noirs lisses et brillants. Des seins hauts et ronds. Une taille minuscule. Un peu mince, mais la plupart des femmes avec lesquelles il sortait à présent l'étaient. Tout le monde était terrifié d'exhiber des hanches et des fesses, mais c'était la faute de ces fichus magazines. En Europe, une femme aux formes pleines était désirée. Il aurait aimé que cette mode revienne aux États-Unis.

Elle lui rendit son sourire et il remarqua ses dents d'un blanc étincelant. Oui, elles étaient blanchies artificiellement. Personne n'avait une dentition aussi naturellement brillante.

— Je suis si heureuse que tu aies enfin appelé, Wolfe. J'ai passé un excellent moment à déjeuner et j'étais impatiente de mieux te connaître.

Elle baissa un peu les yeux. C'était bien répété. Très différent de l'expression choquée et fascinée de Gen lorsqu'elle avait entraperçu son piercing intime. Il ne pensait pas se remettre un jour de la façon dont ses yeux s'étaient écarquillés et dont le désir pur transformait ses traits. Avait-il déjà vu une telle faim sans fard chez une autre femme ? Quelqu'un qui savait qui il était et ne faisait pas de son corps une entité séparée ?

Il se força à écarter ses pensées de Gen et se concentra sur Brit.

— J'ai passé un bon moment. J'avais hâte de te revoir.

— Hâte à quel point ?

Elle pencha la tête d'un air séducteur.

— Beaucoup.

Ses répliques étaient automatiques, mais il supposait que son corps suivrait le mouvement. Il avait désespérément besoin d'une échappatoire, et bien qu'il ait souhaité qu'il puisse y avoir davantage avec Brit, quelque chose lui disait qu'une nuit suffirait.

— Cela peut s'arranger, répondit-elle d'une voix traînante.

Il ne rata pas le coche.

— Alors on devrait peut-être demander l'addition.

Elle ne le contredit pas, se contenta de hausser un sourcil parfaitement dessiné et de sourire plus largement. Il récupéra la note auprès du serveur, paya et l'escorta hors du restaurant. Elle discuta du travail, de Purity, de son père et des attentes vis-à-vis des femmes dans une industrie dominée par les hommes. À un autre moment et dans un autre endroit, il aurait pu apprécier son intelligence acérée et son attitude raffinée. En un sens, ils étaient semblables, taillés dans la même étoffe. Ils avaient travaillé dur pour trouver le succès, appréciaient l'intimité physique et un bon dialogue, et étaient ouverts à ce qui pouvait suivre.

Dommage que, ces derniers temps, tout semblait tomber à plat.

Mais cela n'avait pas d'importance. Tant que Brit connaissait les termes de leur marché, il ne se sentirait pas coupable. Cela faisait plus de trois mois qu'il faisait ceinture et il était proche du point de rupture.

— Je rentre chez moi.

Wolfe s'interrompit.

— Ça te convient ?

Brit se retourna et lui fit un clin d'œil.

— Oui. Je dois juste me lever tôt pour une présentation demain.

L'angoisse lui noua l'estomac. Il avait espéré éviter qu'elle reste dormir. Les choses devenaient… intenses le matin. Soit c'était trop forcé, afin d'avoir un adieu décontracté et simple, soit le silence gêné le tuait lentement, sachant que c'était fini pour lui mais pas pour elle. Merde. Il respectait Brit et elle méritait mieux qu'un coup rapide avant de lui montrer la porte. Quand était-il devenu si froid, si doué pour se tenir à distance de tout le monde, qu'il donne ou non de son corps ?

Un froid l'enveloppa, mais il refusa d'y songer. Combien de fois depuis cette nuit tragique avait-il abandonné son corps physique, mais jamais une part de son essence ? Il était brisé. Rien ne le réparerait, il n'existait aucune formule magique d'amour ou de guérison, mais il pouvait donner du plaisir, se montrer franc et gentil.

C’était peut-être tout ce qu’il lui restait.

Il se gara sur sa place attitrée et ouvrit la portière. Il la guida à l’étage, franchit le point de contrôle, prit l’ascenseur et longea le couloir. Elle ne cessait de parler, oublieuse de sa tension et de sa confusion grandissantes. Il avait fait cela des milliers de fois. Le simple fait de vivre avec Gen ne voulait pas dire qu’il ne pouvait pas faire ce dont il avait besoin, s’abandonner aux désirs bruts de son corps pour enfin dormir sans rêves. Il lui fallait ce soulagement.

Wolfe passa en pilote automatique. Il lui servit un verre de vin et s’assit sur le canapé. Il émit les bruits appropriés à ses remarques, la regarda dans les yeux et alimenta la discussion. Mais son esprit dérivait loin de son appartement, jusqu’à Verily.

Jusqu’à Gen.

Brit finit par poser son verre et fit le premier pas. Elle lui caressa les cheveux, inclinant la tête d’un air séducteur qui fit glisser ses mèches sur sa joue pour couvrir un œil.

Les boucles de Gen faisaient cela naturellement, sans le moindre faux-semblant, mais il n’allait pas y songer maintenant.

— Je te désire depuis longtemps, murmura-t-elle en se rapprochant.

— Moi aussi. Brit, tu sais que je ne fais pas dans les relations à long terme, hein ?

Il espéra une expression choquée, une indignation pure et simple, peut-être une gifle. Au lieu de quoi, elle rit doucement.

— Chéri, je n’ai pas le temps pour du long terme. Ne va pas trop vite en besogne. Mais ce soir, je suis toute à toi.

— C’est tout ce que je veux.

Il l’embrassa. Attendit l’étincelle de désir, ou au moins un mouvement en bas pour lui dire que tout allait bien se passer. Il n’obtint… rien. Bien entendu, ce n’était qu’un baiser, et il devait peut-être augmenter la mise pour intéresser son anatomie.

Il insinua la langue dans sa bouche. Elle avait un goût de rhum et une odeur piquante et acidulée qui le submergea. Son corps était extrêmement mince et anguleux, si bien que ses os touchèrent ses muscles lorsqu’il s’approcha. Wolfe se concentra pour laisser son instinct prendre le dessus, résolu à tirer le plus de plaisir possible de cette nuit.

Brit gémit et agita les seins.

— Oh oui, chéri, donne-moi tout.

Il sourcilla. Donne-moi tout ? C’était un peu éculé mais d’ordinaire cela l’excitait. Pourquoi ne s’embrasait-il pas ? Wolfe mit plus de cœur à l’ouvrage, glissant les mains sur elle pour l’attirer plus près. Tous les composants

fonctionnaient bien séparément mais, une fois qu'il les réunissait, il n'y avait aucune chaleur.

Rien qu'un vide retentissant.

Jurant à voix basse, il interrompit leur baiser. Elle avait des lèvres rouge rubis entrouvertes. Ses iris s'assombrirent et elle se leva, l'attirant vers elle.

— Allons dans ta chambre. J'ai envie que tu me baises. Prends-moi comme tu veux. Je suis toute à toi.

D'habitude, ces mots l'électrisaient. Il devait se perdre dans le sexe et dans l'instant. Mais Wolfe se rendit compte que rien ne l'aiderait ce soir. Il pouvait simuler et se forcer à jouir, mais il se sentirait souillé. Et il s'était promis des années plus tôt qu'il ne ferait plus jamais rien pour éprouver cela.

Le choix le poussa à s'arrêter rien qu'un instant. Non. Il refusait de se réveiller le lendemain matin submergé de honte d'avoir menti. Il mentait assez sans devoir en rajouter au tableau. Wolfe hésita entre simuler une intoxication alimentaire soudaine et affronter la fureur féminine. Encore une fois, l'honnêteté l'emporta.

— Brit, je suis navré. Je ne peux pas, pas pour l'instant. J'ai la tête en vrac.

Elle ne s'arrêta pas, se contentant de s'approcher et d'empoigner sa queue molle.

— Ce n'est pas après ta petite tête que j'en ai ce soir, chéri.

Il fit la grimace à ses propos crus.

— Je suis plus intéressée par l'autre.

C'était gênant.

Avec lenteur et détermination, il lui écarta les mains.

— Celle-ci ne fonctionne pas non plus correctement ce soir. Écoute, je suis désolé de t'avoir fait marcher.

Ah flûte, un petit mensonge ne ferait pas de mal.

— Je ne me sens pas très bien.

Elle fronça les sourcils.

— Tu as besoin d'aller aux toilettes ? Je peux attendre.

Argh. Wolfe secoua la tête et attrapa son téléphone. Il composa un message pour demander à son chauffeur de Purity de venir la chercher pour la ramener chez elle.

— Non, je crois que la nuit va être longue. J'ai vraiment besoin d'être seul. Je vais demander à mon chauffeur de te retrouver en bas.

Elle pencha la tête, l'air pensive, prenant sans doute conscience du mélange de rejet et de mensonges débiles. Finalement, Dieu lui sourit et elle opina, attrapant son sac à main.

— Bien entendu. Je n'ai pas envie que notre première fois soit mémorable dans ce sens-là. On se voit une prochaine fois ?

— Absolument.

OK, il avait eu la frousse, mais il ne pouvait pas gérer une discussion là, tout de suite. Il s'attaquerait au dialogue la prochaine fois qu'ils se verraient. Elle ne lui donna pas de baiser d'adieu, mais se contenta d'un clin d'œil avant de sortir de l'appartement en ondulant des hanches d'un air expert.

Wolfe poussa un grognement soulagé.

Un silence béni s'installa. Il rapporta les verres dans l'évier, jetant un coup d'œil à son chez-lui. Pourquoi cet endroit lui semblait-il si vide ? D'habitude, il appréciait la décoration simple et sans chichi. Il envisageait son appartement comme un bon endroit pour décompresser, passer du temps tout seul et reprendre des forces avant de travailler. Mais jamais l'endroit ne lui avait fait l'effet d'un foyer.

Contrairement à la maison de Gen.

Était-ce le bungalow ? La décoration agréable, les couleurs vives, le trottoir courbé et les fenêtres coincées lui donnaient une aura charmante. À moins qu'il ne s'agisse de son amie ? La façon dont elle explosait d'une pièce à l'autre dans une activité précipitée, dispersant ses affaires et son parfum comme une piste ? La façon dont elle aimait écouter la télévision et la musique fort ? Son habitude compulsive de ranger les livres par ordre alphabétique d'auteur ?

Il se frotta le front. La situation devenait trop compliquée. Il n'avait peut-être pas couché avec Brit ce soir, mais il devait s'assurer que Gen croie le contraire. Ils avaient besoin de la distance et du rappel qu'ils n'étaient pas amants. Il dormirait ici ce soir, sans rien dire de son rencard, et laisserait les conclusions naturelles parler d'elles-mêmes. Techniquement, ce ne serait pas un mensonge.

L'image de Gen devant lui en coton doux, la peau humide et sans culotte traversa son esprit. Sa queue se dressa, attentive, et Wolfe poussa un grognement. Il avait besoin de jouir, et il n'y avait qu'une façon de procéder.

Il ferma les yeux, déboutonna son pantalon et se caressa jusqu'à atteindre un orgasme qui le fit frissonner, le prénom de Gen flottant sur ses lèvres.

— Ça va faire mal.

Gen s'allongea sur la table rembourrée, les fesses en l'air et le pantalon baissé au bas des hanches. Un peu intime, mais elle ne pouvait pas y faire grand-chose. Elle croisa le regard inquiet de son amie et lui tapota la main.

— J'ai l'habitude des aiguilles. Je gère.

Kate se mordit la lèvre et détourna la tête de l'instrument bourdonnant qui ne se trouvait qu'à quelques centimètres de la peau de Gen.

— Est-ce que tu as besoin d'alcool ?

— On ne boit pas dans mon studio, intervint le tatoueur.

Il portait un pantalon en cuir et un tee-shirt noir, et avait de longs cheveux bruns nattés. Tous ses tatouages étaient noirs et, sur ses bras, détaillaient les stations du chemin de croix. Fascinant. L'unique studio de tatouage de Verily se trouvait à la lisière de la ville. Le propriétaire était le neveu d'un certain Tony Tatouage, d'une petite boutique de Marlboro, dont le titre de gloire consistait à avoir un jour dessiné le célèbre encrage sur le postérieur de Cher.

— On ne rembourse pas les tatouages, alors je n'accepte que les clients sobres.

Gen s'esclaffa devant le regard furieux de son amie.

— Très bien. Assurez-vous seulement de ne pas regarder ses fesses nues, rétorqua cette dernière.

Le professionnel leva les yeux au ciel.

— Madame, vous seriez surprise des endroits que j'ai pu tatouer. Il n'y a rien que je n'aie déjà vu.

Gen prit la parole.

— Désolée, ignorez-la.

Elle baissa d'un ton pour chuchoter :

— Tu ne vas pas t'y mettre aussi ? Tu aurais dû voir Arilyn avec l'inspecteur Petty. Elle s'est transformée en folle furieuse.

— Notre Arilyn ? répondit Kate stupéfaite. Impossible.

— Je te le jure ! Elle l'a accusé de ne pas faire son boulot et n'a pas arrêté de la ramener. Je crois qu'il en pinçait pour elle. Il y avait quelque chose de quasi électrique dans l'air. Oh, et il fume.

Son amie hoqueta.

— Ça ne marchera jamais. Je m'inquiète au sujet de son prof de yoga. Elle semble un peu morose ces derniers temps. Tu crois qu'il l'a encore trompée ?

— Sans doute. Il s'est déjà foutu de sa gueule deux fois en se cachant derrière des conneries du genre « les hommes ne sont pas instinctivement monogames » et « il faut suivre ses tendances naturelles ». C'est un dragueur.

— Est-ce qu'on devrait lui reparler ?

— Non. Il faut qu'elle tire les conclusions toute seule. De la même façon que moi avec David.

— Oui, je suppose que tu as raison.

L'artiste se pencha au-dessus de ses fesses et prit soudain la parole.

— Prête ? Ça va durer un moment.

— Prête.

Elle frémit d'excitation. C'était peut-être cela, l'impression d'être une mauvaise fille. Izzy aurait été fière d'elle. Songer à sa jumelle suscita une pointe de regret, et Gen se demanda si elle devrait essayer de rétablir le contact. Peut-être que depuis sa rupture avec David, Izzy serait plus encline à discuter.

Kate poussa un cri lorsque l'aiguille s'enfonça dans le bas de son dos. Des petites étincelles de douleur la parcoururent, mais c'était supportable.

— Kate, tu me fiches la trouille. Respire.

— Désolée. Pourquoi tu fais ça, déjà ? Est-ce que les chirurgiens ont le droit d'être tatoués ?

Une image de Wolfe lui traversa l'esprit : franchissant la porte, sexy en diable, prêt à coucher avec une femme sublime, confiante et sensuelle qui lui procurerait du plaisir, le toucherait partout et l'accueillerait en elle.

Salope.

Elle avait eu envie de hurler. Au lieu de quoi, elle avait levé le pouce comme si elle était son pote et se fichait du nombre de filles qu'il se tapait. Et c'était le cas autrefois. D'habitude, elle riait, le traitait de débauché et passait à autre chose. Mais le jeu avait changé. Elle était saisie de jalousie et ignorait comment s'en débrouiller.

Elle se concentra sur la question de Kate.

— Oui, toi tu penses à l'armée. Quant au « pourquoi » ? Disons seulement que j'ai besoin de me secouer un peu. Je suis d'humeur à faire quelque chose d'un peu fou, sortir de ma zone de confort. Tu vois ce que je veux dire ?

— Parfaitement. Bien entendu, tu aurais pu m'accompagner chez ma mère et elle t'aurait fait planer.

Gen sourit. La mère de Kate était une thérapeute sexuelle hippie au grand cœur qui fumait des joints.

— Comment va-t-elle ?

Kate grignota quelques Skittles. Le sucre l'aida à repousser sa peur des aiguilles.

— Bien. Elle est tout excitée à propos de ce nouveau client qui a des troubles de la fonction érectile. Elle cherche à le guérir.

— Ta mère déchire tout.

— Slade l'adore. Elle est un peu refroidie par le mariage, alors on est ravis qu'elle nous laisse presque tout gérer.

— Je n'arrive pas à croire que tu te maries bientôt. Je suis impatiente.

Kate sourit.

— Moi aussi. Kennedy sera peut-être la suivante si Nate a gain de cause. En parlant de mecs et de vivre ensemble, comment se passe la cohabitation entre Wolfe et toi ?

Le souvenir lui fit l'effet d'un crochet du gauche. Wolfe nu au milieu du salon. Mouillé. Ses prunelles bleues dévoilant sa faim. Elle déglutit.

— Euh, ça va.

Kate tourna la tête. Son regard irradiait de suspicion.

— Ça n'a pas l'air d'aller pour toi. Tu parais impliquée.

Elle tenta de prendre une mine décontractée.

— On est juste colocs. On partage des repas, une télé, etc.

— Vous partagez un lit ?

Gen tressaillit. L'artiste poussa un juron et lui donna une tape sur le haut de la cuisse.

— On ne bouge pas.

— Eh, vous n'êtes pas son maître ! hurla Kate.

Le type leva l'aiguille.

— Du calme, jeune fille, ou votre copine aura un tatouage très différent.

Gen lança un regard suppliant à son amie.

— Kate ! Laisse-le faire son boulot, s'il te plaît.

— Très bien. Est-ce que tu couches avec Wolfe ?

— Non. On est amis, je te l'ai répété un milliard de fois. En fait, il est de sortie ce soir, en train de se taper une nana qui ne représente sans doute rien pour lui.

— Intéressant. Pourquoi as-tu l'air aussi jalouse ?

Gen lui décocha une œillade noire mais, pantalon baissé, ce n'était pas très intimidant.

— Je ne le suis pas. J'aimerais qu'il arrête les brèves liaisons sexuelles et s'implique dans une véritable relation. Il refuse de s'inscrire chez Kinnections et insiste toujours sur le fait qu'il est incapable de s'engager.

— C'est peut-être le cas.

— Tu parles. Il a la trouille de laisser quelqu'un approcher. C'est frustrant. Mince, il ne m'a même jamais parlé de son passé, et ça fait des années que je le connais.

— C'est son cheminement, Gen, pas le tien, répondit gentiment Kate. Il doit être prêt pour accepter davantage, et tu ne peux pas le forcer. Pourquoi tu ne te concentres pas sur ton prochain rencard ? Est-ce que, toi, tu es prête ?

L'était-elle ? Depuis que Wolfe s'était mis à bousculer sa tranquillité d'esprit et sa libido autrefois stable, elle avait oublié ce qu'elle désirait tirer de ce rendez-vous. Un début plein d'espoir ? Une confirmation que l'amour existait pour elle, quelque part ? Un saut dans l'inconnu pour lui rappeler que le sexe n'était pas un champ de bataille ? Ou l'amour. Ou ce que disait cette chanson des années quatre-vingt.

— Oui. J'ai hâte. D'après l'ordinateur, il me convient bien, non ?

L'entremetteuse hocha la tête.

— Vous vous complétez vraiment. Il est divorcé mais tout à fait prêt à fréquenter quelqu'un et retomber amoureux. Il est pharmacien donc ta formation médicale lui plaira. Il aime s'amuser, et il n'est pas du tout lourd.

— Kate ?

— Oui ?

— Si tout se passe correctement, j'aimerais coucher avec lui.

Le petit rire du tatoueur n'était rien comparé au hoquet de stupeur de son amie.

— Non ! C'est contre les règles de Kinnections. Enfin, les règles implicites. Pas de sexe lors du premier rencard. Tu ne sors pas pour te taper un mec mais pour bâtir une relation saine et satisfaisante.

— Est-ce que tu me jetteras dehors si on s'envoie en l'air ? s'enquit-elle, curieuse.

Kate poussa un gémissement et se couvrit le visage.

— Non, ne sois pas idiote. Mais je ne pense pas que Charles soit ce genre de type. Si tu avais juste envie de baiser, tu aurais dû me le dire !

Gen réprima un gloussement.

— Pourquoi ? Est-ce que tu as une liste séparée de types qui cherchent un coup d'un soir plutôt qu'une relation à long terme ?

Un autre rire retentit derrière elle. Kate eut l'air furieuse.

— Non. Mais j'aurais peut-être choisi différemment. Il a l'étoffe d'un compagnon de vie, pas d'un amant débridé.

Elle sentit ses épaules s'affaisser. Forcément. Pourquoi était-elle surprise ? Aucun de ses amis ne la croyait taillée pour du court terme. Surtout pas Wolfe. Était-ce si mal de vouloir ruer dans les brancards de temps à autre ? Était-ce si mal d'avoir envie d'une nuit de passion et d'un coup de tête avant de songer aux motifs du service en porcelaine et aux piquets blancs pour la barrière ?

— Ah, flûte. J'ai dit ce qu'il ne fallait pas. Qu'est-ce que j'ai dit ?

Gen évita son regard.

— Rien, ne sois pas idiote. Tu as sans doute raison. Je me disais juste que, vu que j'ai rompu mes fiançailles, foncer tête baissée dans une nouvelle relation ne serait peut-être pas une bonne chose. J'ai peut-être besoin de m'amuser et de folâtrer un peu. Est-ce que ça te semble horrible ?

Kate lui serra la main.

— Pas du tout. Je suis désolée de ne pas t'avoir davantage questionnée sur tes désirs.

Elle se tapota la lèvre du bout du doigt.

— Charlie te surprendra peut-être. Si tu dégages quelque chose, il pourrait avoir envie de faire un truc un peu dingue et de coucher avec toi.

Gen ne put s'en empêcher, elle éclata de rire. Kate avait exprimé cette idée comme si c'était une nouveauté absolue. De qui se moquait-elle ? Elle n'avait jamais eu de coup d'un soir, ni éprouvé le moindre intérêt pour cela. Elle aimait la connexion, le dialogue et l'émotion. Mais Wolfe n'était pas forcé de le savoir.

Cette pensée se mua en plan. Elle irait à son rendez-vous respectable avec Charles, mais en tairait l'issue. Wolfe supposerait éventuellement qu'elle avait couché avec lui, et cela érigerait peut-être une barrière au milieu de la gêne qui surgissait à chaque instant. Si elle éprouvait une étincelle avec Charles, elle laisserait son instinct la guider. Une voix grommela dans son dos.

— Vous pourrez toujours le mettre d'humeur en lui montrant cette beauté, intervint le tatoueur. Vous êtes sûre de ne pas préférer une gypsophile jaillissant de la rose ? Les dames semblent apprécier.

Non. Elle avait peut-être choisi une rose, mais c'était son petit secret. Une pointe d'obscurité dans la beauté. La douleur avec le plaisir. Elle n'avait peut-être pas envie de vivre dans cet univers, mais il existait, et elle n'essaierait plus jamais de le mettre de côté. Il faisait désormais un tout petit peu partie d'elle.

— Non, répondit-elle à voix haute. Je veux les épines avec les gouttes de sang.

— C'est comme si c'était fait.

Kate fit la grimace et détourna la tête mais, à chaque coup d'aiguille, Gen se rapprochait de la satisfaction. Il était peut-être temps d'accepter qu'elle n'était pas toujours obligée de marcher dans la lumière, de faire ce qu'il fallait, de prendre les bonnes décisions. Elle avait peut-être plus de facettes qu'elle avait jamais cru possible, et se faire tatouer était son premier pas.

Elle sourit et s'abandonna à l'expérience.

— Comment s'est passé ton rencard ?

Cela la tuait d'avoir l'air détendue, mais Gen avait décidé qu'elle préférait mourir que de montrer ses véritables émotions. La jalousie. La rage. La confusion. La jalousie.

Il n'était pas rentré hier soir. Bien sûr, Wolfe l'avait prévenue, mais elle était tout de même restée debout jusqu'à l'aube, dans l'espoir d'entendre la porte s'ouvrir. Il avait débarqué à 8 heures du matin, avec tous les attributs de la nuit de débauche. Sauf qu'il ne portait pas les mêmes vêtements. Tout juste douché, vêtu d'un Levi's délavé et d'un débardeur noir qui dévoilait ses bras sculptés et son tatouage, il était le péché incarné. Il avait l'air détendu, aussi. Comme s'il

avait expulsé toute sa tension en baisant comme un fou avec cette pétasse. Hum, sa copine. Enfin bref.

Il fallait qu'elle arrête de se parler à elle-même.

— Bien. Tu aurais du rab de bacon ?

Elle fulminait mais se força à arborer un sourire éclatant.

— Bien sûr. Est-ce que tu t'es amusé ?

— Ouais. Tu prépares des œufs, aussi ?

L'œil de Gen tressaillit.

— Tu t'es mis en appétit, hein ?

Il sursauta à cette remarque et l'observa. Elle se détourna et s'affaira avec la poêle, maudissant son incapacité à rester décontractée. Le silence dans son dos en disait long. Wolfe finit par s'éclaircir la voix.

— Comment s'est passée ta soirée ? demanda-t-il.

Elle sentait son dos la démanger de rébellion. S'il croyait qu'elle avait traîné avec la télécommande, il se trompait lourdement.

— Très bien.

Le bacon se mit à grésiller et envoya des gouttelettes de graisse. Elle manœuvra la spatule autour des œufs.

— En fait, ça déchirait.

Elle le sentit sourciller mais refusa de se retourner.

— Oh. Tant mieux. Mais c'est ce soir ton rendez-vous galant, non ?

— Oui.

— Tu es allée au *Mugs* avec les filles, alors ?

Elle prit les œufs et le bacon et les fit glisser dans une assiette. Puis elle prit son café et se mit à boire.

— Non. Je me suis fait tatouer et épiler le maillot.

L'expression de Wolfe en valait vraiment la peine. Ses yeux bleus s'écarquillèrent et sa lèvre inférieure tomba un peu. Il la détailla des pieds à la tête, s'attardant sur la jonction de ses cuisses, avant de remonter rapidement. De la sueur perla sur son front.

Gen sourit et attaqua ses œufs.

— De quoi tu parles, bon sang ? Quel tatouage ? Où ça ? Pourquoi ?

Elle haussa les épaules.

— J'avais envie. L'épilation intégrale était plus douloureuse.

Une lueur intense apparut dans ses yeux. Elle sentit son corps réagir en se mettant au garde-à-vous. Ses tétons pointèrent. Elle se mit à mouiller entre les jambes. Elle avait horreur de cela. Faire passer Wolfe de la catégorie « ami » à « mec avec lequel elle voulait désespérément baiser » était violent. Devait-elle essayer de revenir à quelques blagues et taquineries qui allaient de pair avec leur

amitié ? Après tout, s'il couchait à droite à gauche, elle ne pourrait pas rejoindre le troupeau de femmes avec lesquelles il mourait d'envie de s'envoyer en l'air. Donc s'il n'y avait qu'elle qui soupirait après lui, elle ferait bien de se mettre à son niveau.

— Pourquoi en as-tu besoin ? s'enquit-il d'une voix rauque.

— Du maillot intégral ?

Il crispa les doigts autour de sa fourchette.

— Non. Du tatouage.

— Je te l'ai dit. C'était un coup de tête. Kate m'a accompagnée. Elle était flippée par les aiguilles et ma nudité.

La fourchette tomba bruyamment par terre. Wolfe respirait difficilement.

— Qui t'a vue nue ? demanda-t-il d'un ton aigu. Où l'as-tu fait faire ?

Elle haussa un sourcil.

— Du calme, mon pote. Tu as un piercing à la queue. Ça a dû faire un mal de chien. Pourquoi est-ce que tu as fait ça ?

Ah, il rougissait de nouveau de cette façon adorable et masculine. Baissant la tête pour ramasser son couvert, il le jeta sur le plan de travail. Elle lui en sortit un autre, attendant sa réponse.

— Parce que j'étais sacrément en vrac, à l'époque. Je repoussais mes limites, me fichais de la douleur et voulais me torturer pour tout un tas de raisons foutraques.

Elle se pencha en avant. Sa voix n'était qu'un murmure.

— Comme quoi ?

— Peu importe. Je n'ai pas très envie de parler de ce piercing, Gen. Où est ton tatouage ?

Déçue, elle revint à son petit déjeuner. Évidemment. Après tout, ils ne partageaient pas leurs histoires sombres et solitaires. Un vide se mit à palpiter dans son ventre, du besoin d'en savoir plus sur lui. Cela ne lui avait jamais posé problème auparavant – elle lui était toujours reconnaissante de ce dont il voulait bien lui faire part. Mais à présent ?

Plus franchement.

Elle tapota le bas de son dos.

— Un tatouage de pétasse.

Il inspira brusquement mais elle l'ignora et commença à débarrasser la table.

— Est-ce que je peux le voir ? s'enquit-il.

— Il est recouvert. Je te le montrerai une autre fois.

Elle ne se sentait pas du tout de le lui dévoiler tout de suite alors qu'elle était si vulnérable. S'il tentait de la toucher, elle risquait de perdre les pédales. Mieux valait garder un ton léger et lui faire part de ses attentes pour la soirée.

— J’ai besoin que tu dormes chez toi cette nuit.

Il s’assombrit.

— Mauvaise idée. Je pense que David te surveille et je ne voudrais pas que tu sois seule deux nuits d’affilée.

— Je ne le serai pas. Si tout se déroule comme prévu, Charles passera la nuit ici. Je préférerais éviter toute gêne.

— Tu ne connais même pas ce type ! Et s’il ne t’attire pas ? Pourquoi tu ne peux pas te contenter d’un dîner sympa et rentrer à la maison ? On passera en revue ses atouts et ses faiblesses avec une bière devant la télé.

Sa colère s’enflamma. Elle veilla à ne pas taper son assiette quand elle vint débarrasser devant lui.

— Je cherche peut-être davantage que de l’amitié ce soir, Wolfe. Il est sans doute temps que je me prouve à moi-même qu’il existe d’autres hommes qui voudront bien de moi.

— Ma puce, ne parle pas comme ça. Un homme serait dingue de ne pas te désirer. Je ne veux pas que tu te précipites ou que tu commettes une plus grosse erreur s’il n’est pas le bon. Tu as besoin de temps. Je te dis cela parce que je suis ton ami.

— En effet.

Il tressaillit. Elle se mit à essuyer le plan de travail et à remplir le lave-vaisselle.

— En tant qu’ami, tu te feras discret. Je préférerais le ramener ici plutôt qu’aller chez lui. Ce rencard a beaucoup d’importance à mes yeux. Je le sens bien, et le sexe me manque. Le lien, aussi. J’ai besoin de savoir qu’il existe davantage que ce que j’ai déjà. Est-ce que c’est vraiment mal ?

Il passa les doigts dans ses cheveux déjà ébouriffés. La frustration émanait de lui par vagues.

— Est-ce que Kate est au courant de tes intentions ?

— Oui.

Il fronça les sourcils.

— Et ça ne la dérange pas ?

Gen inspira lentement et chercha à rester patiente. Comment pouvait-il avoir couché avec une femme hier soir et avoir l’audace de la questionner, de la juger ? Pourquoi les règles étaient-elles différentes pour elle ?

— Kate m’a encouragée à le faire.

Le mensonge sortit facilement. Était-ce vraiment le premier qu’elle lui débitait ? Ou est-ce que le déni de son malheur avec David comptait également ?

— Est-ce que je peux le rencontrer d’abord ?

Elle en fut bouche bée.

— Non ! Est-ce que j'ai rencontré ta soi-disant copine hier soir avant que tu te la tapes ? Écoute, ce sujet de discussion est à présent clos. La maison est hors d'atteinte ce soir. Et je te donnerai autant de détails sur mon rencard que tu l'as fait sur le tien.

Sur ces paroles bien senties, Gen sortit de l'alcôve, mais il l'attrapa par le bras et la força à se retourner. Wolfe ne pétait jamais les plombs. Elle savait qu'il était sans pitié en affaires, sexuel avec les femmes. Mais avec elle, il était toujours détendu et avenant.

Fascinée, elle plongea dans ses yeux et remarqua le tic de sa mâchoire, la façon dont il serrait les dents, l'énergie sexuelle brute qui se déversait de lui. Ces prunelles bleues s'étaient emplies d'un tourbillon d'émotions qu'elle n'arrivait pas à définir. Qu'attendait-il d'elle ? Et pourquoi cette colère semblait-elle si différente ? Un peu comme si elle était mêlée de lubricité, de désir et de frustration sexuelle…

— Tu veux vraiment savoir ce qu'il s'est passé hier soir ? gronda-t-il.

Ses doigts lui brûlaient la peau. Elle aurait aimé crier de satisfaction parce qu'il lui imposait sa marque.

— Non merci, rétorqua-t-elle. Pas besoin de savoir combien d'orgasmes tu lui as procurés. Je sais déjà que tu es un champion dans ce domaine.

— Ne me pousse pas à bout. Tu risques de gagner plus que ce que tu as demandé.

Son souffle passa sur sa bouche. Du café et de la menthe. Elle se raidit pour ne pas s'approcher et le goûter. Gen avait l'intention de reculer, de se calmer et de lâcher prise. La chanson de *La Reine des neiges* résonnait en elle. La suppliait. *Je ne mentirai plus jamais*.

— Peut-être pas.

Elle leva la tête et le défia du regard.

— C'est peut-être toi qui seras surpris si tu me pousses à bout.

Il lâcha un soupir.

— Que fais-tu, Gen ? Le sais-tu seulement ?

Cette conversation cryptique bouillonnait de sous-entendus. Elle se mit à trembler tant elle retenait ses émotions.

— Tu es prêt à me parler de ta copine sexy, maintenant ? railla-t-elle. Je mets ma main à couper que c'était un mannequin ultra mince, c'est ton genre. Et je parie qu'elle connaissait plus de tours que toi. Est-elle restée dormir ou l'as-tu jetée dehors à 3 heures du matin ? En général, c'est l'heure à laquelle tu deviens nerveux.

Il marmonna un juron bien senti. Une impression de danger enveloppa Gen, et elle poussa davantage pour le forcer à perdre patience, sentant qu'elle arrivait

enfin au cœur du problème.

— Est-ce que tu as eu une conversation avec elle avant, pour lui faire savoir que ce n'était qu'une partie de plaisir et que tu ne faisais pas dans les relations à long terme ? Comme ça, une fois qu'elle a crié ton nom un certain nombre de fois, tu peux te réconforter en te disant que tu as été honnête. T'en aller avec la conscience nette et un sourire aux lèvres. Combien d'orgasmes effacent ta culpabilité ?

Il tendit l'autre bras et la plaqua contre son torse, exsudant la fureur par tous les pores.

— Encore un mot, et je te montrerai clairement ce qu'elle a eu hier soir, la mit-il en garde.

L'excitation lui noua le ventre.

— Je t'en donnerai deux.

— Tu n'oserais pas.

— Va au diable.

Il abaissa la bouche sur la sienne et la revendiqua.

Gen se hissa sur la pointe des pieds, enfonça les ongles dans ses épaules et unit sa langue à la sienne. Ils se burent, plaqués l'un contre l'autre dans un désir désespéré et vicieux de se toucher, de sentir leurs peaux, leurs lèvres et leurs dents, de sentir son pénis plonger entre ses cuisses encore et encore.

Se repaissant, se noyant, il la prit par les fesses et la souleva, se collant à elle tandis que sa langue ne cessait d'aller et venir dans sa bouche. Gen brûlait entre ses bras, tremblant d'un désespoir et d'un désir de l'avoir tout entier, et elle poussa un gémissement sourd et affamé tandis qu'il capturait ce son et buvait encore, jusqu'à ce que…

La sonnette retentit.

Ils s'écartèrent en titubant, comme s'ils avaient été surpris en plein scandale sexuel à la Maison-Blanche. Un coup frappé au battant suivit la cloche.

— Gen ? C'est Arilyn. Kate est en retard, alors elle nous retrouvera au parc à chiens. Tu es prête ?

Leurs regards se croisèrent et ne se lâchèrent pas. Les lèvres de la jeune femme palpitaient et elle aurait voulu presser les doigts sur sa bouche pour confirmer que ce baiser avait vraiment eu lieu. Le sol semblait instable sous ses pieds. L'odeur propre du savon de Wolfe et du citron s'attardait encore. Tout son corps palpitait du désir de mettre enfin un terme à cette torture, mais elle le renfonça en découvrant son expression.

Réservé. Toute émotion était effacée et il ne restait que… la distance. Une distance polie. Une distance amicale.

Son estomac se noua. Luttant contre le malaise, elle se tourna pour ouvrir à Arilyn.

Son amie entra d'une démarche aérienne, deux laisses à la main et suivie de chiots heureux et sautillants.

— Salut, Wolfe. J'espère que je n'interromps pas le petit déjeuner.

Elle avait dû saisir l'atmosphère bizarre parce qu'elle s'interrompit, jetant un coup d'œil de l'un à l'autre.

— Ou autre chose.

Gen se força à sourire.

— Non, on vient de finir. Pas vrai ?

Wolfe lui lança une œillade maussade. Elle retint son souffle, mais il opina lentement.

— Oui. Tout à fait.

Gen se mit à genoux et enfouit le visage dans la fourrure réconfortante. Elle refusait de lui montrer à quel point il l'avait blessée.

— Je suis prête pour le parc, lança-t-elle gaiement.

Les chiots bâtards noir et blanc sautillaient, lui léchant les joues de leurs langues humides et lui mordillant les doigts de leurs dents de lait acérées. Elle adopterait peut-être un chien. Ils la rendaient toujours heureuse.

— Tu vas au bureau, Wolfe ?

— Pas aujourd'hui.

Ses paroles brèves poussèrent Arilyn à le dévisager. Gen se leva, prit son sac et gagna la porte.

— À plus.

Elle sentit son regard peser sur son dos tandis qu'elle chancelait du besoin de s'enfuir. Gen s'empara d'une des deux laisses et ignora le sourcil haussé d'Arilyn. Et puis merde. Elle allait passer une bonne journée avec ses amies et leurs chiens, elle mangerait une glace puis rentrerait tôt pour se préparer en vue de son rencard. C'était bien mieux qu'il ne rentre pas avant le lendemain. Demain, l'équilibre serait peut-être restauré.

Peut-être.

Avec un peu de chance.

— Tu vas me dire ce qui se passe ? demanda Ari.

— Non.

Son amie émit un petit rire.

— C'est bien ce que je me disais. Mais si tu en as besoin, je suis là.

— Je sais. Et je suis là si jamais tu veux parler de Maître Yoga.

Elles échangèrent un regard entendu avant d'éclater de rire.

19

Il perdait la tête.

Wolfe faisait les cent pas dans la petite cuisine en attendant que Gen sorte de la chambre. Il lui avait déjà envoyé un message dans l'après-midi pour s'excuser d'être un connard. Elle lui avait rapidement pardonné en lui renvoyant un smiley, mais il sentait que quelque chose de beaucoup plus gros et complexe frémissait sous la surface.

Il l'avait embrassée.

Encore.

Un grognement s'échappa de ses lèvres et il sortit une bière du réfrigérateur. Son goût le hanterait à jamais. Si doux. Meilleur qu'un fruit juteux et du miel collant. La façon dont son corps se moulait au sien, réagissant comme si elle n'avait pas le choix, emportée par un ouragan, une tornade ou tout autre événement d'origine divine. Une peau soyeuse et des cheveux à l'état sauvage.

Il avait été à deux doigts de la prendre contre le mur. Ou par terre. Ou sur le plan de travail. Si Arilyn ne les avait pas interrompus, qui savait ce qui serait arrivé. Cette possibilité le hanta toute la journée jusqu'à ce qu'il se sente à moitié fou.

Il ne devrait pas être là. Il avait passé la majeure partie de la matinée à la salle de sport. Sa déclaration avait fait voler en éclats toute pensée rationnelle et fragmenté son cerveau avec trois des mots les plus sexy au monde.

Tatouage.

Maillot intégral.

Il ne verrait ni l'un ni l'autre. Son rencard, peut-être. Mince, Wolfe savait qu'il aurait dû rester tranquillement chez lui et attendre que l'orage passe. Demain, les choses iraient peut-être mieux entre eux. De retour à leur bonne vieille amitié.

Il décapsula la bouteille et but. Le liquide glacé lui apaisa la gorge mais ne fit rien pour calmer la soif de son âme. Il y avait de fortes chances pour que rien

de physique ne se passe ce soir. Gen avait peut-être la langue bien pendue et son corps pouvait avoir envie de sexe, mais sa tête et son cœur se mettaient généralement sur sa route. Elle n'était pas faite pour les coups d'un soir. Contrairement à lui.

Il se dit qu'il lui devait des excuses en personne. Il allait mettre les choses à plat, puis la laisser tranquille.

La porte de la chambre s'ouvrit à la volée.

Wolfe prit une grande inspiration. Elle était magnifique. Ses cheveux tombaient en boucles bien nettes que ses doigts mouraient d'envie d'ébouriffer. Elle avait souligné son regard avec du khôl, ce qui faisait ressortir les prunelles bleu marine qui ne vous lâchaient plus. Les taches de rousseur qui parsemaient son nez donnèrent envie à ses lèvres de suivre la piste pour finir sur sa bouche rose et pulpeuse.

Mais la robe l'acheva.

Il connaissait le principe de la petite robe noire. Celle-ci était petite, d'accord. Avec ses courbes, l'ourlet s'arrêtait un peu plus haut que la normale, dévoilant ses mollets musclés et ses hanches généreuses. Le tissu était une espèce de dentelle arachnéenne ou de crochet, cousu selon un motif délicat qui s'étirait sur sa poitrine et plongeait dangereusement en V, comme une descente de montagnes russes.

Des bijoux argentés scintillants couvraient son corps. Des chaînes à ses chevilles et ses poignets, avec des boucles d'oreilles qui bruissaient dans ses cheveux. Les chaussures étaient croisées sur le devant, ornées d'une fermeture Éclair à l'arrière, et appelaient au sexe sur le fil du rasoir.

Sa bouche s'assécha. Sous cette petite robe noire, elle avait une épilation intégrale qui la laissait totalement nue, ouverte et accessible. Son odeur habituellement fraîche avait été remplacée par un parfum musqué au santal, à la fois exotique et coquin. Il adorait, putain.

Il détestait, putain.

— Est-ce que tu peux m'aider à fermer ma robe ?

Ses oreilles entendirent la demande mais ses pieds étaient collés au sol. Il ressemblait sans doute à Forrest Gump, l'air désorienté et déblatérant sur le chocolat.

— Wolfe ?

— Oui, bien sûr, marmonna-t-il.

Il posa la bière sur le plan de travail et se força à approcher. Elle empoigna d'une main sa chevelure et écarta les mèches de son cou pour lui permettre d'y accéder facilement. La robe était ouverte et montrait la ligne vulnérable de sa

colonne vertébrale, la peau douce et soyeuse de sa nuque. Ses mains tremblèrent lorsqu'il saisit le fermoir et tira.

Le grincement transperça le silence brusque et explosif. Il saisit sa rapide inspiration. Le désir crépita entre eux.

— Merci.

Il garda les mains sur son dos un bref instant. Lutta contre l'envie de baisser le zip, la déshabiller et la prendre là, sans plus de questions, d'excuses bidon ni de conversations polies.

Au lieu de quoi, il s'écarta.

— Pas de souci.

Elle jeta un coup d'œil à sa montre argentée et se dirigea vers la table basse dans un claquement de talons hauts.

— Qu'est-ce que tu fais encore ici ? Je t'ai dit que tout était pardonné.

Son sourire brilla dans la faible lumière. Ses seins montaient et descendaient à chacune de ses inspirations. Portait-elle un de ces corsages serrés conçus pour que tout paraisse impeccable et égal sous le tissu noir ? Elle n'en avait pas besoin. Il imagina la façon dont sa main passerait sur les courbes familières. C'était drôle, il ne connaissait pas la couleur de ses tétons. Rouge rubis et acides comme des cerises ? Ou comme sa bouche, un léger rosé qui s'assombrissait avec l'excitation ?

La pièce se mit à pencher comme s'il était ivre et des flammes se propagèrent dans son sang, circulant avec lenteur dans ses veines. Il avait peut-être la grippe. Ou alors il faisait une crise cardiaque. Il n'avait jamais éprouvé une excitation sexuelle aussi intense, il ne pensait même pas que c'était possible.

— Wolfe ? Est-ce que tu m'écoutes ?

Il secoua la tête et lutta pour reprendre ses esprits.

— Je voulais juste te dire au revoir. Fais bien attention à toi. Est-ce que Kate a le numéro de ce type ?

Un sourire amusé effleura les lèvres de son amie.

— Bien sûr que oui. C'est un client. Et j'ai aussi de l'argent, papa.

— Laisse-moi rester ici.

Elle écarquilla les yeux, mais il se hâta de poursuivre :

— Je jure que si j'entends une voix de mec dehors, je sauterai par la fenêtre. Je veux m'assurer que David ne revient pas fouiner par ici.

Elle carra les épaules et prit sa pochette ornée de perles et ridiculement petite.

— Non. Tu m'as fait une promesse et j'aimerais que tu la tiennes. Cela fait des semaines que David ne m'a pas embêtée et je pense qu'il a reçu le message. J'ai besoin d'intimité ce soir. C'est important pour moi.

— Ne couche pas avec lui, Gen.

La supplique franchit ses lèvres avant qu'il puisse ravaler les mots. Elle en fut bouche bée et tituba sur ses hauts talons. L'espace d'une minute, il jura qu'elle allait accepter. Elle s'avancerait, lui poserait les bras sur les épaules et lui annoncerait qu'elle ne souhaitait coucher avec personne d'autre que lui.

— Je ne peux rien promettre.

Son regard le mettait au défi de l'arrêter ou de la faire changer d'avis.

— Je veux ce que tu as.

Toute émotion le quitta d'un coup, le laissant vide. Si cela ne dépendait que de lui, il affronterait les démons jusqu'en enfer pour s'assurer qu'elle n'ait pas la même vie que lui. Du sexe qui s'achevait dans le néant. Un cœur insensible au centre. Ce dernier mois en sa compagnie l'avait changé, lui avait apporté un rythme régulier et une vitalité qu'il n'avait ressentis que par à-coups autrefois. Mais cela ne pouvait pas durer, et s'il finissait par la mettre dans son lit, il perdrait la dernière femme importante qui donnait sa valeur à la souffrance.

Il parvint à acquiescer. Elle tourna la tête, mais pas avant qu'il aperçoive un éclat de déception sur son visage. C'était tellement classique. Il se haïssait de ne pas être assez courageux pour la laisser partir bras ouverts vers le bonheur qu'elle méritait. Mais il avait toujours été un enfoiré.

— Je te vois demain matin, ajouta-t-elle poliment.

— Passe une bonne soirée.

Il ne pouvait pas la regarder. Il entendit le battant se refermer et attrapa sa bière, sachant que c'était pour le mieux. Il allait regagner son appartement et se mettre une mine. Il ne penserait pas à elle, ne rêverait pas d'elle et ne ferait pas comme s'ils pouvaient aspirer à autre chose qu'une amitié géniale.

Wolfe souleva la bouteille et la but d'un trait.

Le restaurant *Cosmos* offrait le parfait équilibre entre de la bonne cuisine, des discussions vivantes et une atmosphère confortable. Les parfums d'ail, de tomate et de basilic emplissaient l'air, et des tables et des alcôves spacieuses disséminées dans toute la salle permettaient les conversations intimes. Le bar en chêne était large et actif, des groupes y sirotant des cocktails et grignotant les célèbres pizzas au feu de bois. Kinnections organisait de nombreuses soirées dans cet établissement populaire, elle était donc heureuse qu'ils aient décidé de se rencontrer ici.

Gen échangea quelques mots avec l'hôtesse, qui l'accompagna à la table. Elle inspira lentement et chassa toute pensée ayant trait à Wolfe. Pas ce soir. Pour la première fois depuis longtemps, elle se sentait sexy, confiante et audacieuse. Le tatouage lui picotait toujours le bas du dos, comme un rappel

coquin. Des fantasmes où elle s'abandonnait à la luxure avec son compagnon, rentrant chez elle pour avoir une agréable partie de jambes en l'air et partageant son espace personnel avec un homme qui n'était ni son ami ni son ennemi, la tentaient comme un mirage.

Pas étonnant que les femmes se foirent si souvent à l'occasion d'un rendez-vous. Tu parles de grandes espérances pour une première rencontre.

Gen s'arrêta et sourit à l'homme attirant installé devant elle. Waouh. Très séduisant. Il se leva immédiatement, lui rendant son sourire et lui serrant la main avec une chaleur et une fermeté qu'elle apprécia. Des cheveux châtains s'accordaient à ses yeux, qui semblaient ouverts et engageants. Mince, les traits anguleux avec un fier nez romain et de véritables fossettes qui criaient un mot génial.

Bingo.

Elle prit place.

— Je suis ravie de vous rencontrer, Gen, dit-il, son bel accent l'enveloppant comme un filet de fumée.

Miam. Elle n'arrivait pas à en retrouver l'origine géographique, mais ce n'était pas surprenant. Elle avait failli être recalée en histoire. Deux fois.

— Moi aussi. J'étais impatiente.

Ils commandèrent à manger et à boire et se lancèrent dans une discussion décontractée.

— Je suis désolée, je n'arrive pas à définir votre accent.

Il rit et serra les mains.

— Je suis français d'origine, mais cela fait un moment que je vis aux États-Unis. J'ai étudié la pharmacologie ici, me suis installé et n'ai jamais regardé en arrière. J'aime y retourner, mais je considère New York comme ma maison.

Une agréable sensation l'enveloppa. Depuis combien de temps n'avait-elle pas été intéressée par un autre homme ? Même avant David, elle avait à peine eu quelques copains, trop occupée par la fac de médecine, les notes et la réussite en général. Son attention lui adoucissait la peau et lui donnait un éclat sain plus efficace que n'importe quel exfoliant hors de prix.

— J'ai toujours eu envie de visiter la France. Je n'ai pas beaucoup voyagé.

Il but son vin, ses longs doigts fuselés refermés sur le verre.

— C'est compréhensible si vous êtes chirurgienne.

— Je suis toujours interne, corrigea-t-elle.

— Aimez-vous votre métier ?

La question la déstabilisa. Était-ce le cas ? C'était drôle, Wolfe lui avait posé la même sur le ponton ce soir-là. Elle ne s'était jamais arrêtée pour analyser ses émotions ou son bonheur vis-à-vis de son orientation professionnelle. Cela avait

toujours été quelque chose dans quoi elle s'était engagée sans remords. Mais récemment, maintenant qu'elle avait levé le pied depuis un moment, un léger manque se nichait dans ses tripes, lui rappelant ce qu'elle avait abandonné. Elle avait envie d'avoir des patients, d'éprouver la décharge d'énergie face à un cas et le calme au cœur de la tempête à la première entaille du scalpel. Le monde disparaissait et elle se remémorait qui elle était. Sa destinée.

— Oui, répondit-elle doucement en le regardant dans les yeux. Pendant un moment, je me suis sentie un peu perdue, cherchant une confirmation que j'avais fait le bon choix.

Il se pencha en avant.

— Je crois que cela nous arrive à tous à un moment donné. Si on ne s'interrogeait pas, est-ce que nos choix en vaudraient la peine ?

Elle sourit.

— Vous parlez en philosophe plutôt qu'en scientifique.

Charles éclata de rire.

— Je suppose que oui. J'ai toujours été ce que l'on qualifierait de « vieille âme ». J'ai commis des erreurs en chemin mais je ne peux pas les regretter.

— Je suis d'accord.

Leurs plats arrivèrent et ils se mirent à discuter avec facilité. En plus de dégager une délicieuse énergie sexuelle, Charles était intelligent, poli et drôle. À la fin du dîner, le cœur de Gen cognait d'une joie folle. Cela faisait peut-être longtemps qu'elle n'était plus dans le circuit, mais elle aurait parié sur sa vie qu'il y avait une alchimie entre eux. Lorsqu'ils quittèrent le restaurant, il lui tint fermement le coude, la guidant sur le trottoir jusqu'à sa voiture. L'impatience se déversa dans ses veines, aussi délectable que le sauvignon blanc qu'elle avait bu. Oh, elle avait tellement envie de faire une folie. Pour laisser son corps se défaire enfin de toutes les contraintes de son esprit et du temps passé avec David. Pour cesser de remettre en question sa capacité à attirer les hommes, à s'abandonner au sexe et à donner du plaisir à son partenaire.

— J'ai passé un excellent moment à faire ta connaissance, Gen, dit-il d'une voix lente.

Ils s'arrêtèrent près de sa Ford Fusion.

— Il est rare d'avoir une discussion aussi intéressante et profonde à l'occasion du premier rendez-vous.

Elle adorait sa façon de parler, un mélange érudit et chantant de syllabes, comme de la musique accompagnée des paroles parfaites. Gen se tourna et leva la tête. Ses yeux marron étaient doux, et ses fossettes lui faisaient signe sous la lune. Ignorant son cœur battant, elle bondit dans l'inconnu et se jura d'apprécier la chute.

— Je ressens la même chose. On pourrait peut-être poursuivre cette discussion captivante chez moi ?

Sa voix trembla imperceptiblement. Gen pria pour qu'il ne s'en rende pas compte. Elle pinça à peine les lèvres pour le tenter un peu. Avec un peu de chance… Ses paumes devinrent moites. C'était effrayant. Mais elle n'était pas à côté de la plaque, quelque chose émanait de lui qui lui disait qu'elle l'attirait.

Il émit un rire doux et sexy puis lui prit les mains. Elle tenta de ne pas grimacer devant la preuve de sa nervosité lorsqu'il les serra gentiment.

— Tu es délicieuse. Puis-je me montrer tout à fait honnête ?

— Absolument.

Il se pencha. Le regard de la jeune femme se posa sur sa bouche pleine. Wolfe traversa ses souvenirs, mais elle repoussa vivement l'image, refusant de rater cette occasion.

— Tu es au top du top. Mais après mon divorce, je me suis fait une promesse. Je me suis marié la première fois parce que je pensais qu'il s'agissait de l'étape suivante. Elle était intelligente, gentille et drôle. Mais je l'aimais en tant qu'amie, pas comme une partenaire passionnée.

Il déposa un doux baiser sur ses paumes moites.

— Tu me la rappelles. Nous nous amuserions ensemble, apprécierions la compagnie de l'autre, mais il n'y aurait jamais cette étincelle qu'il me faut dans une relation, la passion brute que je recherche. Mais évidemment, tu éprouves la même chose. Tu dois aussi te rendre compte que nous ne partageons pas cette espèce de lien explosif qui nous rend fous, nous donne envie de nous jeter au lit et de faire l'amour jusqu'à ce qu'on tombe en morceaux. Nous n'avons que… l'amitié.

Gen cligna des yeux. Son cœur cessa de tambouriner et s'arrêta. Le bond dans l'inconnu s'était mué en chute libre qui s'était achevée dans un enchevêtrement de membres brisés éparpillés sur le béton dur et froid. Étourdie, elle parvint à hocher la tête d'un air enthousiaste.

— Oui, oui, bien sûr. Je suis tout à fait d'accord, j'appréciais seulement notre discussion amicale.

Il sourit à son tour.

— Tout comme moi. Je dirai à Kate que nous ne sommes pas faits pour un nouveau rendez-vous, mais j'espère sincèrement te revoir, Geneviève. Tu as été une compagne merveilleuse pour une âme esseulée.

Elle afficha un faux sourire, parvint à supporter un bisou sur la joue et agita la main lorsqu'il regagna sa propre voiture. La foule envahissait les rues, profitant de la soirée tiède. Des lumières blanches scintillaient entre les arbres alignés le long du trottoir. Elle avisa un jeune couple enlacé, se caressant

mutuellement comme s'ils étaient incapables de rompre le contact, riant tout bas d'un air intime, créant une bulle que nul spectateur étranger ne pouvait faire éclater.

Gen se glissa sur son siège et mit le contact. Elle conduisit avec prudence jusqu'à son bungalow, concentrée sur la route devant elle. Elle se gara le long du trottoir, remarquant que la voiture de Wolfe avait disparu. Bien. Il avait respecté sa requête. Saisissant son sac, elle se glissa dans la maison silencieuse et alluma quelques lampes, regarda autour d'elle et se demanda pourquoi elle semblait incapable d'éprouver quoi que ce soit.

Elle demeura sur le seuil un long moment. Une bouteille de bière vide traînait sur le plan de travail. Wolfe avait la mauvaise habitude d'oublier de nettoyer quand il avait fini quelque chose. Il ferait un très mauvais mari, rendant sans doute sa femme complètement dingue, qui le harcèlerait pour qu'il mette ses vêtements dans le bac à linge, les serviettes mouillées sur l'étendoir et la vaisselle sale dans l'évier. Secouant la tête, elle gagna la cuisine, rinça la bouteille et la déposa dans le bac à recycler. Elle essuya le plan de travail et plaça quelques plats oubliés dans le lave-vaisselle. Elle allait peut-être se servir un bon verre de vin et se détendre. Elle avait plein d'enregistrements à regarder.

Gen sortit un verre, le remplit avec le reste de blanc du réfrigérateur et se mit à boire. *Peut-être un livre, tiens*. Elle en avait une énorme pile, ainsi que des tonnes d'ouvrages sur son Kindle, qui n'attendaient que d'être lus. Elle resta debout en silence, se demandant de nouveau pourquoi son esprit lui paraissait si vide. Bizarre. D'habitude elle ne perdait pas le fil de sa pensée dans le chaos, sauf quand elle était en salle d'opération. C'était peut-être pour cela qu'être médecin l'excitait autant. Pouvoir enfin bloquer toutes ces pensées était un grand soulagement.

David lui avait répété à de nombreuses reprises qu'elle était trop impulsive et devait considérer le monde de façon plus rationnelle et logique. Elle avait souvent essayé de lui expliquer que, lorsqu'elle suivait son instinct, les voix cessaient de parler et tout rentrait dans l'ordre, mais il n'était pas d'accord. Elle avait fait beaucoup d'efforts pour changer. Elle aimait David, le respectait et voulait être digne de lui. Mais elle n'y était jamais parvenue.

Depuis combien de temps étaient-ils ensemble lorsqu'ils s'étaient perdus ? Comment était-il devenu si froid et malveillant ? Elle se rappelait les heures passées au lit à leurs débuts, mais avait-il simulé, même à l'époque ? Était-il intrigué par elle, mais pas attiré de cette façon primitive et masculine nécessaire aux hommes pour être véritablement amoureux ? Elle était peut-être incapable d'inspirer ce genre de désir.

Gen reposa le verre avec précaution. Ses talons cliquetèrent alors qu'elle gagnait sa chambre et s'asseyait au bord du lit. Elle contempla le mur un moment : un si joli bleu clair… Mais Mme Blackfire avait raison : il y avait beaucoup de travail à faire dans cette maison. Celle-ci avait besoin d'un bon coup de peinture et de quelques réparations. Elle avait le temps à présent. Elle n'était plus médecin, n'était pas en couple, et pas de coups d'un soir déments pour elle. Ce n'était pas son genre, qu'elle ait ou non une épilation intégrale, ou qu'elle passe des heures dans la salle de bains à essayer d'inspirer les hommes et leur appétit sexuel.

Un désespoir béant la mit brusquement à terre, au fond du trou créé par la pression qu'elle avait passé l'année à repousser : comprendre qu'elle risquait de ne jamais trouver ce qu'elle désirait ardemment – un amour entier et beau. Une passion qui transcendait la réalité et agrippait sans merci son corps jusqu'à l'abandon. Kate l'avait. Kennedy aussi. Alexa. Lance. Cela existait.

Mais pas pour elle.

Gen observa sa robe sexy et ses talons aguicheurs, les courbes généreuses qui jaillissaient sous le tissu. Elle effleura ses boucles, qui commençaient déjà à s'entortiller follement autour de sa tête. C'était drôle, elle ne s'était pas aperçue qu'elle pleurait jusqu'à ce que ses doigts soient mouillés. Puis vint le maquillage. Elle imagina les traces de mascara lui donnant l'air d'un raton laveur.

Elle affronta la tempête rugissante, mais c'était trop. Les émotions la balayèrent comme un tsunami, l'attirant au fond, des débris la transperçant et la déchiquetant, puis les sanglots éclatèrent de sa poitrine et elle se laissa aller.

Gen baissa la tête et pleura. Elle pleura la perte de David. Les doutes constants qui n'avaient jamais cessé de la harceler depuis qu'elle avait donné son cœur à un autre pour qu'il en prenne soin et qu'elle était partie en boitant, à demi brisée. Son état de confusion, sa faiblesse, ses doutes.

Ses atroces sentiments réels pour son meilleur ami.

Elle ignorait combien de temps s'écoula ainsi mais, lentement, les larmes cessèrent et le petit espace de calme s'agrandit. Inspirant profondément, elle laissa le reste de son chagrin, sa colère et sa tristesse s'évacuer de son corps.

Gen ne l'entendit pas.

Semblable au chevalier qu'il incarnait, Wolfe apparut. Il s'assit à côté d'elle sur le lit et l'enveloppa dans ses bras puissants et familiers. Sa chaleur corporelle brûlante fit fondre la glace et la raideur de la jeune femme, et elle se détendit contre lui, reniflant encore, enfouissant le visage dans le coton doux et parfumé. Il pressa les lèvres sur le sommet de sa tête et sa voix lui murmura des mots doux et apaisants jusqu'à ce que ses sanglots éplorés se calment enfin. Pendant

un petit moment, elle capitula, s'abandonnant totalement à lui et, ce faisant, fut capable de lâcher tout à fait prise.

La légèreté revint. La paix. Il la serrait contre son torse dur comme la pierre, ses bras semblables à des barreaux d'acier refusant de céder. Elle ne s'était jamais sentie si protégée et chérie, et plongea dans le silence, complètement vidée.

— Ma puce, est-ce que tu es blessée ? Dis-le-moi, je t'en prie.

Elle secoua la tête contre lui, refusant de lever les yeux.

— Est-ce qu'il t'a fait quelque chose ? Touchée ? Fait du mal ?

Elle secoua de nouveau vivement la tête.

— J'essaie de ne pas péter les plombs et devenir complètement dingue, ma puce.

Il se mit à trembler, et Gen se rendit enfin compte qu'il se contrôlait à peine.

— Dis-moi seulement qui a fait ça et je m'en charge. Donne-moi un nom.

Elle renifla.

— Personne. Je ne suis pas blessée. Pourquoi tu es là ? Tu avais promis.

Il émit un rire étranglé.

— J'ai essayé. J'étais à mi-chemin de la maison quand j'ai fait demi-tour. Je me suis dit que je me garerais dans la rue et que je dormirais dans la voiture. J'avais besoin d'être sûr que tu allais bien.

Son cœur se déchira. Il était si bon pour elle, si gentil et adorable, et tout ce qu'elle voulait, c'était qu'il la désire d'une façon primitive et folle, qu'il la déshabille, la baise, la morde, la revendique.

Gen le repoussa lentement et se redressa. Elle avait sans doute une tête à faire peur. Laide. Brisée. Une colère brûlante l'enveloppait en vagues découpées. Et puis merde, qu'il aille se faire voir. Que tout le monde aille se faire voir.

Elle se referma et parla d'un ton froid.

— Merci encore d'avoir essayé de me sauver, mais ça va. Pas besoin de ton armure ce soir. Navrée pour le spectacle.

Il plissa les yeux. Ses prunelles lançaient des étincelles de feu saphir.

— Ne joue pas avec moi, Gen. Que s'est-il passé ce soir pendant ton rencard ? Pourquoi suis-je rentré à la maison pour te découvrir en train de pleurer toutes les larmes de ton corps ?

Si elle restait près de lui, elle ne ferait que s'humilier. Elle le supplierait de la désirer, et il n'y aurait plus de retour en arrière possible. Elle s'essuya les yeux et se leva du lit, avec un besoin de distance.

— Laisse tomber. Je suis une fille, bon sang. Parfois je pleure, et j'aimerais le faire en privé, sans public.

Elle détourna le dos pour qu'il ne distingue pas son visage.

— Je ne veux pas que tu sois là ce soir.

— Tu parles.

Elle pivota sur ses talons, bouchée bée. La rage était bonne, nette et agréable, repoussant les larmes imbéciles et la séance d'auto-apitoiement qu'elle détestait.

— Tu n'as aucun droit d'interférer, gronda-t-elle. Je t'ai laissé tranquille lorsque tu as voulu coucher avec ta copine ! Je ne t'ai pas posé un million de questions, pas plus que je n'ai envahi ton intimité.

— Tu ne m'as pas non plus retrouvé en train de pleurer. Je te connais, Gen. Je t'ai vue pleurer sur des animaux blessés, des enfants maltraités et ces atroces films de filles dont j'ai horreur. C'était différent. C'était un cri de l'âme et je vais retrouver le fils de pute qui a fait ça et le tuer.

Elle écarquilla les yeux à cette déclaration désinvolte. La possessivité et la détermination sculptaient les lignes de son visage. Il était assis au bord du lit, la fixant du regard, refusant de battre en retraite ou de céder à ses exigences. Quel bon… ami.

Elle avança d'un pas et faillit cracher de dégoût.

— Je te l'ai dit, il ne s'est rien passé. Ce n'était ni David, ni Charles, ni personne, et je refuse d'en parler davantage. Va-t'en.

— Non.

— Va-t'en !

— Non. Est-ce qu'il a essayé de te faire des avances ? Est-ce que tu as eu la trouille ? Je savais que ce n'était pas une bonne idée. Tu n'es pas prête pour le sexe sans attaches, et s'il n'a pas pu le supporter, je lui ferai la leçon pour la prochaine fois.

Elle craqua. Quelque part, le fil avait été si étiré que plus rien ne la rattachait à son bon sens. Un voile rouge brouilla sa vision alors qu'elle titubait sur des talons trop hauts et trop branchés pour elle et qu'elle lui révélait l'humiliante vérité.

— C'est moi qui avais envie de lui ! s'écria-t-elle. Tu veux toute l'histoire ? Il était parfait. Charmant. Sexy. Cela faisait longtemps que je ne m'étais pas sentie aussi puissante et pleine d'énergie, alors je l'ai invité à la maison pour coucher avec moi. Et tu sais ce qu'il a dit ? Tu veux deviner ?

Wolfe demeura silencieux, l'emprisonnant dans son regard et refusant de la lâcher.

— Il a dit : « Non merci ! » Il a dit qu'il s'était marié et avait divorcé parce qu'il n'éprouvait pas de passion débridée pour sa femme. Il a dit qu'elle était adorable, qu'elle avait de la conversation et qu'elle était drôle. Tout ce que j'étais. Mais pas sexy. Pas assez pour tenter un homme de perdre son esprit et

son cœur pour elle. Alors voilà. J'ai encore échoué. Je suis une bonne compagne, collègue et amie, et cela devra suffire.

Elle éclata d'un rire dément et repoussa ses boucles en arrière, se fichant désormais d'être dans un état abominable.

— Donc David avait raison, et rien n'y remédiera. Ni un stupide tatouage, ni une agence matrimoniale, ni une épilation.

Il fit mine de se lever mais elle péta les plombs, sachant que dès qu'elle aurait aperçu la compassion dans ses prunelles, elle ne serait plus jamais la même.

— Ne va surtout pas te sentir désolé pour moi ! J'ai besoin que tu partes. Je te supplie de sortir et de m'accorder du temps. Demain, je me reprendrai en main et tout ira bien.

Sa voix se brisa, mais elle poursuivit :

— J'ai juste besoin de temps toute seule. Pour digérer. Je t'en prie, Wolfe, va-t'en, c'est tout.

Il ne lui restait plus rien, aussi se retourna-t-elle pour gagner la fenêtre. Il ne bougea pas du lit, ne respira pas. Elle posa le front contre le froid panneau de verre et pria pour achever cette affreuse nuit en solitaire. Demain, elle se reprendrait, et tout irait bien. Mais ce soir, tout était possible, et elle se sentait dangereusement hors de contrôle… Sur le point de faire quelque chose de si violent qu'elle ignorait comment le gérer.

Le matelas grinça. Des chaussures touchèrent le sol. Elle retint son souffle et attendit le silence béni, mais au lieu de s'en aller, il s'arrêta juste derrière elle. Sa chaleur corporelle l'enserra et la bloqua, comme un veau sans défense au rodéo. Elle crispa violemment les mains sur le rebord de la fenêtre, le sentant réduire la distance centimètre par centimètre, jusqu'à ce que sa poitrine se presse contre son dos.

— Regarde-moi.

Le grondement sourd était plein de danger, d'ordre, de chaleur. Elle était incapable de désobéir, abandonnant la sécurité de la fenêtre pour se retourner et lui faire face. Il tendit la main et lui souleva le menton.

Un désir brûlant et cru étincelait dans ses yeux. Comme s'ils brillaient sous la mer des Caraïbes, elle plongea dans les profondeurs d'un regard qui promettait tout avec une étiquette « Attention Danger ». Il resserra sa prise, refusant de la laisser battre en retraite, et il envahit son espace en avançant d'un pas entre ses cuisses. Le rebord de la fenêtre lui rentra dans le bas du dos. Son odeur noyait tout hormis le besoin de le toucher, de se repaître, de le goûter – le délicieux mélange de citron, de savon et de coton l'enveloppait.

— J’ai besoin que tu écoutes attentivement, car je ne le dirai qu’une seule fois. C’est compris ?

Elle entrouvrit les lèvres. Ce n’était pas un ami. C’était un homme létal avec un plan. En transe, elle opina, incapable de formuler des mots, simple proie aux ordres d’un dangereux prédateur.

— J’en ai assez des excuses, des conversations et de la politesse. J’en ai marre de ces conneries où tu t’interroges sur ta capacité à me tenir si étroitement en laisse que je n’arrive même pas à respirer sans te désirer jusqu’à mon dernier souffle. Je suis fatigué de me balader avec une queue qui refuse de redescendre quand je sens ton odeur, que j’aperçois tes délicieuses courbes ou que je m’imagine profondément enfoui en toi. Est-ce que tu m’écoutes encore, Gen ?

Son corps s’enflamma si brutalement et si vivement qu’elle fut surprise que des brûlures n’apparaissent pas sur sa peau. Elle se mit à trembler et son estomac se dénoua, laissant couler une rivière de chaleur entre ses cuisses, contractant ses muscles, la saisissant avec un désir qu’elle n’avait jamais ressenti ni cru réel.

— Oui, murmura-t-elle.

— Bien. Parce que ce soir je vais te baiser. Toute la nuit. Si j’étais un véritable ami, je sortirais d’ici et te laisserais le temps de reconstruire tes barrières. Tu le mérites. Mais je suis un connard égoïste qui a tellement besoin de toi dans un lit que je serais prêt à vendre mon âme au diable en échange d’un seul baiser. Tu m’écoutes toujours ?

— O-o-oui.

— Je vais t’accorder trois secondes pour fuir. C’est la chose intelligente à faire. Éloigne-toi de moi et nous n’en reparlerons plus jamais. Nous redeviendrons amis, mettrons tout cet épisode de côté et continuerons à faire semblant. Mais si après ça tu es toujours là, tu m’appartiens. Totalement. Et je te promets que plus jamais tu ne t’interrogeras sur ta capacité à ensorceler sexuellement un homme de façon si profonde et absolue qu’il passera le reste de sa vie à te comparer à chaque femme qu’il touchera.

Elle avait des vertiges, la pièce tournait autour d’elle et elle s’agrippa à son bras pour garder l’équilibre.

— Wolfe.

— Un.

Elle sentit son estomac sombrer. Il approcha sa bouche.

— Oh, mon Dieu.

— Deux.

Elle déglutit, un pied prêt à détaler, sachant que cela ruinerait tout, bouleverserait leur relation à jamais et ouvrirait une porte qui ne pourrait plus jamais être refermée.

— Je ne…
— Trois. Trop tard. Tu m’appartiens pour cette nuit.
— Je pense que…
— Ne pense pas. Contente-toi de me donner tout ce que tu as.
Il posa les mains sur ses joues, baissa la tête et s’empara de sa bouche.

20

L'enfer valait vraiment le voyage.

Dès l'instant où Wolfe s'était mis en route vers son appartement, son instinct lui avait hurlé qu'il se trompait. Il avait finalement fait demi-tour, jurant tout du long, et s'était dit qu'il planquerait devant chez elle pour s'assurer que personne ne la dérangeait. L'idée de croiser son amant d'un soir lui retournait le cerveau et l'estomac, mais il respecterait sa promesse.

Lorsqu'il avait aperçu la voiture de Gen, il avait simplement eu l'intention de jeter un coup d'œil par la fenêtre pour être certain qu'elle allait bien. C'est tout. Rien d'autre. Jusqu'à ce qu'il entende les sanglots. Une panique absolue l'avait saisi, et la décharge d'adrénaline fut sacrément élevée. Il était prêt à botter des culs et à donner des poings, mais elle était seule sur le lit, pleurant toutes les larmes de son corps jusqu'à ce qu'il se sente aussi mal qu'après trois jours de beuverie à Las Vegas. La prendre dans ses bras était si naturel qu'il ne songea à rien d'autre pour l'apaiser et soulager sa peine. Ensuite, il démolirait quelqu'un.

Elle était si belle – son maquillage qui coulait, ses lèvres gonflées, ses cheveux sexy qui tombaient en désordre sur ses épaules. Quand elle lui avoua ce qui s'était passé, il lui fallut un moment pour retrouver ses facultés de réflexion et de parole. Se dire qu'il existait un type qui ne pouvait pas la désirer le dépassait. Il vivait avec la certitude et la torture, chaque minute, chaque jour, qu'un trésor inestimable se trouvait à portée de main mais qu'il ne pouvait pas le toucher. Le dégoût d'elle-même qu'il lut dans ses iris fit pencher la balance. Il en avait soupé. Hors de question qu'il s'en aille sans lui prouver à quel point elle était belle, attirante et désirable.

Oh oui, c'était un vrai sacrifice.

Wolfe joua franc-jeu et lui laissa l'occasion de s'enfuir. Mais lorsqu'elle demeura immobile devant lui, le sentiment de victoire en comprenant qu'elle serait complètement sienne faillit le mettre à genoux.

Jusqu'à ce qu'il s'empare de sa bouche.

Et qu'il se rende compte qu'il lui appartenait tout aussi complètement.

Elle le possédait. Il attendait la douceur, la capitulation et un abandon total de tout contrôle. Il avait l'intention de dominer, de donner du plaisir, de posséder. Mais elle était tellement plus. Sa langue affronta la sienne quand il franchit la barrière de ses lèvres pour fouiller et envahir. Au moment où il referma les doigts sur ses hanches pour la soulever, elle enroula les jambes autour de lui, glissant les mains dans ses cheveux et s'y cramponnant. Sa robe remonta au-dessus de ses cuisses, et son érection frotta contre la fragile protection de sa culotte, exigeant d'entrer. Elle émit un gémissement sourd du fond de la gorge et il perdit la tête, avançant pour la plaquer contre le mur afin d'avoir plus de marge de manœuvre. Il mordilla et suça sa lèvre inférieure, revenant pour se délecter de son goût – ce mélange de fruit et de miel dont il semblait ne jamais se rassasier. Elle se mit à onduler contre lui, aussi déchaînée et brûlant de le toucher alors que cette fichue robe l'empêchait de conclure, jusqu'à ce qu'il dégage une main pour en défaire le haut.

Leurs bouches se séparèrent et elle haleta :

— Retire-la.

— J'essaie. La fermeture est bloquée. Est-ce que tu aimes cette robe ?

— Assez, oui.

— Je t'en rachèterai une.

La maintenant contre le mur, il saisit le haut du vêtement en dentelle délicate et tira.

Le bruit de déchirure chargea l'air d'un sentiment de satisfaction absolue. Il ôta le tissu abîmé et se retrouva au contact de la peau tiède et douce, nue, parfumée et délicieuse. Ses seins ronds étaient retenus par un soutien-gorge noir, et une petite culotte en dentelle couvrait son entrejambe. Elle serra les cuisses et l'un de ses talons hauts lui entra dans la fesse. Il grogna de bonheur et un peu de douleur.

— Oh, désolée.

— Ne le sois pas. Ça va être bien pire. Seigneur, tu es encore plus belle que je l'imaginais. Regarde-toi.

Il lui prit un sein, en agaça l'aréole du doigt au travers de la dentelle et vit avec satisfaction son téton s'ériger en pointe durcie. La poitrine de Gen se soulevait pour inspirer, et son pouls battait follement à la base de son cou. Une teinte rosée éclairait sa peau blanche.

— Ça fait si longtemps que j'en rêve, mais la réalité est tellement mieux.

Il baissa la tête et suça le téton, le mordillant et la faisant mouiller. Ses doigts se contractaient d'envie de plonger au fond de son sexe pour s'en assurer, mais il

craignait de jouir dans son jean comme un adolescent en rut s'il la goûtait trop et trop vite.

D'une façon qui lui ressemblait, Gen alla chercher ce qu'elle voulait, s'arc-boutant pour en obtenir davantage et frottant son intimité contre la dure proéminence de son pantalon. Elle lui érafla la nuque et se tortilla, tentant de se débarrasser de son soutien-gorge.

— Arrête de me taquiner et retire-moi ce truc.

— Je ferais mieux de t'en racheter un.

— Quoi ?

Il déchira le sous-vêtement et ses seins nus jaillirent dans ses paumes. Les tétons s'érigèrent, s'enfonçant contre sa peau avec exigence, et il se mit à les caresser et à s'en repaître, suçant avec force et léchant jusqu'à ce qu'elle s'agrippe à son dos, tentant de lui remonter son tee-shirt.

— Déshabille-toi. Tout de suite.

Il ignora son ordre, lui titillant les seins au moment même où il replongeait dans sa bouche, désirant éperdument s'enivrer de son essence. Elle cria de plaisir, et il avala ce cri divin.

— C'est si bon.

Il l'embrassa encore et encore.

— C'est si bon, putain. Mais il m'en faut plus.

Il voulait l'affoler jusqu'à ce qu'elle se fiche de lui faire mal ou de faire autre chose qu'être satisfaite par les orgasmes successifs. Il sentait l'odeur musquée de son excitation et savait qu'il la trouverait toute mouillée, prête pour lui. Savoir qu'elle le désirait autant l'ébranlait jusqu'à la moelle, et il lutta pour garder le contrôle alors qu'elle l'attirait dans une déferlante d'émotions et de désir bruts qu'il n'avait jamais éprouvés.

— Si tu ne retires pas ce foutu jean, je vais péter les plombs.

Elle le menaça d'une voix entrecoupée tandis que son corps fondait et se débattait sous ses doigts, sa langue et ses dents. Elle tira faiblement sur ses vêtements, luttant pour le déboutonner, le libérer, caressant sa dure érection, et ce fut alors qu'il décida qu'il ne pouvait plus attendre.

Il fallait qu'elle jouisse.

Tout de suite.

— Après.

Ses mains quittèrent sa poitrine, glissèrent le long de son ventre frissonnant et se faufilèrent sous l'élastique.

— C'est une culotte de marque ?

— Oui, elle coûte plus cher que la robe… Oh, Seigneur !

Il l'arracha en vitesse, la jeta par terre et enfouit deux doigts dans un paradis chaud et délicieux.

— Wolfe ! Aaaah, c'est si bon… gémit-elle longuement d'une voix sourde, son intimité se resserrant autour de ses doigts et refusant de le lâcher.

Son pouce tourna lentement autour de son clitoris, la titillant, faisant à peine pression tandis qu'il allait et venait en elle avec de longs mouvements profonds. Il captura les jolis petits bruits qui sortaient de sa gorge, passant la langue sur sa lèvre inférieure pulpeuse et observant son visage se contracter à mesure qu'elle approchait de la jouissance. Ses pupilles se dilatèrent et chaque muscle de son corps se contracta, se collant davantage à sa paume, cherchant quelque chose que lui seul pouvait lui donner d'une ultime caresse du doigt.

— Je suis si près… J'peux plus tenir, oh s'il te plaît…

Il effleura son clitoris une dernière fois en même temps qu'il enfonçait ses doigts.

Elle explosa, tremblant de façon incontrôlable quand l'orgasme s'empara d'elle. Elle lui enfonça violemment les ongles dans les épaules et s'agrippa à lui avec une force surhumaine, sa chair enserrant chaque partie de lui. Il l'aida à surmonter les spasmes, absorbant chaque variation de son expression : la façon dont ses dents tiraient sur sa lèvre, son regard flou, l'humidité de sa peau, la chaleur moite qui l'enveloppait, refusant de le lâcher.

— Tu es tellement sexy, bon sang, lui murmura-t-il à l'oreille, mordant vivement le lobe et absorbant les tremblements qui la parcouraient. Il faut que je recommence.

— Non.

Ses mots semblaient inarticulés.

— D'abord mets-toi nu. Retire tes vêtements.

— Ce n'est pas toi qui diriges dans cette chambre, bébé.

Il lui maintenait les jambes écartées, peu désireux d'ôter les doigts de sa fente avant l'ultime moment. Sa langue replongea dans la bouche de Gen pour la faire taire, et il se demanda s'il se fatiguerait un jour de la voir jouir. C'était la chose la plus excitante sur terre et il avait déjà envie de recommencer. Encore et encore.

Elle prononça les mots suivants comme un ivrogne cherchant désespérément à communiquer :

— Accorde-moi autant de temps à genoux et je serai forcée d'être en désaccord avec toi.

Il éclata de rire, adorant son sens de la repartie, son humour et sa passion. Comment un désir aussi basique pouvait-il être joint à une telle allégresse ? Jusqu'à présent, il n'avait jamais ri pendant le sexe ou les préliminaires. Mais

déjà, elle réessayait de lui ôter son tee-shirt de ses doigts tremblants, refusant de lui céder d'un pouce.

Il adorait ça.

— J'ai l'intention de te faire passer un long moment à genoux, rétorqua-t-il, en la soulevant pour la porter jusqu'au lit. Mais je viens juste de commencer. Maintenant, laisse-moi te regarder.

Elle souleva les mains, prête à se couvrir avec une pudeur innée dont il avait l'intention de la débarrasser sur-le-champ.

— Je ne ressemble pas aux mannequins avec lesquels tu sors. Ou couches.

Il se jura à cet instant que plus jamais il ne sortirait avec une femme maigre comme un clou. Mince, après avoir vu les courbes à tomber de Gen, sa peau parfaite et ses seins ronds, il ne verrait de toute façon plus aucune femme. Il vénérait sa silhouette menue, si facile à prendre dans ses bras et à câliner. Il adorait la carte de son corps, chaque aspérité de son anatomie. Mais ce n'était rien comparé à la vision de son sexe trempé, enflé et nu devant lui. Des lèvres gonflées qui appelaient sa bouche et sa langue, sachant que son goût le droguait.

C'était l'heure de vérité.

— Je n'ai jamais couché avec elle, ma puce. J'ai pensé à toi toute la soirée et je n'ai rien pu faire. Mais j'avais besoin de mettre une barrière entre nous.

— Pourquoi ?

— Parce que j'avais trop envie de te sauter.

Elle sourit mais ses mains demeuraient près de ses seins, comme si elle craignait qu'il n'apprécie pas le spectacle. *Comme si c'était possible.*

Sa voix claqua comme un fouet.

— Hors de question que tu te couvres. J'adore ton corps et ç'a toujours été le cas. Tu te rappelles ce que je t'ai déjà dit ?

Elle reposa les paumes sur le matelas et secoua la tête.

— On ne se présente pas d'excuses. Pas pour ce qu'on fait ensemble ou ce qu'on éprouve. On assume tout, Gen. Et j'ai l'intention de te faire toutes les choses cochonnes et coquines que j'ai imaginées sans m'excuser, bordel. Écarte les jambes.

Elle ouvrit les cuisses et il se délecta de toute cette chair rose offerte à ses yeux. Tout en l'admirant, il se débarrassa de ses vêtements, se retrouvant enfin nu devant elle. Elle se redressa pour le regarder, mais Wolfe savait qu'il y aurait largement le temps plus tard. Pour l'instant, il devait la goûter, la forcer à jouir sur sa langue et à se perdre de nouveau dans ses bras.

— Ce maillot intégral est le cadeau le plus sexy qu'un homme puisse escompter, ma puce.

Il s'agenouilla entre ses cuisses et souffla un air brûlant sur les replis gonflés. Elle sursauta et se mit à gémir, agrippant les draps. Oui, elle était plus que prête. Une fois qu'elle perdait sa capacité à lui crier dessus ou à donner des ordres, elle était soumise à son corps. Exactement comme il le souhaitait. Son clitoris était si tendu et dur qu'un seul coup de langue la ferait jouir de nouveau, mais il voulait d'abord la rendre folle, son prénom s'échappant de ses lèvres.

Wolfe pencha la tête.

Léchant lentement et doucement sa fente, il goûta, titilla et but comme si elle était un champagne millésimé et qu'il avait envie de faire durer le plaisir. De ses bras, il maintenait avec une poigne d'acier son corps qui s'agitait, n'accélérant jamais le rythme, les cris de Gen emplissant l'air d'une faim désespérée qui hanterait ses rêves. Wolfe inspira son odeur musquée, lécha le bouton de chair dur et fit aller et venir son pouce dans son intimité trempée. Sa chatte l'enserra et tenta de l'aspirer plus profondément, mais il la taquina jusqu'à ce qu'elle se débatte, rendue folle d'être maintenue sur le fil du rasoir.

— Ça suffit, haleta-t-elle, le regard farouche et déraisonnable. Bon sang, Wolfe, fais-moi jouir avant que je te tue.

Avec un petit rire, il posa les lèvres sur son clitoris et aspira. Violemment. Et encore plus violemment. Il joignit trois doigts et les enfonça profondément.

Elle jouit de nouveau et il la but tout entière sans jamais interrompre sa succion, si bien qu'elle enchaîna avec un autre orgasme de façon si belle qu'il se demanda s'il la laisserait un jour sortir du lit. Elle se cramponna à lui avec un désespoir délicieux auquel il ne pouvait rien refuser. Remontant sur son corps, embrassant chaque centimètre de sa peau, il s'arrêta une nouvelle fois au-dessus de sa bouche, lui mordillant les lèvres, prenant son visage en coupe tandis qu'il la vénérait.

— Enfoiré, dit-elle d'une voix à peine audible. Tu me tues. Il m'en faut encore davantage.

— Moi aussi.

Il lui donna un long baiser profond.

— Tu sens ton goût délicieux sur moi ? Je ne peux pas m'en rassasier. Je n'en aurai jamais assez.

— En moi. J'ai besoin que tu viennes en moi.

Elle se tendit vers lui, son honnêteté et sa franchise le rendant humble au point qu'il voulait tomber à genoux pour la vénérer une fois encore.

— S'il te plaît.

— Mon Dieu, ma puce, j'ai oublié les préservatifs. Est-ce que tu en as ?

— Tiroir du haut. Vite.

Il sortit rapidement la boîte, se protégea et la cala au milieu du matelas. Lui soulevant les chevilles pour les repousser, il la découvrit entièrement à ses regards et s'arrêta juste avant de la pénétrer. Elle tremblait légèrement sous lui.

— Est-ce que tu es prête ?

Des yeux mi-clos le dévisageaient. Il plongea dans ce regard aussi aisément qu'il avait craqué pour elle lors de leur toute première rencontre. La peau moite de sueur, le visage encadré de boucles, les lèvres enflées, mordues et tuméfiées, elle l'invitait à entrer, s'agrippant à ses épaules comme s'il était la seule chose stable de son univers.

— Prends-moi, Wolfe. Donne-moi tout.

Il poussa un juron bien senti et plongea en elle.

Plus profond, encore plus profond, il poussa jusqu'au fond, enfoui dans sa chaleur brûlante et moite, cherchant désespérément à se retenir et à ne pas jouir immédiatement. Il observa son visage, chaque expression plus délicieuse à mesure qu'elle s'adaptait à sa longueur sans jamais reculer. Ses ongles l'entaillèrent et ses cuisses se refermèrent étroitement, refusant de le laisser partir.

Wolfe s'efforça de respirer, d'y aller lentement, mais trop de sensations déferlaient en lui pour qu'il reconnaisse autre chose que le violent besoin de la revendiquer.

Il geignit.

— Je vais venir. C'est trop bon.

— Ne t'arrête pas, haleta-t-elle. S'il te plaît, il me faut…

Il n'attendit pas et se contenta de se retirer entièrement, avant de la pénétrer de nouveau d'un seul coup de reins. Encore. Et encore.

Il conservait un rythme lent et régulier, augmentant l'intensité à mesure qu'elle approchait une fois encore de l'orgasme. Il serra les dents pour repousser l'explosion prête à jaillir, ses couilles se contractant, chaque aller-retour meilleur que le précédent. Il posa une main sur son clitoris, le caressant, l'observant frôler la jouissance, le regard affolé de désir et de lubricité. Remuant un peu le bassin, il replongea, s'assurant que l'extrémité de son piercing frottait contre le point sensible de son intimité. Son cri de surprise lui apprit qu'il avait réussi, alors il recommença, encore et encore. Il caressa plus fort son clitoris, et puis…

Elle hurla son nom et se mit à trembler sous lui. Une intense satisfaction lui fit pousser un hurlement animal et il se laissa enfin aller, allant et venant frénétiquement alors qu'il répandait sa semence et que de la lumière explosait dans sa tête. L'orgasme dura si longtemps et fut si violent qu'il se dit qu'il n'arriverait jamais à se retirer. Un mur trembla autour de la partie de lui la plus

intime, que personne n'avait jamais réussi à toucher. Et lorsqu'ils s'écroulèrent dans les bras l'un de l'autre, rompus, Wolfe prit conscience d'autre chose.

Il ne serait plus jamais en mesure de faire l'amour à une autre femme sans souhaiter avoir Geneviève MacKenzie.

— Est-ce que tu te rappelles du nom de famille de ton rencard ? murmura Wolfe contre son épaule.

Elle avait les fesses appuyées contre ses cuisses. Son énième érection qui gonflait rapidement était bien calée entre ses jambes et son bras la serrait étroitement contre lui, si bien qu'elle était accessible à chaque mordillement, coup de langue ou caresse qu'il administrait à différentes parties de son corps. Une profonde satisfaction lui détendait les muscles, et Gen avait l'impression d'avoir avalé un aphrodisiaque. Son corps était prêt à désirer tout ce qu'il lui donnerait, faisant monter les enchères comme la catin qu'elle avait toujours eu envie d'être.

Elle adorait ça.

Il se mit à lui triturer malicieusement le sein.

— Pourquoi as-tu besoin de son nom ?

— J'aimerais lui envoyer des fleurs. Tu sais, en guise de remerciement.

Un rire s'échappa de ses lèvres avant de se muer en gémissement sourd lorsque son sein se dressa et supplia davantage d'attention.

— Tu es abominable.

— Tu es magnifique.

Il émit un petit rire tout en lui pinçant le téton, déclenchant une vague de chaleur qui se rua jusqu'à son intimité.

— Et insatiable. Merde, tu es tellement réactive que je ne peux pas m'arrêter.

Gen s'étira, lui offrant son corps nu, se faisant l'impression d'être une déesse sous son regard affamé et plein de désir.

— Qui a dit que tu devais t'arrêter ?

Il poussa un grognement sourd et la retourna sur le ventre.

— Tu as raison. Mais d'abord je veux voir ce tatouage. Qui d'autre l'a aperçu ?

Le soupçon de possessivité l'excita, même si elle savait que ce n'était que pour cette nuit.

— Seulement Kate. Et le tatoueur.

— Bien. Maintenant sois une bonne fille et ne bouge pas.

Le cœur de Gen se mit à battre follement. Il était au-delà de l'amant génial. Il jouait de son corps comme un musicien : il parvenait à être aimant et tendre un moment, pour ensuite lui dire des cochonneries, se montrer dominateur et se comporter en bad boy. Elle aimait chaque facette de Wolfe, dure et douce, et

savait qu'elle pourrait passer le reste de sa vie à se délecter de chaque aspect qu'il voudrait bien lui montrer. Gen pensait qu'il lui donnerait son corps, mais c'était tellement plus que ce qu'elle avait imaginé. En à peine quelques heures, il avait partagé des pans de son cœur, et elle les garderait précieusement pour le restant de ses jours.

Sa voix de la raison tenta de lui communiquer des mises en garde. Elle comprenait que ce n'était que pour une nuit. Une nuit pour satisfaire leurs pulsions sexuelles, être ensemble comme un homme et une femme plutôt que comme amis, et qu'il ne s'autoriserait jamais à aller plus loin avec elle. L'aube venue, il serait flippé, terrifié et commencerait à battre en retraite.

Mais ça allait. Ça devrait aller. Parce qu'elle avait encore des heures avant le lever du soleil et qu'elle avait l'intention de profiter au maximum de chaque seconde.

Elle tourna la tête sur le côté et apprécia les larges mains musclées qui faisaient disparaître les tensions de ses épaules et de son dos par un délicieux massage. Un gémissement lui échappa et elle se fondit dans le matelas. Il lui murmura des obscénités à mesure qu'il descendait, lui pétrissant les seins, les côtes et parvenant au renflement de ses hanches. À chaque lente avancée elle devenait plus trempée, sa fente brûlant d'être touchée. Elle remua un peu pour se frotter le clitoris, mais il la surprit par une tape sur la fesse.

— Eh !

— Ne va pas croire que je ne sais pas ce que tu essaies de faire. Je refuse de te laisser jouir sans mon aide.

— Très bien. Continue, alors.

Une morsure aiguë sur sa colonne vertébrale et un long coup de langue s'arrêtant à la base de son derrière la firent taire tout de suite. Elle était piégée par un sort sensuel, à la fois embrumé et net, jusqu'à ce que plus rien hormis sa voix, ses caresses et ses ordres n'ait d'importance. Elle n'avait jamais ressenti cela avec l'un de ses anciens partenaires. Elle avait apprécié le sexe, aimé suffisamment David pour s'abandonner jusqu'à ce qu'il la blesse davantage à chaque relation intime. Mais avec Wolfe ? Il la possédait entièrement. Un tiraillement de peur la saisit. Elle savait instinctivement que, si elle passait plus de temps en tête-à-tête avec lui, il finirait par la maîtriser tout entière.

La suite de ses pensées s'éparpilla lorsqu'il se mit à suivre les contours de son tatouage du bout des doigts, caressant doucement la peau sensible.

— C'est si beau.

Elle imagina les pétales de rose écarlates, la tige courbée qui s'arrêtait juste au-dessus de ses fesses et les gouttes de sang tombant de chaque épine vicieusement acérée.

— Du sang. Pas de gypsophile.

Il se tut, sans jamais cesser de la caresser.

— Pourquoi ?

— La douleur avec le plaisir. La souffrance avec l'amour. La trahison avec la confiance. J'apprends que ce n'est pas tout d'un bloc, mais un mélange. Et je ne veux plus jamais l'oublier.

Elle entendit la brusque inspiration de Wolfe, mais ses doigts demeurèrent très doux sur sa peau.

— J'aurais aimé que tu n'aies jamais à l'apprendre, murmura-t-il.

Gen empoigna la taie d'oreiller et parla d'un ton farouche.

— Je suis contente de le savoir. Ne me souhaite pas d'être protégée ou préservée de la vie réelle. Je suis assez forte pour l'affronter, survivre et m'épanouir. Tout comme toi.

Cette fois-ci, il enfonça les doigts, mais elle apprécia la brève douleur, s'arquant même contre lui.

— Que vais-je faire de toi ? murmura-t-il. Je te connais depuis des années, pourtant ce soir j'ai l'impression de te rencontrer pour la première fois. C'est trop. C'est trop…

— Je sais.

Le désir se manifesta violemment encore une fois, et elle était sans défense pour lutter. Mince, elle ne le voulait même pas, mais son corps tremblait d'une envie folle.

— C'est trop vif, trop bon, mais je m'en fiche. Je veux m'y brûler un petit moment. Prends-moi encore, Wolfe.

Sa voix se brisa.

— Visiblement, je n'arrive pas à cesser de te désirer.

Il la mordit fortement et elle se délecta de la souffrance, poussant un cri de pur plaisir. Désireuse qu'il la marque, elle le poussa pour en obtenir davantage et, avec des gestes crus, il lui saisit les fesses, les pétrissant, les caressant, lui donnant du plaisir, glissant entre ses jambes pour y trouver son humidité et l'étaler sur son clitoris. Il fit aller et venir ses doigts tandis que sa langue plongeait en elle, si bien qu'elle se frotta les seins contre les couvertures et se mit à le supplier, toute trace de pudeur, de honte et de civilité disparue dans la chaleur de la nuit obscure.

Il lui écarta les jambes, la tira vers le haut pour qu'elle s'appuie au lit et la prit avec brutalité. Le frottement de son piercing lui massait le clitoris, la rendant folle, et elle s'agrippa aux montants du lit pour avoir un soutien tandis qu'elle se dirigeait vers un nouvel orgasme phénoménal. Son pénis palpitait, envahissant chaque centimètre de son corps jusqu'à ce qu'il ne reste rien à part lui. Les

muscles de Gen hurlèrent en guise de protestation, son ventre se noua et les doigts de Wolfe l'emmenèrent plus haut, brutalement. Sa queue la pénétrait et leurs corps moites se heurtaient l'un à l'autre dans une félicité charnelle jusqu'à ce qu'elle jouisse si fort que des larmes se mettent à couler sur son visage. Une lueur scintilla en elle et la poussa dans un tunnel d'un plaisir si aigu qu'il se mêlait à la douleur, lui procurant une stimulation dont elle n'avait jamais envisagé l'existence. Ses muscles cédèrent et elle retomba sur les oreillers alors même que Wolfe lui maintenait les hanches, tuméfiant, accueillant, et jouissait en elle avec un geignement guttural qui lui toucha l'âme et au-delà.

Elle sut alors qu'il était trop tard. Qu'il avait toujours été trop tard.

Elle était follement, irrévocablement amoureuse de son meilleur ami.

— Soif.

Il s'esclaffa et le lit bougea. Elle tenta de lever la tête, mais celle-ci était collée à l'oreiller d'épuisement. Néanmoins, lorsqu'elle se rendit compte qu'elle manquait de l'apercevoir nu, elle parvint à se soulever à demi avec un grognement.

Oh oui. Ça valait vraiment la peine de se bouger. Il aurait fallu mouler ses fesses dans le bronze. Toutes en muscles durs, avec une ligne appétissante qui séparait la peau plus claire de son teint olivâtre. Ses cuisses se contractèrent lorsqu'il s'éloigna, disparaissant brièvement avant de revenir avec un grand verre d'eau. Les glaçons tintèrent mais elle avait les yeux rivés à son pénis épais et à l'implant intriguant près du gland. Comme la première fois, elle se lécha les lèvres et le vit bander mais cette fois-ci, elle avait l'intention d'en tirer parti.

— Tu recommences, la mit-il en garde tout en lui tendant le verre.

Elle but avec avidité, de l'eau coulant sur son menton et ses seins. Il se pencha pour la lécher.

— Recommencer quoi ? hoqueta-t-elle.

— À me regarder comme si tu allais me dévorer.

Il lui suçota un téton et observa la pointe se raidir. Était-il possible de mourir de trop d'orgasmes ? Comment son corps pouvait-il être de nouveau prêt à l'accueillir ? L'odeur de musc et d'excitation collait aux draps et à leurs peaux, alourdissant l'air comme un parfum.

— Continue et je te donnerai quelque chose à dévorer.

Oh, le défi était trop grand. Elle parvint à lui lancer un regard de reproche, écartant une boucle de devant ses yeux, et lui tendit le verre. Il but, l'air si confiant et à l'aise avec sa sexualité débridée que Gen décida de le lui faire payer. Lorsqu'il se retourna pour déposer le verre, elle l'arrêta en lui saisissant le poignet.

— Tiens le verre, Wolfe.

Il la considéra d'un air surpris, avant de sembler évaluer ses intentions. Inspirant brusquement, il la regarda descendre du lit avec des gestes prudents et s'agenouiller par terre devant lui. Elle était saisie d'une puissance et d'un désir grisants, la faisant tellement mouiller qu'elle se demanda si elle pouvait jouir tout de suite rien qu'en le contemplant. Lentement, extrêmement lentement, elle remonta les mains sur ses mollets, ses cuisses et saisit son pénis dur.

Il prit une inspiration sifflante et crispa les doigts autour du verre.

— Qu'est-ce que tu fabriques ?

— Si tu te poses la question, c'est que je ne fais pas bien mon travail.

Elle se pencha et souffla son haleine brûlante sur son érection. Il sursauta, chacun de ses muscles se contractant de tension. Sa queue enflait, palpitant devant elle. Gen se passa la langue sur la lèvre inférieure tandis qu'elle découvrait chaque repli dur et chaque creux en le touchant. Le nid de boucles bien dessiné, la peau embrasée, le magnifique implant métallique qui perçait sa chair. À mesure qu'il bandait, elle le caressa avec plus d'audace, titillant les extrémités du barbell jusqu'à ce qu'il sursaute et pousse un grognement. Oh oui, c'était sensible.

— Je suis pas sûr de le supporter, ma puce. Tu ferais peut-être mieux de te relever avant que je perde les pédales.

— Ou alors, peut-être que tu t'es comporté en tyran et qu'il est temps de payer la note.

Il fit mine de la toucher, mais elle s'écarta et agita le doigt.

— Reste immobile. Et ne renverse pas une goutte. Cela pourrait durer un moment.

— Gen…

Elle ouvrit la bouche, empoigna son pénis et l'accueillit profondément en elle.

Il était si bon. Salé. Musqué. Viril. Elle ne s'inquiétait pas de faire bien les choses ou d'utiliser des techniques comme elle l'avait fait avec David. Son instinct de lui donner du plaisir, d'explorer chaque centimètre de son corps sublime et de le faire éjaculer pour elle de désir pur la poussait en avant, sa langue triturant son piercing, sa bouche aspirant avec force tandis qu'elle serrait les poings et le caressait de haut en bas, pressant légèrement ses testicules jusqu'à ce qu'il laisse échapper son prénom comme une litanie musicale. David l'avait forcée au nom de l'amour à faire des choses qu'elle n'avait pas appréciées. Ce soir, avec Wolfe, elle éprouvait pour lui un désir si primaire qu'il n'y avait ni barrière, ni règles, ni retenue.

— Je vais…

Elle le suça plus vivement, passant la langue sur la fente et l'attirant au fond de sa gorge.

Il jouit, tremblant et jurant, et elle avala tout sans réfléchir. Elle avait mal aux genoux, sa bouche était enflée mais son humeur monta si haut et si vite que même Dieu ne pouvait la rattraper. L'embrassant, le caressant doucement, elle se redressa et lui reprit le verre, le posant sur la table de nuit. Les traits de Wolfe étaient sculptés dans une expression de bonheur, sa barbe de trois jours encadrant ses lèvres pleines, la chaleur bleu saphir de ses iris, les muscles détendus de ses joues et de sa mâchoire.

Sa voix n'était qu'un grondement rauque.

— Je n'en ai pas renversé une goutte.

Gen éclata de rire et le serra fort dans ses bras. Ils s'étreignirent pendant un long moment, pris dans l'instant, alors que le soleil chassait l'obscurité et que l'aube approchait.

Wolfe passa la serviette humide sur son front emperlé de sueur, la nettoyant lentement avec des gestes doux. Lorsqu'il appuya le tissu entre ses jambes, sur l'intérieur de ses cuisses, Gen gémit de plaisir et se détendit. Ouverte. Vulnérable. Aimante.

Sa gorge se serra et il éprouva soudain une sensation bizarre dans la poitrine. Les émotions jaillirent dans la confusion la plus totale, au point qu'il ne savait plus lesquelles étaient sûres afin de les séparer du reste. Il continua de s'occuper d'elle, observant ses différents hématomes et se sentant nul d'être heureux de l'avoir marquée.

Du moins, pour un petit moment.

Il devrait affronter les conséquences de leurs actes au matin. Parler. Décider de la meilleure option pour sauver la relation la plus importante de sa vie. Et il le ferait, mais pour l'instant il voulait profiter d'être son amant, la soigner, protéger, baiser, contusionner, posséder jusqu'à ce que chaque centimètre de sa peau soit pour toujours revendiquée comme sienne.

Ouais, il était un peu tordu.

— Pourquoi un serpent ?

Ses magnifiques prunelles bleues sondaient les siennes, lui demandant une chose qu'il ne lui avait encore jamais donnée. Une réponse aux mystères de son passé. Un aperçu de qui il avait été et était à présent. Il ne pouvait rien lui refuser à présent, mais il fut surpris de la facilité avec laquelle il répondit.

— Il incarne tout ce que je veux exprimer, avoua-t-il simplement.

Il se tut, tentant de comprendre et d'expliquer son combat contre l'horreur pour émerger de l'autre côté. Il ne lui apprendrait jamais toute la vérité. C'était impossible, même avec elle. Mais elle méritait d'en entendre davantage et de

comprendre pourquoi il était trop brisé pour être un jour impliqué dans une relation saine.

— Le serpent est un symbole de la lumière et des ténèbres. À l'époque, je luttais pour garder toute ma tête. Je suis tombé sur un vieux bouquin de bibliothèque que quelqu'un avait balancé à la poubelle et qui détaillait l'histoire des serpents et leurs différentes légendes. C'était fascinant. Les serpents muent pour évoluer. Ils sont aussi trompeurs, marqués par une langue fourchue qui mêle mensonges et vérités. Cet animal représente la fureur comme le poison et l'esprit de vengeance lorsqu'il frappe, sans jamais prévenir ses victimes avant.

Le passé battait en brèche le mur qu'il avait érigé avec tant de précautions, mais la plupart de ses défenses tinrent bon. Il continua de parler d'un ton scolaire.

— Le serpent est aussi un symbole tutélaire. Même quand il est menacé, il tient bon et se défend. Je n'y ai pas réfléchi à deux fois. Je voulais m'en souvenir chaque fois que je regarderais mon corps.

Elle l'observa en silence, le jaugeant et allant plus profondément que toute autre femme avant elle. Pourquoi avait-il soudain envie de cracher ses tripes ? Son ventre se noua. Non. Certains secrets étaient voués à rester enterrés à jamais.

Comme d'habitude, elle le surprit à la fois dans sa façon d'accepter son explication et de le questionner.

— Qu'est-ce qu'il te murmure ?

Il se frotta le côté du cou où s'arrêtait la langue fourchue, se recroquevillant autour de son oreille. Sous ses bracelets en cuir, sa peau se mit à le démanger et à le brûler. Comment le savait-elle ? Wolfe déglutit et conserva un ton égal.

— Vis.

Elle ne tressaillit pas, n'esquissa pas de geste dans sa direction. Son regard se dirigea vers ses poignets couverts comme si elle savait que c'était la clé de ses secrets, mais elle se contenta de hocher la tête. Cette compréhension silencieuse et cette acceptation de sa réponse l'apaisèrent comme rien d'autre. Son corps s'alluma et le désir insatiable de s'enfouir dans sa douceur l'ébranla jusqu'à la moelle. Sans hésiter, elle lui tendit de nouveau les bras, l'accueillant et écartant les cuisses.

Il parvint tout juste à articuler les mots.

— Non. Tu es trop à vif.

— M'en fiche.

Son sourire l'éclaira d'une lueur joyeuse qui le subjugua.

— Je me sens vivante quand tu es en moi.

Wolfe gronda, rendu humble par sa générosité et sa capacité à si bien aimer. Et parce qu'il était égoïste, il prit ce qu'elle lui offrait, se couvrant d'un

préservatif et l'appuyant lentement contre le matelas. Son humidité l'accueillit autant que ses bras resserrés autour de son cou, le pressant d'agir. D'une seule lente poussée, il se glissa en elle, tremblant devant cette chaleur étroite et moite qui l'agrippait sans merci.

— Doucement, cette fois-ci, chuchota-t-il. Dis-moi si je te fais mal.

Elle souleva les hanches et il se mit à aller et venir peu à peu, se laissant aller. Il se retira entièrement pour s'assurer que le bout de son implant lui caressait le clitoris, et elle frissonna et poussa un geignement, s'abandonnant.

Un farouche sentiment de possession le parcourut. Il n'y avait pas un recoin d'elle qui ne lui appartenait pas ; chaque centimètre de sa peau était marqué par sa langue, ses dents ou ses mains, et son nom s'échappait de ses lèvres comme une prière, une litanie, une mélodie. Il la poussa plus haut, l'accompagnant, ne voulant pas que cet instant s'arrête. Mémorisant chaque soupir, goutte de sueur et cri, il dirigea son bassin pour toucher son point G, plongea si profondément et lentement qu'ils ne firent qu'un. Elle crispa les doigts et s'ouvrit tout entière, le laissant tout faire. Avec un grondement sourd, il la mordit au cou et la pénétra une dernière fois, la sentant exploser autour de lui en spasmes qui l'ébranlèrent jusqu'au fond de lui.

Son propre orgasme menaçait sa santé mentale, enserrant chaque muscle d'un plaisir brûlant et, lorsque sa semence se répandit en elle, Wolfe sut qu'il était déjà trop tard et qu'il ne serait plus jamais le même homme.

Au lieu de pleurer, il enfouit le visage dans ses cheveux et lâcha prise.

21

Elle détestait le matin.

Geneviève se retourna et regarda le soleil qui filtrait par la fenêtre. L'odeur de sexe et d'homme la frappa vivement, mais le lit était vide. La trace de sa tête sur l'oreiller et son propre corps endolori étaient sans doute les seules preuves de son passage. Elle écouta le silence. Il s'était probablement esquivé à l'aube alors qu'elle était dans le coma. C'était plus simple ainsi. Il était temps de se ressaisir, de prendre de la distance et d'anticiper une discussion rationnelle au sujet d'une nuit complètement irrationnelle sous le signe du sexe.

Merde.

La tristesse affleurait mais elle la repoussa. Non. Elle s'était promis de ne pas broyer du noir sur quelque chose qu'il était incapable de donner. La nuit dernière lui avait montré les profondeurs de l'homme qu'elle avait toujours aimé comme un ami. Ce n'était pas sa faute si désormais elle l'aimait dans tous les sens du terme. Il ne se croyait pas à la hauteur pour une relation à cent pour cent, et elle pouvait endurer le sacrifice et battre sa coulpe à force de tenter de le convaincre, mais cela ne fonctionnerait pas. Pas au bout du compte. Après tout, elle avait appris que l'amour était aussi un choix.

Wolfe ne voulait pas la choisir. Il se sentait plus à l'abri avec ses cicatrices et son passé enterré, lui offrant une amitié véritable et tout ce qu'il pourrait lui donner. Mais pas son cœur entier. Plus vite elle assimilait ces faits, les acceptait et s'efforçait d'aller de l'avant, mieux cela vaudrait.

Mais ce ne serait pas facile.

Elle roula hors du lit, grimaçant d'utiliser des muscles rarement sollicités, mais elle était parcourue d'un profond sentiment de satisfaction et de fierté. Il lui avait montré ce que c'était qu'être désirée de toute son âme au point que plus rien n'avait d'importance. C'était un cadeau inestimable et elle ne l'oublierait pas. Elle n'accepterait jamais moins.

La douche était paradisiaque, le jet brûlant détendant ses crispations et lavant l'odeur de son amant. Lorsqu'elle se regarda dans le miroir, elle eut un mouvement de stupeur : des marques décolorées sur le cou, des hématomes sur les hanches et les cuisses. Ses tétons étaient endoloris et, chaque fois qu'elle marchait, son entrejambe lui faisait mal. Elle avait été bien utilisée et aimée. Mince, qu'est-ce que c'était cool.

Gen enfila un pantalon de yoga et un tee-shirt blanc et remonta ses cheveux pour qu'ils sèchent naturellement. Dieu merci, on était dimanche. Elle allait se remettre, réfléchir et faire profil bas. Elle avait espéré voir Izzy aujourd'hui, mais elle ne se sentait pas trop d'attaque à présent. Sa jumelle semblait s'être adoucie depuis son désastre nuptial, mais elle gardait toujours ses distances. Non, elle lui proposerait de la voir à un moment où elle se sentirait un peu plus forte et prête à se battre pour renouer avec sa sœur. Pour l'instant, elle était beaucoup trop crevée.

Gen arriva dans la cuisine et se mit à préparer la cafetière.

La porte s'ouvrit.

Elle se retourna, surprise, et croisa son regard. Il tenait deux sacs en papier et maintenait en équilibre un support pour gobelets. Vêtu d'un Levi's délavé et d'une chemise en lin noire, il avait l'air frais et à son aise. Seules les rides autour de ses yeux trahissaient le manque de sommeil. Il ne s'était pas rasé. Sa barbe naissante enveloppait ses lèvres et sa mâchoire, lui donnait cette apparence sexy du lendemain matin qui réveilla son corps, prêt à rejouer. Ses boucles d'un brun intense tombaient en désordre sur son front.

Oh, c'était mal barré. Très mal barré. Parce qu'à présent elle connaissait la douceur de ses lèvres, la délicieuse morsure de ses dents blanches, le goût enivrant de sa langue contre la sienne. Un millier de souvenirs de la nuit dernière défilèrent devant elle et ses seins se dressèrent douloureusement tandis qu'elle pressait les cuisses l'une contre l'autre pour essayer de soulager la pression.

Il referma la porte d'un coup de pied, laissa tomber les sacs sur le plan de travail et la dévisagea.

Les mêmes souvenirs transparaissaient dans ces prunelles bleues perçantes qui s'assombrissaient de désir tandis qu'il continuait à l'examiner, son regard s'attardant sur tous les points sensibles qu'il avait touchés, mordus, léchés. Elle tenta de parler, échoua, puis réessaya.

— Je te croyais parti.

Elle se racla la gorge et se força à prononcer quelques mots supplémentaires.

— Je croyais que tu étais rentré chez toi.

Il fronça les sourcils.

— Tu crois que je me serais simplement barré après la nuit qu'on a passée ?

Elle déglutit et tenta de ne pas s'accrocher au fol espoir qu'ils pouvaient faire marcher cette relation. Quelle qu'elle soit.

— Je savais pas.

Il posa le grand café devant elle.

— Maintenant si. Je peux parfois me comporter comme un con, mais je ne te blesserais jamais de cette façon.

Gen se raidit.

— Si tu n'es resté que parce que tu as peur que je flippe, ne t'inquiète pas. Ça va. Tu peux retirer ton armure.

Ses lèvres s'incurvèrent en sourire.

— Tu es toujours à cran avant d'avoir pris ton café. Allez, bois.

Elle lui décocha une œillade noire mais prit quelques gorgées, fermant les paupières d'extase à la première dose de caféine.

— J'ai aussi apporté des gâteaux. Des chaussons aux pommes tout juste sortis du four.

Elle se hissa sur le tabouret tandis qu'il ouvrait le sachet, ôtait l'emballage et déposait la pâtisserie sur une assiette. La pâte filo collante mêlée aux pommes fraîches envoya une dose de sucre dans son sang.

— C'est si bon, gémit-elle. Merci.

Elle leva les yeux et se figea.

Il la dévorait du regard, les yeux lourds de désir et d'un soupçon de virilité primitive qui lui donna envie de retirer ses vêtements et de tenter la bête. L'image la heurta de plein fouet. Genoux écartés, la bouche de Wolfe sur son intimité, gémissant et ondulant de plaisir tandis qu'il l'amenait à l'orgasme. Le gâteau lui tomba des doigts.

Il parut lutter avec la décision d'effacer la distance entre eux, de la prendre dans ses bras et de l'embrasser. Mais il se détourna, et le charme fut rompu. Gen sirota son café, son appétit soudain envolé.

Et puis merde. Elle n'avait jamais eu peur de parler franchement avec lui jusqu'à présent. Le sexe n'allait pas emporter son honnêteté.

— Je suppose que ça donne un nouveau sens au mot « embarras », risqua-t-elle. On dirait que tu préférerais affronter une tarentule.

Un rire étranglé se fit entendre, mais il refusait toujours de croiser son regard.

— On est bel et bien en terre inconnue. Je n'ai jamais fait ça avant.

— Du sexe débridé avec une femme ?

— Du sexe débridé avec ma meilleure amie.

— Je suis toujours ton amie, le rassura-t-elle calmement.

Il poussa un soupir.

— Je sais. Mais je me demande désormais si j'en voudrai toujours plus.

Elle inspira brusquement. Il se retourna. Gen brûlait de le toucher, d'effacer le froncement de sourcils inquiet de son front, mais ils avaient besoin de distance.

— Et si tu pouvais en avoir davantage ?

Son cœur cognait lorsqu'elle débita les mots. Une invitation pour son cœur et son âme. Pas besoin de carton-réponse. Ramène-toi et demande, c'est tout. Elle était si stupide. Mais elle s'en moquait éperdument.

Lentement, l'espoir et la vie disparurent de l'expression de Wolfe, et un chagrin étourdissant prit leur place.

— Je ne peux pas, Gen, répondit-il.

Il leva les bras en signe de supplique et de capitulation.

— Je ne peux pas te donner ce dont tu as besoin.

— Comment le sais-tu ? J'ai peut-être seulement besoin que tu essaies.

— Et foutre en l'air notre amitié ? Changer une belle relation en douleur et en ressentiment ? Parce que c'est ce que je fais de mieux. Je ne peux pas me rapprocher, te dire qui je suis. Je ne le ferai jamais. Je ne suis que la moitié d'un homme, comment cela pourrait-il te suffire ? Un jour, tu me haïras et nous ne serons plus capables de faire marche arrière. Si on arrête maintenant, on pourra sauver ce qu'il y a de bien.

Elle détestait sa rationalité et les excuses qu'il lui sortait sans même faire d'efforts. Elle le haïssait de refuser de se battre pour elle, pour eux, pour lui-même. Il lui était arrivé quelque chose d'horrible et il paraissait accepter le fait qu'il ne s'en remettrait jamais. Et vu qu'il refusait de lui en faire part, c'était comme affronter un fantôme. Le sentiment de perte lui affaissa les épaules. Non. Elle ne supplierait plus pour quelque chose qu'il refusait de lui accorder. Plus jamais.

— Comment ? demanda-t-elle. Comment allons-nous de l'avant ?

Il s'approcha d'un pas.

— Laisse-moi rester un peu plus longtemps. Donne-moi une chance de revenir à l'amitié.

Un rire dépourvu d'humour lui échappa.

— Tu plaisantes ? Vivre ensemble est ce qui a fait évoluer notre amitié. Il faut que tu t'en ailles.

Il secoua la tête, opiniâtre.

— Non. Je redoute que David nous sorte autre chose. Avec une injonction d'éloignement à mon encontre, cela signifie qu'il ne peut pas t'approcher tant que je suis là. Je te laisserai de l'air, Gen. Je te prouverai qu'on est mieux faits pour être amis. C'est juré.

Elle grogna et enfouit son visage dans ses mains. Ridicule. Il n'avait qu'à débarquer dans la pièce pour qu'elle le désire. Croyait-il vraiment qu'elle pourrait oublier la partie de jambes en l'air la plus époustouflante de sa vie et revenir à la bière, aux fléchettes et aux discussions de potes ?

La voix en elle hurla : *Mais c'est ce dont il a besoin*. La perdre lui ferait du mal. À lui comme à elle. Elle ne pouvait pas s'en aller. S'ils y mettaient tous les deux du leur, ils pourraient peut-être exorciser cette nuit et en faire quelque chose de bien. Une expérience qui les rapprocherait. Elle entendait la voix suraiguë de Kate lui hurler à l'oreille qu'elle était complètement dingue, mais que pouvait-elle faire d'autre ? Si cela ne fonctionnait pas, elle le forcerait à rentrer chez lui.

Tu veux qu'il soit là. Tu utiliserais n'importe quel prétexte pour le garder près de toi.

Et alors ? Elle s'en remettrait. Maintenant qu'elle savait qu'autre chose entre eux était hors de question, elle serait peut-être capable de lâcher prise.

Menteuse.

Laisse-moi tranquille.

— Et si ça ne marche pas ?

Le visage de Wolfe reflétait l'entêtement absolu et une détermination implacable.

— Ça marchera. Je n'oublierai jamais la nuit dernière. Tu m'as montré des choses…

Il s'interrompit, mais elle avait besoin qu'il achève.

— Des choses… ?

— Spéciales.

Il pinça les lèvres.

— Belles.

Des larmes se coincèrent dans la gorge de la jeune femme. Elle ravala leur brûlure.

— Mais tu ne veux pas essayer ?

— Non.

Ce mot résonna comme une détonation. Elle avait envie de hurler, de crier, de pleurer. De le secouer, le supplier, le frapper. À la place, elle accepta car elle n'avait aucune autre option.

— Nous essaierons encore une semaine. Mais au bout du compte tu devras rentrer chez toi retrouver ta vie.

Gen ignora la grimace de son ami, se rappelant que c'était lui qui avait choisi cette direction.

— Si je suis mal à l'aise, tu dois me promettre de partir.

— Je le ferai. Je promets de bien faire les choses.

Elle hocha la tête mais il savait qu'elle ne le croyait pas. Plus maintenant.

Elle retourna à sa pâtisserie mais, cette fois-ci, n'émit pas le moindre bruit.

Gen toqua et ouvrit la porte. Kate marmonnait dans sa barbe, environnée de dossiers, et son chien, Robert, était calmement installé dans un panier usé dans un coin, somnolant au soleil. En l'apercevant, l'animal leva la tête et remua la queue, une joie toute canine émanant de sa silhouette lorsqu'il se leva et se rua sur elle pour la saluer. Ses pattes arrière étaient paralysées, mais cela ne le ralentissait pas tandis qu'il traînait son postérieur par terre pour se jeter dans ses bras. Elle l'avait vu un quart d'heure plus tôt, mais à chaque fois on aurait dit une première rencontre joyeuse.

Elle éclata de rire, se pencha et l'étreignit. Déposant des baisers sur sa tête, elle laissa sa présence l'imprégner et l'apaiser. Kate avait sauvé Robert lorsqu'elle l'avait découvert au bord de la route, renversé à deux reprises par une voiture. Il avait eu le train arrière écrasé. Grâce à son entêtement habituel et à son amour pour toutes les créatures grandes et petites, Kate avait payé l'opération et la convalescence, et avait désormais un compagnon pour la vie.

En plus de Slade, bien entendu.

Gen avait vu ce dernier avec le chien, et un lien étroit s'était noué entre ces deux-là. Le chemin avait peut-être été ardu, mais à présent c'est comme s'ils formaient une famille adoptée. Voir Kate établie et heureuse valait la peine de tout le reste.

— Est-ce que tu veux que j'aille le promener ? Tu as son chariot ici, non ? proposa-t-elle en caressant un point sensible derrière les oreilles du chien.

Celui-ci poussa un gémissement d'extase canin.

Kate soupira.

— Merci, mais ça ira pour un moment. La personne qui s'en occupe d'habitude ne pouvait pas venir aujourd'hui, alors je me suis dit que j'allais le gâter et l'emmener avec moi. Slade est au tribunal, il rentrera tard.

— Ça me semble bien. Tu as l'air stressée. Est-ce que je peux te donner un coup de main ?

— Tu me sauves déjà les fesses. Que le ciel soit remercié pour les chirurgiennes brillantes qui se tournent vers le métier d'entremetteuse. Dis, tu veux accompagner Kennedy ce soir au *Purple Haze* ? Il y a un événement et tu pourras apprendre les ficelles.

— Bien sûr. Je n'ai rien d'autre de prévu.

L'idée de Wolfe essayant de renforcer leur amitié alors qu'elle ne désirait rien tant que lui sauter dessus était un peu compliquée. Mieux valait rentrer tard.

Gen se leva, faisant la grimace quand le point sensible entre ses cuisses se manifesta, et se retourna.

— Nom de Dieu.

Elle fit volte-face.

— Que se passe-t-il ?

Le regard de Kate se fit acéré, passant en revue sa tenue.

— Pourquoi portes-tu un foulard aujourd'hui, Gen ?

Elle en fut bouche bée. La soierie rose vif était légère, cool et couvrait une flopée de suçons sur son cou. Son cœur s'emballa mais elle s'efforça de rester détendue.

— Je trouvais que ça allait bien avec ma tenue. Pourquoi ? Tu as une règle contre les foulards ?

La blague tomba à plat.

— Retire-le. Je veux voir quelque chose.

Elle s'obligea à rire.

— Non. C'est pas facile à nouer correctement.

— Tu as couché ! Pourquoi tu ne m'as pas dit la vérité ? Je sais que tu as décidé de ne plus revoir Charles, mais j'ignorais que c'était parce que tu avais couché avec lui. C'était comment ? Mauvais ? Bien ? Moyen ? Est-ce que tu regrettes ? Est-ce que tu es heureuse ? Est-ce que tu as joui ?

Les questions s'abattaient sur elle avec un débit supérieur à celui d'une mitraillette. Flûte, elle avait été si près d'y échapper. Après avoir esquivé les messages de Kate dimanche, elle avait débarqué dans son bureau ce matin pour tout lui raconter sur le rencard. Gen s'en était tenue à la principale vérité, disant que la rencontre avait été agréable mais qu'ils avaient tous deux décidé de ne pas poursuivre la relation. Son amie avait pris la nouvelle avec bonne humeur, lui répétant que trouver chaussure à son pied requérait de la patience, du temps et des efforts.

Maintenant, elle croyait qu'ils avaient baisé.

— Hem, Charles et moi n'avons pas couché ensemble.

Kate cligna des yeux et l'examina attentivement.

— Attends une seconde. Je sais que tu caches des preuves sous ce foulard. Tu as marché bizarrement toute la journée, mais j'ai cru que c'était à cause des chaussures. Même tes lèvres font cette moue qui dit que tu as sucé quelque chose pendant longtemps. Je sais que tu as couché, je le sens !

Bon sang, pourquoi son amie devait-elle être aussi perspicace ? Devait-elle mentir ? En dernier recours, elle décida de jouer la carte de l'intimité.

— Kate, je t'en prie, ne me pose pas de questions. Je ne suis pas prête à discuter de mes affaires personnelles, et j'aimerais que tu me donnes du temps et

de l'air, après quoi je te donnerai davantage d'informations lorsque je serai prête.

Parfait. Classique. Même Kate ne pourrait le lui refuser.

Cette dernière prit son téléphone et tapa plusieurs chiffres.

— Kennedy ? Ramène-toi *pronto*. Et amène Arilyn. Je suis avec Gen, elle s'est envoyée en l'air et elle refuse de me donner les détails. Oui, bien sûr qu'il nous faut du Baileys !

Kate croisa les bras devant elle, s'adossa à son fauteuil en cuir et lui lança un regard noir.

— Et si tu essayais de répéter ces conneries ?

Gen ferma les yeux, battue.

La porte s'ouvrit à la volée. Kennedy tenait quatre mignonnettes de Baileys dans ses mains manucurées. Ses talons claquaient d'un air confiant sur le sol et son tailleur chocolat Donna Karan irradiait l'élégance professionnelle. Arilyn surgit à sa suite, vêtue d'un pantalon de yoga et d'une tunique crème, ses longs cheveux blond vénitien retenus en natte. Elle paraissait avoir douze ans.

Robert alla clamer son affection aux deux femmes, puis se glissa de nouveau dans son panier pour faire la sieste.

Ken tendit une bouteille à chacune, se glissa sur le siège rembourré violet à droite de Kate, croisa les jambes et dévissa le bouchon.

— Avec qui as-tu couché, Gen ?

Arilyn secoua la tête et poussa un soupir.

— Kennedy, accorde-lui le temps de se mettre à l'aise et de s'ouvrir. Tu lui fais peur.

L'interpellée renifla.

— Elle est médecin. Elle n'est pas du genre à s'effaroucher facilement. Et elle est aussi en train de nous mentir, ce qui ne se fait absolument pas.

— *Tu* nous as menti, souligna Arilyn. Tu te rappelles l'époque où tu sortais avec Nate et refusais de t'avouer tes sentiments pour lui ?

Ken agita la main.

— Ça ne compte pas. Je me mentais à moi-même, pas à vous. Avec qui as-tu couché, Gen ?

C'était terminé. Autant reconnaître sa défaite.

Elle ouvrit la mignonnette, but une longue gorgée de Baileys et accueillit la chaleur piquante dans son ventre.

— J'ai couché avec Wolfe.

Kate eut une quinte de toux. Kennedy écarquilla les yeux d'admiration. Arilyn eut un hoquet de stupeur.

La pièce fut plongée dans le silence. Ses trois amies burent goulûment avant de se reprendre.

— Je ne l'avais pas vu venir, admit Kate. Je veux dire, je vous soupçonnais d'en pincer l'un pour l'autre depuis un moment, mais je pensais que vous restiez amis.

— C'est pour ça que tu portes ce foulard ? interrogea Ken. Pour camoufler les preuves ?

— Oui.

— Mince, chérie. C'était génial ?

Gen s'effondra sur le dernier fauteuil vide et s'affaissa.

— Oui. Encore plus génial que tu peux imaginer.

— J'ai toujours su que vous mettriez le feu aux draps, commenta Kennedy. Mon souci principal, c'est ton visage. Pourquoi as-tu l'air si malheureuse ?

Arilyn lui prit la main.

— Ma chérie, que s'est-il passé ? Tu devrais être étourdie et au septième ciel.

— C'était une nuit que je n'oublierai jamais, murmura-t-elle. J'ai eu l'impression que nous ne faisions qu'un, complètement liés et si profondément unis qu'on ne pourrait plus jamais être entiers l'un sans l'autre.

Kate poussa un soupir.

— Je connais ce sentiment.

— C'est le meilleur du monde, renchérit Ken.

Arilyn demeura silencieuse.

— Mais ensuite le jour s'est levé.

— Cette satanée aube fout tout en l'air, grommela Kennedy en prenant une nouvelle gorgée d'alcool. Est-ce qu'il a eu la frousse ?

— Dans les grandes lignes, oui. Il m'a expliqué qu'il ne voulait pas mettre à mal notre amitié et qu'il ne pourrait jamais s'impliquer dans une relation. Il m'a affirmé qu'il était brisé et qu'il finirait par me faire du mal.

Kate secoua la tête.

— On dirait Kennedy quand elle est tombée amoureuse de Nate.

— Tais-toi, Kate. Je suis revenue à la raison. Pour moi, ça ressemble aux conneries de Slade sur le divorce et l'ocytocine.

L'intéressée lui tira la langue.

Gen éclata de rire, adorant la façon dont les discussions sérieuses étaient toujours entremêlées de cet humour tordu que la vie leur balançait.

— Il ne me parlera jamais de son passé. Je sais qu'il est terrible. Comment puis-je le forcer à s'engager dans une relation dont il ne veut pas ? Et qu'en est-il de notre amitié ? Je ne veux pas non plus le perdre. Toute cette histoire est un vrai foutoir. Quelle bêtise d'avoir couché ensemble. Quelle bêtise, ces quinze orgasmes.

Arilyn en fut stupéfaite.

— Quinze ?

— Nom de Dieu, marmonna Ken.

— Pas étonnant que tu marches bizarrement, commenta Kate. Ces mecs ne savent que faire monter les enchères ou quoi ?

— Pourquoi est-ce que le sexe doit tout compliquer ? grommela Gen.

— Parce que c'est trop bon pour qu'on ne doive pas le payer, rétorqua Kennedy. Est-ce qu'on a un plan d'action ? Qu'est-ce que tu veux ?

La frustration le disputait à l'impuissance. Toutes deux l'emportèrent.

— Peu importe. Il faut que j'affronte la réalité. J'ai demandé à Wolfe de partir mais il a refusé, jurant qu'il nous ramènerait sur le terrain de l'amitié.

Arilyn murmura quelques paroles compatissantes. Kate dit la vérité.

— Les mecs n'ont vraiment pas de cerveau, parfois. Chaque fois que vous vous regarderez, vous penserez au sexe. Slade et moi avons longtemps essayé d'ignorer notre attirance, mais on a fini par craquer.

— Oui. C'est comme dans *Quand Harry rencontre Sally*. Une fois qu'on a fait des cochonneries, l'amitié passe au second plan, renchérit Kennedy.

Gen leur décocha un regard noir.

— Ça ne m'aide pas à aller mieux, les filles.

Ari sourit et lui tapota la main.

— Il a peut-être besoin de temps. Je me suis rendu compte que confronter les hommes et exiger certaines choses les braquait. Mais si tu continues comme si de rien n'était, en vivant ensemble, en gérant la tension sexuelle, il finira par craquer et te traîner dans son lit. La chair est faible, surtout un pénis. Après un certain nombre de coucheries, vous vous retrouverez en couple sans avoir besoin d'en parler ni de définir votre relation.

Toutes dévisagèrent la thérapeute. Vu qu'elle refusait de parler de sa liaison intermittente avec son professeur de yoga, ni même de le nommer, chaque bribe d'information valait de l'or.

— Comme Monsieur Yoga ? s'enquit Kate.

Arilyn se referma comme une huître.

— Ce n'est qu'une observation générale, murmura-t-elle, replongeant dans le silence.

Kate et Kennedy poussèrent un soupir de défaite.

— Il se sert de David comme d'un prétexte pour rester à mes côtés, mais je ne pense pas courir le moindre danger. David est sans doute passé à autre chose, et nous n'avons pas eu de contact depuis l'autre soir au poste.

— Il n'a jamais porté plainte contre Wolfe ? interrogea Arilyn.

— Non. L'injonction d'éloignement est toujours valable, mais il a abandonné les poursuites pour coups et blessures. Il savait sans doute que la vérité éclaterait au tribunal.

— L'enfoiré, s'exclama Kennedy. Je ne lui fais toujours pas confiance. Les agresseurs ne se replient que lorsqu'ils ont un plan bien établi, et s'il en a après toi, il reviendra.

Gen frémit. Elle savait que Ken n'avait pas l'intention de lui faire peur et que c'était une mise en garde sincère, mais David était une autre raison pour laquelle elle ne pourrait jamais retourner à l'hôpital. Le simple fait de voir son visage ramenait le passé au galop. La façon dont elle s'était affaiblie et effacée jour après jour, le contrôle et les sévices qu'il avait finement utilisés comme une arme, en le cachant à tout le monde… Elle détestait la femme qu'elle avait été durant leur liaison mais avait fini par reconnaître qu'elle avait été assez forte pour fuir lorsqu'elle en avait eu la possibilité. Elle comprenait tellement mieux les femmes qui restaient, à présent. Elle se rappela avec quelle insistance David voulait avoir des enfants très vite. Elle aurait été coincée dans un cauchemar, comme tant d'autres. La chair de poule apparut sur ses bras et son cœur la poignit à l'idée de ces étrangères qu'elle ne connaissait pas mais comprenait enfin. Des femmes fortes. Des femmes indépendantes. Des femmes intelligentes.

— Je suis toujours sur mes gardes, dit-elle. Mais je n'aime pas que Wolfe s'en serve comme d'un prétexte.

— Hum. Dans ce cas, tu as peu d'options. Tu peux insister pour qu'il parte et gérer les répercussions. Tu peux le laisser rester et voir comment votre relation évolue. Ou tu peux l'accueillir toute nue en souriant quand il rentre. Il ne tiendrait pas trois secondes.

Gen rit du discours de Kate et termina son Baileys.

— Ce sont toutes de bonnes options. Il faut que je réfléchisse, peut-être voir où nous mène la semaine.

— Est-ce que ta famille a repris ses esprits ? Je sais que David les a sacrément manipulés.

Elle opina.

— J'ai passé du temps avec eux. C'est dur d'être honnête. J'étais si gênée et j'ai caché tant de choses qu'il était facile pour David de raconter ses bobards. Mais Alexa et maman soutiennent ma décision, et même papa commence lentement à se laisser convaincre. Izzy m'a dit que j'avais fait ce qu'il fallait. Elle m'a même dit que j'étais courageuse.

— Tu l'es. Nous sommes toutes là pour toi, reprit Kate. Tu ne seras plus jamais seule. Et quand il y a du rififi avec un mec, les meilleures amies sont la clé.

L’émotion lui serra la gorge. Les autres filles hochèrent la tête, et Gen se sentit unie par des liens aussi puissants que ceux de la famille, parce que c’était le choix qui les avait rapprochées. Parfois, le choix était plus fort que le sang.

— Merci. Je vous aime, les filles.

Kennedy leva les yeux au ciel.

— Finissons-en avec le câlin groupé, que je puisse me remettre au boulot.

Robert se mit à aboyer.

En riant, elles s’étreignirent en cercle et, pour la première fois, Gen ressentit de l’espoir. Elle garderait l’esprit et le cœur ouverts, et verrait comment la situation évoluait. Elle ne cesserait jamais d’aimer Wolfe, mais s’il était possible de maintenir une amitié, elle essaierait tout.

22

Wolfe observa la scène et vérifia le tout une nouvelle fois. Un pack de bières. Des cheeseburgers au bacon et des frites du *Mugs*. Un pot de glace à la menthe et aux pépites de chocolat. Une pile de DVD sur la table, prêts à être lancés. Un plateau de Scrabble.

Oui. Il était paré. Tout cela annonçait leurs activités favorites d'amis. De meilleurs potes. Il n'aurait pas la moindre pensée sexuelle, même si elle portait un truc ridiculement court. Il avait déjà la photo de nonnes enceintes en pause dans son cerveau, prête à apparaître au premier signe d'excitation.

Il pouvait le faire. Il devait la convaincre qu'ils pouvaient redevenir amis, sans quoi il la perdrait complètement.

Il n'y avait pas le choix.

Elle franchit la porte, l'air fatiguée. Ses cheveux étaient attachés et des mèches folles s'échappaient et encadraient ses joues. Le soleil faisait ressortir ses taches de rousseur éparpillées sur son nez. Son rouge à lèvres s'était effacé, dévoilant le rose naturel de sa bouche. Sa silhouette menue et voluptueuse était vêtue d'une courte robe en jean qui s'arrêtait au-dessus du genou et flattait son corps en sablier. Elle ôta d'un coup de pied ses ballerines ornées de perles, jeta son sac par terre et arracha sa barrette.

— Je suis crevée et grognon, alors tu ferais mieux de ne pas demander ce qu'il y a à dîner.

Elle était magnifique.

Il sourit et se mit à l'œuvre, attrapant les assiettes et lui servant une bière glacée.

— J'ai pris à emporter, donc pas besoin de s'en inquiéter. Et si tu enfilais un jogging pendant que je prépare tout ça ?

Elle grommela son approbation, inspirant profondément l'odeur des hamburgers, et se traîna jusqu'à sa chambre.

Il avait tout préparé lorsqu'elle revint vêtue d'un pantalon de yoga et d'un débardeur violet orné du logo de Kinnections. Ses pieds étaient nus et il aperçut des orteils vernis en rose bonbon. Il se souvint de la façon dont ses doigts de pied se recroquevillaient quand il touchait un de ses points sensibles, notamment lorsque sa bouche…

Non. De la concentration. Les nonnes.

Il inspira et lui fit signe de s'asseoir.

— Tout est prêt. Journée de merde ?

Elle prit une grosse bouchée du hamburger et gémit.

— C'est si bon. Nan, je suis juste crevée. Il faut que je dorme plus.

Les mots jaillirent de sa bouche comme un boulet de canon. Leurs regards s'affrontèrent, se remémorant la raison de leur manque de sommeil, et Wolfe se racla la gorge, rompant le lien.

— Euh, ouais. Des nouvelles intéressantes chez Kinnections ?

Voilà qui devrait constituer un sujet sans danger.

Gen haussa les épaules.

— Pas vraiment. Encore des fiançailles. Les statistiques en hausse ont rendu Kennedy extatique. J'ai un peu aidé Kate sur la préparation de son mariage et j'ai vu Robert. Et toi ?

Il chercha un truc intéressant tout en mangeant.

— J'ai encore décroché une grosse convention de geeks informaticiens. Je crois que le golf m'a aidé. Ces sorties du mercredi avec Nate m'ont donné les clés d'une toute nouvelle clientèle. Il est intelligent, cet enfoiré.

Gen sourit.

— C'est souvent le cas des fuséologues.

— Ingénieur astronautique.

— C'est vrai.

Elle mâchonna quelques frites.

— Comment vont Sawyer et Julietta ? Et le bébé ? Elle a quel âge maintenant ?

— Quatre mois.

Son cœur le poignit. Sa famille lui manquait. Depuis l'ouverture de Purity, il n'était plus en mesure de leur rendre visite aussi souvent. Il avait fait le déplacement pour un long week-end à la naissance du bébé, mais Sawyer disait qu'elle changeait de jour en jour. Il devait organiser une nouvelle visite.

— Ils vont bien, ils ont l'air heureux. Gabby mélange les jours et les nuits donc c'est un peu compliqué, mais Sawyer est fou d'elle. Que le ciel vienne en aide à cette petite si elle croit un jour pouvoir sortir avec quelqu'un.

Gen s'esclaffa.

— Avec ta famille italienne ? Ce serait un miracle. Tu devrais voir Nick avec Lily et Maria. La première est rentrée un jour en racontant qu'elle avait un petit ami en CE1. Il lui a fait la leçon en lui expliquant que traîner avec des garçons la rendrait moins intelligente. Alexa l'a découverte en pleurs le lendemain matin parce qu'elle avait peur de parler aux garçons et de perdre ses capacités intellectuelles. Bien entendu, Nick est tombé en disgrâce un long moment, au même titre que Lassie et Simba.

Wolfe secoua la tête et rit avec elle. C'était parfait. Échanger des anecdotes amusantes sur leurs familles respectives était une de leurs activités préférées. Elle tendit le bras pour reprendre du ketchup et son débardeur s'ouvrit, lui donnant un aperçu de dentelle violette. Elle portait un soutien-gorge assorti ? Et pour la culotte ? S'agissait-il d'un string ? Non, elle avait toujours affirmé que c'était inconfortable, mais à présent il avait les yeux rivés à son derrière pour voir s'il distinguait des lignes et…

— Wolfe ?

— Hein ?

— Je t'ai demandé s'il restait du Coca Light ?

— Oh, oui, ici.

Il fit glisser le soda dans sa direction et se ressaisit.

— Je nous ai dégotté des films pour ce soir. Je me suis dit qu'on aurait tous les deux besoin d'une soirée glandouille.

— Je ne regarderai pas *Fast & Furious* numéro un million.

— Non, j'ai pris des trucs que tu aimes. *Shall We Dance ?*, *N'oublie jamais*, *Potins de filles*.

— *De femmes*.

— C'est ça.

Elle lui décocha une œillade soupçonneuse. Ses lèvres pleines enserraient la paille et aspiraient. La pièce s'estompa quelques secondes, et il se rappela avec précision la chaleur et la pression de cette bouche autour de sa queue. La vision si agréable et érotique de Gen à genoux, lui procurant tant de plaisir jusqu'à ce que…

Il s'éloigna d'un bond, ouvrit le robinet et s'aspergea le visage d'eau froide.

— Qu'est-ce qui ne va pas chez toi ? demanda-t-elle.

— Bouffée de chaleur.

— Tu n'es même pas encore ménopausé.

— Ah, ah. Les hommes en ont aussi.

Il se secoua pour se débarrasser des dernières gouttelettes, changea son fond d'écran pour une image de chiots dans un refuge et se rassit. Il y arriverait ou il mourrait.

— Je ne suis pas d'humeur à regarder des films de filles qui font pleurer, dit-elle. Est-ce qu'on peut zapper sur la télé ?

— Bien sûr. Ou alors on joue au Scrabble.

— J'ai le cerveau mort.

Elle passa du soda à la bière, prenant une longue gorgée avant de soupirer de plaisir.

— J'ai assisté à ma première soirée au *Purple Haze*. C'était amusant. Il y avait beaucoup de boulot pour s'assurer que ça se passait bien, mais assister à une première rencontre est incomparable. L'espoir de chacun de trouver l'amour, ça me touche à chaque fois.

Il remua sur son siège.

— Ouais.

— Je songe à dire à Kate de réessayer. De me trouver quelqu'un d'autre. Je crois que j'ai choisi la mauvaise approche avec Charles. Je cherchais à confirmer ma sexualité, mais aucun homme ne peut faire cela à ma place. Je dois y parvenir toute seule.

Ses yeux bleus étincelèrent de souvenirs qu'il partageait.

— Tu m'as aidée à m'en rendre compte.

Sa peau se mit à brûler, son cœur à cogner et ses mains à transpirer.

— C-content que tu t'en sois enfin aperçu. Tu crois que tu es prête à replonger dans le bain ?

Elle l'épingla du regard, comme une flèche.

— Je pense que je suis prête à essayer.

Sa bouche s'assécha, aussi reprit-il une longue gorgée de bière.

— D'accord. Oui, c'est sans doute une bonne idée. Replonger dans le bain.

Ses paroles tombèrent à plat et un goût amer lui resta dans la bouche. À quoi s'attendait-il ? C'était lui qui avait affirmé qu'ils n'avaient pas d'autre relation que l'amitié. Cela lui ferait du bien de la lâcher enfin et de cesser d'essayer de la protéger. Oublier sa jalousie et sa possessivité. C'était réservé aux amants, aux petits amis. Aux conneries comme ça.

Il dirigea le reste de la discussion vers des sujets neutres, débarrassa et attendit pendant qu'elle se douchait et se changeait. Son pyjama était presque identique à sa tenue, un short en flanelle confortable et un débardeur. Pas de soutien-gorge. Ses tétons tendaient le tissu doux, tentants et invitant ses lèvres à sucer, lécher et mordre.

Mais il ne le fit pas. Les amis ne faisaient pas cela.

Ils emportèrent leurs bières dans le canapé et allongèrent les jambes sur la table basse, puis il lui donna la télécommande. Il garda les yeux éloignés de ses jambes nues et rivés à l'écran. Ils choisirent *Cherche appartement ou maison*. Il

grommela suffisamment pour donner l'impression de céder mais, bon sang, il était devenu accro à cette émission idiote. En général, il était incapable de s'endormir avant de savoir quelle maison le couple avait choisie.

Gen se moqua de la deuxième propriété.

— Tu as vu ça ? Le mec se fiche des désirs de sa femme. La cuisine est inutilisable, et tout ce qui l'intéresse c'est avoir une pièce à lui. Quel con égoïste.

— Arrête un peu. Elle est surexcitée à l'idée d'inviter un milliard de personnes pour des fêtes. Tu veux parier sur le nombre de réceptions qu'ils ont déjà organisé ? Quelques-unes seulement. Pas avec trois enfants – ils n'ont pas le temps de recevoir.

— Peut-être que s'il aidait davantage en cuisine au lieu de se détendre dans son repaire, ils auraient plus d'invités.

— Peut-être que si elle le laissait un peu tranquille sans le harceler constamment, il l'aiderait à organiser des soirées.

Elle ricana. Il renifla.

Wolfe se détendit. Ils étaient revenus à leurs taquineries habituelles, et l'espoir éclairait brillamment l'horizon. Ils pouvaient y arriver. Une fois qu'ils auraient empêché leurs corps de réagir, il était certain que leur amitié solide triompherait.

Le couple choisit la maison avec la bonne cuisine. Gen poussa un cri de joie tandis qu'il tentait d'avoir l'air grincheux tout en réprimant un sourire.

Ils changèrent de chaîne.

Un couple apparut à l'écran. La fille portait une chemise d'homme, jambes nues, les cheveux en bataille. Le type la serra étroitement, la souleva et, d'un coup, ils se retrouvèrent au lit. Non. Non. Pourquoi ce film lui paraissait-il si familier ? Il pria pour qu'elle change, mais la télécommande reposait dans son giron, son short assez remonté pour dévoiler amplement ses cuisses et le guider jusqu'au centre. Toutes les routes menaient à ce délicieux paradis.

— Tu te souviens de ce film ? demanda-t-elle, un peu essoufflée. J'adore Justin Timberlake !

Hors de question.

Sexe entre amis.

Le scénario était un cauchemar. Des meilleurs amis qui décident de coucher ensemble sans s'impliquer dans une vraie relation. Il se crispa.

— Un peu idiot, non ?

— J'ai bien aimé.

Ils regardèrent en silence le couple s'embrasser passionnément et se déshabiller mutuellement. L'air se réchauffa, sa peau se mit à le démanger et il se demanda s'il allait perdre la tête. Il reprit de la bière.

Un coup d'œil lui apprit le pire. Gen était excitée. Ses tétons étaient durs et tendus, pointant sous le haut. Son pouls battait à la base de son cou. S'il la regardait dans les yeux, il était certain qu'elle aurait les pupilles dilatées. Ses lèvres seraient humides. Et s'il glissait la main sous ce short, sous la culotte, il la trouverait mouillée, étroite et palpitante. Pour lui.

Wolfe serra le col de la bouteille et pria. Son érection se dressa douloureusement contre son jean, luttant pour s'échapper, et la pièce bascula tandis qu'il luttait contre le désir brut et total de la renverser pour la baiser bien, longuement et brutalement.

La tension sexuelle monta d'un cran. Sa peau devint moite. Toutefois, elle ne quittait pas l'écran des yeux, mais il la surprit à serrer les cuisses comme pour essayer de soulager une envie. Elle enfonça les dents dans sa lèvre inférieure.

Les dialogues du film le frappèrent en pleine tête.

— *J'suis en manque de sexe.*

— *Oui, moi aussi.*

— *On en a besoin, c'est naturel.*

— *Pourquoi ça entraîne autant de complications ?*

Des nonnes. Des chiots. Des bébés en train de pleurer. Il chercha n'importe quelle image qui lui permettrait de reprendre son souffle ; une pensée qui n'enserrerait pas son sexe d'une chaleur douloureuse et maudite. Lentement, très lentement, elle tourna la tête. Son regard bleu croisa le sien et le soutint.

Et ce fut terminé.

Ils agirent si vite qu'il se passa à peine une seconde avant qu'elle se retrouve sur ses genoux, la bouche collée à la sienne, les doigts glissés dans ses cheveux. Il enfonça la langue dans sa bouche, buvant la douceur qui lui manquait et qu'il désirait, et elle appuya les fesses contre ses cuisses dans un effort frénétique de se rapprocher. Il baissa brusquement son débardeur, dénudant ses seins, les recevant dans ses mains et frottant ses tétons érigés. Elle poussa un grognement rauque qu'il avala, leurs langues se mêlant tandis qu'elle se mettait à tirer sur le bouton de son jean et à baisser la fermeture Éclair.

— Retire-le, gronda-t-elle comme une tigresse sexy. Tout de suite.

— J'essaie. C'est si bon de te toucher, te goûter.

Il avait les mains partout, avide de caresser sa peau pâle et veloutée, se délectant de son parfum de pêche et de miel pendant que sa langue continuait ses va-et-vient dans sa bouche.

— Redresse-toi.

Elle se souleva de quelques centimètres et il parvint à lui retirer son short, emportant le fragile sous-vêtement avec. Il feula lorsque l'odeur de son excitation lui monta aux narines.

— Je peux pas attendre… Maintenant.

— Oui, oui, psalmodia-t-elle, écartant largement les jambes.

Il l'aida à baisser son jean sous ses hanches avant de le jeter par terre d'un coup de pied. Elle enroula les doigts autour de son pénis, et il faillit pleurer de gratitude d'avoir fait l'impasse sur le caleçon aujourd'hui. Gen lui griffa les épaules, lui mordit le cou et se tortilla follement pour se rapprocher. Sa peau était brûlante sous ses mains et la lubricité lui voilait la vue alors qu'il essayait d'absorber son image, de se réjouir de sa sexualité accueillante, de la façon dont elle le défiait et l'affrontait à chaque étape pour en avoir davantage.

Il lui agrippa les cuisses, la souleva et s'apprêta à plonger.

Merde.

— Une capote, croassa-t-il.

Elle le caressa sans douceur de la base au gland et un frisson le parcourut.

— Où ?

Ses boucles rebondirent autour de son visage et elle cligna des yeux pour dissiper sa transe.

— J'en ai pas. J'étais en colère contre toi alors je les ai toutes jetées.

— T'as pas fait ça…

— Oh que si. Tu en as ?

Un rire étranglé lui échappa.

— Je les ai balancées pour pas être tenté.

Elle l'embrassa sur la bouche encore et encore et sa poitrine s'ouvrit, laissant échapper un torrent d'émotions. Si aimante, douce et entière.

— Ma puce, va falloir ralentir. Je vais craquer.

— Pas besoin de capote. Je prends la pilule pour mes règles. Je suis négative.

Il lui donna un long baiser brusque.

— Je viens de me faire dépister, donc c'est bon. Tu en es sûre ?

Elle serra fermement son pénis.

— Est-ce que je te semble sûre ?

— Oui. Cramponne-toi, tu vas faire une chevauchée.

Cette fois-ci, il ne s'arrêta pas lorsqu'il la souleva bien haut avant de l'attirer vivement sur sa queue.

Elle poussa un cri, fermant les yeux et serrant les dents. Il se mit à haleter pour retrouver son souffle, l'extraordinaire sensation d'être enfoui profondément dans sa chaleur étroite si agréable qu'il avait envie de pleurer. Elle palpitait et le pressait par de petits spasmes, en réclamant davantage. S'adossant aux coussins, il se mit à la soulever et la baisser, se faisant un peu plus brutal à chaque fois, glissant un centimètre plus loin. L'implant caressait son clitoris à chaque lent

retrait, et il ondula des hanches pour toucher ce point spécial qui la faisait se contracter et frémir partout. Oh oui, c'était si bon, putain.

La voix de Gen se brisa.

— Je vais venir. Oh, mon Dieu, je ne peux pas attendre.

— Pas encore. Je n'en ai pas fini avec toi !

Elle se cambra pour en avoir encore, prête à jouir, mais il ralentit le rythme et changea d'angle, le lui refusant. Elle grogna, se pencha et lui mordit l'épaule. Violemment.

— C'est ça, bébé. Donne-moi tout ce que tu as.

— Salaud.

Elle enfonça les ongles dans son torse, frottant ses tétons contre lui, et serra étroitement les cuisses pour essayer de le forcer à accélérer. Il la punit en lui pinçant les seins, avant de saisir ses fesses pour mieux la contrôler.

Elle capitula, gémissant, frissonnant, et soudain il en eut assez de jouer.

Wolfe plongea une dernière fois.

Elle jouit avec violence, hurlant son nom alors qu'elle se convulsait. Il conserva le rythme intense jusqu'à avoir épuisé tout le plaisir de son corps. Il lui caressa le clitoris avec des gestes vifs, déclenchant un nouvel orgasme. Puis il se laissa aller.

Il jouit en elle, adorant la sentir contre sa peau nue, la sensation d'être totalement reliés et de faire partie de sa chair délicieuse sans la moindre barrière entre eux. Elle s'effondra dans son giron, les bras crispés autour de ses épaules, tandis qu'il était enfoncé jusqu'à la garde dans son sexe.

Wolfe ferma les yeux et la serra comme le précieux cadeau qu'elle était. Sachant qu'il ne pouvait plus se battre. Ignorant quelle était la réponse.

Elle ouvrit un œil.

— Toujours amis ?

Il éclata de rire, lui embrassant l'épaule.

— Évidemment. Amis avec du sexe ?

— Oui. Je n'ai pas envie de lutter. Tiens, qu'est-ce que tu en dis ? On prend les choses comme elles viennent. Si on a envie de baiser, on le fait. Pas de questions.

— Je ne veux pas qu'on sorte ou qu'on couche avec quelqu'un d'autre.

Elle sourit et lui donna un baiser délicat.

— C'est une condition nécessaire. Voyons comment cela fonctionne. Lorsque tu partiras, ce sera peut-être le signal pour qu'on revienne à une relation platonique. Mais pourquoi se refuser ça ?

Il lui caressa les fesses, la sentant frissonner.

— Tu as raison. Parce que c'est extraordinaire.

— On n'a pas besoin de finir comme dans ce film idiot. On peut le jouer selon nos propres règles.

— Tout à fait. Notre amitié est assez forte pour supporter des relations sexuelles géniales et époustouflantes. Cela nous fera du bien à tous les deux.

— Exactement. Maintenant, emmène-moi au lit, ordonna-t-elle.

Il la souleva et gagna la chambre à pas lents. C'était étonnant comme la situation paraissait soudain claire. Voir ce film était peut-être un signe. Un bon signe. Ils géreraient ça ensemble. Dans l'intervalle, ils n'auraient pas à lutter contre leur attirance. Prendre les choses comme elles venaient était un coup de génie.

Qu'est-ce qui pouvait mal tourner ?

Il ignora l'avertissement dans sa tête et se concentra sur la femme dans ses bras.

Vincent Soldano pénétra dans la chambre de fortune, écarta le poster Harry Potter de mauvaise qualité qu'il avait reçu quand il était petit et plaça le reste de l'argent dans le trou du mur. Il avait l'impression d'être le prisonnier dans le film Les Évadés*, cachant son plan de fuite derrière une tenture pourrie. Mais cela marchait. Aucun des hommes ni sa mère ne l'avait découvert depuis qu'il avait dû déplacer sa cagnotte.*

Il allait se barrer.

Il avait de l'argent. Le couteau. Des vêtements. Un sac à dos. Quelques effets personnels. À manger et à boire. Il s'était étoffé cette dernière année et avait une présence plus marquante. Il ressemblait moins à un gamin maigrichon, sur le point de devenir un homme, et il se disait que cela lui donnait de meilleures chances dans le monde adulte. Pas de famille d'accueil ou de connerie du genre pour lui. Rien que lui, ses neurones et son instinct de survie.

Les cris résonnèrent plus fort et il jura à voix basse. Il aurait aimé partir la veille, mais il voulait un jour supplémentaire pour s'assurer que sa fuite était bien planifiée. Mieux valait que sa mère soit complètement droguée et défoncée pour qu'elle ne pense pas à lui pendant un moment. Plus il y aurait de distractions, mieux ce serait, et la nuit dernière avait été bien trop calme. Mais à présent, il semblait qu'une fête battait son plein. Après le sexe et les drogues, il pourrait franchir la porte sans un regard en arrière.

C'était enfin terminé.

Il passa l'heure suivante à s'occuper, écoutant la nuit devenir de plus en plus bruyante. Le coup frappé à la porte le surprit. Il se tendit.

— Ouais ?

— Eh, gamin, viens ici. Ta mère a besoin de toi.

Il écoutait rarement, mais quelque chose dans le fait que ce serait la dernière fois qu'il verrait sa mère l'adoucit un peu. Il avait son couteau dans sa poche, mais cette fois-ci il était beaucoup plus doué pour s'en servir. Il était devenu dangereux, s'entraînant constamment et faisant des exercices pour se protéger. La prochaine fois, il serait prêt.

Il sortit, l'air renfrogné.

— Quoi ?

Sa mère était adossée au mur, les yeux injectés de sang, la bouche à demi ouverte d'extase, voyant des choses qui n'étaient pas là ou n'existaient pas. Il espérait qu'elles étaient plutôt bonnes que mauvaises.

— Salut chéri !

Un mince filet de salive tomba de ses lèvres et goutta sur son débardeur déchiré. Un sein nu en pendait, et il évita adroitement de regarder son corps, se concentrant sur son visage. Les ustensiles étaient soigneusement disposés. De l'herbe. Du crack. Des bouteilles de whisky et de vodka vides. Des cannettes de bières. Quelqu'un baisait dans la pièce du fond, mais l'enfoiré qui avait frappé avait une expression bizarre dans les yeux. Comme si un truc l'excitait.

— Ta mère est cuite, annonça le mac trapu et musclé. Elle ne va pas m'aider ce soir. Alors on a besoin de toi.

Son estomac se noua. L'adrénaline se mit à circuler dans ses veines, une réaction à l'aura de danger dans l'air. Le dealer se faisait appeler Scott. Ça faisait un moment qu'il traînait dans le coin, prenant soin de sa mère quand elle était défoncée, la poussant à se prostituer toujours plus. Vincent n'avait pas la même impression flippante qu'avec les précédents, et Scott semblait prêt à le laisser tranquille. Il n'avait pas l'air d'être branché mecs.

Et ce fut alors que Vincent comprit qu'il avait commis une énorme erreur.

— Ouais, ben, j'peux pas t'aider.

Il prit l'air détendu, ricana, le couteau bien calé dans sa poche. Il se dirigea vers la porte, mais le dealer lui bloqua le passage. Un petit sourire méprisant apparut sur ses lèvres.

— Je crois que si, insista-t-il d'une voix traînante.

Vincent se tendit. Il savait qu'il avait de bonnes chances s'il l'attaquait.

— Tu vois, ta mère est à court d'argent. À court de faveurs. Alors ce soir, elle a sorti son dernier atout.

Sa mère esquissa un sourire si maladif et gentil qu'il crut qu'il allait vomir.

— Désolée, chéri. Faut m'aider. Faut le faire.

Il serra les poings et lutta pour respirer. Il devrait peut-être s'enfuir sans sa réserve. Merde.

— Si tu crois que je suis une pute comme elle, tu te trompes. Si tu me touches, je te bute.

Scott sourit.

— T'as déjà essayé ? C'est peut-être pas si mal. J'vais te dire un truc : fais-le cette fois pour moi, et on remettra les compteurs à zéro. Je ne vous ennuierai plus ta mère et toi

Il recula d'un pas mais refusa de jeter un coup d'œil à la porte. Il était trop près. Il devrait courir. Sa main glissa dans son dos, sortit le couteau et le serra. Il ne pouvait pas le rater. Il y avait trop de choses en jeu.

— Je savais pas que t'étais homo, sale mac, ricana-t-il, tentant de le distraire. C'est quoi le problème ? Ta queue est pas assez grosse pour une femme ?

Scott continua à sourire et s'avança vers lui.

— On peut le faire à la dure ou à la cool. Je t'ai laissé du temps, de l'air. Je t'ai laissé me voler alors que tu croyais que je ne le voyais pas. Mais maintenant, il est temps de payer.

Vincent ravala la nausée et la peur qui le submergeaient, leva le couteau et, avec une courbe parfaite, le lança dans l'air.

La lame toucha sa cible, s'enfonçant dans le torse de l'homme.

Vincent n'attendit pas de vérifier les dégâts. Il se retourna et se rua vers l'unique sortie, sachant que s'il ne l'atteignait pas, il n'aurait pas d'autre occasion.

Le hurlement de Scott retentit à ses oreilles. Des pas précipités. La poignée tourna, glissa, se dégagea. L'air frais souffla sur lui. Une de ses baskets toucha le sol, trouva de l'adhérence et il se mit à courir.

Des mains brutales le tirèrent en arrière. De la lumière explosa quand on lui éclata quelque chose sur la tête, et il lutta pour garder conscience, le tourbillon embrouillé de voix masculines et de cris se mélangeant dans l'air. Son esprit hurla un mot tout le temps qu'il essayait désespérément de se dégager, le seul mot qui se répéterait dans ses cauchemars pendant des années après cette nuit atroce.

Non, non, non, non, non, non…

Deux hommes le jetèrent sur son lit dans sa chambre. Il poussa un grognement et se retourna, mais ils étaient bien plus grands que Scott, et l'un garda la porte tandis que le premier le jetait au bas du matelas, à genoux. Il s'étouffa, prêt à vomir, les mains plaquées au parquet abîmé.

— Je vais t'apprendre les manières. Je vais aussi t'apprendre à gagner du fric.

Scott s'approcha, lui redressant la tête en l'agrippant par les cheveux. Il sourit d'un air malfaisant, du sang coulant de la blessure peu profonde près de son épaule.

— Tu vas payer pour ça. Je vais aimer te faire payer la dette de ta maman.

Non. Non, non, non, non, non…

Le premier homme éclata de rire et se mit à déboutonner son pantalon.

Non, non, non, non, non, non…

Et le cauchemar commença.

23

Gen sortit du café *Xpressions* avec un sachet de biscottis et de grands projets pour la soirée. Elle prévoyait de faire des pâtes aux scampis, puis de brûler les calories en s'engageant dans sa nouvelle activité sportive préférée.

Du sexe. Avec Wolfe.

Elle fredonnait à mi-voix, balançant le sachet et se gorgeant de soleil.

— Geneviève ?

La voix familière fit exploser sa bulle et elle sentit son bonheur s'enfuir lentement alors qu'elle se retrouvait nez à nez avec David. Un petit frisson de peur lui parcourut l'échine, bien qu'ils se trouvent en pleine journée. Pinçant les lèvres, elle fit mine de se retourner, mais il répéta son prénom avec une espèce d'urgence bizarre.

— Accorde-moi une minute, je t'en prie. Je sais que je ne le mérite pas. Nous pouvons parler ici devant témoins. S'il te plaît.

Elle se raidit mais pivota. Il devait sortir de sa garde, vu qu'il portait encore sa blouse. Ses cheveux ébouriffés brillaient comme un halo au soleil. De fines rides encadraient sa bouche et ses yeux, lui donnant un air épuisé qu'elle ne connaissait que trop bien. Tout au fond d'elle, une douleur se diffusa. L'hôpital lui manquait. Le travail. Le sentiment d'appartenir à un grand tout, de sacrifier son temps pour sauver des vies. Elle lutta pour empêcher ce désir de s'afficher sur son visage au cas où il interpréterait mal ses émotions.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Pour commencer, m'excuser. Mes actes me rendent malade. J'ai perdu les pédales, j'étais si fou de jalousie que j'ai voulu te faire du mal.

— Désolée, je ne peux pas te pardonner. Tu as emporté tout ce qui était bien dans notre ancienne relation lorsque tu as posé les mains sur moi pour m'agresser.

Il hocha la tête, la mâchoire contractée de tension.

— Compris. Je devais tout de même le dire à voix haute. J'ai pris des dispositions pour que tes affaires te soient rapportées ce week-end, si cela te convient.

Elle haussa un sourcil. Max travaillait dessus, mais la situation s'était enlisée quand l'avocat de David avait menacé de la traîner en justice, déclarant que sa liaison avec Wolfe ne lui autorisait rien.

— Je ne veux pas d'une remise en mains propres.

— Non, je ne serai pas là. Tu as gagné, Gen. C'est fini. Je resterai loin de toi. J'ai passé en revue chaque instant de notre relation et je crois que je sais où j'ai dérapé, mais si tu refuses de m'accorder une nouvelle chance, je ne peux pas te forcer.

— Nous ne pourrons jamais nous remettre ensemble, murmura-t-elle.

— Je sais.

L'espace d'un bref instant, les tout premiers mois défilèrent devant elle, et la tristesse s'insinua. Autrefois, elle l'avait aimé, avait voulu l'épouser. Désormais, il n'était qu'un étranger. La vie était à la fois bizarre et douce-amère. Lorsque Wolfe la prenait dans ses bras, tout était à sa place. Jamais auparavant elle n'avait ressenti une telle justesse au fond de son âme.

— Mais je dois te demander une chose, reprit-il.

Nous y voilà. Elle plissa les yeux.

— Il faut que tu reviennes à l'hôpital.

Elle se crispa et eut besoin de quelques instants pour reprendre son souffle et parler calmement.

— Impossible. Tu sais pourquoi.

David secoua la tête avec une intensité qui irradiait de lui.

— Tu es faite pour la médecine, Geneviève. Tu as un don. Je l'ai remarqué tout de suite, et te voir gâcher tes talents dans une agence matrimoniale de seconde zone est un crime.

— Kinnections est une entreprise prometteuse qui aide les gens à trouver l'amour. Comment oses-tu me juger ?

Il pinça les lèvres.

— Tu te caches là-bas. Je sais également que j'en suis la raison. Écoute, l'idée que tu travailles à mon côté, de te voir chaque jour sans pouvoir affirmer que tu étais mienne, a failli me détruire. J'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour te forcer à partir. Encore une excuse que je te dois. Alors je me fais muter.

Elle en fut bouche bée.

— Tu es la colonne vertébrale du service de chirurgie. Et je ne te crois pas. Ce n'est qu'une ruse pour me récupérer.

— Non, Geneviève. On m'a offert un poste à l'hôpital pédiatrique de Boston. Il est temps d'aller de l'avant. Je peux faire davantage, notamment en matière d'enseignement et de chirurgie. Cela faisait un moment que j'étouffais, mais je refusais de le reconnaître. Surtout alors que tu achevais ton internat et que tu voulais rester à New York.

Une onde de choc la parcourut. L'occasion de retrouver la carrière pour laquelle elle avait vécu si longtemps scintillait de nouveau devant elle.

— Pourquoi me dis-tu cela ? Suis-je censée croire que tu es soudain prêt à accepter notre rupture ? Après avoir obtenu une injonction d'éloignement à l'encontre de Wolfe et convaincu mes parents que j'avais des problèmes psychologiques ? Après m'avoir forcée à quitter l'hôpital ?

Il ne cilla pas et se contenta de la dévisager avec la même intensité qu'il usait sur les internes.

— C'est la vérité. Je te sentais m'échapper et j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour te garder. Je ne me suis jamais fié à cet enfoiré, de toute façon – il se précipitait tout le temps vers toi. Mais je ne vais pas gâcher le reste de ma vie à te supplier de revenir. Je voulais t'annoncer en personne ma décision. Contacte le responsable des internes, Brian, et il te réintégrera au cursus. J'ai déjà donné mon accord.

Son cœur s'emballa, rugissant à ses oreilles.

— Il est peut-être trop tard.

— Il n'est jamais trop tard. Ne te perds pas dans une carrière qui n'est pas digne de toi. Tu vaux mieux que ça.

Il la passa en revue.

— Et tu vaux mieux que Wolfe, aussi.

Elle ouvrit la bouche pour protester, mais il avait déjà tourné les talons pour s'éloigner.

Gen contempla le trottoir vide. Tellement de décisions à prendre. Elle aimait Kinnections. Cela présentait plus de défis qu'elle n'avait cru au départ, et travailler avec ses meilleures amies était un rêve devenu réalité.

Mais elle était médecin. Chirurgienne. La médecine était dans son ADN, et bien qu'elle ait essayé de le fuir et l'oublier, espérant trouver une vie plus remplie et équilibrée, Gen se rendit compte que tous les chemins la ramenaient à l'hôpital.

Elle avait matière à réfléchir.

Gen se dirigea vers sa maison, ses pensées tourbillonnant.

Wolfe contempla le grand écran face à lui. Il venait de conclure un gros marché qui allait organiser toutes ses futures conférences au Purity. *Va te faire*

voir, le Plaza. On est dans la place.

Il avait hâte d'apprendre à Sawyer son dernier coup. Chaque victoire était une nouvelle occasion de rembourser l'homme qui lui avait offert une chance et l'avait sorti de la misère.

Comme d'habitude, son sang s'échauffait à l'idée d'utiliser son cerveau et ses compétences pour obtenir ce qu'il désirait. Surtout dans les affaires. Sa vie personnelle avait été un désert infini et plat sans rien à l'horizon qui lui fasse envie. Cela rendait les choses bien plus faciles. Vides, mais faciles.

Jusqu'à Gen, bien sûr. Désormais, il piaffait pendant ses journées de travail comme un gamin qui attend Noël.

Il secoua la tête en signe d'autodérision et observa son bureau. Il l'avait fait meubler pour en faire une réplique de celui de Sawyer en Italie. De l'acajou, de la moquette bordeaux, des sculptures et machins intéressants qui l'attiraient. Une bibliothèque qui allait du sol au plafond, remplie d'éditions rares et de romans populaires. Et un accès privé à une salle de sport où il déchargeait sa frustration sur un punching-ball en écoutant du métal des années quatre-vingt.

Combien de fois avait-il dormi ici sans y réfléchir ? Désormais, à la seconde où 17 heures sonnaient, il franchissait la porte. Son assistant avait failli s'évanouir lorsqu'il avait annoncé qu'il refusait de rester tard pour diriger une réunion. Wolfe savait qu'il n'était pas nécessaire. Il aimait juste s'impliquer à chaque étape. Jusqu'à ce qu'une brune sexy lui jette un sort.

Il repoussa les inquiétudes prêtes à bondir. Ça ne pouvait pas durer. Il s'en moquait. Une semaine entière s'était déjà écoulée et tout était parfait. Il avait décidé d'arracher chaque once de plaisir jusqu'à ce qu'ils se dissolvent lentement. Qui aurait cru que cette histoire d'amis et plus qu'amis pouvait fonctionner ? Mais jusqu'à présent, c'était le cas. Ils passaient leur temps ensemble, baisaient de façon hallucinante la majeure partie de la nuit, et appréciaient la compagnie l'un de l'autre. Pas de question, pas de restriction, pas de contrat. Pas de promesses. Rien que l'instant, et une sacrée dose de plaisir.

Son portable vibra et il s'en empara tout de suite. Un sourire incurva sa bouche immédiatement.

— Salut Sawyer. Comment ça va ?

Un rire grave lui parvint au bout du fil.

— J'allais te poser la même question. J'ai entendu dire que tu avais battu le Plaza pour le contrat Conway. Beau boulot.

Wolfe secoua la tête, incrédule.

— Qui as-tu infiltré ici ? L'encre n'est pas encore sèche et j'avais prévu de t'appeler plus tard pour t'annoncer la bonne nouvelle.

— J'étais impatient. Écoute, j'aimerais te demander une faveur.

Il serra l'appareil.

— Tout ce que tu veux.

— Tu crois que tu pourrais venir ici la semaine prochaine ? Passer quelques jours avec nous ?

— Est-ce que tout va bien ? Julietta ? Gabby ? Toi ?

Un nouveau rire.

— Du calme, nous sommes en pleine forme. On voulait juste t'annoncer quelque chose. En plus, tu manques à Julietta. Et à moi aussi.

L'émotion surgit, chaude et puissante, l'enveloppant du seul réconfort qu'il avait jamais eu dans sa vie.

— Vous me manquez aussi. Oui, je vais finir en quelques jours et me barrer de là.

— Bien. J'ai envie de me mettre au courant. Les SMS et Skype, ce n'est pas pareil. Et Gabby doit torturer son grand frère.

Sawyer sourit.

— Arrête ton char. Vous voulez juste un baby-sitter.

— Grillés. J'ai déjà acheté les billets pour La Scala, alors ne crois pas faire machine arrière maintenant.

— J'ai hâte.

— L'avion t'emmènera dès que tu seras prêt. Envoie-moi juste un message.

— Compris. À bientôt. Embrasse les filles pour moi.

— Promis.

Il raccrocha.

La maison. C'était drôle, New York était l'endroit où il avait décidé de s'établir et de développer sa carrière, mais Milan aurait toujours son cœur. La première fois qu'il avait découvert la famille, l'amour et le respect. La première fois qu'on lui avait donné l'occasion d'être davantage qu'un déchet. Il était impatient.

L'idée de quitter Gen, ne serait-ce que pour quelques jours, atténua sa joie, mais il la repoussa, refusant d'affronter le nid de guêpes de ses émotions prêtes à l'attaquer.

Son portable se remit à sonner. Il décrocha.

— Tout va bien ?

Le léger soupir de la jeune femme retentit dans son oreille. Il se mit instantanément à bander. Bon sang, c'était une sorcière.

— J'ai oublié le pain italien. Est-ce que tu pourras en acheter en rentrant ?

— Bien entendu. Qu'est-ce qu'il y a pour dîner ?

— Des pâtes aux scampis.

Son estomac gronda. Il était gâté par sa cuisine et s'était mis à compenser son manque de compétences culinaires en nettoyant et réparant sa maison. Il avait comblé les fissures de la baignoire, réparé la marche cassée du perron et repeint la salle de bains. Le plaisir sur le visage de Gen valait chaque goutte de sueur répandue, et il aimait se servir de ses mains pour améliorer leur maison.

Sa maison.

Il ignora le lapsus mental.

— Ça a l'air génial. Je prendrai une bouteille de rouge pour accompagner. Dis, est-ce que tu as enregistré *Vendre ou rénover* hier soir ?

— Oui, pourquoi ?

— Sans raison. Je me suis juste dit que tu voudrais savoir s'ils allaient finalement vendre. Je trouve qu'elle a effectué de super rénovations, mais le mec était un peu con. Tu vois, comment pouvait-elle savoir qu'il y aurait des moisissures avant de retaper le sous-sol ?

— Oh, *je* voulais le voir, hein ? Pourquoi tu ne peux pas admettre que tu es accro ?

Il renifla.

— Genre.

— Tu parles de plus en plus comme Nate. Si tu n'es pas intéressé, je peux toujours le regarder en début de soirée et l'effacer avant ton retour.

Mince. Comment allait-il se tirer de là ?

— Comme tu veux, répondit-il. Ça ne m'ennuie pas du tout.

Il prit mentalement note de vérifier l'ordinateur et de voir s'ils avaient déjà mis en ligne les nouveaux épisodes.

Le rire ravi de Gen lui donna envie de tendre la main à travers le téléphone pour la toucher. Repousser ses cheveux. Suivre la courbe pulpeuse de sa lèvre. Embrasser les taches de rousseur sur son nez.

— Je ne l'effacerai pas. Et je ne dirai rien. Sois prudent sur la route.

— Promis. À tout à l'heure.

Il raccrocha et sourit. Un bon repas, un peu de télé, une discussion intéressante… et beaucoup de nudité.

Pour la première fois de son existence, la vie était parfaite.

Wolfe fit tomber sa crevette et la dévisagea.

— Tu lui as vraiment parlé ? Après ce que cet enfoiré t'a fait ?

En tant qu'ami, il reconnut son soupir d'impatience. Heureusement, ou malheureusement, la carte « amant » venait de sortir, et il avait envie de hurler de protestation dès qu'un autre homme l'approchait. En particulier son ex.

— Tu dramatises, dit-elle en sirotant son pinot noir. C'était dans la rue, en plein jour. Il semblait désolé et, pour la première fois, sincère.

Ouais. Oubliez les hurlements. Il allait se transformer en babouin, se frappant la poitrine et tabassant l'ex-fiancé *sincère*. La jalousie le brûla comme du whisky mais sans lui offrir l'agréable bien-être. Cela le rendait malade. Il repoussa son assiette, l'appétit soudain coupé.

— Je ne me fie à rien de ce qu'il dit, Gen. C'est un harceleur, un égotiste, et un obsédé du contrôle. Pourquoi tu ne m'as pas appelé ?

Elle fronça les sourcils de colère. Ouais. L'étincelle dans les prunelles bleues était son premier avertissement.

— Parce que, contrairement à une idée répandue, je peux me défendre. Parfois, je m'en sors très bien sans chevalier en armure.

Oui, elle était en rogne. Encore cette blague du chevalier. Il n'avait jamais eu l'impression d'être un sauveur. Il se contentait de se rattraper parce qu'il ne s'était pas rendu compte plus tôt de la profondeur de sa détresse.

— Et s'il ment pour te faire revenir à l'hôpital afin d'avoir davantage le contrôle ? Et je ne pense pas qu'il te rapportera tes affaires sans avoir un prétexte pour te revoir. Je t'avais dit que tu aurais dû demander une injonction d'éloignement !

Elle pinça les lèvres. Deuxième signe de colère imminente.

— C'était ma décision d'attendre. J'ai dit à Slade de s'abstenir le temps que la situation se tasse. Je ne veux pas qu'il te cible.

— Moi ? Tu t'inquiétais pour moi ? Je peux m'occuper de moi-même.

— Et moi aussi, gronda-t-elle. David a retiré sa plainte pour coups et blessures et abandonné les poursuites, non ? Il a disparu de nos vies et il va être muté à Boston. Inutile de se mettre dans un tel état.

— Je ne suis dans aucun état.

— Alors tout va bien.

Le silence s'installa. Ils se lancèrent des regards noirs, ne sachant pas trop pourquoi l'autre était si en colère et de quelle façon y remédier. Il tenta de paraître calme et raisonnable.

— Je n'aime pas l'idée qu'il te fasse miroiter la perspective de retourner à l'hôpital. Comme une carotte qu'il voudrait agiter devant toi avant de l'éloigner.

— Je sais. Si je décide d'y retourner, je devrai affronter beaucoup de réactions violentes. Des employés pleins de ressentiment qui croiront que je l'ai forcé à partir. Il n'y a rien de mal à faire un pas en arrière avant de prendre une décision. Brian m'a déjà appelée pour me confirmer le nouveau poste de David à Boston.

Pourquoi avait-il l'impression qu'elle avait fait les choses dans son dos ? Qu'est-ce qui clochait chez lui ? Le sentiment de possessivité handicapant allait bien au-delà de sa zone de confort. Il s'était dit qu'elle commencerait par lui en parler, passerait en revue ses options, lui dirait où elle en était. Mais apparemment, elle n'avait pas vraiment besoin de lui et avait élaboré ses projets.

Mais n'était-ce pas ce qu'il voulait ? Ils n'avaient pas de relation permanente. Et des amis n'étaient pas censés justifier les moindres détails de leurs décisions. Non ?

— Est-ce que l'hôpital te manque ? interrogea-t-il.

Elle se figea, noua ses doigts. Oui, cela lui manquait. C'était inscrit sur son visage et, soudain, son cœur lui fit mal en songeant à la vie qu'elle avait abandonnée. Elle était née pour se dévouer et, même si Kinnections était une bonne façon de reprendre son souffle, elle devait y retourner.

— Oui. Ça me manque.

Il hocha la tête. Et merde, la question suivante lui échappa.

— Est-ce qu'il te manque ?

Elle tressaillit. Elle écarquilla les yeux et, soudain, se mit à bouillonner d'émotions. Serrant les poings, elle se pencha par-dessus la table comme si elle avait envie de l'étrangler. Que venait-il de se passer ?

— Pourquoi ? Est-ce que tu as peur que je pense à lui quand je te baise ?

Wolfe bondit de sa chaise, sa propre colère s'enflammant et se déversant dans ses veines. Elle ne parlait jamais de cette façon, ne le défiait ni ne le poussait jamais de manière si primitive.

— C'est vraiment dégueulasse de dire un truc pareil, grogna-t-il. Pourquoi essaies-tu de déclencher une dispute ? Je voulais juste regarder la télé !

Elle bondit de son siège et agita le doigt dans sa direction.

— Moi aussi ! Mais je déteste quand tu me traites comme une gamine ridicule qui a constamment besoin d'être protégée. Et si David me manquait encore, je n'aurais jamais couché avec toi.

— Bon. OK. Bref.

— Tu te comportes vraiment comme un pétard.

Il se retourna, le regard choqué. Elle ne venait pas de lui dire cela.

— De quoi tu m'as traité ?

— De pétard. Tu sais. Une pétasse au masculin.

— Oui, je sais. Nate utilise ce mot pour son coiffeur, mais si tu me traites de ça encore une fois, il y aura des conséquences.

Elle rejeta la tête en arrière et fit mine de s'esclaffer.

— Est-ce ainsi que tu gères la situation dans ton univers ? En menaçant tes copines d'un soir ? Et si tu essayais un peu de communication ? Et si tu

reconnaissais que, peut-être, tu es aussi désorienté que moi sur ce qu'on fait ensemble, que tu es éventuellement jaloux de David, et qu'on ne sait ni l'un ni l'autre quoi faire ?

Elle avait raison. Mais la ligne entre amitié et petite amie était trop terrifiante à franchir. Il ne savait pas comment jouer ce rôle. Il avait été solitaire bien trop longtemps et savait qu'il échouerait. Il étrécit les yeux, nota sa posture défensive et s'appuya sur le dernier atout qui fonctionnait toujours.

Le sexe.

— Peut-être que les menaces que je formulerais pour toi te plairaient, avança-t-il d'une voix traînante. Comme arracher tes vêtements et te jeter sur le lit, jusqu'à ce que ta petite bouche ne sache plus rien prononcer d'autre que mon prénom ?

Oh, oui. Ses yeux étincelèrent et il aperçut ses tétons pointer sous le tee-shirt. Pendant une seconde, il crut qu'elle allait se rendre. Il aurait parié tous ses jetons et laissé faire. Mais alors elle se raidit, se redressant de tout son mètre soixante, leva le menton et le dépassa à grands pas.

La porte de la chambre claqua derrière elle.

Wolfe poussa un grognement. Il avait encore foiré. Comment cette discussion était-elle devenue une dispute ? Et s'il n'était pas arrivé et que David l'avait violée ? Il frissonna à ce souvenir. Il s'assurerait jusqu'à son dernier souffle que cela n'arrive jamais. Il ne voulait pas la protéger du monde ou l'enfermer dans une bulle comme l'avait fait cet enfoiré, mais il détestait la voir souffrir. Et à présent, c'était lui qui la faisait souffrir.

Il se frotta le front du bout des doigts et se mit à débarrasser. Il lui présenterait ses excuses, lui laisserait du temps pour se calmer. Il lui expliquerait peut-être où il en était, et de quelle façon assister à l'agression l'avait affecté. Wolfe se concentra sur l'empilage des assiettes, le rangement des restes et le rafraîchissement du vin. Il allait toquer et lui offrir une trêve, essayer de communiquer. Il dormirait sur le canapé ce soir, lui accorderait du temps et…

La porte se rouvrit.

Gen sortit, vêtue d'un short en dentelle noire, d'un soutien-gorge push-up assorti et de talons aiguilles en cuir noir.

Bordel de merde.

Il dévora du regard le balancement de ses hanches, la courbe délicieuse de ses fesses, l'appétissant décolleté. Ses jambes se pliaient à chaque pas, faisant ressortir ses seins. Ses tétons étaient pressés contre la dentelle. Sans lui accorder un regard, elle se dirigea vers la cuisine, ignorant totalement son érection instantanée, sa langue pendante et ses yeux pleins de désir.

— Oh, bien, tu as nettoyé pour moi. Et tu m'as resservi du vin. Parfait.

Il tenta de parler, mais n'émit que des bruits d'homme des cavernes.

Elle se retourna et Wolfe aperçut le magnifique tatouage à la lisière de l'élastique en dentelle de sa culotte. Les épines pleuraient du sang, qui coulait vers l'espace couvert de son derrière nu.

— Qu-qu-qu'est-ce que tu fais ?

Sa voix ressemblait au couinement suraigu d'une nana.

Elle prit son verre, but une gorgée et avança la hanche. Son ventre frissonna. Des kilomètres de peau nue et pâle brûlaient son champ de vision.

— Que crois-tu que je fasse ? demanda-t-elle d'une voix traînante. J'utilise le sexe pour achever une dispute.

Il se mit à cligner des yeux.

— M-m-mais tu as dit que ce n'était pas une bonne façon de communiquer.

Elle lui sourit avec un charme sexuel si éblouissant qu'il en fut stupide.

— C'est le cas lorsqu'un homme utilise le sexe comme une arme. Mais une femme ? Eh bien c'est tout à fait accepté. Est-ce qu'on peut se réconcilier, maintenant et regarder *Vendre ou rénover* ?

— Oui.

Il fut sur elle en deux secondes. Il la souleva et l'allongea sur la table en bois propre. Sachant qu'il n'arriverait jamais jusqu'à la chambre, Wolfe prit ce qu'il voulait et se jura qu'il la chérirait pour le restant de ses jours.

Sa femme.

Elle n'eut pas la moindre chance. Il dévora sa bouche, plongeant profondément tandis qu'il lui arrachait son petit short et lui écartait les jambes. À l'instant où il glissa les doigts en elle, sa moiteur le recouvrit, mais il ne pouvait pas attendre. Ce n'étaient ni des préliminaires ni d'agréables badineries. C'était du sexe à l'état pur, de la possession, de la faim, c'est pourquoi il déboucla sa ceinture, se prit en main, la tira jusqu'à l'extrémité de la table et s'arrêta avant de la pénétrer.

Ôtant sa bouche de la sienne, il lui donna un ordre.

— Agrippe-toi aux bords de la table et ne lâche pas.

Elle obéit.

D'une seule longue poussée, il s'enfonça en elle.

Elle poussa un gémissement et se cambra, se cramponnant à la table comme si c'était la seule chose capable de la sauver. Et c'était le cas.

Wolfe abandonna toute retenue, allant et venant avec force dans son intimité trempée et veloutée, refusant de ralentir le rythme ou de lui laisser le temps de se remettre. Elle hurla son nom, se mordit la lèvre inférieure, et jouit.

Il ne s'arrêta pas. La soulevant davantage pour que son piercing lui effleure le clitoris, il exclut de se calmer, la forçant à avoir un nouvel orgasme tandis

qu’elle suppliait, criait et pleurait de plaisir.

Puis il recommença.

Le corps de Gen s’affaissa sous lui, impuissant. Elle détendit les doigts et capitula face au mordant du mélange douleur/plaisir, s’abandonnant totalement.

Wolfe se laissa aller, s’enfonçant profondément en elle et répandant sa jouissance. Son bassin tressauta alors que la satisfaction aiguë déferlait sur lui, le noyant sous les vagues.

Épuisé, il lui embrassa le ventre, les lèvres, caressa ses cheveux noirs humides. Il la regarda dans les yeux, les magnifiques prunelles bleu marine lui intimant de céder, de s’abandonner, et de l’aimer corps et âme.

— T’ai-je déjà dit à quel point j’adore tes compétences en communication ?

Elle sourit, l’étreignit et l’embrassa.

24

Geneviève grimpa les marches en sautillant, comme elle l'avait fait si souvent petite.

— Dépêche-toi, on est en retard.

Wolfe la suivait, secouant la tête d'un air amusé.

— À qui la faute ? J'étais habillé et prêt à partir. C'est toi qui es sortie de la douche toute nue, toute mouillée et attirante.

Ses joues s'enflammèrent. C'était incroyable qu'elle arrive encore à rougir. Il la débarrassait de sa pudeur et de ses barrières avec son vorace appétit sexuel et la façon dont il vénérait son corps. Gen ne s'était jamais sentie aussi belle, même avec ses courbes pleines, même en sachant qu'il était sorti avec des mannequins toutes maigres. C'était comme si elle prenait enfin possession de son corps après vingt-cinq ans, profitant de ses atouts personnels sans chercher à être quelqu'un d'autre.

— Chut, on pourrait t'entendre.

Elle ignora son rire grave et sexy et ouvrit la porte à la volée. À présent que la situation avec David s'était un peu tassée, Gen était impatiente de passer de bons moments avec sa famille sans culpabilité écrasante. Elle avait avancé. David avait avancé. Son père cesserait peut-être de l'appeler pour lui poser des questions inquiètes et lui suggérer, plein d'espoir, de recontacter son ex pour essayer de trouver une solution. Il s'était peut-être enfin adouci envers Wolfe, même si elle avait prévu de cacher leur nouvelle relation.

Jim MacKenzie s'éclaira et la prit dans ses bras pour lui faire un gros câlin.

— Il était temps. J'étais sur le point de manger tous les antipasti tout seul.

— Maman me couvre. Je parie qu'elle a caché des poivrons rien que pour moi.

— Tout à fait ! lui répondit-on depuis la cuisine.

Le sourire de Jim disparut lorsqu'il vit Wolfe derrière elle. Il se raidit et le salua d'un signe de tête poli.

— Wolfe.

— Jim. Comment allez-vous ? Merci de m'avoir invité.

— Ça va, merci. C'est Maria qui a lancé l'invitation.

Gen fit la grimace. Aïe. Son père était l'une des personnes les plus gentilles de sa connaissance. Son travail auprès des alcooliques en convalescence le mettait en contact avec toutes sortes de gens, et il émettait rarement un jugement. Mais quelque chose chez Wolfe le changeait en étranger. Elle saisit délibérément la main de son amant et le guida à l'intérieur. Une démonstration d'unité. Un « bas les pattes » silencieux à destination de son père.

Jim sourcilla.

— Toute la smala est arrivée ? demanda-t-elle, pénétrant dans le salon où les amuse-gueules étaient déjà disposés et les bouteilles de vin rouge et blanc ouvertes.

Sa nièce de douze ans, Taylor, tapait sur son téléphone tout en dansant au son de son lecteur mp3.

Gen s'avança et lui agita une main devant les yeux. L'ange blond sourit, ôta ses écouteurs et l'étreignit.

— Salut tante Gen ! Salut Wolfe ! Tante Gen, tu ne vas pas le croire. Je te jure que tu vas tomber raide dès que tu apprendras la nouvelle.

Elle prit son air grave.

— Dis-moi.

Les yeux d'un bleu étincelant de Taylor brillèrent comme s'ils recelaient un secret. Oh, mince. Elle connaissait bien cette expression. Izzy et elle avaient porté cet art à la perfection.

— Je vais à Paris.

Waouh.

— Tu te moques de moi ? Ta mère te laisse voyager à l'étranger ? Pour quoi faire ?

— Il existe un programme spécial d'échange pour les étudiants en langues étrangères auquel je souhaite m'inscrire. Je passe un mois un Paris à apprendre le français et la culture, et je séjourne dans une famille. Est-ce que tu y crois ?

Gen regarda autour d'elle pour obtenir une intervention de son frère et sa belle-sœur complètement dingues.

— Quand est-ce que tu pars ?

— Quand j'aurai seize ans.

Elle sentit ses épaules s'affaisser de soulagement. Mince, c'était passé près.

— Donc tu m'annonces que d'ici à peine quatre ans, tu vas aller vivre à Paris, apprendre le français et être géniale ?

— Oui !

— Je n'arrive pas à y croire ! Je suis ravie !

Elle sautilla avec Taylor, criant et se tenant les mains, tandis que Wolfe riait derrière elles.

— Il faut que je vienne te voir.

— Absolument.

Lance et Gina arrivèrent du jardin et ils se lancèrent dans une discussion sur les voyages et le fait que Maria ne leur avait jamais permis d'aller plus loin que chez les voisins.

— Je ne comprends pas les enfants de nos jours, soupira sa mère, déposant un plateau de bruschettas devant eux.

Wolfe se rua dessus en même temps que son père puis recula brusquement, le laissant gagner.

— Qu'y a-t-il de mal à rester chez soi ? On a largement le temps de voyager plus tard. Vous vous en êtes tous bien tiré.

Lance se détendit dans le fauteuil, posant les pieds sur la vieille ottomane.

— Gina ne sera peut-être pas d'accord avec toi, maman. Elle dit que j'ai des problèmes.

Gina et sa mère le frappèrent chacune d'un côté. Taylor gloussa.

— Où sont Alexa et Nick ? interrogea Gen.

— Lily a un virus, alors ils restent à la maison ce soir. Je lui apporterai de la soupe de poulet demain.

Gen sourit. Elle adorait la façon dont la soupe au poulet de sa mère guérissait tous les maux et les malaises en général. Ils se plongèrent dans une discussion générale avec force plaisanteries, taquineries et beaucoup de vin. Sa mère venait juste d'annoncer que le dîner était prêt. Chacun se leva et se dirigea vers la salle à manger lorsqu'un bruit retentissant résonna dans toute la maison.

Izzy arriva.

Gen la dévisagea. Sa sœur avait depuis longtemps cessé d'assister aux repas de famille. Elle se rappela ce dîner fatal où sa jumelle avait débarqué défoncée, méprisant leur soi-disant famille heureuse et se lançant dans des attaques personnelles contre tout le monde. Elle frissonna à ce souvenir.

Tellement de douleur et de trahison, comme s'ils vivaient de nouveau la spirale alcoolique de leur père. Lorsque ce dernier avait fini par la jeter dehors, la privant de tous ses privilèges de visite en symbole d'une méthode douce mais ferme, Izzy avait juré de ne jamais revenir.

Elle était désintoxiquée depuis un moment à présent, mais quelque chose avait changé. D'habitude, son esprit acéré comme un rasoir, ses sarcasmes et son énergie brute irradiaient autour d'elle. Aujourd'hui, elle paraissait… réservée. Troublée. Ses cheveux noirs de jais striés de mèches violettes étaient attachés.

Elle avait eu la main légère sur le maquillage, laissant apercevoir les mêmes taches de rousseur que Gen. Les prunelles bleu marine identiques aux siennes étaient limpides mais trahissaient une lassitude qu'elle n'avait jamais vue.

Le reste de la famille semblait figé, à mi-chemin entre la surprise et la crainte que son bon comportement ne soit qu'un mirage.

Wolfe rompit le silence et s'avança.

— Izzy, c'est un plaisir de te voir. J'espère que tu ne voulais pas d'antipasti. On les a plus ou moins engloutis.

Était-ce du soulagement sur le visage de sa sœur ? Un demi-sourire incurva ses lèvres, qui étaient d'un rose naturel plutôt que rouge sang. Elle portait un jean et un tee-shirt noir tout simple, dévoilant deux de ses tatouages. Aux pieds, elle arborait des baskets plutôt que des talons hérissés de pointes.

— Gen s'est toujours jetée sur les poivrons, de toute façon.

La joie se répandit en elle et, se fichant de l'opinion de sa jumelle qui trouvait cela ringard et en avait horreur, elle la serra à l'étouffer.

— Je suis si heureuse que tu sois là !

Izzy éclata de rire et lui rendit son étreinte. Ses joues étaient colorées de rouge.

— Moi aussi.

Toutes deux se tournèrent en entendant la voix de Maria, un peu enrouée par l'émotion.

— Mes ravissantes filles sont là pour dîner avec nous. Ce jour est un cadeau.

Jim se racla la gorge.

— Parfait timing, ma puce. Allons manger.

Le repas fut idyllique. Izzy était silencieuse, mais souriait davantage. Ses habituelles répliques agressives étaient inexistantes. Gen nota qu'elle jetait constamment un coup d'œil à la tablée, comme pour scruter l'humeur de chacun. Avait-elle une annonce à faire ? Mieux valait la jouer détendue et laisser sa sœur se livrer lorsqu'elle se sentirait à l'aise. L'idée d'entretenir de nouveau une vraie relation avec elle lui poignait le cœur d'envie. Toutes ces nuits passées à veiller tard en gloussant et échangeant des secrets, la façon dont Izzy la protégeait à l'école des brutes qui se moquaient d'elles parce qu'elles se ressemblaient, ces moments à pleurer ensemble la perte de leur père, à se tenir la main sous la table pendant les disputes amères entre leurs parents… Tant de souvenirs défilèrent devant elle, ainsi qu'une douleur qu'elle n'avait jamais réussi à surmonter. Comme s'il lui avait toujours manqué une partie d'elle-même.

Aussi se réjouit-elle de la présence de sa sœur, l'absorbant, et laissa-t-elle la douce chaleur familiale l'envelopper. Wolfe était à l'aise avec tout le monde sauf son père, aussi se mêla-t-il aux blagues sans hésiter.

Seigneur, ce qu'elle l'aimait.

Gen baissa la tête et se concentra sur son assiette. Qu'il était facile de le reconnaître ! Sans tambour ni trompette. Rien qu'une certitude apaisée que tous les chemins menaient à Wolfe. Toute la douleur, l'évolution, les regrets du passé n'avaient plus aucun sens. En fait, le présent était même plus agréable car elle l'avait trouvé toute seule. Le moment avait toujours été mal choisi.

Jusqu'à aujourd'hui. Elle avait une occasion. Le plan était simple. Le laisser guider, suivre les conseils d'Arilyn, et laisser l'instant décider. Un jour, il risquait de simplement lever la tête et s'apercevoir qu'il l'aimait, lui aussi. De se rendre compte que ce n'était pas effrayant et qu'il pourrait enfin lui confier son passé.

— Tu as l'air vraiment heureuse.

Gen pencha la tête et observa sa mère. Les propos paisibles et le regard entendu lui donnèrent une approbation qu'elle n'aurait pas pu demander mais qu'elle reçut tout de même.

— Je le suis, répondit-elle.

— Est-ce que David t'embête encore ? s'enquit Gina avec inquiétude. Cette histoire d'injonction d'éloignement était flippante.

Le père de Gen marmonna dans sa barbe. Wolfe lança un regard noir à Gen.

— Il m'a fait rapporter toutes mes affaires, expliqua-t-elle. Il a décidé d'accepter un poste à Boston, alors il va bientôt déménager.

— Est-ce que ça signifie que tu vas retourner à l'hôpital ? interrogea Lance.

Elle fit mine de ne pas voir Wolfe qui la dévisageait avec une intensité brûlante.

— Peut-être.

— Pourquoi doutes-tu encore ? reprit son frère. Tu es trop avancée dans ton internat pour abandonner. Si voir David était la raison principale de ta démission, tu ne devrais pas hésiter.

Sa famille l'observa, attendant une réponse. Elle n'en avait pas encore. Elle voulait y retourner, mais cette fois-ci elle refusait de laisser quoi ou qui que ce soit se dresser en travers de son chemin. Était-elle prête à s'engager de nouveau dans des gardes interminables, une vie personnelle réduite et le ressentiment dévorant de tout le monde à l'hôpital ? Voyait-elle les choses sous un autre angle à cause de ses sentiments pour Wolfe ? Elle finit par prendre la parole :

— Il me faut encore un peu de temps, Lance. Si j'y retourne, je sais ce qui m'attend. J'adore la médecine, mais ce sont des horaires harassants et cela prend toute mon énergie.

Son frère secoua la tête.

— Plus tu attendras, plus ce sera difficile. Je te suggère de replonger. Reprends lundi. Ce n'est pas comme si tu avais encore une vie personnelle ou un fiancé.

Gina et Maria eurent un hoquet de stupeur.

— Lancelot, tu ne parles pas comme cela à ta sœur !

— Je ne l'entendais pas ainsi, maman. Je voulais juste souligner qu'elle n'a plus de barrières. Je suis désolé, Gen.

Cette dernière agita la main.

— Je sais ce que tu voulais dire. Je prendrai bientôt ma décision. J'apprécierais votre soutien sans que vous me poussiez.

Lance pinça les lèvres mais demeura silencieux. Jim décocha une œillade noire à Wolfe comme si tout cet échange était entièrement sa faute. Et Izzy baissa la tête, se concentrant sur son assiette comme si celle-ci contenait toutes les réponses aux mystères du monde.

Que se passait-il donc ?

Aucune annonce ne fut faite au dîner, aussi Gen décida-t-elle de sauter le pas.

— Izzy, ça te dirait de monter avec moi ? Pour discuter ?

Sa famille prit le relais et les chassa, leur annonçant qu'ils allaient débarrasser. Elles gravirent l'escalier en spirale et gagnèrent leur ancienne chambre. Lorsqu'elles ouvrirent la porte, une légère odeur de renfermé les accueillit mais la pièce était, pour l'essentiel, inchangée. Des murs roses, des étagères, des bibelots et le même mobilier à volutes. Le même miroir orné de cartes postales, d'autocollants et de vieilles photos. Les lits avaient été remplacés par un matelas double pour les invités, mais quand elles y prirent place, toutes leurs années passées à grandir ensemble revinrent d'un coup.

Izzy s'assit à côté d'elle.

— Notre chambre a l'air d'avoir été enfermée dans une capsule temporelle. Je me demande si le vieux numéro de *Playgirl* est toujours dans le placard, remarqua-t-elle. Monsieur Septembre.

Gen s'esclaffa.

— J'avais tellement la trouille que maman le découvre ! Et si on vérifiait ?

Le vieux sourire espiègle apparut sur les lèvres de sa jumelle.

— Absolument.

Elle tira une chaise, ouvrit le placard et se hissa sur la pointe des pieds pour déplacer une des plaques du plafond. Quand elles avaient découvert que l'une d'entre elles était cassée, elles avaient gardé cet endroit comme cachette que Maria ne découvrirait jamais. Izzy bondit de la chaise, agitant un vieux magazine en lambeaux.

— Je l'ai !

— Incroyable. Apporte-le.

Elles se blottirent l'une contre l'autre sur le lit, feuilletant les pages. Des gloussements retentirent tandis qu'elles commentaient leurs anciens préférés, grognaient devant certaines postures obscènes et se remémoraient le bon vieux temps.

— Chaque fois que maman nous forçait à aller à l'église, je pensais à ce magazine pour faire jeu égal, commenta Izzy. Tu parles d'une culpabilité catholique.

Gen tira sur la queue-de-cheval de sa sœur.

— J'essayais de trouver de bons péchés à confesser au père Jonas. Mais lorsque Tim et moi avons flirté dans sa voiture et qu'on est allés un peu plus loin, j'ai refusé d'en parler. Je me souviens m'être confessée à Dieu la nuit en secret, en espérant que ce serait suffisant.

Izzy ricana.

— Je n'ai jamais rien confessé dont je ne sois sincèrement désolée. C'est peut-être la raison pour laquelle je n'allais jamais à confesse.

Leurs regards se croisèrent et elles éclatèrent de rire. Sa gorge se noua d'émotion.

— Tu m'as manqué, admit-elle doucement.

Sa sœur hocha la tête. Lentement, elle tendit la main pour prendre la sienne. Gen retint presque son souffle, dans l'espoir que c'était réel.

— Tu m'as manqué aussi. Je… Je ne veux pas parler du passé maintenant. Ni de la façon dont j'ai foutu en l'air tout ce que j'avais. Je suis venue ce soir parce que je me suis rendu compte que, même si la situation entre nous avait dégénéré, je n'étais pas là quand tu avais réellement besoin de moi. Après David. J'ai cru que tu avais une relation parfaite, comme le reste de ta vie. Je n'ai jamais soupçonné qu'il tentait de prendre le contrôle ou de te faire du mal.

— Oui, je ne m'en suis pas rendu compte tout de suite non plus. Et lorsque cela a été le cas, j'ai moi aussi gardé le secret. Ça s'est passé de manière si graduelle… Et puis ensuite j'ai eu l'impression qu'il était trop tard. Nous étions fiancés, tout le monde l'adorait et je ne voulais décevoir personne.

Izzy contempla leurs mains jointes.

— C'est drôle, hein. Tu as vécu ta vie en refusant de décevoir quiconque. J'ai vécu la mienne en m'efforçant de le faire tout de suite, pour ne jamais décevoir les attentes. Je suppose qu'on s'est toutes les deux plantées.

Gen sourit, refoulant des larmes.

— Oui, je suppose.

— Tu couches avec Wolfe.

Elle sursauta.

— C-comment le sais-tu ?

Sa sœur sourit.

— Je le sais, c'est tout. C'est un mec bien. Il a essayé de m'aider à de nombreuses reprises, mais je le détestais, lui aussi. J'ai été très mal pendant longtemps, Gen. Je ne veux pas replonger.

— Alors ne replonge pas.

Sa jumelle lui pressa la main.

— Je ne le ferai pas. Est-ce que Wolfe te rend heureuse ?

— Nous sommes simplement des amis qui couchent ensemble. Enfin, c'est ce qu'il croit.

— Tu l'aimes.

Gen ferma les yeux et s'abandonna à la beauté de l'avouer à voix haute à une personne.

— Oui. Je l'aime. Je ne sais pas trop ce qui va se passer, mais c'est ce que je ressens.

Izzy poussa un long soupir.

— C'est compliqué, hein ? Il est clair qu'il est fou de toi. Il l'a toujours été. Mais sois prudente. Il a beaucoup d'antécédents et tu as déjà eu le cœur brisé une fois.

La tristesse menaça mais elle la retint.

— Je sais. Je ne vais pas lui mettre la pression. On trouvera peut-être notre voie.

— Peut-être.

— Pourquoi le détestais-tu ?

Sa sœur ébaucha un faible sourire. Une douleur brute se reflétait sur ses traits, mais Gen ne posa pas d'autre question. Elle se contenta de lui tenir la main.

— Je ne le haïssais pas vraiment. Je crois que je me suis rendu compte qu'il était passé de l'autre côté de la barrière. J'ai fait des choses dont je ne suis pas fière. Ça m'a pris du temps pour me sortir de là. On dirait que je cours toujours après le désastre.

— Je suis là si tu as envie de parler. Je ne te jugerai pas. Plus maintenant.

Sa jumelle l'observa directement. Un éclair de compréhension passa entre elles.

— Merci. J'aimerais qu'on…

Elle s'arrêta, prit une grande inspiration, et réessaya.

— J'aimerais qu'on recommence à se voir. J'en ai tellement assez d'être en colère. Assez de te blesser et de blesser tous ceux que j'aime. Je veux récupérer

ma sœur.

Cette fois-ci, elle ne prit pas la peine de refouler ses larmes, et les laissa couler.

— Moi aussi.

Elle la prit dans ses bras, la serrant fort et, pour la première fois depuis de longues années, Izzy lui rendit son étreinte avec autant de force.

Wolfe sirotait sa sambuca, appréciant la brûlure parfumée de la réglisse qui lui tapissait la gorge. Les bavardages s'emballèrent dans la cuisine mais Maria l'avait jeté dehors, aussi errait-il sur la terrasse, en se réjouissant de la soirée automnale. La pelouse s'étalait devant lui, d'un vert vif joyeux. Un saule pleureur se tenait à côté d'une vieille balançoire un peu abîmée et rouillée. Il imagina Gen grandir ici, entourée d'amis et de sa famille qui la chérissaient. En dépit des problèmes avec son père et Izzy, ils avaient bataillé et triomphé.

La boîte verrouillée et blindée au plus profond de son âme frissonna. Avant de se taire de nouveau.

— Wolfe.

Il tourna la tête. Jim MacKenzie ferma la porte-fenêtre coulissante d'un geste décisif. *Oh, oh*. Le visage de l'homme mûr arborait une expression grave qui n'annonçait rien de bon pour lui. Pourquoi avait-il un mauvais pressentiment ?

— Jim. Super soirée, non ?

Ce dernier ne répondit pas et se contenta de l'observer, les yeux plissés. Qu'avait-il fait pour inspirer une telle défiance ? La famille tout entière l'avait accepté dans son sein, à l'exception du père de Gen.

— Ou peut-être pas, marmonna Wolfe.

Il reprit une gorgée, se demandant s'il ne ferait pas mieux de rentrer.

— Je voulais te parler de Geneviève.

Ouais. Ça allait mal finir. Wolfe carra les épaules, soutint le regard de son interlocuteur et hocha la tête.

— Je me doutais bien qu'un truc du genre allait arriver. Je ne sais pas trop si je vous ai déjà offensé ou si j'ai fait quelque chose qu'il ne fallait pas, mais si c'est le cas, je m'en excuse.

Le regard de Jim s'adoucit un tout petit peu.

— En fait, non. Tu as toujours été poli chez moi. Agréable avec ma famille. En un sens, je suis navré de t'avoir traité froidement. J'espérais en réalité ne jamais devoir avoir cette discussion, mais je m'aperçois à présent que je n'ai pas le choix. Je crains que Gen ne se rapproche trop de toi. Je sais que vous êtes

amis depuis longtemps et j'ai gardé un œil sur cette relation, mais je n'ai jamais senti le moindre problème. Jusqu'à ce qu'elle rompe avec David.

Wolfe crispa les doigts autour de son verre.

— David lui a fait du mal. J'espère que vous vous en rendez compte. Je sais que vous le défendez toujours, mais il est dangereux pour votre fille, et je jure de ne plus jamais le laisser la blesser.

Jim tendit le doigt.

— Tu vois ? Ce type d'instinct protecteur ne fait que croître. Sais-tu combien de fois vous vous êtes regardés pendant le dîner ? Ma fille est rayonnante, pourtant elle vient de rompre avec son fiancé. Elle te voit sous un nouveau jour, et je ne peux pas laisser cela arriver.

Il fut empli de honte. Était-il si mauvais pour que le père de Gen déteste l'idée qu'il fasse partie de la vie de celle-ci ? En lui-même, une dangereuse bataille se livrait, mais il ravala ses émotions et garda un visage impassible.

— C'est à cause des piercings ? Du tatouage ? Qu'est-ce qui vous inquiète ?

Jim secoua la tête.

— Bien entendu, ils ne me plaisent pas, mais ce n'est pas le problème. Tu vois, Wolfe, tu es comme moi. Un homme sait en reconnaître un autre. Et je ne peux pas laisser Gen tomber amoureuse de quelqu'un qui finira par la détruire.

Wolfe tressaillit. Il respectait Jim MacKenzie. Il avait fait défaut à sa famille, suivi l'attrait de l'alcool, mais avait réussi à le surmonter et à aider les autres. Il était parvenu à guérir sa famille.

— Je ne comprends pas. Vous êtes un bon mari, un bon père. Vous vous êtes amendé de vos erreurs.

Les prunelles de Jim luisaient de détermination.

— Je suis un alcoolique. J'ai grandi avec des démons à chaque pas. J'ai cru que Maria pourrait me sauver, et pendant un moment elle l'a fait, mais ils m'ont retrouvé et m'ont entraîné dans le fossé. J'ai détruit tout ce que j'avais de bien, ma femme, mes gamins. J'ai apporté la douleur et la peine, et j'ai toujours su que c'était là, attendant dans un coin l'heure de ma faiblesse. Oui, j'ai fini par l'emporter. Je me suis fait aider, je suis allé aux Alcooliques anonymes, j'ai consacré ma vie à aider les autres et à m'assurer que ma famille ne souffrirait plus jamais. J'ai eu de la chance. Ils m'ont pardonné. Mais lorsque je te vois, je vois les mêmes démons dans tes yeux. Tu fuis, tu te bats, mais ils te rattraperont, et tu entraîneras Geneviève avec toi. Je ne le permettrai pas. Pas une nouvelle fois. Elle a trop enduré, et elle mérite une belle vie. Une carrière dans la médecine, pas un compagnon abîmé par la vie.

Ses paroles flottèrent, retombèrent et s'enfoncèrent profondément dans l'âme de Wolfe. Comme une brûlure de cigarette, cela le roussit avant de s'estomper.

Sans vie. Mais Wolfe savait qu'il y aurait une cicatrice pour toujours. Abîmé par la vie. Jim le savait dès qu'il posait les yeux sur lui. Comme s'il savait ce qui était arrivé cette nuit-là, il y a si longtemps.

Les années passées à se reconstruire et à s'entourer grâce au soutien de Sawyer et Julietta se dissipèrent comme un nuage de fumée. D'un seul coup, il était revenu à son point de départ. Sans le sou, vide, vivant sans rien dans les rues. Désirant mourir mais condamné à vivre.

Le père de Gen avait raison.

Elle méritait mieux.

Étonnamment, sa voix était ferme.

— Vous avez raison, bien entendu. Et je comprends.

Jim parut surpris, le dévisageant d'un air soupçonneux. Il l'observa un long moment avant de hocher la tête lentement.

La porte-fenêtre s'ouvrit.

Izzy et Gen sortirent, bras dessus, bras dessous.

— Qu'est-ce que vous faites dehors ? s'enquit cette dernière.

Jim se mit à rire.

— On discute entre mecs, c'est tout. Est-ce que le dessert est prêt ?

— Quasiment.

Gen lui sourit, les yeux éclairés d'une joie secrète d'être avec sa sœur. Cela faisait aussi partie de sa nature. Elle était la lumière, le bonheur, la vie. Elle était… tout.

Il se força à lui rendre son sourire.

— Ça me semble bien. Les moustiques piquent ce soir. Je vous retrouve à l'intérieur.

Il se retourna et rentra, sachant que de nouveau tout avait changé.

25

— Je vais en Italie. Je serai absent un moment.

Gen scruta son profil. Il s'était passé quelque chose. Son habituelle décontraction et sa bonne humeur avaient disparu. À la place se trouvait un homme guindé et réservé qui lui parlait poliment, souriant quand il le fallait et complètement apathique.

— Oh, pour voir Sawyer et Julietta ?

— Oui. Il veut que j'aille les voir. J'ai oublié de t'en parler. Je partirai d'ici un jour ou deux.

Elle fit marche arrière et tenta de suivre. Pourquoi parlait-il bizarrement, comme s'il récitait un discours ? Gen passa en revue les dernières vingt-quatre heures. Non, le sexe avait été dément. Le trajet et le dîner chez ses parents ce soir s'étaient bien passés. Il avait plaisanté, détendu, et l'avait traitée normalement. Puis elle l'avait découvert sur la terrasse avec son père et…

Son père.

Oui. Pendant le dessert, il avait refusé de prendre part à la discussion. Il s'était comporté comme un robot. Il était arrivé quelque chose entre ces deux-là, et ce n'était pas bon. Elle fut prise d'un malaise. Elle allait tuer son père qui s'était immiscé.

Gen demeura calme.

— Ça a l'air génial. Je sais qu'ils te manquent.

— Oui.

— De quoi vous avez parlé avec mon père ?

Il crispa les doigts sur le volant. Bingo.

— De rien.

— Arrête.

Il fronça les sourcils. Ils entrèrent dans Verily et parcoururent Main Street au pas.

— Ce n'était rien. Du football.

— Il ne parle pas de football.

— Du baseball, alors. Les Mets, bien entendu.

— C'était horrible, hein ?

Il ne répondit pas. Elle prit une inspiration et s'apprêta à camper sur ses positions et attaquer le problème frontalement.

Jusqu'à ce qu'elle aperçoive sa maison.

Wolfe se gara le long du trottoir. Le bungalow jaune vif aux volets blancs semblait soudain menaçant et malfaisant. À la peinture en spray rouge sang, on avait tagué le mot « pute » en travers de la façade.

Son ami coupa le moteur et marmonna un juron. Il jaillit de la voiture, passant immédiatement la scène en revue à la recherche d'intrus qui se seraient attardés. Elle sortit, bouche bée devant cette injure haineuse qui détruisait son refuge. Pourquoi ? Pourquoi quelqu'un ferait-il cela ?

David.

Il avait rapporté ses affaires. Quittait l'hôpital. Du moins l'avait-il affirmé. N'était-ce qu'un nouvel angle d'attaque pour la contrôler et la briser mentalement ?

— Reste là. Je vais vérifier la maison.

Elle l'observa faire le tour de la propriété et disparaître à l'intérieur. Au bout d'un moment il réapparut, sortant son téléphone et composant un numéro à trois chiffres.

— Je ne vois personne alentour. J'appelle la police. Tout ira bien.

Un mélange d'horreur et d'indignation s'empara d'elle. Wolfe parlait à toute vitesse au téléphone tandis qu'elle contemplait l'œuvre du vandale. Comment osait-il essayer de la priver de son sentiment de sécurité ? Ce genre d'humiliation portait sa signature. Lâche. Manipulatrice. Elle serra les poings tant elle avait envie de lui rendre la pareille.

Au bout de quelques minutes, une sirène retentit, les lueurs bleues et rouges familières clignotant follement et rompant la sérénité de la petite ville.

La voiture s'arrêta près d'eux et le lieutenant Stone Petty en sortit. Son uniforme était légèrement froissé, mais il irradiait d'une énergie brutale et dominatrice qui rappelait à chacun qu'il était le responsable et que les choses se feraient selon ses conditions. Son regard acéré considéra la scène tandis qu'il s'avançait lentement. Ses chaussures en cuir crissaient sur le béton.

— Mademoiselle MacKenzie. Wolfe. C'est vous qui avez appelé ?

Elle releva la tête très, très haut pour croiser son regard.

— Oui.

— Vous venez de rentrer ?

Il désigna la maison du menton.

— Nous sommes allés dîner chez les parents de Gen. On venait de se garer quand on a vu ça. J'ai fait un rapide tour de la propriété et de la maison, mais je n'ai rien trouvé. Ensuite, j'ai appelé la police.

Le policier pinça les lèvres d'un air désapprobateur.

— N'entrez jamais dans la maison. Appelez toujours des secours – on ne sait jamais ce qu'on va trouver.

Une autre portière claqua. Le lieutenant Devine les rejoignit. Ses mèches caramel étaient légèrement ébouriffées et son uniforme était bien repassé. Il les salua d'un air amical et ouvert, et échangea quelques mots avec Petty.

— L'ex ?

— Peut-être.

Ce dernier se tourna vers eux.

— Avez-vous eu des nouvelles du Dr Riscetti dernièrement ?

Gen opina.

— Il est venu à ma rencontre dans Main Street et a demandé à me parler. Nous avons discuté brièvement et il m'a dit qu'il partait à Boston et que je devrais retourner travailler à l'hôpital. Il s'est excusé de son comportement, mais je lui ai répondu que je ne lui pardonnerais jamais. Il semblait désolé. Il a rapporté mes affaires ce week-end.

Petty hocha la tête, prenant des notes.

— A-t-il dit quoi que ce soit sur Wolfe à ce moment-là ? Vous a-t-il de nouveau menacée ? Insultée ?

— Il a dit que Wolfe était un enfoiré et que je valais mieux que ça.

L'intéressé secoua la tête.

— Il m'a traité d'enfoiré, hein ? Eh bien c'est lui, le véritable enfoiré. Et si vous ne vous y mettez pas rapidement, je ferai les choses à ma façon.

Le lieutenant Petty haussa un sourcil.

— J'espère que j'ai mal entendu. Restez ici, s'il vous plaît. Nous allons fouiller la maison et le terrain puis recueillerons davantage d'informations.

Wolfe bouillonnait d'impatience mais parvint à esquisser un hochement de tête. Le lieutenant Devine leur adressa un sourire compatissant, et les policiers se mirent au travail. L'affreux mot en rouge lui tordait le ventre. « Pute ». Qu'allaient penser les voisins ? Elle voulait le faire disparaître sur-le-champ. Tout nettoyer.

— On va réparer ça, la rassura Wolfe, comme s'il lisait dans ses pensées. Il ne s'approchera pas de toi, Gen. Pas tant que je suis là.

Elle songea au fait qu'il partait en Italie et qu'elle se retrouverait seule dans sa maison autrefois sûre. Pas de panique. Elle irait bien. Si elle avait la frousse,

elle irait chez Kate. Ou Arilyn. Ou chez ses parents. David n'allait plus diriger sa vie, et il était temps qu'elle affronte ce fait.

Gen plissa les yeux en apercevant une silhouette mince et éthérée flotter sur le trottoir. Un fantôme ?

— Est-ce que ça va ? Que s'est-il passé ? J'ai entendu les sirènes et vu les lumières, mais je n'étais pas certaine que ce soit pour toi. Gen, pourquoi tu ne dis rien ?

Elle faillit éclater de rire en voyant Arilyn se précipiter, vêtue d'une longue chemise de nuit en coton blanc. Pieds nus, cheveux lâchés, elle semblait sortie d'un autre siècle, la lune la baignant de brume. Mais ce n'était pas une vision. Des mains fortes l'attirèrent pour une étreinte, comme si elle avait besoin de s'assurer qu'elle était intacte.

— Qu'est-ce que tu fais là ? Je vais bien. On vient de rentrer du dîner chez mes parents et on a découvert ça.

Une lueur farouche s'alluma dans les prunelles vertes de son amie.

— Je garde Robert pour Kate ce soir. Ils sont en ville pour un dîner d'affaires. J'ai entendu les sirènes.

Son regard tomba sur l'injure et elle pinça les lèvres.

— J'en ai soupé. Ton ex m'a officiellement fait sortir de mes gonds. Je vais lui faire la peau.

Il était très rare de voir Arilyn dans une colère quelconque. Gen éclata de rire, son humeur s'éclaircissant devant l'instinct protecteur de mère poule de la jeune femme.

— Prends un ticket, marmonna Wolfe. C'est un homme mort.

— Est-ce que la police est là ? Est-ce qu'ils ont encore mis une éternité à arriver après ton appel ? J'espère que c'est quelqu'un de plus qualifié que Stone Petty. Je ne pense pas qu'il sache ce qu'il fait.

— Mademoiselle Meadows. Quel plaisir de vous revoir. Ou pas.

Arilyn se retourna d'un coup et lui décocha un regard furieux. Le flic la dominait de toute sa hauteur, en dépit de la taille impressionnante de la jeune femme. Mais son amie ne semblait pas s'en soucier, s'avançant et fulminant d'indignation, même en chemise de nuit et pieds nus.

— Est-ce que c'est enfin une preuve suffisante pour enfermer ce dingue ? le défia-t-elle. Ou vous faut-il la police scientifique ou les experts judiciaires ?

— Une insulte taguée ne justifie pas l'intervention de la scientifique, mademoiselle Meadows, répondit le lieutenant d'une voix traînante. C'est moche, puéril et c'est un appel à l'attention. Mais il ne s'agit pas d'une menace de mort.

Arilyn pinça la bouche.

— Génial. Donc David doit la menacer verbalement de meurtre pour que vous fassiez votre boulot ? Est-ce que vous avez l'intention de travailler un peu ou d'attendre qu'elle coure un véritable danger ?

Le lieutenant Petty gronda presque, baissant le visage pour être au niveau du sien.

— Peut-être que si je n'étais pas constamment interrompu par des voisines fouineuses qui croient détenir toutes les réponses, je pourrais utiliser mon temps pour mener l'enquête au lieu de défendre mon travail.

— Je ne fouine pas, rétorqua-t-elle. Et il nous faudrait peut-être un autre policier ici pour confirmer que l'enquête est correctement diligentée.

Gen poussa un couinement. Wolfe ne prononça pas un mot. Devine avait l'air fasciné.

Un muscle se contracta sur la mâchoire de Petty.

— Il vous faudrait peut-être quelqu'un pour vous discipliner et vous sortir d'affaire. Et vu que personne d'autre ne se proposera pour cela, cela risque d'être moi. Que diriez-vous d'une nuit en cellule pour entrave à la justice ?

— Vous n'oseriez pas. D'abord, je vais vous dénoncer. Ensuite je vous attaquerai en justice.

Il éclata d'un rire mauvais.

— Allez-y. Je suis impatient.

Elle hoqueta.

— Je ne vous aime pas !

— Moi non plus.

Il baissa d'un ton, sa voix réduite à un grondement.

— Maintenant, soyez une gentille fille et poussez-vous de mon chemin, que je puisse en finir ici et aller acheter des donuts.

Arilyn recula. Et se tut.

Oui. Le lieutenant Petty remportait le deuxième round.

Le bruit d'un déambulateur qui tapait contre le béton et la lumière aveuglante émanant de la maison de sa voisine leur donna un avertissement. La soirée allait sacrément empirer.

Mme Blackfire les rejoignit, ses petits yeux les considérant par-dessus ses épaisses lunettes. Elle portait des chaussons, un filet à cheveux et une robe de chambre rose délavée. Elle observa le mot rouge sang tagué sur la maison autrefois joyeuse de Gen, les lumières clignotantes, les policiers et la semi-nudité fantomatique d'Arilyn.

— Que se passe-t-il ici ? s'exclama-t-elle. C'est mon quartier et je suis une contribuable. J'exige de savoir qui a fait cela.

— D’autres contribuables, marmonna Petty dans sa barbe. Pourquoi suis-je venu à Verily ?

— Est-ce que c’est à caractère sexuel ? interrogea Mme Blackfire. J’ai vu ça à la télé. Est-ce que cette femme dirige un bordel ?

Gen écarquilla les yeux.

— Non ! Je suis la victime et je n’ai rien fait de mal. Quelqu’un a vandalisé ma maison.

Le lieutenant Devin intervint.

— Madame, vous habitez à côté de Mlle MacKenzie ? Avez-vous vu ou entendu quelque chose ?

Mme Blackfire renifla.

— Non, je me suis endormie tôt devant la télévision. Je me suis réveillée lorsque j’ai entendu les sirènes.

Devine griffonna quelque chose.

— Votre nom, s’il vous plaît.

— Madame Joan Blackfire. Qui ferait une chose pareille ?

Elle regarda Wolfe, les yeux plissés.

— Vous ! Serpent ! Est-ce que vous avez des amis voyous qui veulent mettre la pagaille ?

Gen attendit que Wolfe se mette en colère, mais une lueur d’amusement scintilla dans ses prunelles.

— C’est Wolfe. Et non, mes amis ne feraient jamais cela. C’est son dingue d’ex.

— On ne le sait pas, intervint Petty.

— Peut-être que si vous enquêtiez on découvrirait qui a réellement fait ça, rétorqua Arilyn.

Petty étouffa un juron. Ari lui décocha une œillade noire. Le lieutenant Devine se racla la gorge.

— Pas de preuve d’effraction, donc cela n’a touché que l’extérieur. En dehors du Dr Riscetti, y a-t-il une autre personne que vous soupçonneriez ? Des amies avec lesquelles vous vous seriez disputées ? Des femmes qui seraient intéressées par le Dr Riscetti ?

— Non, répondit Gen. Beaucoup de gens à l’hôpital m’en veulent, mais nous n’avons pas été en contact depuis des semaines. Je ne me suis disputée avec personne. Le seul individu qui paraisse logique est David.

Devine hocha la tête et sortit une carte de visite.

— Voici une entreprise qui pourra effectuer un nettoyage rapide et discret de la maison. Votre assurance devrait couvrir les frais, moins la franchise.

Elle prit la carte, les doigts tremblants.

— Merci. Est-ce que vous nous tiendrez informés une fois que vous lui aurez parlé ?

— Oui. Nous allons le localiser, creuser un peu et voir ce qu'il en ressort. Je vais également interroger vos autres voisins pour savoir s'ils auraient aperçu quelqu'un. Malheureusement, s'il n'y a pas de témoins, nous risquons de ne pas retrouver l'auteur.

Arilyn renifla.

Petty lui lança un regard plein de colère.

— Merci de votre aide, répondit Wolfe. Vous avez nos numéros ?

— C'est bon.

Mme Blackfire éleva la voix.

— Messieurs, tant que je vous ai ici, pourriez-vous jeter un œil à cet arbre ?

Son doigt osseux pointait le grand pin gracieux qui penchait légèrement.

— Il est malade et prêt à tomber sur ma propriété. J'aimerais que vous l'enjoigniez de le faire abattre.

Gen ferma les yeux. La violence de la nuit s'estompait devant le ridicule de toute la situation. Un gloussement faillit lui échapper. Laisser à sa voisine folle le soin de remettre les choses en perspective. L'arbre de la Discorde bruissa légèrement dans le vent comme s'il se moquait d'elle, lui aussi.

Le lieutenant Petty poussa un soupir impatient.

— Il faut appeler votre assurance, madame Blackfire. Ou un arboriculteur. Nous ne pouvons pas régler ce problème.

Elle étrécit les yeux.

— Vous ne faites pas grand-chose pour les contribuables, hein ?

Stone Petty pinça les lèvres et tourna les talons, gagnant la voiture à grands pas. Devine sourit et le suivit.

La voisine finit par rentrer chez elle. Arilyn serra la main de son amie.

— Tu restes chez moi ce soir, Gen.

— Non. Je peux l'emmener chez moi, annonça Wolfe.

Arilyn en fut bouche bée. La revendication allait au-delà de l'amitié pour entrer en plein territoire amants intimes. Le premier instinct de la jeune femme fut d'accepter, mais elle n'allait pas laisser David la chasser de chez elle une nouvelle fois.

— Je reste ici. Ça ira.

Wolfe serra la mâchoire.

— Je ne crois pas que…

— Il ne va pas gagner.

Elle cracha presque ces mots de fureur.

— C'est un lâche et je refuse de quitter ma maison.

Wolfe marmonna un juron avant de hocher la tête.

— Bien. On va rester là.

Arilyn suivait la discussion avec intérêt.

— Préviens-moi si tu as besoin de quoi que ce soit, finit-elle par dire.

— Promis.

Elles s'étreignirent pour se dire au revoir et Arilyn regagna la maison de Kate. Gen tourna la poignée et pénétra dans son bungalow. Wolfe la suivit.

Ils se dévisagèrent en silence pendant un moment.

— Je ne vais plus fuir, finit-elle par annoncer.

— Oui. Je sais. Mais je ne lui fais pas confiance, c'est tout.

Elle posa la carte que lui avait remise le lieutenant Devine et se frotta les tempes.

— Je ne veux pas que tu te fasses de souci à mon sujet pendant ton séjour en Italie. Je demanderai à Arilyn ou à ma sœur de rester avec moi.

— Je pensais avoir une meilleure idée.

— Quoi donc ?

— Accompagne-moi en Italie.

Gen cligna des yeux. Est-ce qu'il était dingue ? Elle ne pouvait pas partir en Italie. Elle était trop occupée à faire des trucs. Le travail. La famille. Les copines. Le travail.

— Je ne peux pas tout lâcher d'un coup et m'en aller en Italie. Ça ne se fait pas. J'ai des responsabilités, ici.

— Tu travailles pour tes meilleures amies. Je pense qu'elles reconnaîtront que tu as besoin de vacances et t'accorderont quelques jours de repos.

Gen secoua la tête.

— Non. Je refuse d'être traitée comme une gamine que tu crains constamment d'abandonner. Je n'irai pas en Italie.

Son lent sourire lui échauffa les sangs, lui fit contracter les orteils et lui flanqua la frousse.

— Je dois juste te faire changer d'avis, pas vrai ?

Elle croisa les bras devant elle.

— Tu ne peux rien me faire faire. Tu penses peut-être que ce comportement d'homme des cavernes au sang chaud est sexy, mais tu te plantes complètement.

Un coin de sa bouche se souleva.

— Tu ferais mieux d'appeler Kate et de lui annoncer que tu pars mardi.

— Je n'irai pas en Italie. Et je ne coucherai pas avec toi ce soir.

Il demeura silencieux, mais son sourire entendu avait des effets dévastateurs sur son ventre et d'autres endroits. Gen se promit de rester ferme sur les deux points.

— Nous verrons.

Elle lui tira la langue et jura sur une pile mentale de bibles qu'elle ne faiblirait jamais.

Jamais.

C'était un affrontement qu'elle allait remporter.

Geneviève n'arrivait pas à y croire.

Elle était en Italie.

Les deux derniers jours avaient filé à toute vitesse. Ses amies l'avaient déchargée de tout travail sans perdre un instant, lui mettant la pression lorsqu'elle avait résisté avec de mauvaises excuses et l'aidant même à faire ses bagages. Elle devait reconnaître une chose à Wolfe.

Il n'avait même pas dit : « Je t'avais prévenue. »

La voiture se frayait un chemin dans les rues encombrées de Milan vers la maison qu'elle mourait d'envie de voir. Des piétons envahissaient les trottoirs, des mobylettes zigzaguaient au milieu de la circulation dans un rugissement, et une lourde brume qui ressemblait à de la pollution était tombée sur la ville. Wolfe riait tandis qu'elle se tournait et se retournait comme une folle, tentant de tout apercevoir, reniflant les parfums délicieux de pain, de café et les odeurs d'échappement qui se mêlaient pour former un bouquet sensoriel.

Le bâtiment effrité de trois étages paraissait un peu décati lorsqu'ils s'arrêtèrent enfin. Hum. Elle aurait imaginé que Julietta et Sawyer vivaient dans une maison, mais l'endroit diffusait un caractère pittoresque qu'elle adorait. La construction était entourée de nombreuses poteries, briques, plantes et fleurs. Le chauffeur prit leurs sacs mais, avant que ses pieds touchent terre, la famille de Wolfe se rua dehors, criant et s'exclamant en italien, et l'étouffa tout entier.

Gen observa la scène. Wolfe n'avait jamais aimé être touché par trop de gens. Quand ils faisaient l'amour, il n'y avait aucune barrière entre eux mais en plein jour, la distance irradiait toujours de lui. Il se montrait systématiquement poli avec les gens, serrait les mains, mais semblait crier « bas les pattes ». Il s'était lentement ouvert avec la famille de Gen, mais paraissait se l'autoriser plutôt que de se laisser baigner d'affection.

Son cœur se serra quand il se jeta dans leurs bras avec un enthousiasme évident, acceptant ce lien d'affection qui était bien plus fort que le sang car il s'agissait d'un amour pur et choisi. Gen refoula des larmes, se régalant de la scène, jusqu'à ce qu'il parvienne à se libérer et lui tende la main. Lentement, elle la prit et il l'attira contre lui.

— J'ai enfin amené Geneviève, dit-il d'une voix bourrue. Je l'ai convaincue de prendre des vacances et de passer du temps avec nous.

— Enfin ! s'écria Julietta, l'attirant pour un câlin familial qui rivalisait avec ceux de sa mère.

Julietta était plus belle que jamais, ses longs cheveux noirs tombant sur ses épaules, ses yeux en amande remplis d'une lueur joyeuse et espiègle. Vêtue d'un pantalon de tailleur noir, d'un chemisier ivoire sans manches et de ballerines, elle irradiait d'élégance et de grâce.

Gen s'esclaffa et lui rendit son étreinte.

— Wolfe ne m'a pas trop laissé le choix. Merci infiniment de me laisser séjourner chez vous.

Sawyer sourit et lui déposa un baiser sur le sommet du crâne.

— On mourait d'envie de te faire venir ici. Tu travailles trop.

Ses prunelles dorées étincelaient d'affection, en totale contradiction avec la vilaine cicatrice qui lui barrait la joue et faisait un crochet sous son menton. Ses lèvres s'incurvaient en un sourire détendu et ses traits minces et anguleux paraissaient plus doux que d'habitude. C'était sans doute à cause de la petite Gabriella. Wolfe disait que Sawyer en était fou et se mettait parfois à babiller en pleine réunion, oubliant qu'il était entouré d'adultes. Elle adorait imaginer un homme si fort et dominateur s'adoucir aux gazouillis d'un bébé.

Julietta glissa un bras sous le sien et la conduisit à l'étage.

— Nous allons manger, nous installer et préparer notre programme. Je sais que tu as envie de faire du tourisme.

— Et du baby-sitting, ajouta Sawyer avec un clin d'œil. Gabby fait la sieste, mais elle sera bientôt levée.

Wolfe poussa un grognement.

— Je savais bien que tu avais besoin de moi pour une raison.

La réponse de Sawyer la laissa sans voix.

— Je n'ai pas besoin de raison pour désirer ta présence ici, Wolfe. Tu m'as sacrément manqué.

Il donna une tape sur l'épaule du jeune homme, et Gen aurait pu jurer que la lumière fit briller un peu d'humidité dans les yeux de son amant, mais celle-ci disparut si vite qu'elle se dit que ce devait être son imagination.

Wolfe sourit en voyant l'expression de Gen quand elle découvrit l'intérieur de la maison. Il savait que l'extérieur était trompeur, mais une fois la porte en arcade franchie, l'endroit éblouissait. Des parquets étincelants, du vieux bois luisant qui sentait la cire au citron, des plafonds voûtés ornés de lourds lustres et tout un assortiment d'antiquités et tableaux qui rappelaient un autre temps. Normalement, il trouvait ce genre de décoration froid, mais pas avec Julietta et Sawyer. C'était douillet, depuis les magazines et livres disposés çà et là, les

couvertures en crochet de couleurs vives, les barrières de porte protégeant les marches ornées jusqu'aux parfums d'ail, de tomate et de pain qui flottaient dans l'air.

Il était chez lui.

Julietta fit visiter les lieux à Gen tandis qu'il gagnait la cuisine avec Sawyer.

— Tu as l'air en forme.

Wolfe lui adressa un sourire.

— Merci. Je parie pourtant que tous les piercings et la coupe de cheveux déjantée te manquent.

Sawyer s'esclaffa et lui tendit une bouteille d'eau.

— Nan, j'apprécie l'homme que tu es devenu. Mais j'ai toujours cru en toi. Je me rappelle encore t'avoir accueilli ce premier jour. En peu de temps, tu avais réussi à tuer tes cheveux, te faire tatouer et poser plus de piercings que je ne peux l'imaginer. Tu m'as lancé un sacré « va te faire foutre ». Tu te rappelles ce que tu m'as dit ?

Comme si c'était hier.

— Je t'ai dit : « Qu'est-ce que t'en dis, maintenant ? Je suis aussi foutu dehors que dedans. Tu veux toujours de moi ? »

Sawyer hocha la tête.

— Je le jure devant Dieu, je crois que je t'ai aimé dès cet instant. Tu étais tellement emmerdant.

Wolfe secoua la tête, prenant une longue gorgée d'eau.

— Il te fallait un défi.

— En effet. Je suis heureux que tu aies amené Gen. Surpris, mais heureux.

— Pourquoi ?

Sawyer fronça les sourcils, comme s'il réfléchissait à la question.

— Tu ne t'es jamais assez soucié de quelqu'un pour avoir envie de le ramener à la maison. Je sais que vous êtes amis depuis longtemps, mais j'ai l'impression que c'est différent. Vous sortez ensemble maintenant ?

Wolfe se raidit. Il ne voulait pas que Sawyer et Julietta croient que c'était permanent ou à long terme. Cela ne ferait que compliquer la situation et éventuellement embarrasser Gen. Mieux valait s'en tenir à l'amitié et ne pas avouer qu'ils couchaient ensemble. Il se força à sourire.

— Non, on est toujours super potes. Vu qu'elle a rompu avec son fiancé, je me suis dit qu'un voyage lui ferait du bien.

Sawyer l'observa un long moment. Ses yeux acérés percèrent et déchiquetèrent ses mensonges, exactement comme quand il était jeune. Mais il accepta ses allégations pour le moment.

— Bien sûr. Quoi qu'il en soit, je suis ravi que vous soyez là tous les deux.

— J’ai hâte de rattraper le temps perdu. Mis à part le baby-sitting, j’ai le sentiment que tu aimerais me parler d’autre chose, non ?

— Oui. Mais j’aimerais qu’on soit tous réunis. Ce soir, si ça te va ? Après le dîner ?

— Absolument. Tu cuisines ?

— Moi ? J’ai déjà cuisiné ?

Wolfe éclata de rire.

— Bien. Certaines choses ne changent pas.

Ils échangèrent un sourire, puis sortirent de la cuisine.

Cela allait être une sacrée semaine.

26

Wolfe était assis dans la bibliothèque, qui faisait également office de bureau pour Sawyer. Installé dans le fauteuil en cuir aux courbes généreuses, il sirotait un cognac en se laissant pénétrer du calme de la soirée. Sur la table basse étaient disposés des biscottis, des pâtisseries de *La Dolce Famiglia* et deux autres verres pleins d'un liquide ambré. Julietta glissa les jambes sous elle, s'accoudant au bras du canapé, et Sawyer, qui était assis dans le fauteuil en cuir assorti à celui de Wolfe face à lui, tenait un dossier sur ses genoux.

L'odeur du tabac à pipe imprégnait l'air ainsi que les parfums d'alcool, de papier moisi et de cuir. Wolfe inspira profondément et se ravit du calme qui s'établissait en lui. Gen s'était retirée tôt dans sa chambre et la fenêtre était ouverte, laissant entrer la douce brise de la terrasse.

— Encore merci pour le dîner, dit-il. Entre Gen et toi qui cuisinez pour moi, j'ai pris du poids. Il faut que j'écrase Sawyer à la salle de sport cette semaine et que je me reprenne en main.

L'intéressé renifla.

— Je suis peut-être vieux, mais je peux te battre quand je veux. La sagesse l'emporte sur l'âge.

— Pas en sport.

Julietta s'esclaffa.

— Vous êtes des gagnants tous les deux. Qu'est-ce que tu entends quand tu dis que Gen cuisine pour toi ? Je croyais qu'elle vivait à Verily.

Il avait complètement oublié qu'ils ignoraient que Gen et lui vivaient ensemble. Temporairement, bien entendu.

— Son ex lui causait des problèmes, alors j'ai emménagé pour un temps. Uniquement pour m'assurer que tout allait bien.

Son regard futé en décela autant que Sawyer, mais elle se contenta de hocher la tête.

— Je vois.

Wolfe ramena le sujet sur un terrain sûr.

— Et si vous satisfaisiez ma curiosité sur le contenu de ce dossier ? C'est un truc sympa ? Est-ce que j'ai hérité ?

Il attendit un rire, mais le visage de Sawyer se contracta, comme s'il était angoissé. Une étincelle d'inquiétude jaillit dans ses prunelles. Wolfe se pencha en avant.

— Je plaisantais. Si c'est un souci, je vous aiderai à le résoudre.

Julietta poussa un soupir discret.

— Pas un souci. En fait, c'est une chose que nous attendons depuis des années. On ne savait pas si ça arriverait. On espère seulement que tu seras aussi heureux que nous.

D'accord, maintenant il avait les jetons.

— Dites, vous êtes en train de me tuer. Est-ce que vous pouvez simplement m'expliquer de quoi il s'agit ?

Sawyer tira un document. Il tapotait à un rythme régulier son doigt sur le dossier bleu, sa jambe tremblant un peu. Oui. Un signe avéré de nervosité de la part de son tuteur d'ordinaire si maître de lui. Avait-il fait une connerie avec Purity ? Leur avait-il causé des problèmes ? La nausée lui noua les tripes.

— Tu te rappelles cette conversation que nous avons eue il y a des années, quand tu avais environ vingt et un ans ?

Wolfe souffla d'un air impatient.

— On a eu des tonnes de discussions. Y en a-t-il une en particulier à laquelle tu fais référence ?

— Ton adoption.

Il se figea. Son regard se posa sur le papier avant de revenir au visage de Sawyer. Il tenta de reprendre ses esprits, ne sachant pas où tout ce dialogue se dirigeait.

— Oui. Tu voulais m'adopter légalement et on est allés à plusieurs reprises au tribunal, mais ça coinçait. À côté de ça, mon changement de nom était une promenade de santé.

Sawyer opina. Julietta noua les doigts, hochant la tête comme pour encourager son mari à poursuivre.

— Nous ignorions ce qui était arrivé à ta mère à cette époque. J'étais plus concentré sur le fait de te protéger du stress. Je ne voulais pas remettre le passé sur le tapis. Alors j'ai demandé à un détective privé de rassembler toutes les informations, et nous y travaillons depuis pas mal d'années.

De la sueur perla sur le front de son tuteur. Wolfe reprit une gorgée de cognac, sachant que les prochaines minutes allaient changer sa vie.

— Nous avons eu des nouvelles de ta mère, Wolfe.

Il baissa la tête, car il lui fallait une minute. Il connaissait la réponse.

— Elle est morte.

Julietta lui pressa la main. Il lui rendit son geste.

— Oui, mon chéri. Elle est morte il y a des années. Nous avons trouvé où elle a été inhumée. Tu pourras aller la voir si tu veux.

— C'était une overdose ?

Une nouvelle pause brève.

— Crise cardiaque. Ça pourrait être la drogue, mais il n'y a pas eu d'autopsie.

Wolfe se demanda pourquoi il ne ressentait… presque rien. En un sens, il avait pleuré la mort de sa mère depuis sa fuite ce soir funeste. Elle était morte à ses yeux, et il avait si longtemps lutté avec cette idée que cette confirmation ne faisait que cimenter la certitude qu'elle ne reviendrait jamais.

— Ça va, dit-il lentement. Je m'y attendais un peu, et j'ai digéré ça il y a un moment.

Sawyer hocha la tête.

— C'est ce que nous espérions, mais parfois l'entendre à voix haute fait ressurgir de mauvais souvenirs.

— Je vous suis reconnaissant d'avoir cherché pour moi.

— Une fois que nous avons pu confirmer ce qui était arrivé à ta mère, d'autres choses se sont mises en place. Nous avons cherché les documents nécessaires, et cela a traîné un moment dans le système judiciaire. Mais nous avons notre réponse.

Wolfe inclina la tête, toujours désorienté.

— Quelle réponse ?

— Ton adoption. Nous pouvons légalement t'adopter, Wolfe. Et nous le désirons, si tu veux bien de nous.

Cette simple affirmation perça le bouclier de son cœur et s'enfouit profondément. Une émotion brute explosa en lui. Son regard passait de l'un à l'autre, relevant l'espoir sur le visage de Julietta, la tension dans la mâchoire crispée de Sawyer. Ils étaient nerveux ? Nerveux à l'idée qu'il ne voudrait pas d'eux ? Les tremblements débutèrent, d'abord avec une minuscule chair de poule qui évolua en frissons qui se mirent à le secouer de l'intérieur. Avant eux, il n'était rien. Ils lui avaient fait une fleur, accueillant un gamin des rues futé avec des problèmes, et ils lui demandaient si cela lui convenait ?

— Nous t'aimons, murmura Julietta. Mais si tu ne veux pas aller jusqu'au bout, nous comprendrons. Nous ne serons pas blessés. Tu seras toujours notre enfant, à tous les égards, mais cela rendrait la chose légale.

Sawyer leva les mains.

— Tu peux y réfléchir aussi longtemps que tu voudras. Si c'est un non, nous n'en reparlerons plus et tu n'auras pas à te sentir coupable. C'est compris ? Ce que tu veux, c'est ce que nous voulons.

Le mot tomba de sa langue et résonna dans le monde.

— Oui.

Ses parents presque officiels le dévisagèrent.

— Oui ? articula Julietta d'une voix étouffée. Tu veux être notre enfant ?

Wolfe laissa échapper un rire tremblant.

— Mais oui, vous me croyez dingue ? J'ignorais totalement que vous continuiez à l'envisager. Je me suis toujours considéré comme votre fils, mais avoir enfin les papiers pour proclamer le tout ? Merde, oui, bien sûr !

Sawyer sourit, le visage illuminé de joie.

— Merde, oui !

Julietta l'étreignit et Sawyer se contenta de sourire comme un idiot, trop bouleversé pour tenter de le prendre dans ses bras, ce dont Wolfe lui fut reconnaissant. Il ne voulait surtout pas chialer comme une madeleine. Mais à l'intérieur, il se sentait… différent. Plus complet.

Il avait vraiment une famille désormais. Légalement. Ils lui appartenaient, tout autant qu'il était des leurs.

Merde. Oui.

Sawyer lui tendit le dossier avec un stylo.

— Il y a une tonne de trucs à signer, mais les avocats ont déjà tout passé en revue. Mais tu devras t'habituer à ton nouveau nom de famille.

— Wolfe Wells.

Il le répéta.

— Hum, ouais. Pas le meilleur, mais heureusement je ne dois plus repasser au collège.

Ils éclatèrent de rire.

Et il signa les papiers.

Gen était allongée sur les couvertures, contemplant le magnifique plafond orné d'une fresque de la Vierge à l'Enfant. Ce n'était sans doute pas terrible si on voulait baiser comme des lapins mais vu que cela n'arriverait pas ce soir, elle ferait peut-être mieux de réciter son rosaire. Sa mère en serait ravie. Plus ou moins.

Pfff.

Elle était épuisée par le voyage, mais elle avait également senti que Wolfe avait besoin d'être seul avec sa famille. Après une sieste, elle était désormais bien réveillée et vibrait d'énergie. Elle n'était pas d'humeur à lire. Son cerveau

ne cessait d'avoir des ratés à cause des signaux mitigés que lui envoyait son amant. Un instant il la traitait comme une pote, l'emmenant en voyage pour être sympa et la protéger du grand méchant loup. Le suivant il la touchait, l'énergie sexuelle se mettait à irradier et ses yeux étaient assombris par cet air affamé, comme s'il aurait aimé se repaître d'elle pendant des heures dans le très bon sens du terme.

Malheureusement, il l'avait clairement installée dans une chambre à l'autre bout du couloir par rapport à la sienne. Comme un signe qu'il n'avait pas l'intention de lui rendre visite. Julietta et Sawyer pensaient à l'évidence que leur amitié n'était que platonique. Il fallait croire qu'il n'y aurait pas d'à-côtés cette semaine. Ce qui était bien. Ils avaient décidé de conserver une relation ouverte et flexible, quand bien même elle était tombée amoureuse de lui.

Un léger coup frappé à la porte résonna dans la chambre.

Elle bondit du lit et ouvrit le battant.

Wolfe se tenait devant elle, appétissant dans son jogging, son débardeur et pieds nus. Ses cheveux étaient ébouriffés comme s'il avait passé les doigts dans ses boucles. Il sentait le savon et un peu l'alcool.

— Je te réveille ?

— Non. Je n'arrive pas à dormir.

Il dansa d'un pied sur l'autre. Ses prunelles bleues s'enflammèrent lorsqu'il la détailla des pieds à la tête, mais il demeura en sécurité dans le couloir.

— Ça te dirait de faire une balade ?

Non. Elle voulait qu'il se déshabille et se mette à l'œuvre dans son lit, mais elle acquiesça.

— Je vais me changer.

— Ça ira.

Elle hésita. Ne s'attendant pas à une visite tardive d'ordre sexuel, elle était vêtue d'un pantalon en flanelle orné de fleurs roses et d'un tee-shirt à col en V assorti. Ses cheveux étaient en bataille à force de tourner la tête sur l'oreiller et elle ne portait pas de maquillage. Gen plissa le nez.

— Je ne ressemble à rien.

Il tendit la main et entrelaça ses doigts aux siens. La chaleur se manifesta comme un courant électrique entre eux. Elle retint tout juste un feulement.

— Tu es un beau rien, lui assura-t-il doucement. Viens juste te promener avec moi.

Elle était tellement gaga de cet homme…

— D'accord.

Elle enfila une paire de Keds et le suivit dans l'escalier jusqu'à l'extérieur.

Il faisait un noir d'encre, en dehors de quelques lampadaires et de la lueur de la lune. Wolfe la guida avec fermeté, gardant sa main solidement arrimée à la sienne. Leurs pieds frappaient les pavés et les anciens bâtiments s'élevaient dans le ciel, les enveloppant et les protégeant comme de magnifiques vieux arbres. Même tard le soir avec les boutiques fermées, des passants s'attardaient à siroter un expresso, serrant de larges sacs de l'une des plus célèbres rues du shopping au monde, la Via della Spiga.

Wolfe semblait marcher au hasard. Il balançait le bras d'avant en arrière, plongé dans un silence confortable, et elle se détendit. Quand il prit enfin la parole, il lui annonça la nouvelle bouleversante comme si c'était la chose la plus naturelle du monde à dire. Comme s'il avait toujours partagé des détails intimes avec elle.

— Sawyer et Julietta m'ont légalement adopté.

Elle trébucha et il la rattrapa vivement. Gen hoqueta et se cramponna à sa main.

— Quoi ?

Son lent sourire éclaira ses traits. Seigneur, qu'il était sexy. Magnifique. Sexy.

— Oui. C'était la grande nouvelle et la raison pour laquelle ils souhaitaient que je vienne. On a essayé il y a des années mais ils n'arrivaient pas à retrouver ma mère, et la paperasse était un gros bordel. On est allés plusieurs fois au tribunal, mais il n'en est pas sorti grand-chose. J'étais parti du principe que Sawyer avait lâché l'affaire, mais il a travaillé dessus tout ce temps.

— Qu'as-tu appris au sujet de ta mère ?

Le sourire s'effaça.

— Elle est morte.

— Je suis navrée.

Il hocha la tête.

— Je l'ai perdue il y a longtemps. Je n'arrive même pas à être triste. Elle n'était plus ma mère.

Ces simples mots lui déchirèrent le cœur. Être brisé en deux par un de ses parents et détruire l'amour et la confiance innés d'une telle relation la hantait. Mais Gen savait qu'il ne voulait pas de sa compassion, ni de ses larmes, ni de sa pitié. Il les refuserait. Elle le considérait comme vainqueur. Il était parti, s'était reconstruit et avait trouvé une famille pour l'aimer et le chérir.

— Je déteste ce que tu as dû subir, avoua-t-elle doucement. Je l'aurais tuée moi-même à mains nues pour t'avoir fait du mal. Mais tu t'en es sorti. Et même si un morceau de papier est important, Julietta et Sawyer ont toujours été ta

famille quoi qu'il en soit. Je suis ravie qu'on puisse célébrer le fait que ce soit légal.

Le regard de Wolfe se perdit dans la nuit, comme s'il essayait d'exprimer ses pensées.

— Je n'arrive pas à croire qu'ils aient voulu de moi, finit-il par expliquer. J'étais un emmerdeur. Je veux dire, bien sûr que je voulais d'eux, mais l'idée qu'ils n'aient jamais cessé d'essayer de m'adopter me laisse sur le cul.

Elle se hissa sur la pointe des pieds, posa les mains sur ses joues et le força à se tourner vers elle. Elle mémorisa chaque trait bien-aimé : la barbe de trois jours autour de sa mâchoire, le fier nez de travers, les épais sourcils noirs et ses yeux d'un bleu vif qui conservaient des secrets qu'il ne partagerait jamais. Gen prononça les mots d'une voix étranglée.

— Parce que tu leur procures autant de joie, Wolfe. Tu es spécial. Ils t'aiment plus que tu ne peux l'imaginer, parce que tu leur as fait le plus précieux des cadeaux : ta confiance, ton amitié, ton respect, ton cœur. Tout ce que tu es.

— Cela ne suffira jamais.

Elle sourit de cette affirmation ridicule et, avant qu'elle puisse refermer les barrières, son âme s'échappa, libre.

— Ne te rends-tu pas compte de qui tu es ? De la façon dont tu rends les gens heureux ?

L'univers pencha sur son axe. Retint son souffle. Et attendit.

— Tu ne réalises pas combien je t'aime ?

Il se figea. Cela lui rappela un personnage de dessin animé avec une bulle de mots au-dessus de sa tête, attendant une réponse. Gen avait envie de baisser la tête, d'en rire et de revenir à leur accord. Mais il était trop tard. Elle ne pouvait pas ravaler la vérité, ni ses véritables sentiments. Il n'apprécierait peut-être pas mais, mince, il allait devoir commencer à les affronter.

Les secondes s'écoulèrent. Une minute. Il ne remua pas, refusa de parler, se contenta de l'observer avec une faim dévorante qui lui en apprit davantage que n'importe quelle réponse.

Il posa le front contre le sien, secouant la tête de gauche à droite, comme pour essayer de nier l'instant.

— Qu'es-tu en train de me faire ? murmura-t-il. Cela va nous conduire au désastre.

Un demi-rire lui échappa. Son souffle passa sur les lèvres de Wolfe.

— Oui. Sans doute.

— On devrait revenir à comme c'était avant. Ce serait mieux.

— Je n'en ai pas envie.

— Je ne peux pas te donner ce que tu désires.

Elle ferma les yeux et se cramponna à lui. Il en était capable mais ne s'en rendait pas compte. Il refusait de le croire.

— Je ne suis pas d'accord.

— Tu es si têtue. On ne devrait plus coucher ensemble. C'est devenu trop compliqué.

— Alors refuse-moi.

Ses lèvres hésitèrent à un centimètre des siennes.

— Je ne peux pas. Je suis fichu. Mais je ne veux pas te faire du mal.

Il appuya la bouche, se retira, glissa sur ses lèvres. Elle referma les bras autour de ses épaules.

— Alors ne m'en fais pas, répondit-elle dans un murmure.

Avant de l'embrasser.

Quelle douceur. Ses genoux cédèrent et elle s'affala dans ses bras tandis qu'il glissait la langue entre ses lèvres pour la boire. Il l'embrassait comme si elle était un précieux trésor, fragile et méritant la tendresse la plus exquise. Un gémissement se coinça dans sa gorge tandis qu'il la vénérait de sa bouche, sa langue et ses lèvres, laissant son corps lui donner ce que son esprit ne pouvait pas lui accorder.

Tout.

— Emmène-moi au lit.

Son exigence le fit rire. Il lui taquina l'oreille, mordit le lobe et lui caressa le dos avec de grands gestes lents.

— Une dernière fois.

— Une dernière fois, répéta-t-elle.

Le mensonge lui fut facile à prononcer tandis qu'il la soulevait dans ses bras et la ramenait à la maison. Elle se fichait qu'il lui fasse l'amour avec autant de soin et d'attention. Elle lutta contre l'orgasme pour se délecter de chaque caresse et chaque baiser qu'il déposait. Quand il finit par plonger en elle, elle se laissa aller, explosant autour de lui, se répétant encore et encore un autre mensonge en même temps qu'il passa la nuit à la revendiquer.

Elle l'aimait assez pour deux.

— Je suis nerveuse.

Wolfe baissa les yeux. Elle se tordit les mains et s'arrêta sur le perron. D'un seul coup, les années défilèrent et le souvenir lui revint de plein fouet. Se tenant devant la porte de Mama Conte pour la première fois, dans ses beaux vêtements et ses chaussures raides, attendant un dîner de famille dont il ne voulait pas et auquel il ne croyait pas. Le ressentiment et la détresse de croire qu'elle se

moquerait de lui ou n'approuverait pas sa présence. La peur d'entrer dans une vraie maison avec une vraie famille et de ne pas en faire partie.

Il rejeta cette image. La mère de Julietta, Mama Conte, était une légende, et bien que Gen meure d'envie de la rencontrer, il comprit sa brusque inquiétude. En dehors d'avoir élevé quatre enfants et fondé l'empire familial de pâtisserie, *La Dolce Famiglia*, elle semblait capable de cibler les secrets d'une personne avec une facilité déconcertante.

— Elle va t'adorer, crois-moi. Quand Alexa et Nick lui ont rendu visite il y a un moment, Alexa a appris à faire des pâtes maison sous ses instructions, et cela te ferait peut-être du bien d'en faire autant.

Cela lui valut un sourire et un coup de poing dans l'épaule.

— Abruti. Tu veux seulement que je te fasse la cuisine.

— Évidemment.

Il ouvrit la porte et ils entrèrent. Gen scruta la scène et Wolfe sut ce qu'elle éprouvait. Il s'en souvenait bien et le tableau, les sons et les odeurs le frappaient toujours violemment à chaque visite.

Ils avaient emprunté le funiculaire pour monter et marché jusqu'à une maison vaste mais intime située sur les collines de Bergame. Des balcons en fer forgé étaient ornés de pots en argile avec des géraniums colorés et d'autres fleurs. Les jardins élaborés faisaient le tour de la maison et s'étendaient derrière, menant à un patio où la famille aimait boire du vin et du cappuccino et paresser au soleil devant les collines qui s'étalaient devant eux. La maison elle-même avait ce caractère italien qu'il aimait tant, depuis les parquets nus couverts de tapis jusqu'aux photos tapissant les murs et encombrant les meubles, tous les chemins menant à la cuisine, qui formait le cœur et l'âme de la maison Conte.

Gen eut un hoquet de stupeur. La solide table en pin se dressait au milieu. La cuisinière et les plans de travail étaient remplis d'ingrédients frais, de la mozzarella et des tomates coupés en tranches, et jusqu'à des bouteilles d'huile d'olive et des paniers d'ail. Des plantes aromatiques en pots étaient disposées le long de la fenêtre. Des serviettes colorées étaient dispersées un peu partout, et la table était déjà mise avec des assiettes bordeaux et des bols aux motifs joyeux posés sur une nappe en dentelle blanche. Sur l'épaisse planche à découper, on trouvait du pain frais et croustillant et des casseroles bouillonnaient, la vapeur et toute une variété d'odeurs alléchantes luttant pour l'emporter.

Le nirvana.

Il y avait peu d'endroits où il se sentait parfaitement en paix, mais la cuisine de Mama Conte en faisait partie. La femme qui s'occupait de la dizaine de récipients sur la cuisinière se retourna, un sourire accueillant aux lèvres tandis qu'elle s'essuyait les mains sur son tablier et s'avançait.

— Oh, *mamma mia*, je n'avais même pas entendu la porte ! Satanée ouïe. Ne vieillis pas, mon garçon. Ce n'est pas bon.

Wolfe la prit dans ses bras et faillit rire de la force farouche de son étreinte. Les mains abîmées avaient pétri la pâte tant d'années qu'elles étaient plus puissantes que celles de certains habitués des salles de sport avec lesquels il s'entraînait. Sa canne était appuyée au plan de travail contre lequel elle se reposait un peu à cause de son arthrite. Ses longs cheveux gris étaient remontés dans son habituel chignon et elle portait une robe-tablier rouge, un tablier et des chaussures confortables. Wolfe savait qu'elle avait été belle autrefois, comme en témoignaient les lignes gracieuses de son visage, ses pommettes hautes et ses yeux noirs d'encre rieurs qui lui rappelaient tellement Julietta et sa sœur, Carina. Elle lui asséna un coup de torchon avec une facilité experte lorsqu'il finit par s'écarter.

— Où sont tes manières ? Tu amènes une fille et tu ne commences pas par me la présenter ?

Le rouge lui monta aux joues. Il s'éclaircit la voix et se tourna.

— Geneviève MacKenzie, je te présente Mama Conte.

Gen sourit et ouvrit les bras. Mama la serra tout aussi étroitement, et la scruta d'un œil acéré qui faisait partie de son charme.

— Tu es aussi belle qu'Alexa. J'ai pu rencontrer tes nièces quand elle et Nick sont venus me voir et ont séjourné ici. C'est toujours un de mes souvenirs préférés.

— *Grazie*. C'est aussi l'un des souvenirs préférés de ma sœur. Vous lui avez donné le sentiment d'être la bienvenue et, désormais, elle prépare des pâtes maison pour toute la famille.

Mama Conte rejeta la tête en arrière et éclata de rire.

— Et toi aussi, contrairement à la femme de mon fils Michael. Margherita essaie toujours d'esquiver la cuisine mais elle fait bien d'autres choses, alors je lui pardonne.

Wolfe sourit. Maggie rangeait la cuisine – une des activités qu'elle aimait le moins. Mama Conte adorait se quereller avec sa belle-fille et était tombée sous son charme dès la première fois. Elle avait même été présente pour la naissance des jumeaux de Maggie et Michael.

— Entrez et asseyez-vous. Où sont Julietta et Sawyer ?

— Juste derrière nous. Gabby faisait la sieste alors ils ont décidé d'attendre un peu.

Mama Conte secoua la tête.

— Ah, une fois que les *bambini* arrivent, c'est un nouveau monde. C'est épuisant, joyeux, et la plus grande aventure qu'on puisse vivre, non ?

Il prit un morceau de pain, le trempa dans l'huile d'olive et le poivre, et le tendit à Gen. Habitué à donner un coup de main en cuisine quand il venait, il versa le chianti et se servit une tranche.

— Assieds-toi, lui ordonna Mama Conte alors qu'il essayait de l'aider. Je veux tout savoir de New York. Parle-moi de Purity et de ce que tu manigances.

Il se lança dans une brève explication, conservant un ton léger, et Gen se joignit à lui. Il fut surpris lorsqu'elle avoua qu'elle avait fui son mariage, et que Wolfe l'avait aidée. Et encore plus stupéfait quand elle fit part de ses difficultés à retrouver le chemin de la médecine, remettant en question toutes les décisions qu'elle avait autrefois juré connaître. Il la laissa parler, adorant la façon dont elle se livrait si franchement, sans se rendre compte que c'était un don. Mama Conte écouta, l'encouragea et partagea quelques pépites de sagesse qu'il faudrait un jour coucher dans un livre pour le vendre.

Quand Julietta et Sawyer arrivèrent avec la petite Gabby, ils s'installèrent pour un énorme festin, la musique italienne s'échappant en fond des haut-parleurs. Un nouveau cadeau de Michael, reconnut-elle, et même si elle préférait réfléchir posément en silence, elle affirmait qu'elle s'était mise à écouter de la musique plus souvent. La petite passa de bras en bras et Wolfe la câlina gentiment, la douce odeur de talc et d'innocence s'insinuant dans ses narines et l'apaisant.

— À mon tour, réclama Gen en tendant les bras.

Il lui remit le bébé, toujours le moment le plus effrayant avec des tout-petits, et l'observa contempler Gabby avec une totale adoration.

Une vague d'émotion brute s'abattit sur lui. Son souffle s'arrêta.

Une image de Gen tenant son bébé – leur bébé – le frappa au ventre. Elle lui embrassa le sommet du crâne, murmurant des petits riens qui firent gazouiller Gabby, et la pièce se mit à tourner autour de lui comme s'il était sur une balançoire folle.

Que se passait-il ? Oui, il aimerait voir grandir sa Gabby. Il adorait participer à de grandes réunions de famille où les gamins couraient partout. Mais les enfants ne faisaient pas partie de son avenir. Il ne s'en était jamais soucié avant. Sérieux, il n'y avait même jamais songé. Mais en regardant Gen, la façon dont elle s'adaptait à la perfection à la cuisine de Mama Conte, un bébé dans le bras, fit un peu balbutier son cœur.

Pourquoi maintenant ? Pourquoi voulait-il, avait-il besoin, désirait-il vivement l'idée d'un avenir tout à coup ?

Il repoussa son assiette, ayant perdu l'appétit. Il effleura les deux bracelets de cuir qui faisaient désormais partie de son anatomie et s'efforça de ne pas se rappeler.

Il demeura silencieux le reste du repas. Au moment où la grappa, les fruits, le fromage et les pâtisseries firent leur apparition, Gen poussa un grognement.

— Je ne sais pas si je peux, geignit-elle. J'ai trop mangé.

Mama Conte secoua la tête d'un air désapprobateur.

— Et si tu allais prendre l'air et marcher un peu ? Ça t'aidera à digérer ; tu ne peux pas rater la tarte aux pommes.

Wolfe s'esclaffa tandis que Gen se frottait la panse, tentant de l'aider à digérer.

— Viens, je vais te montrer la terrasse.

Ils restèrent dehors, contemplant les collines vallonnées et la verdure qui ne cessait de s'épanouir. L'odeur de la terre et des citrons flottait autour d'eux. Il tendit le bras pour l'étreindre, avant de se rendre compte soudain qu'il n'en avait aucun droit. Plus maintenant. S'il voulait faire revenir leur relation à l'amitié, il devait cesser de la toucher comme un amant. Pour l'instant, c'était trop dangereux.

Elle se rapprocha, comme pour refermer les bras autour de sa taille, et il se déplaça rapidement, se dirigeant vers la balustrade.

— Belle nuit.

Il refusait de regarder en arrière, le cœur battant. Est-ce que ce serait toujours aussi dur ? Serait-il un jour capable de la regarder, de tirer sur ses boucles, de contempler son visage sans la désirer avec une faim qui n'était jamais satisfaite ?

— Oui.

— Est-ce que tu t'amuses bien jusqu'à présent ?

— Comment le contraire serait-il possible ? Je suis en Italie, avec ta famille et toi. On m'a nourrie, gâtée, chouchoutée. J'adore Mama Conte et Gabby. J'ai fait du shopping dans certaines des boutiques les plus huppées du monde, circulé dans les rues sur une mobylette et t'ai embrassé au clair de lune.

— Gen…

— J'aime t'observer ici. Tu es différent, plus ouvert. Pendant tout ce temps, j'ai cru que je faisais partie de ce cercle restreint.

— C'était le cas. Ça l'est. Nous sommes amis depuis longtemps.

Les mots jaillirent de sa langue, résonnant désormais comme une malédiction.

— Je tiens à toi.

— Pas assez pour partager ton passé. Pas assez pour me mettre dans ton lit sans mentir sur notre véritable nature.

Il tressaillit. Elle allait le tuer. Le déchiqueter en morceaux sanguinolents et éparpiller ses cendres. Pourquoi fallait-il qu'elle en exige tant à présent ? Il tenta de garder une atmosphère légère.

— Je t'en ai plus raconté qu'à quiconque. Tu sais pour ma mère droguée, les années passées dans la rue, la façon dont Sawyer m'a découvert. Que veux-tu de plus ?

— Tu le sais.

Il refusa de jeter un coup d'œil dans son dos. Il garda les yeux rivés au paysage et pria pour qu'elle n'approche pas. Elle ne le fit pas. La distance entre eux béait comme un espace interminable qui s'élargissait à chaque seconde où il demeurait silencieux. Des oiseaux poussèrent un cri perçant. Le léger bourdonnement des discussions et des rires en provenance de la cuisine s'échappait par la fenêtre. Il finit par prendre la parole.

— Cela ne ferait aucune différence.

Le soupir de Gen lui blessa les oreilles. Le cœur. Elle était si triste et pourtant elle restait là, se battant pour une chose qu'il ne pourrait jamais lui accorder.

— Et que dis-tu de cette question : qu'est-ce que *tu* veux, Wolfe ?

Son corps, son âme, son cœur. Être suffisamment homme pour tout lui donner. Avoir le courage de faire un pas en avant et de tenter le coup.

Au lieu de quoi, il mentit.

— Ceci. Nous. Amis pour toujours. Nous avons décidé d'inclure le sexe tant que cela n'affectait pas notre relation. Mais il faut avouer que la situation devient compliquée. Faire marche arrière pourrait être une bonne idée désormais.

Elle ne répondit pas.

Il ne se retourna pas.

La porte-fenêtre s'ouvrit et la voix de Mama Conte résonna, forte et vraie.

— Venez, les enfants. Nous sommes prêts pour le dessert.

Quand Wolfe eut enfin le courage de se retourner, Gen avait déjà disparu à l'intérieur.

Les hommes s'en allèrent.

Vincent Soldano était allongé par terre en position fœtale, berçant son corps brisé. L'horreur de ce qu'ils lui avaient infligé, ce qu'ils l'avaient forcé à faire, passait et repassait en boucle dans son esprit comme un disque rayé. Il enfonça les ongles dans ses tempes et tenta d'arracher les images, les souvenirs, mais il était si profondément englouti dans la souillure qu'il savait qu'il ne s'en extirperait jamais.

C'était fini.

Si seulement il s'était enfui. Si seulement il n'avait pas attendu. Hier, il aurait eu une vie à vivre. Aujourd'hui, il ne lui restait que la honte, la saleté et un cauchemar si vif qu'il ne dormirait plus jamais.

Il ne pouvait pas vivre ainsi. Ne vivrait pas ainsi.

Le léger murmure de voix dehors lui parvint au travers des murs minces. Il tourna la tête pour regarder, sa vision floue notant à peine les objets et la familiarité de la pièce dans laquelle il avait grandi. Il faillit vomir lorsqu'il aperçut la photo de sa mère et lui des années plus tôt sur le miroir ébréché.

Il n'avait plus de mère.

Il désirait le silence. Le vide. Chacun de ses muscles était douloureux et le brûlait, mais il parvint à ramper par terre, cherchant quelque chose, n'importe quoi, un signe.

La lumière fit scintiller la lame du couteau.

Des centimètres lents et douloureux jusqu'à ce qu'il l'atteigne. Sa main trembla quand il s'en empara. Sa tête bourdonnait d'une souffrance, d'une rage, d'une douleur si brutes et entières que Vincent savait déjà que sa santé mentale l'avait abandonné, s'était échappée de lui avec ces hommes et leurs mains brutales, leurs doigts et leurs corps immondes.

Il ne serait plus jamais propre.

Il leva le couteau et tourna le poignet.

Puis il se mit à couper. Encore et encore.

Lorsque le sang commença à couler, riche et rouge, la paix vint enfin.

Vincent Soldano s'allongea par terre et attendit la mort.

Il avait quatorze ans.

27

Wolfe bondit du lit, un cri coincé dans les poumons. La sueur dégoulinait sur son corps et il passa vivement la main sur ses poignets, sentant les bracelets de cuir qui le protégeaient, bloquant le souvenir. Il prit une longue inspiration, fit appel à sa routine et tenta d'apaiser son cœur tambourinant.

Se penchant en avant, il posa les mains sur ses genoux et lutta contre la nausée. Cela faisait un moment que la scène ne s'était pas rejouée de façon aussi nette dans sa tête. Bien entendu, les cauchemars étaient réguliers mais, à la façon de vieux ennemis, ils avaient appris à vivre l'un avec l'autre. Parfois, il dormait. Parfois non. L'accord avait été conclu avec le diable des années plus tôt. Quand celui-ci venait lui rendre visite, il allait à la salle de sport et évacuait par l'effort le reste de ses souvenirs.

Les images du passé explosaient dans sa tête. Le couteau. Les hommes. L'horreur. La lâcheté.

Dehors. Il fallait qu'il sorte.

Laissant les rênes à son instinct de survie, Wolfe enfila un short, attrapa ses baskets et partit.

Descendre l'escalier.

Traverser le couloir.

Encore des marches.

Allumer la lumière. La pièce s'éclaira, un havre dans la nuit, un endroit que Sawyer avait fait construire pour eux deux lorsque les démons leur rendaient visite.

La salle de sport était équipée de murs insonorisés, d'un putain de système de son et de tous les appareils imaginables. Il enfila ses gants et se dirigea tout droit vers le sac de boxe. Des haltères étaient dispersés sur le sol de béton, et des matelas étaient disposés çà et là. Une barre fixe, un rameur et d'innombrables instruments de torture et de guérison se tenaient devant lui, lui offrant un aperçu du retour au vrai monde.

Il appuya sur le bouton du haut-parleur et Kiss se mit à déferler en vagues de métal.

Oui, Sawyer était venu récemment.

Wolfe se mit à l'œuvre.

Où allait-il ?

Gen était allongée dans le noir et écoutait quelqu'un descendre l'escalier. Cela venait du bout du couloir où se trouvait Wolfe. Elle devrait rester ici et essayer de se rendormir. Il avait plutôt bien exprimé sa détermination à la remettre dans la case « amie » même après leur incroyable nuit de sexe, d'orgasmes et de tendresse. Il refusait seulement de la regarder à présent, choisissant de lancer des discussions ridicules, de baisser la tête et de rester loin d'elle au cas où elle lui sauterait dessus.

Ce qu'elle avait eu envie de faire. En plus de le frapper. Mais elle conservait sa dignité et tentait de se remémorer les conseils d'Arilyn. Vivre l'instant. Ne pas analyser ni poser de questions. Laisser le moment présent guider la relation. Ne pas mettre la pression.

Les conseils d'Arilyn étaient vraiment pourris.

Et puis merde. Elle allait le suivre. Gen savait déjà qu'il souffrait régulièrement de cauchemars. Parfois, elle se levait pour aller aux toilettes et découvrait des draps emmêlés sur le canapé où il dormait. Elle savait qu'il aimait aller à la salle de sport ou courir, mais lorsqu'elle essayait de le questionner à ce sujet, il se refermait.

Elle se déplaça pieds nus et tenta de suivre sa piste. Il lui fallut quelques essais et l'exploration de différentes pièces de la maison avant d'enfin découvrir une autre porte qui donnait sur un escalier descendant. La poignée tourna facilement sous ses doigts.

Elle entra.

Les accords audacieux du heavy metal, brutaux et furieux, hurlaient dans les haut-parleurs. La pièce était remplie d'équipements sportifs, mais il n'y avait qu'un seul point focal quand elle referma le battant derrière elle.

Wolfe.

Il se tenait au centre de la pièce. Un large sac de boxe pendait à une chaîne. Il portait des gants et ses bracelets en cuir, des baskets aux pieds, torse nu.

Elle inspira brusquement.

Il était magnifique. À vif. Ses poings se déplaçaient dans un brouillard de coups, attaquant le sac encore et encore, des directs acérés, des gauches vicieux, les pieds bien campés alors qu'il tabassait un truc imaginaire, quelque chose qui l'avait brisé et changé à jamais. Son bassin tournait à chaque coup, mettant en

valeur ses tablettes de chocolat. Le serpent luisait de sueur, se contorsionnant sur son corps comme un ami et un confident.

De la sueur tombait de ses cheveux, de ses sourcils, dégoulinant sur sa poitrine. Ses prunelles étaient réduites à deux fentes noires, concentrées sur une autre époque, la haine et la fureur émanant de lui par vagues. Elle demeura parfaitement immobile, n'osant respirer, les yeux rivés à la masse de muscles durs comme du béton, aux biceps saillants, aux cuisses puissantes. Son corps ressemblait à un fauve bien entraîné, lisse, doré et puissant, et le désir s'abattit sur elle, faisant vibrer un gémissement dans sa poitrine. De la chaleur se répandit dans ses veines et sa fente s'humidifia, prête à l'accueillir.

Gen ignorait combien de temps elle l'observa ou quand il finit par se rendre compte de sa présence. Avec un coup de pied féroce, le sac se balança et capitula devant la brutalité de Wolfe, qui tourna la tête.

Leurs regards s'affrontèrent. S'emprisonnèrent.

Le temps s'arrêta.

Il avait le souffle court. Sans jamais rompre le lien, une faim et une rage farouches étincelaient dans les prunelles bleues et, pour la première fois, Gen eut peur.

Il n'était pas civilisé. Elle avait pénétré un lieu qu'il interdisait aux autres de visiter. Gen entraperçut la bête sombre qui rôdait derrière les barrières, mais Wolfe la tenait enchaînée, au plus profond des oubliettes, inadaptée au contact humain. À cet instant, alors qu'elle l'observait, elle comprit qu'elle venait d'entrer en enfer.

— Il faut que tu sortes.

Il avait les mâchoires serrées et cracha presque les mots. Le serpent semblait lui murmurer des ordres à l'oreille.

— Tout de suite.

Elle faillit partir. Savait que cela vaudrait mieux. Mais elle avait atteint un tournant et avait une dernière chance de le pousser à s'ouvrir. S'ouvrir à elle. Lui laisser l'occasion de la laisser l'aimer. Dans cette pièce, ce soir, il fallait libérer les démons.

— Non.

Un grondement monta de sa gorge.

— Ne traîne pas dans le coin, Gen. C'est dangereux pour toi.

— Je ne veux pas être protégée de toi.

Elle jeta un coup d'œil délibéré au sac.

— Un cauchemar ?

La douleur gravée sur son visage lui donna envie de pleurer, gémir, s'en aller. Mais elle resta, se jurant d'assister à la fin atroce, peu importe le résultat.

Ils se devaient bien cela l'un à l'autre.

— Ouais. J'en fais de temps à autre, je préfère les évacuer par l'effort. Seul.

— C'est peut-être le souci. Tu es seul depuis trop longtemps.

— Je ne suis pas en état pour ça maintenant. Retourne au lit et on discutera demain matin.

— Et si je n'ai pas envie de discuter ?

Il marmonna un juron bien senti. Elle baissa les yeux et observa son érection dure comme l'acier tirer le tissu de son short.

— Je ne crois pas non plus que tu sois d'humeur à discuter.

— Arrête. Je ne suis pas sans danger.

Elle se rapprocha d'un pas.

— Revoilà cette expression. « Sans danger. » Est-ce qu'on a besoin de se protéger l'un de l'autre ? De se protéger du monde ? Et si tu me disais ce que tu veux vraiment et que tu arrêtais tes conneries épuisantes ?

Elle frissonna en apercevant la lueur à peine civilisée dans ses iris.

— Je veux que tu ramènes ton cul là-haut, loin de moi. Je ne tiens qu'à un fil et, si je craque, je vais te faire du mal.

Gen étira les bras, paumes vers le haut.

— Chaque fois que tu me fuis ou que tu m'exclus, tu me fais du mal. Que se passait-il dans ton cauchemar, Wolfe ? Je sais que c'était horrible. À quel point ?

Elle l'entendit grincer des dents.

— Horrible. Et rien que tu aies besoin d'entendre. Tu veux baiser ? Très bien, remonte m'attendre là-haut et je te donnerai ce que tu veux.

Elle ne flancha pas. Entendit la douleur et le désespoir dans ses intonations. Gen tint bon et alla plus loin.

— Parle-moi de l'horreur. Des cauchemars. Est-ce que ça a un rapport avec les bracelets que tu portes aux poignets jour et nuit ? Ceux que tu touches constamment comme pour te rappeler que tu n'es pas mort ?

Le choc dans son regard la détruisit. Il cligna des yeux, la dévisagea comme si elle était sur le point d'attaquer, aussi parla-t-elle d'un ton plus doux et fit-elle un minuscule pas en avant, les bras toujours ouverts.

— Chaque fois que tu refuses de partager cela avec moi, tu donnes davantage de puissance à ce souvenir. Il devient plus atroce et plus malfaisant quand tu ne le mets pas en pleine lumière. Tu es déjà un survivant. Que se passait-il dans le cauchemar ?

Un fil fragile craqua et, soudain, il se changea en créature sauvage, l'humain à peine reconnaissable. Les pupilles dilatées, il rugit et attaqua le sac comme s'il avait envie de l'attaquer elle. Il frappa des pieds et des poings, cogna avec rage,

mais Gen ne bougea pas, ne cilla pas, le laissant déverser le tourbillon jusqu'à ce qu'il soit vidé.

— Dégage.

— Non. Parle-moi de ton cauchemar.

Une lamentation s'échappa de ses lèvres. Il arracha les gants et les jeta par terre. Elle l'observa alors qu'il était happé par le passé, confronté aux souvenirs qui défilaient devant lui, et il parla enfin.

— Ma mère s'est trouvée à court de drogue. Elle était tellement défoncée depuis tellement longtemps qu'elle n'arrivait plus à réfléchir. Elle n'était même pas là ; ce n'était qu'une coquille vide qui autrefois se faisait passer pour ma mère. Les hommes voulaient davantage de fric pour la drogue. Ce soir-là, j'avais prévu de fuir. J'avais tout préparé, mais ils sont venus dans ma chambre.

Il ferma les yeux. La sueur coulait de son front.

— Ils m'ont violé. Tabassé. Et quand ç'a été fini, j'ai su que j'étais mort à l'intérieur. Exactement comme ma mère.

Elle ne s'arrêta pas, le poussant davantage, certaine qu'elle mourrait avec lui à la fin du récit.

— Qu'est-ce que tu as fait, Wolfe ?

Il ouvrit et referma la bouche. Il souleva les paupières et considéra d'un regard vide le mur, le corps tremblant légèrement. Puis il baissa lentement la main, tirant sur les bracelets pour les ôter. L'horreur déferla sur elle. Les cicatrices étaient profondes et sombres, un enchevêtrement de lacérations sans motif particulier qui marquait sa peau.

— J'ai pris le couteau. Il fallait que ça s'arrête. J'ai entaillé mes poignets encore et encore. Puis j'ai attendu la mort.

Elle sentit de l'humidité sur ses joues mais l'ignora, concentrée à lui arracher le reste de l'histoire, suppurant comme une infection qui le tuait lentement.

— Mais tu n'es pas mort. Que s'est-il passé ?

— Je me suis évanoui. J'étais si heureux… J'ai cru que j'étais libre. Mais je me suis réveillé dans le même lit, poignets bandés, du sang partout. Je sais pas combien de temps j'étais dans les vapes ni ce qui est arrivé. Je me suis levé, j'ai regardé dehors, mais y avait personne. Ma mère était partie. Les pièces étaient vides. Je me suis barré.

— Où es-tu allé ?

— J'ai marché. Une éternité. Dormi dans les bois. Attendu la mort. Je me rappelle pas trop les premiers jours. J'ai trouvé un restaurant et demandé à manger, ils m'ont nourri. J'ai volé. Trouvé des endroits où dormir. Fait profil bas. J'ai fini par croiser deux autres gars comme moi. Ils m'ont appris à survivre. À tabasser les pigeons pour leur piquer leurs affaires. À rester loin des flics et

des refuges. Tu vois, ce n'était qu'un jeu au début. Je m'étais dit que je finirais par mourir, soit dans un combat au couteau, soit en taule. Mais c'est jamais arrivé. Les jours ont continué à passer et je me suis habitué à l'existence. Mais dès que je regardais mes poignets, je me rappelais cette nuit-là. Alors j'ai commencé à les couvrir. À ne pas les voir. À faire comme si ce n'était pas arrivé. À refuser de me souvenir.

Chaque parcelle d'elle mourait d'envie et brûlait de le prendre dans ses bras, pleurer, l'étreindre. Connaître enfin la vérité et pourtant se sentir si éloignée de Wolfe lui déchirait l'âme. Il lui échappait peu à peu et, par pur désespoir, elle traversa la pièce et l'agrippa par les épaules.

Les prunelles vides s'emplirent d'émotions. Une sauvagerie qui lui fit enfoncer les ongles dans sa peau et le secouer de toutes ses forces.

— Mais tu t'es souvenu. C'est arrivé, et tu as survécu. Tu es ici à présent, avec moi.

— Je ne suis pas entier.

Ces simples mots la déchiquetèrent comme un rasoir. Elle posa les mains sur ses joues, lui maintenant la tête.

— Tu es entier. Ils ont brisé ton corps, pas ton âme. Ta mère t'a brisé le cœur, mais pas ton essence. Chaque jour où tu choisis de vivre, de tenter ta chance et de laisser les gens t'approcher, comme Sawyer, Julietta, Gabby et moi, tu leur balances un gros « allez vous faire foutre ». Tu es entier.

Il frissonna, glissant les mains autour d'elle comme s'il avait un besoin vital de la chaleur de sa peau pour faire fondre la glace.

— Sur le fil. Je peux pas tenir le coup.

En un éclair, elle reconnut l'étroite limite entre douleur et plaisir, entre survie et mort. Les émotions agitées étaient trop à supporter et il lui fallait une échappatoire, quelque chose à quoi se raccrocher et pour quoi lutter. Il lui fallait quelque chose de bon, de pur et de réel pour remplacer l'horreur. Cherchant frénétiquement à le tirer de l'endroit où vivaient ses démons, elle céda à son instinct.

— Tu n'es pas obligé de tenir le coup.

Elle enfouit les doigts dans ses cheveux et l'attira. Pressée contre lui, sentant chaque muscle et la sueur qui luisait sur sa peau, elle dit d'un ton farouche contre ses lèvres :

— Je suis celle qui t'aime. Sers-toi plutôt de moi.

Le désir s'enflamma. Il tenta de la repousser, mais elle se cramponnait à lui comme une folle, sentant le mur entre eux prêt à s'effondrer.

— Non, je vais te faire du mal.

Elle lui mordit profondément la lèvre et enfonça les ongles dans son cuir chevelu.

— Parfait. Baise-moi. Prends-moi. Je suis déjà à toi. C'est ça qui est réel et bon.

Un grondement sourd lui échappa et il l'attrapa, la souleva pour qu'elle enroule les jambes autour de sa taille. Son souffle était saccadé.

— Gen…

— Ici et maintenant, avec nous. Ce sera magnifique. Sers-toi de moi et souviens-t'en.

Elle s'empara de sa bouche, enfonçant profondément la langue, se noyant dans son goût musqué et paradisiaque d'homme absolu. Il tremblait de tout son corps comme s'il était pris de fièvre puis il lui rendit son baiser, l'enchaînant à lui de ses bras semblables à des barreaux de fer.

Ils burent, se délectèrent et ondulèrent, la faim les poussant à aller plus vite et plus haut. Il tituba sur quelques pas, la déposant sur le banc de musculation, et lui arracha son tee-shirt. Elle lui saisit les épaules, se cambrant, acceptant la morsure de ses dents sur ses tétons, la succion violente de sa bouche, ses coups de langue. Ôtant son bas de pyjama, elle se retrouva nue et offerte sur le banc. Tirant sur le short, Gen referma les doigts sur son érection et serra fort, lui arrachant des jurons, lui griffant les testicules jusqu'à ce qu'il la repousse en arrière.

— Écarte les jambes. Cramponne-toi à la barre.

Elle obéit, cherchant désespérément à lui donner tout ce qu'elle avait. Il se positionna pour dominer son corps nu, les mains refermées sur ses seins, son pénis juste à l'entrée de son intimité. Elle se sentait gonflée et en manque, comme si sa première poussée allait la faire jouir.

— Tu es à moi.

Il s'enfouit profondément. Elle poussa un cri lorsque son piercing toucha son point G.

— Oh, mon Dieu.

Il recommença. Il lui saisit les genoux et la força à les remonter encore, si bien que chaque mouvement de va-et-vient provoquait un plaisir si intense qu'il en était presque douloureux, et elle tenta de s'échapper.

— C'est trop.

— Pas assez.

Une autre poussée. Plus rapide. Plus violente. Plus profonde. Elle secouait la tête mais il refusa sa capitulation, la forçant à tout accepter de lui, le claquement de leurs corps et les mouvements frénétiques se faisant plus pressants, la faisant décoller si haut qu'elle ne pensait pas pouvoir redescendre un jour.

— Wolfe !

— Jouis. Jouis pour moi, Gen.

L'orgasme épuisa chacun de ses muscles, se contractant sans merci au point que son cri déchira l'air et fut étouffé par les lèvres de son amant sur les siennes. Elle ondulait des hanches, impuissante tandis qu'il se répandait en elle, la suivant dans la jouissance, et les spasmes continuaient, encore et encore…

Elle ne se rendit même pas compte qu'elle pleurait avant que des sanglots s'échappent de ses lèvres. Il lui murmura des paroles apaisantes et la prit dans ses bras, la berçant tandis qu'elle pleurait pour le garçon qu'il avait été, la douleur qu'il avait endurée et la façon dévastatrice dont elle l'aimait plus que quiconque au monde.

Elle pleura pour lui, pour elle, et pour la peur que ce soir ne lui suffise pas à l'aimer comme elle en avait besoin.

Il la tint ainsi un long moment. Finalement, une fois qu'elle fut calmée, il la reconduisit à l'étage, la borda dans le lit et s'installa avec elle. Refermant les bras autour de sa taille, il l'attira tout contre lui. Elle leva ses poignets endommagés et marqués à ses lèvres et les embrassa doucement.

Ils s'endormirent.

Il avait disparu.

Gen roula sur le flanc et observa le mur. La lumière du matin s'insinuait à l'intérieur. Il lui avait fait l'amour deux fois de plus cette nuit, transcendant le physique. Ils s'étaient étroitement enlacés à l'âme l'un de l'autre, si proches qu'ils n'étaient plus des individus mais brûlaient comme un seul être.

Elle ne serait plus jamais la même. N'aimerait jamais quelqu'un comme elle aimait Wolfe. La nuit dernière aurait pu être le début d'un nouveau chapitre. Un où l'amitié s'était transformée en amour et en une relation avec laquelle grandir.

Au lieu de quoi, Gen avait l'intuition qu'il s'était agi de l'adieu de Wolfe.

Lentement, elle s'assit. Elle grimaça en sentant les quelques hématomes sur son corps, mais nulle douleur ne pouvait se comparer à celle de son cœur brisé. L'odeur de sexe et de musc lui monta aux narines. D'une façon ou d'une autre, elle devait trouver un moyen de le toucher, sans quoi elle serait forcée de prendre l'unique décision restante.

L'abandonner.

Gen se doucha et s'habilla avant de gagner la cuisine. Julietta jonglait avec le bébé sur la hanche, une spatule à la main et le téléphone coincé sous son oreille. Un flot d'italien se déversait à toute vitesse :

— *Sono sulla mia strada. Rimanere li*.

Elle jeta le combiné par terre.

— *Che idiota !* Pourquoi dois-je traiter avec des hommes entêtés ?

Gen prit le plat d'œufs et de légumes, puis le bébé.

— Je me pose la même question.

Julietta secoua la tête, déposa deux assiettes et installa Gabby dans le transat. Deux tasses de café fumantes étaient disposées sur la table.

— Bois. La caféine améliore les choses. Est-ce que Wolfe se comporte comme un *idiota* ?

Elle eut un rire étranglé.

— Oui. Apparemment, nous sommes dans une impasse.

Gen se souvint que son hôtesse ignorait leur liaison « amicale et plus si affinités ».

— Je veux dire, à propos de notre amitié, bien entendu.

Les lèvres de Julietta s'incurvèrent en un sourire entendu.

— Ah, tu crois que je suis une *idiota* ? Je sais que vous couchez ensemble. Je sais que tu es amoureuse de lui et qu'il est amoureux de toi, et qu'il est sans doute déchiré par le déni et le passé et qu'il refuse d'affronter la vérité d'une relation. Je brûle ?

Gen la dévisagea.

— Comment le sais-tu ?

Julietta secoua la tête et reprit du café.

— C'est inscrit sur ton visage et sur le sien. Wolfe est mon fils. Je savais qu'un jour il tomberait amoureux et qu'il aurait du mal. Il ressemble beaucoup à Sawyer et nous avons eu un parcours difficile à faire. Est-ce que je peux aider, peut-être ?

Gen poussa un soupir.

— Je ne crois pas. C'est à lui de faire un choix. Je ne peux plus jouer à ça, à une amitié qui a évolué. Je ne peux pas revenir en arrière.

— Tu ne devrais pas avoir à le faire.

Elle se tapota les lèvres du doigt.

— Il a vu un psy, mais il existe une part au plus profond de lui que personne ne peut toucher. Je ne l'ai jamais vu aussi ouvert que quand il te regarde. Son cœur est plus léger et il est plus en paix. Tu le rends heureux.

Gen refoula des larmes. Elle détestait pleurnicher comme une gonzesse.

— Merci. Cela a beaucoup d'importance.

— T'a-t-il parlé de son passé ?

Sa gorge se serra, mais elle se força à prononcer les mots.

— Oui. Il a fini par tout me raconter.

La jeune femme hocha la tête, plongeant dans un silence pensif.

— Il t'a fait un don. Mais en dehors de Sawyer, et peut-être son psy, il n'en a jamais parlé à personne. Je crois qu'il y aura toujours une part d'ombre en lui que nous ne comprendrons jamais réellement. Mais j'ai appris à Sawyer qu'il n'était plus obligé d'y vivre. Ils méritent tous deux bien davantage.

Sa voix se fêla et ses yeux papillotèrent devant les souvenirs du passé de son mari. Gen l'observa, apaisée parce qu'elle comprenait et avait affronté les mêmes obstacles. Mais désormais ils avaient une famille et un avenir plein de promesses. N'était-il pas possible de connaître le même bonheur avec Wolfe ?

— Que dois-je faire ? murmura-t-elle. Je l'aime.

Julietta lui serra la main.

— Bats-toi. Je me suis battue pour Sawyer mais ça n'a pas été simple.

— Et s'il ne veut pas se battre pour moi ?

Elle écarta la main et la tristesse passa sur son visage.

— L'amour est un choix, non ? dit-elle doucement. Parfois, on ne peut pas tout faire.

Le portable de Gen se mit à vibrer, interrompant la discussion. Elle jeta un coup d'œil à l'identifiant. La police de Verily.

— Désolée, je dois répondre.

— Fais. Je vais préparer Gabby.

Gen décrocha et se rendit dans la bibliothèque.

— Allô ?

— Docteur MacKenzie ? Ici le lieutenant Petty.

— Bonjour, lieutenant. Avez-vous mis la main sur David ?

— En fait, oui. Il était à Boston à ce moment-là. Les témoins corroborent son alibi.

Son optimisme s'envola.

— Il aurait eu un moyen de s'esquiver ? De pousser quelqu'un d'autre à le faire ? Je ne comprends pas.

— On a eu le type. Enfin, la fille.

Ses intonations reflétaient la dérision.

— Connaissez-vous une certaine Sally Winters à l'hôpital ?

La pièce se mit à tourner. *Quoi ?*

— Oui. Nous étions collègues. C'est une de mes amies. Êtes-vous en train de m'annoncer qu'elle a fait ça ?

— Oui. Elle était de nouveau en train d'inscrire les mots « menteuse » et « pute » sur votre maison hier soir quand l'une de vos voisines l'a surprise en flagrant délit. On nous a appelés et nous avons arrêté Sally avec la bombe de peinture à la main. Elle a tout avoué.

— Quelle voisine ?

— Mme Blackfire.

Gen secoua la tête. Elle s'imagina sa voisine fouineuse avec un télescope et réprima une crise de rire. Il fallait croire que l'espionnage se révélait parfois pratique.

— Comment l'a-t-elle surprise ?

— Elle a dit qu'elle n'aimait pas que des graffitis endommagent la valeur immobilière du quartier, alors elle a fait le guet ces dernières nuits.

Un soupçon d'humour transparaissait.

— Elle est un peu soupe au lait. Elle a tenté de porter plainte contre Sally Winters, mais il s'agit de votre propriété. À vous de voir. Quoi qu'il en soit, Sally a reconnu qu'elle avait couché avec David après votre rupture et cru que ce serait permanent. Elle craignait qu'il veuille se remettre avec vous, alors elle a concocté un plan pour vous faire peur.

Gen se mordit la lèvre. Quelque chose clochait toujours. Même si Sally était intéressée, tout cet épisode hurlait à la manipulation.

— Êtes-vous certain que David ne l'a pas encouragée à le faire ?

Un bref silence au bout du fil.

— Elle nie, mais je n'en serais pas surpris. Néanmoins, j'ai consigné sa déposition. Mais j'ai besoin que vous reveniez au poste.

Savoir que sa collègue et amie pouvait s'abaisser à ce point lui faisait de la peine. Elle savait également comment fonctionnait David. Il lui avait probablement promis un avenir à deux sans lui parler de Boston. Il avait semé l'idée de ce qu'il voulait que Sally fasse. Le soulagement lui détendit les muscles. David ne la poursuivrait plus, surtout après l'arrestation de Sally. Elle était enfin libre.

Il était maintenant temps de faire son baroud d'honneur.

— Merci, lieutenant. Je rentrerai demain, si c'est acceptable.

— Bien entendu. Contactez-moi quand vous serez là.

Ils se dirent au revoir, et elle raccrocha.

C'était bizarre, comme si une partie de sa vie se mettait également en place, trouvant un nouveau centre dans son schéma de vie. Elle avait de nouveau envie de devenir médecin, retourner à l'hôpital et finir ce qu'elle avait commencé. Elle voulait reconstruire sa relation avec sa jumelle et dégager davantage de temps et d'équilibre pour ses amies.

Et elle voulait Wolfe.

Elle le débusqua dehors, sur le balcon. Buvant son café, contemplant les rues, plongé dans ses pensées. Elle s'arrêta pour l'examiner.

Le mannequin millionnaire devenu gérant d'hôtel portait son habituelle combinaison d'un short et d'un tee-shirt. Ses pieds nus étaient posés sur la table

basse. Des boucles chocolat tombaient en désordre autour de sa tête et l'odeur familière de citron, de savon et de café s'accrochait à lui. Elle imagina se réveiller sans lui le matin, ne pas l'embrasser le soir. Elle mourait d'envie d'être celle qui tuerait les araignées pour lui, lui ferait la cuisine, lui crierait dessus et lui ferait l'amour à chaque moment libre.

Hier soir, il lui avait livré la vérité.

À présent, il devait lui livrer son cœur.

— Wolfe.

Il sursauta, faisant déborder son café. Reposant les pieds par terre, il épongea et remit la tasse sur la table à côté de lui.

— Désolé. Je ne t'ai pas entendue.

Ils se dévisagèrent. Se rappelèrent. Elle posa les yeux sur ses poignets, à nouveau couverts par les bracelets en cuir. Il tira dessus puis s'immobilisa.

— Comment tu te sens ? demanda-t-elle doucement.

— Bien.

— La police a appelé. Ils ont trouvé le coupable.

Il fronça les sourcils. Elle détailla rapidement le scénario, et il parut accepter l'explication.

— Je leur ai dit que je rentrais demain.

— On peut faire comme ça, oui. Je t'aiderai à repeindre.

— J'ai décidé de retourner à l'hôpital.

Il hocha la tête, comme s'il essayait de suivre le rythme.

— Bien. Tu mérites d'y être. Ce sera peut-être un peu dur au début mais tu peux le gérer. Je l'ai toujours su.

— Wolfe ?

— Oui ?

— Je t'aime.

Il tressaillit. Pâlit. Le cœur de Gen se serra, mais elle s'était engagée dans son baroud d'honneur et franchement, elle donnerait tout. Combien de fois s'étaient-ils fait part de leur amour mutuel ? En amitié, avec des rires et de l'amusement ? Les mots étaient sortis si facilement avant et pourtant, aujourd'hui, ils avaient une toute nouvelle signification et étaient coincés profondément, là où on avait enfoui les souvenirs. Refusant de sortir.

— Eh bien, nous sommes amis.

Elle carra les épaules sous le coup d'une douleur brutale.

— Pas comme ça. Je t'ai toujours aimé comme un ami. Mais maintenant, c'est plus. Je t'aime comme un homme. Comme mon amant. Comme mon partenaire.

Il bondit en arrière, pressant le dos contre le balcon.

— Pourquoi est-ce que tu fais ça maintenant ? Rentrons, remettons-nous au travail et voyons ce qui arrive.

Un rire nerveux lui échappa.

— Il s'est passé plein de trucs cette nuit, et je t'ai dit des choses que personne ne sait.

— Est-ce que tu m'aimes ?

Il écarquilla les yeux. Gen aurait juré qu'il était déjà en train de calculer ses chances de sauter par-dessus le balcon plutôt que d'affronter ses questions. Elle réduisit la distance, le forçant à lui faire face.

— La nuit dernière avait davantage de sens pour moi. Tu m'as fait un don en me révélant la vérité. Mais c'est plus que cela. Je te regarde dans les yeux et je vois un homme que je désire de tout mon cœur. Je te veux dans ma vie, plus que comme ami. Est-ce que tu en as envie, toi aussi ?

Il déglutit. La dévisagea. La peur à l'état pur brillait dans ses prunelles bleues.

Et il ne répondit pas.

Gen s'arrêta à quelques centimètres de lui.

— Je t'aime, répéta-t-elle. Maintenant, j'ai besoin de savoir ce que tu éprouves pour moi. La vérité.

Le soleil brillait, chaud et fort. Le vrombissement des mobylettes et le cliquetis des talons sur le trottoir se faisaient entendre. Il ne bougea pas, ne cilla pas, aussi immobile qu'une statue. Ou qu'une victime observant son agresseur passer à l'attaque.

Les doigts de Gen se mirent à trembler. Son ventre se noua de terreur. Elle était en train de le perdre et elle ignorait quoi faire pour l'engager au grand saut, le pousser à se battre pour elle, à reconnaître ses vrais sentiments.

— S'il te plaît, dis quelque chose, murmura-t-elle. N'importe quoi. Je ne peux plus continuer comme ça. Je me bats pour nous deux mais si tu ne me donnes pas le moindre signe, quelque chose qui me fasse espérer, je vais…

Elle eut du mal à poursuivre, luttant contre les émotions à vif qui l'ébranlaient jusqu'à la moelle. Gen l'attrapa par son tee-shirt, le tirant en avant. La chaleur entre eux se manifesta et enfla.

— Je me moque de ton passé. Je m'intéresse à ton avenir – avec moi – mais tu dois le dire. Bon sang, Wolfe, dis quelque chose !

Le silence était assourdissant.

Elle lâcha prise. Il la dévisageait, refusant de parler. Gen recula d'un pas, puis d'un autre, jusqu'à ce que son dos appuie contre le battant et qu'un espace aussi large et profond que le Grand Canyon se dresse entre eux.

C'était fini.

C'était fini.

Il le savait. Il avait senti ce qui allait arriver lorsqu'elle l'avait rejoint sur le balcon. Elle était si belle… Même alors qu'il demeurait planté là, elle avait levé son menton obstiné et l'avait défié. *Je t'aime*. Des mots qui avaient touché une corde sensible en lui et l'avaient guéri. Des mots qui avaient touché une corde sensible en lui et l'avaient détruit.

Julietta, Sawyer, Gabby et Mama Conte, c'était différent. Ce n'était pas le genre d'amour qui vous consumait, vous dévorait entier et rendait tout désordonné, terrifiant et sanglant. Ce genre d'amour, cette possessivité d'être et de donner le monde à une personne, c'était impossible. Il finirait par lui faire du mal, parce qu'il était abîmé. Il avait fait des choses terribles. Les années de violence dans la rue. Tabasser des étrangers et leur arracher leur innocence. Voler. Se faire violer par des monstres. Il n'était pas assez propre ni bon pour quelqu'un comme elle. Il ne se faisait pas confiance pour élever une famille, être un conjoint et un père sain. Et si un jour les démons l'assaillaient et l'avalaient ? Elle méritait mieux, et s'il pouvait la protéger en ne prononçant pas les mots qu'elle avait besoin d'entendre, qu'il en soit ainsi.

Son propre père le savait. Il lui avait jeté la vérité au visage.

Jim connaissait les démons et avait dit que ceux-ci revenaient toujours. Il ne laisserait pas ces enfoirés les entraîner tous les deux en enfer.

Elle s'éloigna. Le froid s'insinua dans sa poitrine, l'engourdissement familier enveloppant ses organes et l'attirant dans le néant.

Dis quelque chose.

Cette supplique et les larmes dans ses yeux le hanteraient à jamais.

Il ouvrit la bouche.

La voix de Gen se brisa comme un millier de morceaux de verre fragile.

— Je ne peux plus continuer comme ça.

La porte se referma.

Wolfe se retourna. Elle était partie. Il l'avait fait. Il avait rompu les derniers liens entre eux. Peut-être que, avec du temps, ils pourraient retrouver leur amitié. Il enfouirait ses émotions, attendrait d'avoir fait un deuil convenable, et l'approcherait à nouveau. Au moins elle était à l'abri. Elle remettait sa vie sur les rails, redevenait elle-même.

Il attendrait. Pour le moment, il demanderait à Sawyer de la laisser rentrer chez elle afin qu'elle dispose du temps nécessaire pour l'oublier. Il reviendrait d'ici quelques jours, ferait profil bas et se réintroduirait lentement dans sa vie. À distance. En toute sécurité.

Comme un ami.

Dis quelque chose.
Wolfe inclina la tête et se rappela qu'il avait fait la seule chose possible.
Il l'avait sauvée de lui-même.

28

Geneviève se glissa dans l'alcôve et esquissa un grand sourire. Ses meilleures amies poussèrent des cris d'approbation et poussèrent vers elle une margarita bordée de juste assez de sel. Aujourd'hui, c'était son dernier jour chez Kinnections avant de reprendre officiellement son internat. Après une longue discussion avec Brian sur ses options, un échange à cœur ouvert avec certaines personnes clés de l'hôpital et une conversation sur les actes de vandalisme perpétrés par Sally contre sa maison, Gen se sentait mieux préparée. Elle était chirurgienne et il était temps de saisir son avenir. Il y aurait beaucoup de fantômes à affronter, mais elle était enfin prête à les abattre.

— Vous allez me manquer, les filles, déclara-t-elle en levant son verre.

Kate, Arilyn et Kennedy choquèrent leurs verres et burent.

— Je m'étais plus ou moins habituée à vous avoir tout le temps près de moi.

Kate haussa un sourcil.

— Cela ne changera pas. Je sais que tu vas être très occupée, Gen, mais je ne veux plus que tu nous glisses entre les doigts comme avant. Il te faut un équilibre. Tu as besoin de nous.

— Tout à fait, renchérit Arilyn. La vie passe trop vite et, même si le travail est important, cela ne fait pas tout.

— Oui, dès que tu commenceras à te comporter de façon bizarre ou secrète, on te traînera dehors pour une soirée beuverie, l'informa Kennedy.

Gen s'esclaffa.

— Merci, les filles. C'est agréable de revenir au *Mugs*.

Elles se lancèrent dans une discussion très féminine où il était question de chaussures, des derniers couples réunis par Kinnections et des projets de mariage de Kate. Elle remarqua l'hésitation de son amie à aborder les détails et lui prit immédiatement la main.

— Kate, écoute-moi. Je sais que la situation a été inconfortable à cause de l'explosion de mon mariage. Mais je suis si heureuse pour Slade et toi. Parce que

vous m'avez montré la différence entre un vrai mariage d'amour et ce qui rend bien sur le papier. Parler de robes, de dragées et de fleurs m'amuse, ça ne me rend pas triste. C'est compris ?

L'intéressée opina et son visage se détendit.

— Je me sentais tellement mal. Tu es ma demoiselle d'honneur et je ne voulais pas que tu regrettes d'avoir accepté.

— Jamais. Ce sera un mariage légendaire et être à tes côtés me rendra heureuse. Maintenant, ça suffit les conneries.

Kate éclata de rire.

— D'accord. À présent, est-ce que quelqu'un peut m'aider à convaincre ma mère de ne pas remplacer les dragées par des brownies à la marijuana ?

Ken haussa un sourcil.

— Je crois que je vais l'encourager.

Arilyn demeura étrangement silencieuse pendant la tournée suivante. Enfin, Gen se pencha et haussa d'un ton pour se faire entendre :

— Ari ? Qu'est-ce qu'il y a ? Tu sembles distraite. Ça va ?

Kate et Kennedy échangèrent un coup d'œil entendu. Arilyn esquissa un sourire, mais celui-ci était faible en comparaison de son habituel sourire Freedent sincère qui rendait tout le monde heureux.

— Je me suis trompée, finit-elle par dire.

Gen pencha la tête.

— Trompée sur quoi ?

Une étincelle de regret brilla dans les iris verts.

— Je t'ai dit qu'il valait mieux laisser l'instant présent te guider. Ne pas discuter des termes d'une relation, ni des règles, ni des véritables sentiments. Je pensais ce que j'affirmais à l'époque, mais ces derniers temps, je me dis que je me trompe lourdement.

Kate commençait à arborer sa mine sévère. Gen comprit qu'elle était sur le point de battre comme plâtre Monsieur Yoga. Ken avait carrément serré les poings comme si elle s'apprêtait à s'entraîner.

— Est-ce qu'il s'est passé quelque chose ? s'enquit-elle gentiment. Est-ce qu'il t'a fait du mal ?

La thérapeute secoua sa chevelure blond vénitien scintillante avant de s'immobiliser.

— Pas encore. Mais c'est de la lâcheté. Si on aime quelqu'un, il faut être honnête et courageux. Lui dire directement et exploser ces foutues règles. Parce que je commence à croire qu'il ne devrait y avoir aucune règle quand on aime quelqu'un.

Gen faillit s'écrouler de douleur. L'image de Wolfe lui traversa l'esprit, et la peine ne s'améliora pas. C'était une souffrance aveuglante, à couper le souffle, qui faisait gémir son cœur. Depuis qu'ils étaient rentrés deux semaines plus tôt, il était parti de chez elle et gardait ses distances. Quelques SMS, quelques appels. Une nuit, elle aurait pu jurer qu'elle avait aperçu sa voiture garée au bout de sa rue mais quand elle était sortie pour enquêter, le véhicule avait disparu.

Elle le sentait partout, et néanmoins nulle part. Depuis ce jour fatal sur le balcon, Gen se rendait compte qu'elle ne pouvait plus vivre sa vie dans un constant état de manque. Ce serait peut-être douloureux, et elle s'inquiétait aussi de ne jamais vraiment tourner la page – de finir par chercher un compagnon qui ne serait qu'une pâle copie de l'homme qui détenait son cœur. Mais elle allait mettre toutes les chances de son côté.

Cette fois-ci, il n'y aurait pas de lot de consolation de l'amitié. Ces comédies romantiques avaient raison après tout.

Le sexe entre amis foutait tout en l'air.

Le groupe poussa un soupir de compassion.

— Je suis désolée, Ari, dit-elle. Quand j'ai fini par avouer la vérité à Wolfe, il ne pouvait pas me donner ce dont j'avais besoin. Mais tu as raison. Je pense qu'il vaut mieux le découvrir tôt que tard.

— Oui.

Elles burent leurs cocktails tandis que la musique hurlait dans le fond.

— Crois-tu que Wolfe reviendra vers toi ? interrogea Arilyn.

Son estomac se noua.

— S'il n'est pas prêt à s'engager complètement, je ne veux pas en entendre parler. Et s'il tue le temps en se disant que tout disparaîtra et qu'on peut redevenir potes, il va être cruellement déçu.

— Il ne serait jamais stupide à ce point, répondit la thérapeute. Wolfe est un type relativement intelligent.

Kennedy renifla.

— Il a un pénis. Crois-moi, il risque d'être stupide, surtout depuis que Gen l'a fait partir en vrille. Aucune femme ne lui a jamais demandé davantage qu'un rapide coup d'un soir et une discussion intéressante. Il ne sait pas comment gérer parce qu'il n'a jamais été amoureux.

— Je déteste l'amour, grommela Arilyn.

Encore un échange de regards entre Kate et Kennedy.

Gen poussa un soupir et finit sa boisson.

— Moi aussi. L'amour, ça craint.

Ken leva la main et attira l'attention d'une serveuse.

— Et voilà la raison pour laquelle on a créé l'alcool, mes chéries. Une nouvelle tournée, s'il vous plaît.

Elles se regardèrent et se mirent à rire.

Wolfe attendit de l'apercevoir sur le trottoir.

Il était assis dans sa voiture, dans le noir, attendant la femme qui avait remplacé ses cauchemars et hantait désormais ses rêves. Depuis cette nuit fatale, les choses étaient froides et figées entre eux. Il avait été prêt à endosser la responsabilité et faire le dos rond jusqu'à ce qu'elle se calme et se rende compte qu'ils étaient mieux en tant qu'amis.

Mais la dernière quinzaine avait failli le tuer.

Elle était retournée à l'hôpital. Il était si fier d'elle. Parfois, quand il n'arrivait pas à dormir, il roulait jusqu'à Verily et se garait dans sa rue. Contempler son bungalow jaune soleil le rendait heureux. À présent que David était sorti de sa vie et installé à Boston, à présent que la coupable avait été arrêtée et punie, la situation était redevenue normale.

Et leur relation devrait en faire autant.

Il retint son souffle quand la lune éclaira sa silhouette. Elle était magnifique. Elle était sans doute sortie avec les filles au *Mugs*. Elle portait un jean moulant, des sandales à talons hauts et un top doré brillant plein de paillettes et de dentelle. Ses cheveux formaient des boucles serrées qui cascadaient sur ses épaules en un désordre soyeux. Des lèvres rouges boudeuses articulaient les paroles d'une chanson qu'il n'entendait pas. Oui, forcément *Mugs*. Ses hanches ondulaient un peu alors qu'elle suivait le rythme imaginaire et montait le perron en sautillant. La lumière du porche s'alluma.

Puis elle disparut à l'intérieur.

Il avait les mains moites. Wolfe jura à voix basse et sortit de la voiture. Il refusait d'être une mauviette. Bien entendu, il l'avait blessée, mais cela valait beaucoup mieux que de la voir se mettre à le haïr lorsqu'elle se rendrait compte qu'il n'était qu'à moitié homme. Le viol et la tentative de suicide avaient effacé une partie de son être. Il s'était reconstruit, mais il y avait trop de violence dans son passé. Elle était pure. Il était souillé.

Elle était mieux sans lui.

Il s'essuya les mains sur son jean et remonta le trottoir. Il resterait léger, amical et poli. Juste pour prendre des nouvelles, peut-être partager une bière. Elle le laisserait sans doute entrer et commencerait à lui pardonner. Elle comprendrait certainement pourquoi il avait agi ainsi et se rendrait compte que la situation redeviendrait agréable entre eux.

Il toqua.

Son visage se figea dès qu'elle l'aperçut.

Il sentit son cœur vaciller avant de plonger.

Sa voix était un jet de glace.

— Qu'est-ce que tu veux ?

Wolfe tenta de ne pas tressaillir. Cela ne lui ressemblait pas. Gen ne le traiterait jamais comme un étranger malvenu.

— T-te voir. Prendre des nouvelles. Ça fait trop longtemps.

Il attendit comme un abruti sur son perron tandis qu'elle le considérait comme un insecte qu'elle envisageait d'écraser. Sa colère enfla. Pour l'amour du ciel, ce n'était pas censé se passer ainsi.

— Est-ce que tu vas me laisser planté là ou m'inviter à entrer ?

Sa plaisanterie tomba à plat quand il plongea dans son regard bleu et ne vit… rien.

Un mur se dressait entre eux. S'il tendait la main, il aurait juré pouvoir le toucher. D'une façon ou d'une autre, il devait les remettre sur le bon chemin et réparer cela.

— Gen, s'il te plaît, laisse-moi entrer. Pour une bière ?

Enfin, elle ouvrit la porte et le laissa passer.

Tentant de ne pas pousser un soupir de soulagement, il garda une attitude décontractée. Il se dirigea vers le réfrigérateur et en sortit deux bières, les décapsula et lui en tendit une. Comme une danse familière, il attendit son sourire accueillant ou une remarque piquante qui le ferait rire. Au lieu de quoi, elle se contenta de prendre la bouteille et de la tenir, comme si elle avait peur de boire.

L'irritation le saisit.

— Alors, tu es allée au *Mugs* avec les filles ?

— Ouais.

— C'était sympa ?

— Oui.

Il hocha la tête, but quelques gorgées et tenta de garder son calme. Ses réponses monosyllabiques le foutaient en rogne mais s'il pétait les plombs, elle le jetterait dehors. Et pourquoi était-il si en colère ? C'était lui qui l'avait repoussée, il ne pouvait donc pas espérer que ce soit facile. Il valait peut-être mieux aborder le sujet qu'ils évitaient tous deux.

— Je voulais te parler.

Encore un silence.

— Je suis désolé de ce qui s'est passé l'autre jour sur le balcon.

Aucune expression.

— Tu peux participer à la conversation quand tu veux, tu sais.

— De quoi es-tu désolé, exactement ?

Elle était si froide… Maîtrisée. Il se redressa de toute sa hauteur et se jura qu'il allait lui faire comprendre.

— Je suis désolé de t'avoir blessée. J'ai fait la seule chose possible. Une relation comme celle-là ne fonctionnerait jamais avec nous, ma puce. Je suis bousillé à l'intérieur, et je ne supporte pas l'idée de nous foutre en l'air. On est mieux comme amis, tu n'es pas d'accord ? Je voulais te laisser un peu de temps pour que tu en arrives à la même conclusion.

Elle se contenta de le dévisager, analysant ses propos comme s'il était un étranger. Il s'était enfoncé profondément en elle et lui avait fait hurler son nom pendant l'orgasme. Il l'avait sauvée de son mariage. Il lui avait raconté la vérité sur son passé. Et pourtant, pas même une étincelle d'émotion n'apparaissait sur son visage.

— Tu as autre chose à me dire ?

— Pourquoi est-ce que tu fais ça ? Je ne comprends pas pourquoi tu voudrais balancer notre amitié. Est-ce qu'il te faut plus de temps ? Dis-moi ce que je peux faire pour réparer les choses et je m'exécuterai.

Elle posa lentement sa bière. Le seul signe montrant qu'il l'affectait résidait dans la façon dont elle referma les bras autour de sa poitrine, serrant étroitement, comme si elle essayait de se protéger. Les regrets affluèrent et l'engourdissement en lui se mit à fondre pour exploser en une douleur fulgurante qui heurtait chaque recoin de son corps. Elle le tuait. Il n'avait qu'une envie : la prendre dans ses bras, la rendre heureuse, la faire rire. Mais c'était différent de quand elle avait quitté David.

À présent, elle le regardait comme s'il était son pire cauchemar.

— Tu ne peux pas réparer cela, finit-elle par dire.

Ses prunelles bleues demeuraient impassibles.

— Je ne crois pas que tu comprennes vraiment, Wolfe. Nous ne sommes plus des enfants. Je ne peux pas simplement agiter une baguette magique et me forcer à ne plus t'aimer. Je ne peux pas partager une bière et un hamburger sans vouloir te mettre dans mon lit et te donner tout ce que je suis.

— Ma puce, on trouvera une solution. Avec le temps, les choses iront mieux, comme elles étaient avant. Je te le jure.

Elle eut un rire dépourvu d'humour.

— Non, c'est faux. Pas si je continue de te voir et de me rappeler ce que je ne pourrai jamais avoir. C'est fini entre nous. Tout est fini. L'amitié, les sorties, les SMS, les appels et les e-mails. J'ai besoin que tu t'en ailles et que tu gardes tes distances. Je ne veux plus être ton amie.

La panique lui étreignit la poitrine, rendant sa respiration difficile.

— Tu ne le penses pas vraiment. Tu es toujours en colère et blessée, et je le comprends, mais je n'irai nulle part. Comment peux-tu abandonner ce que nous partageons ? Tu n'as pas envie de te battre pour ça ?

— Je pourrais te poser la même question.

Ils s'affrontèrent du regard. Il posa violemment sa bière et se passa les doigts dans les cheveux.

— C'est différent, articula-t-il. Putain, je t'avais dit pourquoi je ne voulais pas faire ça ! Tu nous punis tous les deux pour une chose que je ne contrôle pas. J'essaie de te protéger !

Un sourire triste lui incurva les lèvres.

— Non. Tu essaies de te protéger, toi. Pour un homme si courageux, résistant et au cœur pur, tu empruntes la voie de la lâcheté. Tu m'as blessée en ne te battant pas pour nous. Te cacher derrière un mensonge ne fera pas disparaître cela. Je suis désolée que tu ne puisses pas obtenir tout ce que tu désires, mais je ne suis pas un lot de consolation. J'ai joué toutes mes cartes et j'ai perdu, et maintenant j'en ai terminé de toi, de nous. Tu devras te trouver quelqu'un d'autre avec qui traîner, avec qui boire, jouer aux fléchettes et faire semblant d'être quelqu'un que tu n'es pas. Parce que je me retire.

Elle s'éloigna et ouvrit la porte. Il en resta bouche bée. Elle le jetait dehors ? Elle ne voulait plus le voir ? Le sol se mit à tanguer et un vrombissement retentit à ses oreilles comme un froissement d'ailes d'oiseaux, rendant tout flou et déconcertant. Il ne pouvait pas la perdre.

Il mourrait sans elle.

— Rentre chez toi, Wolfe. N'essaie pas de me contacter, s'il te plaît. J'ai besoin de temps pour guérir et apprendre à vivre sans toi.

— Ne fais pas ça…

Sa voix se fêla, alors il refit une tentative.

— S'il te plaît.

— Ce n'est pas une punition. C'est uniquement ce que je dois faire.

Il ignorait combien de temps il resta planté là. Elle attendait qu'il sorte, refusant de croiser son regard, jusqu'à ce qu'il parvienne à la rejoindre et à s'arrêter près d'elle.

— Gen.

Elle ne dit rien.

Wolfe s'en alla.

Quand la porte se referma derrière lui, il comprit qu'il était arrivé quelque chose de pire que dans son passé.

— Chérie, que se passe-t-il ? Ta mère et moi sommes inquiets.

Gen se força à sourire à ses parents. Elle passa la fourchette dans ses pâtes, mais elle manquait singulièrement d'appétit depuis le départ de Wolfe quelques nuits plus tôt. Un profond sentiment de perte la hantait, et elle luttait pour remonter la pente. C'était bizarre, elle n'avait rien éprouvé de ce genre quand elle avait quitté David. Comme si on lui avait coupé la moitié du cœur et qu'on l'avait donnée à quelqu'un qui n'en voulait pas.

Elle avait été près de craquer et d'accepter tout ce qu'il voudrait bien lui donner. Mais Gen savait que cela la détruirait lentement. Mieux valait arracher le pansement et endurer une souffrance intense mais plus courte. Du moins, cela lui avait semblé une bonne idée sur le moment.

— Je ne fais que digérer certains événements.

— Mais tu es heureuse d'être retournée à l'hôpital, hein ? demanda son père.

— Oui.

Revenir à sa formation médicale était la première étape. Désormais, elle se concentrait sur ce qu'elle désirait, mais refusait de se remettre dans un état malsain où le travail dirigeait chaque seconde et chaque pensée. Elle pouvait avoir du succès et avoir quand même une vie. Sans David, elle se délectait de restaurer son propre pouvoir, de prendre des décisions et de faire ses propres choix. La boucle était enfin bouclée.

— C'est Wolfe, n'est-ce pas ?

Elle dévisagea sa mère. Maria avait posé ses mains jointes sur la table, soutenant directement son regard. Son père eut un hoquet de stupeur.

— Ce garçon n'est qu'un ami. Elle vient à peine de se remettre de David ! Ça n'a rien à voir avec Wolfe.

— Bien sûr que si.

Son aveu interrompit l'éclat de son père comme une détonation. Maria hocha lentement la tête.

— Je m'en doutais. La façon dont vous ne cessiez de vous regarder à la dérobée. La joie sur vos visages.

Elle sourit.

— Je me souviens que quand ton père et moi sommes tombés fous amoureux c'était pareil. Difficile de cacher ce genre d'amour à son entourage.

— De l'amour ? Est-ce que je viens de pénétrer dans une zone d'ombre ? demanda son père. Quand est-ce que Wolfe et toi êtes devenus plus que des amis ? Est-il la raison de ta rupture avec David ? Est-ce qu'il t'a blessée d'une quelconque façon ? Je vais le tuer… Je le jure, je vais le trouver sur-le-champ.

— Jim, du calme.

Gen soupira. Son père était stable, un roc lorsqu'il s'agissait d'interventions, de problèmes de santé et de désastres financiers. Mais quand un de ses enfants

avait le cœur brisé, il se changeait en psychopathe enragé.

— Papa, écoute-moi une seconde. Wolfe n'avait rien à voir avec David et moi. David cherchait trop à me contrôler et nous n'étions pas faits l'un pour l'autre. Mais j'ai compris que j'éprouvais des sentiments plus profonds pour Wolfe lorsque nous nous sommes mis à passer plus de temps ensemble. Je suis tombée amoureuse de lui.

Jim grommela et bondit de sa chaise.

— Je savais que cela arriverait. Il n'est pas bien pour toi. Qu'est-ce qu'il a fait ?

— As-tu besoin d'un cachet pour le cœur, chéri ? proposa Maria.

— Non, ça ira si ma fille répond à ma question.

— Papa, calme-toi, s'il te plaît. Je sais qu'il n'avait pas l'intention de me faire du mal. Je voulais davantage que de l'amitié et il n'a pas pu le supporter. Il a eu des problèmes par le passé, et il ne se croit pas digne d'amour. Il ne veut pas tenter sa chance avec moi.

Son père plongea dans le silence. Pendant un moment, il la dévisagea, avant de finalement baisser la tête. Maria prit la main de sa fille, son doux regard brun brillant de compréhension.

— Je suis navrée. Je sais que tu souffres en ce moment. Crois-tu qu'il changera d'avis avec le temps ?

Encore ces fichues larmes. C'était comme un syndrome prémenstruel permanent. Elle battit des cils très vite.

— Non. Je sais qu'il m'aime, mais il est bloqué sur l'idée qu'il me fera du mal à un moment donné. Je ne peux pas le forcer à essayer.

— Non, en effet.

Maria la rejoignit et la prit dans ses bras. Déposant des baisers sur le sommet de son crâne, elle se mit à la bercer comme quand elle était petite.

— Tu vas t'en sortir. Ce sera très douloureux pendant un temps, mais tu as bien fait d'essayer.

— Cela vaut peut-être mieux, dit son père d'un ton bourru. Il t'aurait peut-être fait du mal.

Geneviève renifla.

— Il n'y a jamais de garantie, papa. Tout ce que je voulais, c'était qu'il soit assez courageux pour faire le grand saut avec moi. Le plus douloureux, c'est qu'il ne voit pas à quel point il est spécial. Si gentil, aimant et protecteur. Il me rend… meilleure.

Maria la laissa pleurer et, lorsqu'elle releva enfin la tête, elle se sentait plus calme.

Son père avait disparu.

29

Wolfe termina sa troisième série de pompes et se laissa tomber.

Mötley Crüe hurlait et déchirait tout dans son dos. Il but de l'eau à grands traits, enfila ses gants de boxe et s'installa pour une nouvelle série de coups éprouvants et brutaux.

Il ferait n'importe quoi pour mettre un terme à la douleur.

Cela faisait bien cinq minutes qu'il était dans le premier round lorsque la musique s'éteignit. Reprenant son souffle, il s'essuya le visage avec une serviette et se tourna vers Sawyer.

— Tu viens te faire casser la gueule ? interrogea-t-il en souriant.

Sawyer ne lui rendit pas son sourire. À la place, il eut droit à cet air inquiet et froissé. *Oh, oh*. Wolfe se rappelait cette expression à l'époque où il avait dix-neuf, vingt ans et, ouais, peut-être même vingt et un. Il voulait avoir une discussion.

— Peut-être plus tard. Tu as une minute ?

Il n'était pas prêt pour cela maintenant. Avoir une conversation à cœur ouvert avec le seul homme qui le comprenait risquait de libérer des trucs qu'il voulait enfermer une bonne fois pour toutes.

— Je peux te retrouver plus tard ?

Son père poussa un soupir et s'assit sur le banc.

— Ce ne sera pas long. Comment se fait-il que tu sois revenu en Italie ?

Wolfe se raidit, évitant son regard.

— Je te l'ai dit. J'avais prévu de rester quelques semaines, mais il fallait raccompagner Gen. J'ai simplement décidé de revenir tout de suite. Mince, mec, si je ruine ton humeur, je me casse. Tu n'as qu'à demander.

— Non.

Ce mot tranquille le força à se taire. Il se comportait comme un con et il le savait.

— Désolé. J'ai des emmerdes et j'essaie de me remettre la tête à l'endroit.

— Ça je peux le comprendre. Écoute, je suis content que tu sois là. Je suis même ravi et je veux que tu restes aussi longtemps que possible. Mais tu es différent et je pense que cela a un rapport avec Gen. Je ne veux pas me mêler de tes affaires, mais tu peux me parler. J'ai vécu cette situation.

Wolfe inspira lentement et avisa son père adoptif.

— Je sais. J'ai seulement besoin de temps. Ça ira.

Sawyer hocha brièvement la tête, mais son expression était clairement incrédule.

— Je le respecte. Je suis ici si tu as besoin de moi. Mais je vais te dire une chose. Quand Julietta et moi avons commencé à sortir ensemble, je voulais que ce soit purement sexuel. Rien que du sexe.

Wolfe fit la grimace.

— C'est trop d'infos, mec.

— Désolé. J'essayais de démontrer quelque chose. Notre relation a évolué, mais j'ai lutté contre cela parce que je ne pensais pas être à la hauteur. Je me croyais abîmé à cause de ce que j'ai fait autrefois. Elle m'a convaincu du contraire, mais cela a pris du temps. Tu sais, Wolfe, quand une femme t'aime, elle ne voit ni ton passé, ni tes erreurs, ni tes conneries. Elle ne voit que l'avenir.

Ce dernier demeura silencieux. Sawyer se leva et lui serra l'épaule.

— C'est tout ce que j'ai. Mais tu ferais bien d'aller te doucher rapidement parce que tu dois te rendre à un rendez-vous.

— Avec qui ?

Sawyer se retourna pour le regarder.

— Mama Conte t'attend pour dîner à 18 heures.

— Vous venez ?

Son père adoptif lui lança un regard significatif.

— Pas cette fois-ci. Elle n'a requis que ta présence. Bonne chance.

Il disparut, le laissant avec ses pensées, ses regrets et sa sueur.

— Ah, merde.

Wolfe commençait à se détendre.

Le dîner était parfait. Ils s'étaient régalés de seulement quatre plats au lieu de six, et avoir Mama Conte pour lui tout seul était agréable. Il avait appris des histoires sur Julietta petite, le lancement de la pâtisserie et avait eu un aperçu de l'homme puissant que Mama Conte avait aimé, épousé et perdu. Elle n'avait pas posé la moindre question personnelle, et Wolfe n'avait aperçu ni jugement ni inquiétude dans son regard. Il finit de moudre le café et leur prépara deux tasses d'expresso pour accompagner les amaretti au beurre qu'elle venait de préparer.

— As-tu déjà pensé que tu échouerais quand tu as lancé *La Dolce Famiglia* ? interrogea-t-il en se réinstallant sur sa chaise en pin.

Mama Conte sourit et s'assit à côté de lui.

— Bien entendu. Mais j'avais mon associé avec moi et je savais que, si j'échouais, j'aurais au moins essayé. Il n'y a pas de honte à rêver, travailler dur ou échouer. Seulement à ne pas essayer.

Il grignota un biscuit.

— Comme les rêves de Sawyer pour Purity.

— *Si*. Et la façon dont Michael a suivi son propre rêve avec *La Dolce Maggie*. Il voulait être pilote de course, plus jeune.

— Sérieux ?

Il n'arrivait pas à imaginer Michael comme un jeune pilote automobile impétueux. Le grand Italien élégant dirigeait avec une voix tonnante et un charme incroyable, et c'était l'un des hommes d'affaires les plus avisés du pays.

— Je ne peux pas me le représenter.

— Ah, ç'a été difficile d'abandonner cette part de lui-même. Lorsque mon mari est décédé, Michael a pris sur lui de diriger l'entreprise sans un regard en arrière. Je suis sûre qu'il a des regrets, mais son chemin l'a conduit à Maggie et une nouvelle vie. On ne comprend jamais sur le moment ce que nous offre l'avenir. Parfois, il faut continuer et faire le grand saut.

Il médita ces mots, son cerveau s'accrochant à la théorie comme une Bible pour le cœur. Qu'il était merveilleux de se dire que chaque instant, bon ou mauvais, avait un but. Il n'avait jamais réellement songé à sa vie de cette façon avant. Et après avoir perdu Geneviève, il y avait un trou béant qu'il n'arrivait pas à combler, un vide qui le hantait qu'aucune nourriture ou boisson ne pourrait jamais satisfaire.

— Est-ce que tu te rappelles ce que je t'ai dit ce dimanche, il y a des années ? Lors de ta première visite ?

Wolfe cligna des yeux. L'après-midi de leur première rencontre était gravée dans son esprit comme l'un des tournants dans sa vie. Il avait mangé avec Sawyer et Julietta, et elle avait demandé à lui parler en privé quelques instants après le dessert.

— Oui bien sûr. Tu m'as dit que je serais toujours le bienvenu chez toi, que je faisais partie de ta famille. Tu as dit que j'avais de la valeur, et qu'un jour je le verrai.

Elle eut un faible sourire.

— Bien. Est-ce que tu te souviens de la dernière chose que je t'ai dite ?

Il se repassa la discussion dans sa mémoire.

— Tu as dit que je cherchais quelque chose, et qu'un jour je le trouverais. Mais que je devrais être assez courageux pour croire que je le méritais.

— Oui, mon garçon. Je t'ai vu grandir et devenir un homme dont je suis fière. Tu es devenu un fils pour Julietta et Sawyer, et un petit-fils pour moi. Tu es le cœur et l'âme de Purity, et tu possèdes une sagesse et une gentillesse qui me rendent humble. Lors de ta dernière visite, j'ai su que tu avais changé. J'ignorais de qui il s'agissait mais, dès que j'ai rencontré Geneviève, tout a pris son sens.

Il remua sur sa chaise tandis que ses défenses se mettaient en place.

— Gen et moi sommes amis.

Les mots se coincèrent dans sa gorge et le mensonge lui brûla la langue.

Elle rejeta la tête en arrière et ricana.

— Au début, oui. Mais vous êtes des âmes sœurs. Vous êtes faits pour vous équilibrer l'un l'autre.

— Mama Conte, je ne veux pas en parler pour l'instant. Cela ne fonctionnera pas entre nous. Cela vaut mieux.

Elle poursuivit son discours comme s'il n'était pas là.

— Si seulement il existait un moyen de vous forcer à vous marier… Mais hélas, cela ne fonctionnera pas, cette fois-ci.

— Hein ?

— Rien. As-tu découvert ce que tu cherchais ?

Le changement de sujet lui fit mal à la tête.

— Rien. J'ai tout ce que je veux.

Encore un mensonge.

— Wolfe Wells. C'est important. Ne m'envoie pas promener – dis-moi la vérité.

Sa demande claqua comme un fouet. Il dévisagea la vieille dame qui l'observait de son regard d'acier et la réponse surgit de lui, se posa sur ses lèvres et jaillit de son âme.

— La beauté. Je cherche quelque chose de beau dans ce monde.

Les émotions s'insinuèrent sous le mur, s'enracinèrent et commencèrent à s'épanouir. Il avait l'habitude d'arracher les fleurs en même temps que les mauvaises herbes mais cette fois-ci, il s'en empêcha.

Le sourire de Mama Conte irradiait la joie, le réconfort et la bonté. Elle tendit les bras, refermant ses doigts puissants autour de ses poignets, et les leva.

— Oui. Et tu l'as enfin trouvé, mon garçon. C'est l'amour. Geneviève est ta réponse mais parfois, la chose la plus dure et la plus courageuse au monde, c'est de laisser quelqu'un t'aimer.

Elle ôta lentement les protections de poignets, révélant sa peau couturée à la lumière.

— Autorise-toi à être heureux. Ce garçon qui a essayé de se supprimer, celui qui a tant souffert et tant perdu… Il fait partie de toi. Mais il n'est pas obligé d'avoir le dessus, plus maintenant. Tu dois aller la voir et lui dire la vérité. Est-ce que tu comprends ?

Wolfe la dévisagea. Sa voix faisait écho à un endroit de son âme, dans cette chambre crasseuse où les hommes avaient abusé de lui et où il avait essayé de fuir. Mais alors une autre image s'ancra, celle du visage de Gen, ouvert et rieur, ses yeux pleins d'amour alors qu'elle l'embrassait, l'étreignait et lui montrait que quelque chose était possible.

Quelque chose de beau.

Une étrange douleur lui picota les yeux.

— Et si j'échoue ?

Elle le serra plus fort et lui caressa la joue avec tendresse.

— Cela n'a pas d'importance. Quand on essaie, on gagne.

Il se mit à trembler. Lorsqu'il était petit et avait eu désespérément besoin que quelqu'un l'enlace, lui dise que tout allait bien, essuie ses larmes, il n'y avait personne. Mais à ce moment précis, dans la cuisine de Mama Conte, il se sentait à l'abri.

Il se sentait aimé.

Elle le prit dans ses bras et l'étreignit avec force.

— Il me faut un plan.

Nate demeura silencieux alors qu'il préparait son coup sur le terrain de golf. L'air était lourd et épais pour un après-midi d'octobre, et une légère rosée s'accrochait toujours au gazon suite à l'averse du matin. Cela ne les avait pas empêchés de se retrouver pour leur habituelle partie du mercredi. Le swing de Nate était net, avec une trajectoire parfaite.

— Joli, mec.

— Merci. Je suis content de voir que je n'ai pas perdu la main. Tu as annulé deux fois le mois dernier. Je ne t'intéresse plus ? Ou est-ce que partir en Italie sur un coup de tête est plus important que le sport des champions ?

Il leva les yeux au ciel et prit un club.

— Tu traînes un peu trop avec Benny le coiffeur, non ? C'est contagieux, les grands airs.

— Sale pétard.

— Métrosexuel.

— Ouille.

Wolfe s'esclaffa, se prépara et frappa. Son sourire méprisant quand la balle atterrit près du green poussa Nate à secouer la tête.

— Peut-être que des vacances en Italie étaient exactement ce qu'il te fallait pour améliorer ton jeu. Tu veux un handicap ?

— Enfoiré.

Wolfe sourit et ils se mirent en route.

— Revenons à ta remarque. De quel type de plan tu parles ?

Il se dit qu'il était temps de se pousser à être plus ouvert avec les gens dont il était proche. Ce n'était pas facile, mais le moment était venu d'essayer.

— Laisse-moi te la faire courte. Gen et moi avons commencé à coucher ensemble et tomber amoureux, elle m'en a demandé plus, j'ai flippé et dit non, elle m'a quitté, j'essaie de la récupérer.

— Pourquoi t'as flippé ?

— J'ai des problèmes.

Nate hurla de rire.

— Sans déconner. Qui n'en a pas ? Bien, donc elle t'en veut et refuse de te voir.

— Exactement.

— Ça ressemble à ce qui est arrivé entre Kennedy et moi.

— Oui, mais une grande déclaration sur un panneau d'affichage au parcours de golf ne me sera d'aucune aide. Il me faut quelque chose d'inoubliable.

Nate plissa le nez.

— Le panneau d'affichage était inoubliable. J'ai entendu dire que Kate a reçu des fauteuils inclinables de la part de Slade.

— C'est nul.

— Oui, c'est ce que je lui ai dit. Pourquoi pas un poème ? Ou tu pourrais donner son nom à Purity ?

Wolfe lui lança un regard noir.

— Mon pote, c'est à chier. Je viens te voir à cœur ouvert, et c'est tout ce que tu me proposes ?

— Je suis un mec. J'ignore ce que veulent les femmes. Est-ce que tu peux composer une chanson et lui chanter la sérénade devant sa porte ?

— Oublie.

Ils revinrent au jeu, mais Wolfe n'était pas plus avancé sur la façon de confesser son amour, présenter ses excuses et la supplier d'accorder une nouvelle chance à sa pauvre carcasse. Quelque part, il avait l'impression que c'était son silence qui l'avait le plus blessée. Comment pouvait-il l'en blâmer ? Il avait fait du mal à la personne qu'il chérissait le plus au monde.

Depuis son retour d'Italie, il avait commencé à voir les choses différemment. Avec moins de peur. Il avait même recommencé à voir son psy, désireux de tout

faire pour continuer à travailler sur lui. Il tira sur ses bracelets de force car la peau transpirait dessous, et s'immobilisa soudain.

Gen allait droit au but. Sans artifice. Elle était fière, courageuse et honnête.

Il resterait simple. Pas de panneau d'affichage, de poème ou de dirigeable publicitaire.

Rien que la vérité.

— J'ai trouvé.

Nate hocha la tête.

— Bien. Maintenant, est-ce qu'on peut finir cette partie avant que tu ailles réclamer ta femme ?

— Oui. Jouons.

Le cœur plus léger, Wolfe se concentra sur le golf, heureux d'avoir de bons amis.

Gen riait alors que Lily et Maria lui grimpaient dessus, essayant d'obtenir plus de câlins l'une que l'autre. Elle s'empara d'elles et les chatouilla sans merci, les gloussements suraigus lui rappelant que la vie réservait de beaux moments, même au milieu de la douleur. Elle s'effondra sur le tapis, exténuée, tandis qu'Alexa secouait la tête.

— Laissez votre tante se reposer, les filles. Elle n'est plus aussi jeune qu'autrefois.

Gen lui tira la langue.

— Parle pour toi, grande sœur. Je viens de finir une double garde, sans quoi je te botterais le cul au marathon *Just Dance* sur Wii.

Lily se mit à sautiller.

— Oui ! Je veux être avec toi, tante Gen !

— Non, moi ! hurla Maria.

Alexa prit une mine triste.

— Et votre mère alors ? Je sais danser !

Les filles se turent, l'air coupables, mais sans rien proposer.

Nick éclata de rire, attrapant Alexa par la taille.

— Je parie sur toi, bébé. Je crois seulement que les filles préfèrent des danses plus modernes que *Thriller*.

— Où est le problème avec Michael Jackson ? demanda-t-elle. Elles doivent connaître leurs classiques.

La sonnette retentit. Gen se releva d'une roulade.

— Restez ici, j'y vais. C'est sans doute Lance et Gina, ils sont en retard. On a dû verrouiller par inadvertance.

Maria cria depuis la cuisine :

— Est-ce que quelqu'un peut répondre ?

— J'y vais !

Elle se précipita dans l'entrée et ouvrit le battant d'un coup.

— T'as oublié tes clés ? Qu'est-ce que…

Elle s'interrompit et ouvrit de grands yeux.

Wolfe.

Une plainte assourdie lui échappa. Il était magnifique. Sexy en diable. Le sweat-shirt bleu marine orné du logo Purity se tendait sur ses muscles dessinés et soulignait l'azur de ses iris. Un jean délavé porté bas sur les hanches. Les traits familiers de son visage semblaient un peu fatigués, mais elle dévora avidement du regard sa bouche aux lignes pleines, ses sourcils froncés, ses pommettes anguleuses. Il était rasé et un léger parfum de savon et d'après-rasage lui montait aux narines.

Elle se cramponna à la poignée, tentant désespérément de garder ses esprits.

— Q-qu'est-ce que tu fais là ? murmura-t-elle.

— Je suis venu te parler.

— Ma famille est là. Je t'ai demandé de ne pas me faire ça.

Elle se mordit vivement la lèvre inférieure pour l'empêcher de trembler. Pour se retenir de lui dire qu'elle l'aimait toujours, le désirait toujours, rêvait de lui.

— Il faut que tu partes.

— Pas tant que je n'aurai pas dit ce que j'ai à dire.

Des pas résonnèrent dans son dos.

— Est-ce que Lance et Gina… Oh ! Wolfe, mon chéri, entre, entre.

— Merci.

La mère de Gen ignora ses dénégations et laissa l'homme qui avait brisé le cœur de sa fille entrer chez elle. Il demeurait dans le hall, l'air embarrassé, les épaules un peu affaissées, le visage empreint d'une véritable nervosité. Que voulait-il ? Que pouvait-il bien avoir à lui dire après des semaines de silence ?

— Entre.

— Non, je ferais mieux de rester ici. Je voulais dire plusieurs choses à Gen.

Oh, oh. Elle sentait une foule s'assembler derrière elle et, lorsqu'elle jeta un coup d'œil, la scène confirma ses pires craintes. Nick et Alexa observaient depuis le coin du couloir. Son père se tenait derrière eux, l'air renfrogné. Sa mère était immobile comme une statue au milieu du groupe, comme si elle attendait quelque chose. Dieu merci, Lily et Maria étaient allées au sous-sol jouer à la Wii.

— Je vais vous laisser tranquille, annonça sa mère en se retournant.

— Non. Restez.

Le regard de Gen plongea dans celui de Wolfe. Dans les profondeurs bleues brillaient la détermination et la peur.

— Il y a des choses que je dois lui dire depuis longtemps. Et vu que vous êtes sa famille, que vous faites partie de sa vie, je devrais vous les dire aussi.

Le silence se fit. Depuis le sous-sol, on entendait de la musique assourdie. Personne ne semblait en mesure de respirer, attendant qu'il parle.

Le cœur de Gen se mit à cogner si fort qu'elle était au bord de la crise de panique. La sueur se mit à couler dans son dos. Pourquoi était-il ici ? Pour une nouvelle excuse ? Ou autre chose ? Quelque chose dont elle ne pouvait que rêver ?

Lorsqu'il tourna son attention vers elle, tout le reste s'estompa.

— Quand tu m'as demandé de te dire quels étaient mes vrais sentiments, j'avais trop peur. Nous étions amis depuis vraiment longtemps et c'était sans danger, mais au cours des derniers mois, c'est devenu bien plus. Je suis tombé amoureux de toi. De chacune de tes facettes. Mais je ne me suis jamais senti à la hauteur à cause de ce que j'ai fait autrefois. J'avais tellement honte. Je me suis convaincu que c'était le mieux pour toi, en te sauvant de moi et d'un avenir douloureux. Mais je me trompais, Gen. Je connais enfin la vérité.

Il avança d'un pas. Elle demeurait figée par ses mots, au sommet de tant de beauté qu'elle en avait le souffle coupé.

— Je t'aime. Je t'ai toujours aimée. Et je ne suis pas obligé de laisser le passé me définir, ni définir notre avenir ensemble. Il est possible que je me plante et que je te fasse du mal, mais je dois essayer. Si tu veux bien de moi. Si tu peux me pardonner de ne pas avoir été aussi courageux que toi, et de ne pas avoir fait ce grand saut que tu mérites, je te le jure, je passerai le reste de ma vie à me faire pardonner.

Sa mère inspira brusquement. Gen entendit sa sœur renifler au loin.

Elle se tenait devant l'homme qu'elle aimait et ouvrit la bouche pour dire « oui ».

Ce fut alors qu'il déposa doucement ses poignets de force dans sa main.

La chair couturée et endommagée s'offrait à son regard.

— Fini de se cacher. Autrefois, je me regardais dans le miroir en me demandant pourquoi je n'étais pas mort. Mais aujourd'hui je sais. Je devais te rencontrer, ainsi que Sawyer et Julietta, Mama Conte, vous tous.

Il leva fièrement le menton.

— Et je veux faire partie de cette famille, si tu veux bien de moi.

Il lui avait fait le cadeau ultime, si précieux et fragile qu'elle craignait de remuer et rompre le charme.

Gen leva les mains, le toucha et se glissa dans ses bras.

Son foyer.

Sa chaleur et sa force se refermèrent autour d'elle. Elle se hissa sur la pointe des pieds, l'embrassant, passant les doigts sur ses joues tandis qu'elle chuchotait encore et encore :

— Je t'aime.

En quelques minutes, sa famille entoura Wolfe, lui offrant le soutien et l'ouverture qui les caractérisaient. Alexa pleurait déjà, sa mère l'étreignit et Nick lui donna une claque sur l'épaule. Quand elle réussit enfin à l'écarter, son père s'approcha.

— Papa, le mit-elle en garde en entourant la taille de Wolfe. Je l'aime.

Wolfe regarda son père dans les yeux.

— Jim, je…

— Non.

L'intéressé leva la main.

— Je dois d'abord dire quelque chose. Je me suis trompé.

Ils attendirent alors qu'il semblait rassembler ses idées.

— Je t'ai demandé de rester à l'écart parce que tu allais la blesser. J'ai dit que tu me ressemblais.

Il secoua la tête.

— J'essayais seulement de la protéger d'une chose de laquelle je n'ai pas le droit de l'éloigner. J'ai peut-être commis des erreurs stupides, mais si quelqu'un m'avait enlevé Maria à cause de cela, je n'aurais jamais eu de famille. Je n'aurais pas eu de motivation pour me battre, ni pour vivre. Alors je me suis trompé. Nous méritons tous une chance, et j'espère que tu me pardonneras.

Wolfe tendit la main et la lui serra.

— Déjà pardonné.

La famille de Gen s'éparpilla, et il ne resta plus qu'elle et Wolfe. Elle ne pouvait cesser de le toucher, de s'appuyer à sa force et de comprendre qu'il lui appartenait enfin.

— Qu'est-ce qui t'a fait changer d'avis ? s'enquit-elle doucement.

Il sourit.

— Des gens très intelligents qui m'aiment.

Elle éclata de rire et l'embrassa.

— Tant mieux.

Il lui rendit son baiser et l'enlaça.

— Oui, tant mieux.

Épilogue

Gen contempla le bazar autour d'elle et soupira. Elle avait horreur de déménager et de faire des cartons, mais cela en vaudrait la peine. Des piles désorganisées de papiers et de boîtes de vêtements surgissaient un peu partout. Comment faisait-elle pour avoir autant de choses dans un bungalow ?

— Gen ? Tu es là ?

— Dans la chambre ! s'écria-t-elle.

Kate franchit la porte en tenant une tasse de café, Arilyn sur ses talons. Gen sauta par-dessus le matelas et les rejoignit.

— Du café ! Oh, merci, merci !

Kate s'esclaffa. Ari fronça les sourcils.

— Je crois que tu es accro à la caféine. Le thé contient des antioxydants et apporte de nombreux bénéfices pour la santé. Tu devrais peut-être échanger.

— Je commencerai demain, murmura-t-elle, plongeant le nez dans l'arôme divin et inspirant profondément.

— Il me faut bien un vice quelconque pour finir les cartons.

— Eh bien, nous sommes là pour t'aider, répondit vivement Arilyn.

Déjà, son cerveau à l'organisation bien huilée considérait le fouillis avec une énergie positive.

— J'espère que tu ne te précipites pas pour moi. Tu me sauves la vie en me laissant louer ta maison. Ils ont découvert des moisissures quand ils ont arraché les canalisations chez moi.

Elle frissonna.

— Tu imagines ce que je respirais avec mes pauvres animaux ?

Gen lui serra la main.

— Je suis ravie que tu puisses t'installer. Wolfe et moi devons nous rapprocher de la ville pour le travail et cet endroit est un peu petit, mais je refuse de vendre. C'est trop particulier.

Arilyn regarda autour d'elle et sourit.

— En effet. Et tu es certaine que c'est bon si j'amène tous les chiens ?

Gen s'esclaffa et souleva un carton.

— Amènes-en autant que tu veux. J'ai vécu avec ma sœur Alexa, tu te souviens ? Elle faisait toujours entrer en douce des hordes d'animaux du refuge. D'après Nick, c'est toujours le cas.

— J'adore ta sœur, reprit Kate. Toute ta famille vient au mariage. Ça va être génial.

Elle se mit à ôter les draps du lit et à les jeter dans une boîte, dans son habituel style désordonné, quand elle s'arrêta, tirant quelque chose de sous le matelas.

— Eh, qu'est-ce que c'est que ça ?

Gen se retourna. Kate tenait un morceau de papier blanc tiré d'un calepin.

Le sortilège.

Le souvenir de cette nuit ressurgit. Un peu soûlée à la margarita et attristée par ses doutes grandissants sur David, elle avait encouragé Arilyn et Kennedy à réaliser un charme amoureux tiré de ce petit livre violet que Kate lui avait donné. Où était le volume ? Et qu'avait-elle écrit ?

— C'est le sort, murmura-t-elle, l'arrachant à son amie. Je n'arrive pas à croire que je l'ai oublié !

— Celui du *Livre des sorts* ? s'écria Kate. Arilyn, tu n'en avais pas fait un, toi aussi ?

Cette dernière rougit.

— Oui, mais j'étais vraiment ivre cette nuit-là. Je ne sais plus où j'ai placé le mien.

— Lis-le, Gen ! Est-ce que les traits que tu as listés correspondent à Wolfe ?

— Impossible.

Elle survola le contenu, se remémorant que les instructions indiquaient clairement de faire la liste de tous les traits désirés chez un homme, d'en faire une copie, d'en brûler un exemplaire et de placer l'autre sous son matelas. La Terre Mère ou l'univers était censé apporter l'homme qu'on avait demandé. Kate jurait que cela avait fonctionné pour Slade et elle. De même pour Kennedy et Nate.

— J'ai effectué ce sort alors que j'étais fiancée à David, alors les qualités sont sans doute…

Elle se tut.

Un frisson lui parcourut l'échine. Comme c'était bizarre. Aucune des qualités ne correspondait au personnage de son ex-fiancé, pourtant elle se souvenait nettement avoir inscrit tout ce dont elle rêvait chez son âme sœur.

Elle lut la liste à voix haute :

Une profonde amitié.
Du respect.
Un sacré sens de l'humour.
Du sexe à couper le souffle.
Un homme avec du caractère.
Un homme qui croit en moi, peu importe mes choix.
Qui ne porte pas de jugement.
Pas un perfectionniste.
Un peu voyou.
Un avec des défauts, tout comme moi.
Un homme prêt à prendre des risques.

La liste parlait de Wolfe.

— Oh mon Dieu, ça a marché, n'est-ce pas ? demanda Kate.

Ses doigts serraient la page en tremblant. Impossible. Gen releva la tête. Ses amies la dévisageaient.

— Cette liste parle de Wolfe. Pas de David.

Arilyn frissonna.

— C'est une coïncidence, n'est-ce pas ?

Kate se mordilla la lèvre.

— Peut-être. Mais nous avons une personne supplémentaire pour confirmer la validité du sortilège.

Elle avisa Arilyn.

— Il faut que tu vérifies si Monsieur Yoga correspond aux traits que tu as définis.

Le rire de son amie parut forcé.

— Je ne sais même plus où je l'ai mise. Écoutez, c'est idiot. Cessons de parler de charmes amoureux et de vaudou et revenons à nos cartons. Je vais commencer par le salon.

Elle prit une boîte et s'éclipsa.

Les deux autres échangèrent un regard.

— Elle a cette liste sous son lit, à tous les coups.

— Absolument, assura Kate. On s'occupera d'elle plus tard. Est-ce que tu as toujours le livre ?

L'avait-elle ? Gen passa en revue sa bibliothèque et en tira l'ouvrage violet : *Le Livre des sorts*. Pas de nom d'auteur.

— Tiens.

Kate leva les mains.

— Je refuse de le toucher. La dernière fois, j'ai reçu une décharge. Laisse-le ici et nous verrons ce qui arrive à Ari.

— Marché conclu.

— Est-ce que je peux participer au marché ?

Elle se redressa. Wolfe tenait une tasse de café et un sachet de la pâtisserie *Swan*, le sourire aux lèvres.

— Quelqu'un veut du café ?

Gen se jeta dans ses bras, lui sautant dessus et le serrant étroitement. Leurs bouches se joignirent et son cœur se gonfla tant qu'elle avait l'impression que sa poitrine allait exploser. Lentement, il la fit glisser à terre.

— Tu m'as manqué.

— Toi aussi.

Il fit un clin d'œil.

— Salut Kate.

Le sourire de cette dernière était immense et contagieux.

— Salut Wolfe.

— Merci de nous donner un coup de main.

— Pas de souci. Je suis heureuse pour vous.

Elle s'approcha et tendit les bras pour les étreindre tous les deux.

— Vous êtes les meill… nom de Dieu !

Elle sursauta, la bouche ouverte en un « O » stupéfait, et tituba en arrière, tombant sur les fesses. Depuis le sol de la chambre, elle se mit à cligner des yeux et à observer ses mains tendues.

— Est-ce que ça va ?

Gen bondit pour l'aider mais Wolfe l'avait déjà aidée à se relever.

— Que s'est-il passé ?

— Ne vous approchez pas de moi !

Gen se figea quand son amie le lui ordonna. Elle fut saisie de terreur, mais alors Kate éclata d'un rire si puissant et joyeux qu'elle se mit à froncer les sourcils.

— Si tu ne me dis pas ce qui se passe tout de suite, je vais me mettre à flipper.

Kate secoua la tête, gardant toujours ses distances.

— Je suis désolée, je n'avais pas l'intention de vous faire peur. J'ai seulement v-v-vu une araignée.

— Où ça ?

Wolfe jetait des regards paniqués un peu partout. Gen observa son amie d'un air soupçonneux.

— Oh elle est partie, ne vous inquiétez pas.

Kate agita la main comme pour effacer tout l'épisode.

— Il faut que j'y aille. Je reviens d-d-de suite.

Ils la virent grimper sur le lit pour éviter de passer devant eux, puis s'arrêter sur le seuil.

— Je suis s-s-si heureuse !

Elle disparut.

— C'était quoi, ça ? demanda Wolfe. Tu vois une araignée ?

— Non, chéri. Et si c'est le cas, je la tuerai à ta place. Ce sera dans nos vœux de mariage.

Elle contempla d'un air pensif l'espace de la porte par où Kate s'était éclipsée. Hum. Quand son amie touchait un couple voué à être réuni, elle recevait en général une décharge électrique. Était-il possible qu'elle ait senti le toucher avec Wolfe et elle ? Gen écarta l'idée en secouant la tête et se jura de poser la question plus tard.

Il tira sur ses boucles et sourit.

— Petite futée.

Il examina la chambre.

— Dis-moi la vérité. Est-ce que cet endroit va te manquer ?

Elle lui rendit son sourire.

— Bien entendu. C'est là qu'on est tombés amoureux. Mais Arilyn va bien s'en occuper et nous allons fonder un nouveau foyer. Notre foyer.

— Oui, notre foyer.

Il sourcilla.

— En parlant de foyer, est-ce que tu as enregistré *Cherche appartement ou maison* ?

Elle leva les yeux au ciel.

— On n'a pas pu hier soir parce que c'était déjà programmé pour le *Bachelor* à la même heure. On pourra regarder la rediffusion.

— C'est bon. On aura deux enregistreurs dans notre nouvelle maison. Et deux télécommandes.

— Parfait.

— Et fini avec les jumeaux flippants. *Les Cousins de l'immobilier* ou un truc du genre ? Ils sont bizarres.

— *Les Frères de l'immobilier*. Et ils sont sexy ! Ils seraient capables de rénover ce bungalow et d'en faire un lieu génial.

— Ils sont flippants et jamais je ne les embaucherais. En outre, j'adore ce bungalow tel qu'il est.

Il désigna le papier froissé dans sa main.

— Qu'est-ce que c'est ? Une autre liste de choses à faire ?

Elle contempla la preuve de son sortilège. Si seulement il savait… Elle le jeta dans la poubelle et se jura de ne pas avoir la trouille. Les sortilèges amoureux ne fonctionnaient pas. Bref, qui s'intéressait à la façon dont les choses

arrivaient ? Tout ce qu'elle savait, c'était que l'amour de sa vie était tout à elle, et qu'ils allaient construire un avenir ensemble.

— La meilleure liste qui soit. Je t'aime.

— Moi aussi, ma puce.

Il se pencha et l'embrassa de nouveau, et tout était… beau.